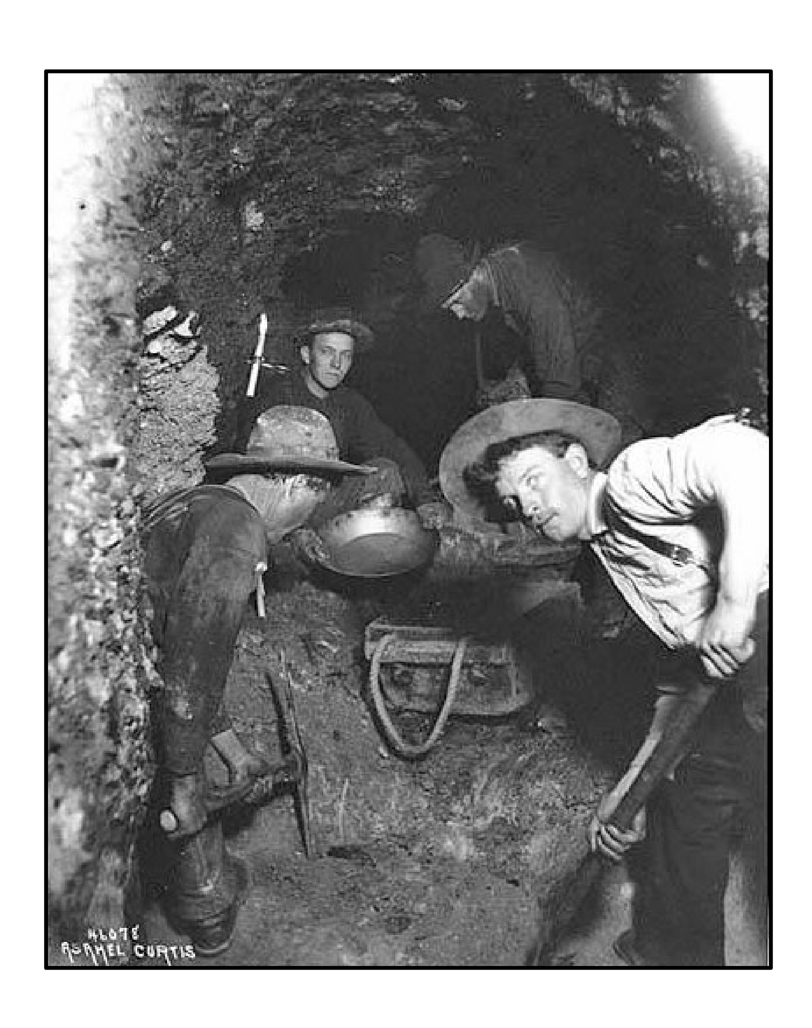
ÉTUDES ET RÉCITS

KLONDIKE

AU TEMPS DE LA

RUÉE VERS L'OR



Textes oubliés

Bibliothèque du Bois-Menez

KLONDIKE

AU TEMPS DE LA RUÉE VERS L’OR

Textes oubliés

Léon de La Sicotière

Louis XVII en Vendée

Victor Fournel

La Fuite de Louis XVI

Albert Gagnière et Joanny Bricaud

Cagliostro et la Franc-Maçonnerie

Lucien Misermont, G. Lenotre, Hector Fleischmann

Le Conventionnel Joseph Le Bon

Collectif

L'Enfant perdu et autres histoires

Récits de Noël

Reproduction intégrale des textes originaux.

Tous ces volumes existent en éditions imprimées et numériques. Ces dernières sont en accès totalement libre et gratuit. Liste des liens sur :

http://textesoublies.monsite-orange.fr/

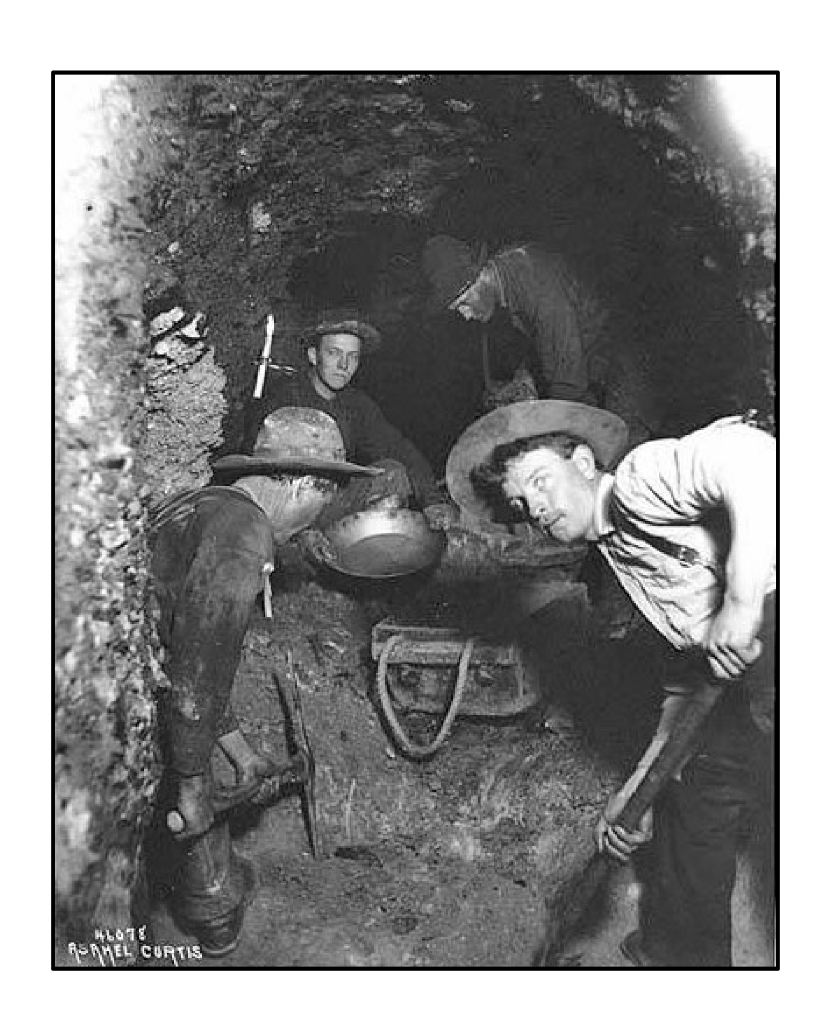
ISBN : 978-2-490135-02-8 (édition imprimée)
ISBN : 978-2-490135-07-3 (édition numérique)
ISSN : 2557-8715

ÉTUDES ET RÉCITS

KLONDIKE

AU TEMPS DE LA

RUÉE VERS L'OR



Textes oubliés

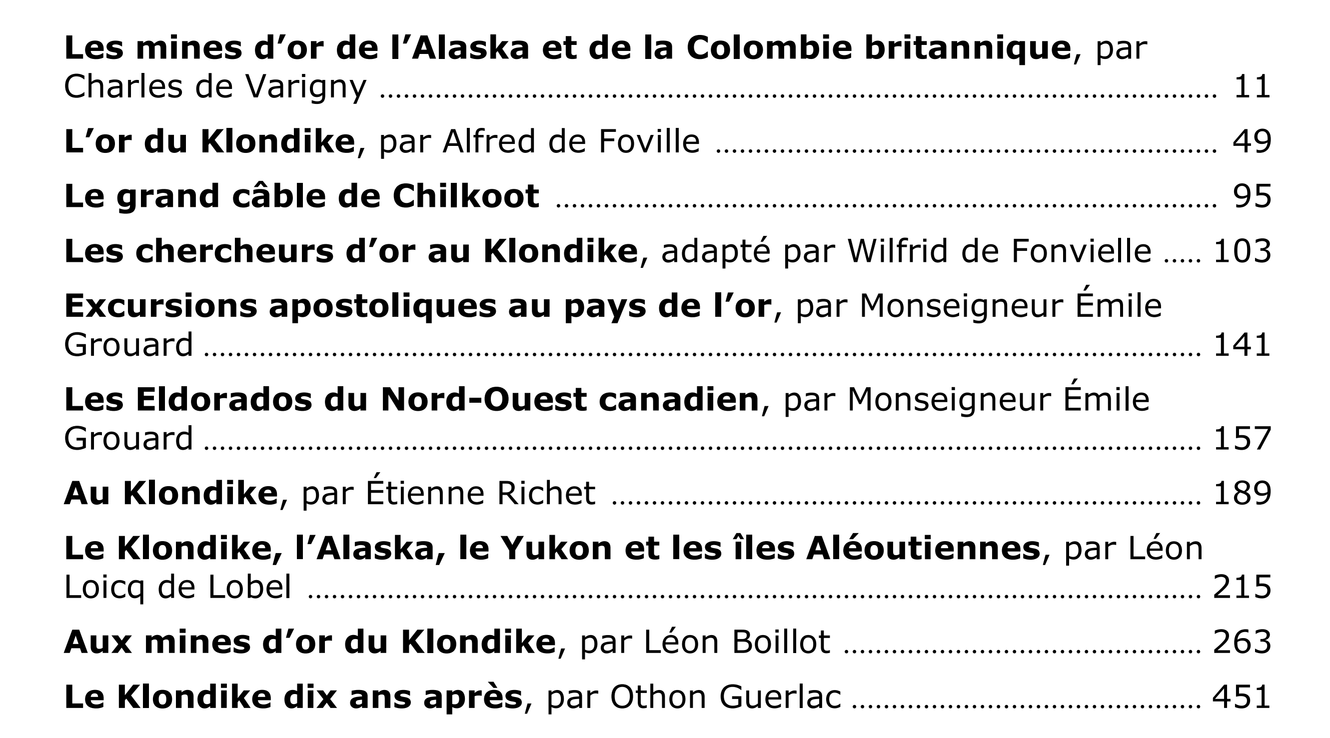
Bibliothèque du Bois-Menez

2018

Cette première édition collective
a été imprimée à
40 exemplaires nominatifs sur papier ivoire
dans le format in-quarto.

Photo illustrant la couverture et la page de titre :
Mineurs au Klondike en 1898,
par **Asahel Curtis** (1874-1941).

TABLE DES MATIÈRES



Les mines d'or de l'Alaska et de la Colombie britannique, par Charles de Varigny 11

L'or du Klondike, par Alfred de Foville 49

Le grand câble de Chilkoot 95

Les chercheurs d'or au Klondike, adapté par Wilfrid de Fonvielle 103

Excursions apostoliques au pays de l'or, par Monseigneur Émile Grouard 141

Les Eldorados du Nord-Ouest canadien, par Monseigneur Émile Grouard 157

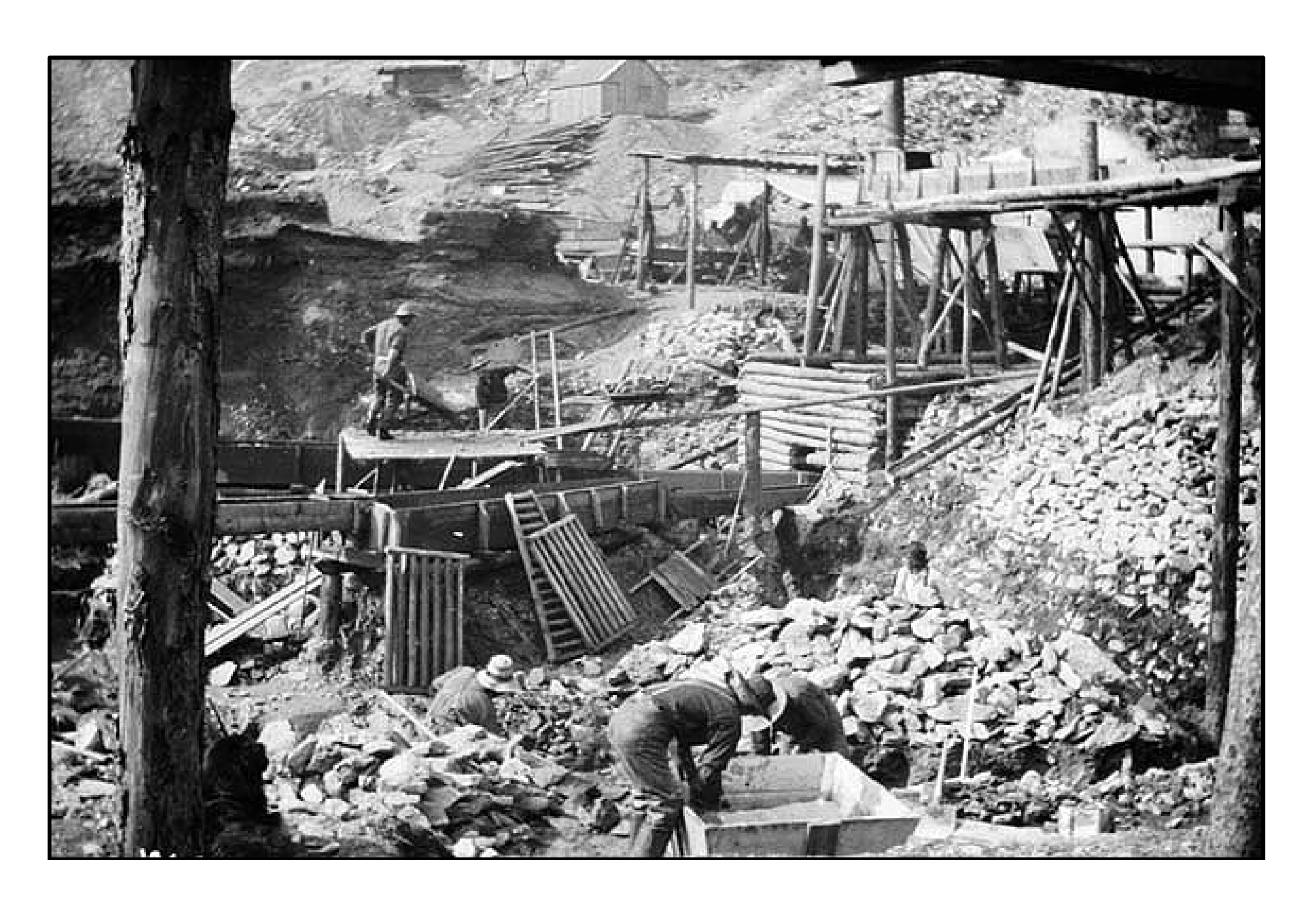
Au Klondike, par Étienne Richet 189

Le Klondike, l'Alaska, le Yukon et les îles Aléoutiennes, par Léon Loicq de Lobel 215

Aux mines d'or du Klondike, par Léon Boillot 263

Le Klondike dix ans après, par Othon Guerlac 451

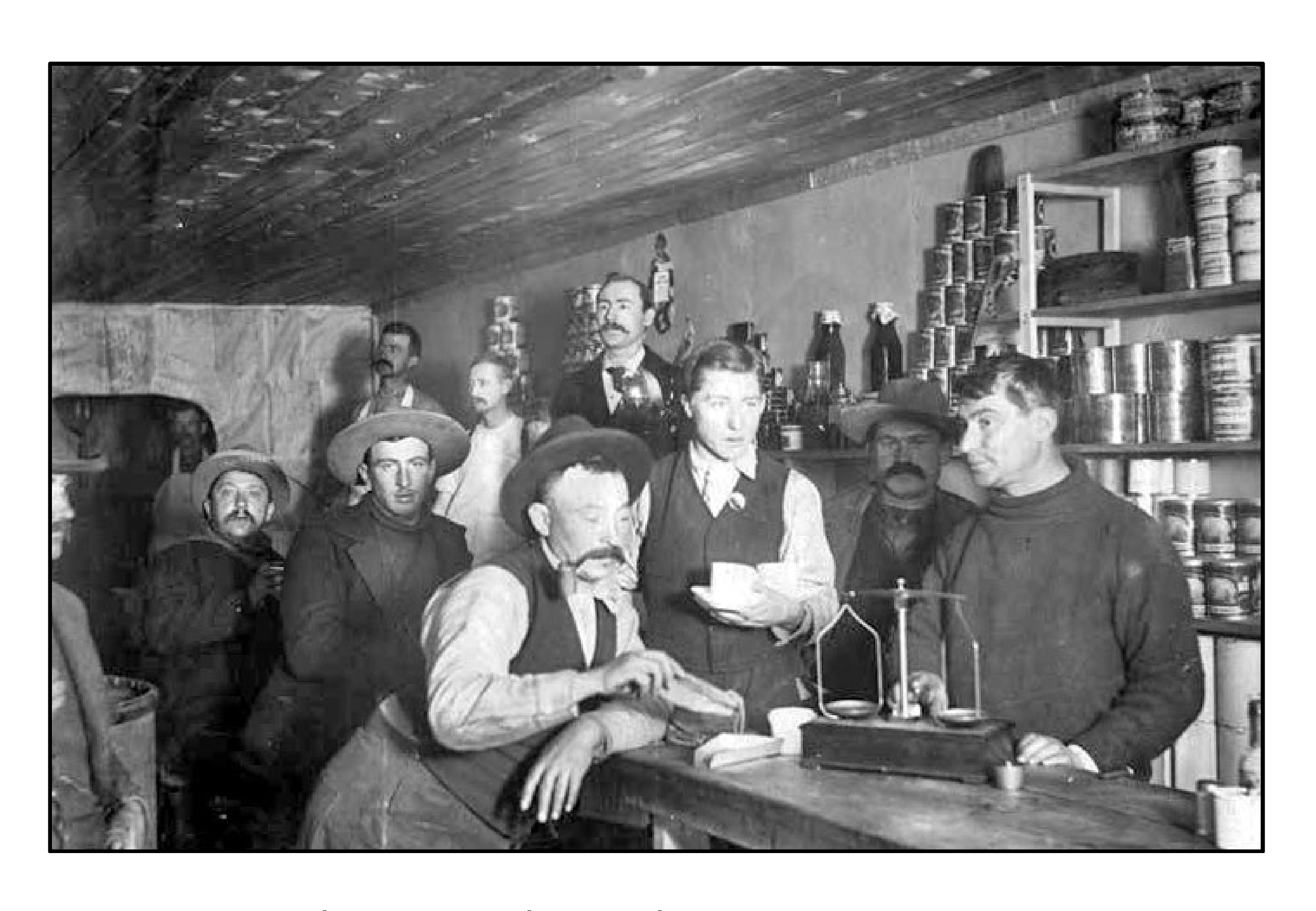




Exploitation minière au Klondike
pendant la ruée vers l'or.

Archives nationales du Canada.

ÉTAT DES LIEUX



Intérieur d'une épicerie à Dawson City en 1899.
Les clients règlent leurs achats avec de la poudre d'or.

Cliché Edward Lass (18..-1941)
et Joseph Duclos (1863-1917).

LES MINES D'OR DE L'ALASKA
ET DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE

Par Charles de VARIGNY

(1897)

I

LE 30 mars 1867, le gouvernement russe cédait au gouvernement des États-Unis, moyennant une indemnité de 36 millions de francs, le territoire d'Alaska, ou l'Amérique russe. Ce territoire mesurait 45.000 lieues carrées ; en fait, il n'avait d'autres limites au nord que celles que les neiges et le froid assignent à l'activité humaine. Peu d'années auparavant, en 1858, la Russie avait arraché à la Chine le cours inférieur du fleuve Amour et de ses affluents. Maîtresse de cette riche région, elle n'avait plus que faire de ses possessions américaines, dont M. Seward, secrétaire d'État de la grande république, négocia l'acquisition, soucieux avant tout d'opposer à cette extrémité nord-ouest du continent, une barrière à l'extension du Canada, et de ne laisser à l'Angleterre qu'une étroite façade sur le Pacifique.

Son idée était juste et l'affaire était bonne, mais on ne le comprit pas d'abord aux États-Unis. « Les négo-

ciations relatives à cette cession de territoire, a écrit M. Whymper, préoccupaient vivement l'opinion publique. Les Américains étaient peu favorables à cet agrandissement nouveau, et beaucoup n'en voyaient pas l'avantage. Aussi souleva-t-elle des critiques amères et une opposition acharnée. On accusa M. Seward d'entraîner le pays dans une désastreuse spéculation ; on désignait ironiquement du nom de *Walrus-Seat*, « plage des phoques », le territoire annexé. Chaque matin les journaux de New York publiaient des annonces railleuses, offrant d'immenses avantages à ceux qui seraient tentés d'aller exploiter « une colonie déserte, des îles inexplorées, une terre stérile au long d'une côte semée de banquises ». — Aujourd'hui une découverte inattendue a fait justice de ces préventions ; et l'esprit d'entreprise des Américains met en lumière les ressources de l'Alaska.

Bornée au nord par l'océan Glacial, à l'ouest par le détroit de Behring, la mer de Behring et l'océan Pacifique, au sud et à l'est par la Colombie britannique et l'ancien territoire de la Compagnie d'Hudson, la province d'Alaska, devenue territoire des États-Unis, occupe une superficie à peu près triple de celle de la France ; on l'évalue à 1.500.000 kilomètres carrés. Par le détroit de Behring, sur lequel l'hiver jette un pont de glace, elle se relie à l'Asie ; au sud, la longue traînée des îles Aléoutiennes, décrivant en une courbe régulière un arc de cercle de 1.500 kilomètres, forme un vaste brise-lames à la mer de Behring et, dans l'ouest, remonte vers la Sibérie.

Jusqu'au XVIIIe siècle on ignorait qu'à cette extrémité de l'Asie, l'Amérique fût si proche. Deux cosaques, chasseurs des rives de la Kolyma, avaient, franchissant le détroit en traîneaux, passé d'un continent dans l'autre ; avant eux, les Tchouktches d'Asie trafiquaient avec les Esquimaux d'Amérique à Kinging, qui, sur la pointe extrême d'Amérique, fait face au cap oriental de l'Asie, mais les allées et venues de peuplades à demi sauvages n'éveillaient pas l'attention. Pierre le Grand, le premier, en entendit parler ; rien de ce qui se passait dans l'empire ne le laissait indifférent ; il conçut le projet d'une exploration de ces terres lointaines. Ce projet, que la mort interrompit, fut repris plus tard par Catherine Ière et confié par elle au marin danois Vitus Behring. Dans un premier voyage, il explora les côtes du Kamtchatka, le détroit et la mer qui portent son nom. Dans un second, en 1741, il visita la côte américaine, releva le mont Saint-Elias, mais, après avoir vu son équipage décimé par le froid et le scorbut, il succomba lui-même dans l'île du Commandeur.

Des observations faites, il résultait que cette région était riche en fourrures et pelleteries. Une compagnie se forma pour exploiter cette source de richesses. Habilement dirigée par un intrépide voyageur sibérien, Baranof, elle élargit, non sans peine, le cercle de ses opérations et, poussant toujours plus avant dans l'intérieur des terres, elle vint enfin se heurter aux avant-postes de la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson qui, de l'est, cheminait vers l'ouest. Deux traités conclus en 1824 et 1825 assignèrent leurs limites à ces compagnies rivales.

Depuis, des explorations, au premier rang desquelles figurent celles de Whymper et de A.-L. Pinard, de Dell, de Schwatka, d'Everett et de Mercier, de Rey et de Stoney, ont éclairé bien des points obscurs, si elles ne permettent pas encore de dresser une carte définitive de cette région. La configuration du littoral, sauf au nord-est et au nord-ouest, a été déterminée ; au-dessus du détroit de Dixon, qui sépare l'île du Prince-de-Galles de l'archipel de la Reine-Charlotte, la côte profondément échancrée, coupée de fjords, de passes et de détroits, s'émiette en îles et en îlots au nombre de près de onze cents. Ils forment un inextricable labyrinthe que, l'hiver, les glaces recouvrent et relient à la terre ferme. Au nord, la côte, plus régulière, détache au large de longues et massives presqu'îles. La plus remarquable est la presqu'île, ou corne d'Alaska, orientée de l'ouest à l'est, et que prolongent les cent cinquante îles Aléoutiennes dont la courbe régulière et symétrique rappelle celle des îles Kouriles.

Sur ces îles, de formation volcanique, au relief montueux, sillonnées de vallées herbeuses, la population est très clairsemée. Elle a conservé le type des Esquimaux, modifié par la race russe ; on la dit indolente, sensuelle et paisible, bien que cruelle dans ses vengeances. Les Aléoutes vivent, sans trop de labeur, des produits de leur chasse et de leur pêche ; leurs côtes, très poissonneuses, fournissent en abondance des saumons et des harengs. L'hiver, ils se creusent des tanières sous terre ; l'été, ils reparaissent à la surface du sol et s'y construisent des huttes.

C'est à la racine même de la longue presqu'île d'Alaska que commencent les monts d'Alaska et que le La Pérouse s'élève à 3.400 mètres. Orientée de l'est à l'ouest, la chaîne soulève successivement les cimes du Crillon, 5.000 mètres, et du Fairweather. De ces montagnes descendent d'énormes fleuves de glace ; ils surplombent le littoral, au long duquel ils projettent dans la mer leurs blancs promontoires. De tous ces glaciers, le plus vaste serait le Muir, dont Wright estime le débit à la masse énorme de 3.954.000 mètres cubes de glace par jour. Ce glacier prodigieux attire chaque année un certain nombre de touristes de l'Orégon, de la Californie, du Canada et des États-Unis.

Au sud du Crillon et du Fairweather, le mont Saint-Élie, la plus haute des cimes de l'Amérique du Nord, « la source de l'or », comme l'appellent les mineurs, fait partie de la même chaîne littorale. Il mesure, selon MM. Topham et Williams, 5.638 mètres d'altitude et se détache en relief puissant, en pyramide aiguë, au-dessus des monts qui l'entourent. Son vaste glacier, auquel on a donné le nom de l'explorateur Tyndall, mesure dix kilomètres de largeur dans son cours supérieur ; l'un de ses bras morts vient aboutir près de la baie de Yakutat, recouvrant une superficie de près de 200 kilomètres carrés. Sur cette arête volcanique, les feux souterrains ne sont pas encore éteints ; le Tillman fume toujours et, dans la « montagne des Esprits », on entend mugir des voix que redoutent les indigènes. Peu connues dans leurs parcours, les Alpes d'Alaska, qui pénètrent dans l'intérieur des terres, se relient au sud, par une série de contreforts, aux montagnes Rocheuses

dont elles semblent n'être que le prolongement septentrional. Leur altitude n'excède pas, croit-on, 3.000 mètres.

Moins connu que l'Alaska méridional, celui du nord n'a ni chaînes de montagnes, ni glaciers comparables à ceux du sud ; il est sillonné par des cours d'eau intermittents qui se déversent dans l'océan Glacial et la baie de Kotzebue ; mais, à côté de ces fleuves secondaires, l'Alaska possède l'un des grands fleuves du monde, le Yukon, plus grand que le Danube, deux fois grand comme le Rhin et dont le cours mesure 3.500 kilomètres. Selon Ivan Pétroff, son débit serait supérieur à celui du Mississippi, et son bassin, qui s'étend dans le Canada, comprendrait une superficie double de celle de la France.

Le Yukon, ou « rivière des rennes », est l'artère nord-ouest de l'Amérique ; issu du col de Perrier, à l'est du mont La Pérouse, il devient navigable à 3.000 kilomètres au-dessus de son embouchure. Orienté du sud au nord, puis du sud-est au nord-ouest, il reçoit de nombreux affluents et se déverse dans la mer de Behring par un delta de cinq bouches. Whymper fut l'un des premiers à remonter son cours jusqu'au Fort Yukon, poste commercial situé à la jonction du fleuve et de son affluent le Porcupine. Le récit de ce séjour donne une idée des rigueurs du climat et des difficultés de l'existence dans ces régions peu connues.

« La journée la plus froide, dit-il, fut en décembre. Le 26 novembre, le thermomètre qui, les jours précédents, accusait la température relativement assez douce de 16° au-dessous de zéro, tomba brusquement

à 27°, puis il continua à baisser sans interruption jusqu'au 5 décembre où il descendit jusqu'à 49° ; mais le temps était magnifique, sans un souffle de vent, sans un flocon de neige ; aussi souffrions-nous beaucoup moins que nous ne l'avions fait par une température de 20° au-dessous de zéro avec du vent. Les deux semaines de notre résidence au Fort Yukon nous mirent à même d'apprécier combien est rude la vie que mènent ici, pendant des années, les chasseurs de fourrures et les chefs de comptoirs européens. De l'élan bouilli à déjeuner, de l'élan bouilli à dîner et encore à souper, voilà le fond du régime alimentaire ; le poste est tellement inaccessible que l'on y apporte fort peu de provisions. Toutes les denrées du dehors doivent, avant d'arriver ici, passer par chacun des postes qui se succèdent entre l'Amérique russe et la factorerie d'York dans la baie d'Hudson. Elles sont transportées d'un fort à l'autre par des employés de la compagnie ; ceux du Yukon vont chercher leurs approvisionnements à la maison Lapierre, petit établissement situé non loin des sources de la Porcupine, à une distance d'environ 200 lieues. Il faut vingt jours pour remonter la rivière et six pour la descendre. On ne trouve plus ensuite de poste jusqu'au Fort Simpson, distant de 500 lieues du Fort Yukon. »

Ce que l'Amazone est à l'Amérique du Sud, le Mississippi aux États-Unis, le Yukon l'est à l'Alaska ; la grande artère intérieure qui donne accès dans cette région et qui, descendant des montagnes Rocheuses de la Colombie britannique, ne prend son nom de Yukon qu'au Fort Selkirk où sa branche maîtresse rejoint son

affluent, le Perry. Il draine un territoire de 600.000 milles carrés. À son embouchure, il atteint soixante milles de largeur, à 500 milles au-dessus il en mesure de un à dix. Des milliers d'îles surgissent de ses eaux basses, et les Indiens seuls savent s'orienter dans le labyrinthe de ses bras multiples et y piloter les chalands, car ce n'est que pendant la brève période des hautes eaux que le Yukon est accessible aux navires à fond plat, d'un tonnage de 400 à 500 tonnes.

L'hiver, le Yukon est absolument fermé à la navigation ; et l'été, dans la partie méridionale de son cours, ne dure guère plus de dix à douze semaines, du milieu de juin au commencement de septembre. Mais, alors, un incomparable panorama se déroule devant les yeux. Les rives sont chargées de fleurs ; la plaine, tapissée de mousse, en est couverte. Des oiseaux innombrables et d'une infinie variété de plumage peuplent les arbres et les arbustes. On campe dans des champs d'églantiers, de pavots, de campanules, que dominent à l'horizon des glaciers dont la base plonge dans les fleurs et dont les parois blanches étincellent au soleil. Mais aussi les taons et les moustiques font rage et ne laissent guère de loisirs pour admirer les beautés de la nature. En septembre, le décor change. Les fleurs disparaissent, les oiseaux fuient vers le sud, l'Indien regagne sa hutte, le Blanc sa cabine, l'ours sa tanière ; et la neige recouvre de son blanc manteau la plaine, le fleuve, et les montagnes.

Il n'en va pas de même dans l'Alaska septentrional, où la flore est pauvre, où l'on ne rencontre que des mousses, des lichens et quelques rares arbustes nains

dans les parties abritées. Les *toundras* s'étendent à perte de vue, plaines marécageuses, bossuées de gibbosités argileuses, sur le sommet desquelles le voyageur chemine, sautant de l'une à l'autre au risque de s'embourber jusqu'à la ceinture s'il vient à glisser dans leurs dépressions. Plus bas seulement commencent les forêts de conifères et de cèdres jaunes, mais ces forêts septentrionales sont aussi difficiles d'accès que les forêts vierges des zones tropicales. Sous leur sombre ramure, le sol marécageux se dérobe, des fondrières se creusent, et l'on a peine à se dégager du redoutable lacis des racines ; les fleurs n'ont ni couleur ni parfum, les baies sont sans saveur.

La faune est variée ; sur les côtes de l'océan Polaire se trouve l'ours blanc ; le noir et le brun sont communs dans le sud, et les Esquimaux suivent les sentiers qu'ils tracent dans les forêts, assurés d'éviter ainsi de s'enliser dans les marécages. Le renne existe, mais encore en trop petit nombre. Il n'a pas dépendu du révérend Sheldon Jackson, pendant bien des années missionnaire dans l'Alaska et aujourd'hui directeur des écoles, qu'il en fût autrement. Si ses conseils avaient été suivis, et si le gouvernement américain l'eût secondé, l'Alaska posséderait aujourd'hui d'innombrables troupeaux de rennes, et les communications y seraient autrement faciles qu'elles ne le sont. Nul, d'ailleurs, ne connaissait mieux que lui le pays, ses ressources et les services que l'on pouvait attendre des rennes. Mais on ne prévoyait pas la richesse des mines d'or et l'afflux des émigrants. Le gouvernement se préoccupait peu de la subsistance de trente-cinq mille Indiens clairsemés

sur ce vaste territoire. Si les essais d'acclimatation du révérend Sheldon Jackson étaient pour convaincre les plus sceptiques, on reculait devant la dépense. Avec les minimes subsides qu'on lui alloua, il importa de la Sibérie un millier de rennes, qui se reproduisirent rapidement. Toutes les conditions favorables se trouvaient réunies pour ces utiles animaux, doués d'une remarquable force de résistance au froid et à la fatigue, et dont la chair est succulente, le lait abondant, la fourrure chaude, la peau, une fois tannée, d'une grande souplesse. Les rennes fournissent aux peuplades indiennes des attelages pour les traîneaux, des montures pour les femmes et les enfants, de la viande et du lait, des vêtements et des chaussures. En tant qu'animaux de trait, ils sont de beaucoup préférables aux chiens, qui doivent porter avec eux leur nourriture, alors que le renne trouve partout à se nourrir sur le sol qu'il parcourt, déterrant, l'hiver, avec ses longues cornes, la mousse que la neige recouvre et qui est son principal aliment. En tant que monture ou animal de bât, le renne peut porter les femmes et les enfants, ou, avec une charge n'excédant pas 200 livres, voyager dix heures par jour à une vitesse moyenne de huit à neuf milles à l'heure. Nul doute d'ailleurs que le renne ne se multiplie et que l'élevage et la domestication de cet utile animal ne devienne l'une des profitables industries de l'Alaska.

Il en sera de même de la pêche ; les eaux de l'Alaska sont poissonneuses ; les saumons abondent et aussi le *candle fish*, le « poisson chandelle », l'oulakan, si gras que l'on s'en sert comme d'une bougie. Quant

aux baleines, autrefois très nombreuses dans la mer de Behring, elles ont remonté vers le nord, cherchant un abri derrière la ceinture de glaces que les baleiniers ne sauraient franchir. Leur départ a eu pour conséquence le dépeuplement partiel des côtes. La baleine était aussi nécessaire à l'Esquimau que le renne au Lapon ; en la perdant, il perdait le plus clair de sa subsistance : la chair et l'huile qui lui étaient indispensables dans les longs hivers ; aussi des débris de huttes attestent-ils la décroissance de la race, chez laquelle les infanticides sont nombreux, dans les trop fréquentes périodes de famine. Doux et paisibles d'ailleurs, les Esquimaux « Inuits » sont rarement en guerre ou même en querelle.

Dans le bassin du Yukon habitent les « Ingalit » ou les « Incompréhensibles », ainsi nommés par les Esquimaux qui ne comprennent pas leur langue ; ils sont de même origine que les Indiens du Canada et des États-Unis. Plus nombreux, les « Kinaï » campent à l'est de la corne d'Alaska. Ceux de l'Alaska méridional, dénommés « Thlinkit », ne représentent plus aujourd'hui qu'une population de 8.000 à 9.000 âmes. Très industrieux, ils excellent dans la construction des canots qu'ils manient avec une rare adresse. Ils tissent leurs couvertures et leurs étoffes, et font preuve de remarquables aptitudes industrielles.

La pêche et les fourrures constituent les principales ressources de ces populations. Une exploitation trop hâtive faillit tarir ces sources de richesse ; la race du phoque à fourrure fut sur le point de disparaître en 1868 dans les îles Pribilof, mais les mesures prises par

la compagnie américaine, fermière de l'archipel, prévinrent une destruction complète et repeuplèrent ces îlots où l'on compte déjà plus de cinq millions de phoques, dont 150.000 sont abattus chaque année. Les lions de mer hantent surtout les parages de l'île Saint-Pierre. Doux et timides, faciles à capturer, leur chair est préférable à celle du phoque, mais leur fourrure est peu appréciée. Bien autrement recherchée est celle de la loutre ; elle varie de prix selon la taille et la qualité, de 300 francs jusqu'à 2.000 et plus. Les loutres abondaient autrefois dans les îles Pribilof, mais les hauts prix obtenus provoquèrent une extermination systématique. On en tua jusqu'à 5.000 par an. Baranof, gouverneur russe de l'Alaska, rapporta 15.000 peaux de loutre, d'une valeur de cinq millions. Les loutres ont émigré vers les côtes des îles de Saanach. C'est là que les chasseurs les traquent, avec d'infinies précautions, s'abstenant, même par les plus grands froids, d'allumer du feu pour se réchauffer ou cuire leurs aliments, de peur de révéler par un indice quelconque leur présence à ces craintifs animaux. Grâce aux mesures prises depuis l'annexion de l'Alaska, et à l'interdiction de la chasse en certaines saisons, le nombre des loutres s'accroît annuellement et l'on exporte déjà de 6.000 à 7.000 peaux à l'année.

Les agglomérations urbaines n'existent encore qu'à l'état embryonnaire dans ce territoire de l'Alaska dont la superficie, triple de celle de la France, ne renferme pas la population d'une de nos villes de troisième ordre. Les centres qu'indiquent les cartes au long des côtes sont des établissements de pêcheurs, des postes com-

merciaux et, dans l'intérieur des terres, des stations d'entrepôts de fourrures. De même que la colonisation romaine procédait en Europe et en Afrique par des camps de légions, par des forts militaires situés aux points stratégiques importants et dont beaucoup sont devenus de grandes villes, de même la colonisation américaine procède par des forts commerciaux établis aux points de jonction des grandes voies fluviales ou des routes de terre ; ces forts primitifs, étapes de la civilisation ou seuils d'accès, sont devenus aux États-Unis, en moins d'un siècle, des cités populeuses. D'autres sont en passe de le devenir : tels Dawson dans la région du Klondike, et Juneau au nord de Sitka. Je me souviens du temps où Sitka, située dans l'île de Baranof, semblait appelée à devenir l'un des grands ports de commerce de l'Alaska. Ses mines d'or, de charbon, de cuivre faisaient concevoir des espérances que justifiaient son port vaste et sûr, ses immenses forêts et ses bois de construction. Pour avoir été ajournées, ces espérances n'en vont pas moins se réaliser, et le jour est venu où les Américains vont apporter leur esprit d'entreprise et leur génie commercial dans cette région que nous venons de décrire telle qu'elle était au moment où quelques mineurs hardis y révélaient l'existence de richesses qui dépassent, dit-on, celles de la légendaire Golconde et aussi celles de la Californie, de l'Australie et de l'Afrique méridionale, connues depuis à peine un demi-siècle.

II

Il y a près de quarante années que la présence de l’or dans les régions à demi polaires de l’Alaska et de la Colombie britannique a été constatée. Au mois d’avril 1858, le bruit se répandit à San Francisco que l’on venait de rencontrer des gisements d’une richesse inouïe, sur les bords de la rivière Fraser, dans la Colombie britannique, et à 100 milles de l’océan Pacifique. À l’appui de cette assertion, on envoyait des échantillons de poudre d’or très pur, recueillie dans le sable, et on affirmait que, quand la rivière, très haute alors par suite des pluies d’hiver et de la fonte des neiges, viendrait à baisser, on récolterait d’énormes quantités du précieux métal, les échantillons envoyés n’étant que le résultat de quelques jours de travail d’une petite bande de mineurs. Au reçu de ces nouvelles, un vent de folie passa sur la population. On ne parlait plus que des mines du Fraser. Tous les paquebots disponibles s’annonçaient en partance pour les nouveaux placers ; une armée de mineurs descendait sur San Francisco pour s’embarquer. On put croire, un moment, que c’en était fait de la Californie. Du 20 avril au 9 août, 23.428 émigrants partirent ; les autres, maudissant la fortune adverse, cherchaient à faire argent de tout pour les suivre. À San Francisco, la panique régnait ; on tenait la ville pour ruinée, le sceptre du Pacifique allait passer aux mains de Victoria City, métropole de la colonie anglaise. En trois mois, la valeur des propriétés baissa de 80 % ; l’une d’elles, Blythes Gore, entre les rues Market et

Geary, dont on avait offert, en 1876, 7.500.000 francs que son propriétaire avait refusés, ne trouvait plus acquéreur à 150.000 francs.

Négociants, banquiers, hommes de loi, tous prenaient leurs mesures pour se transporter, eux, leurs capitaux et leurs marchandises, à Victoria, où régnait une animation indescriptible. En juin, les eaux du Fraser commencèrent à baisser ; en juillet, on constata que l'or n'était pas plus abondant dans le lit en partie découvert que sur les bords ; en août, on ne croyait plus à la richesse des nouveaux placers ; en septembre, on revenait en foule. On évaluait à 45 millions la somme en numéraire que cette aventureuse campagne coûtait aux mineurs trop crédules. Un petit nombre seulement ne revinrent pas. Poussant toujours plus avant, ils formèrent l'avant-garde de ces hardis pionniers qui se hasardèrent dans les solitudes glacées de l'Alaska, y découvrirent l'or et n'ébruitèrent pas leur découverte. Ils étaient d'ailleurs peu nombreux et très disséminés. Cassiar Bar, le plus riche champ d'or alors connu d'eux, sur le cours supérieur du Yukon, était presque inaccessible. On n'y recevait et on n'en expédiait qu'un courrier tous les six mois. Ce ne fut qu'en 1885 que l'on entendit dire que les rares mineurs qui le travaillaient en retiraient jusqu'à 150 francs par tête et par jour ; que, sur la Stewart River, le rendement atteignait jusqu'à 500 francs ; que les placers ne donnant qu'une moyenne de 70 francs étaient abandonnés comme improductifs. Ce ne fut qu'en 1892 que les faits se précisèrent et que l'on s'en émut. On ne comptait guère alors plus de 250 mineurs, clairsemés dans cette

vaste région aurifère longeant la frontière qui sépare l’Alaska du Canada et dont quelques-uns des dépôts les plus importants se trouvaient situés, disait-on, par-delà le 141e degré de longitude ouest, c’est-à-dire sur le territoire anglais.

En 1889, le docteur W. Seward Webb avait visité l’Alaska ; et, dans un volume presque introuvable aujourd’hui, tiré à 500 exemplaires seulement et offert à des amis, il avait fait de cette contrée une description des plus curieuses et des plus exactes. Gendre de Vanderbilt, président du « Wagner Palace Car Company », il entreprit cette excursion avec sa femme, ses enfants et quelques amis par un train spécial des plus luxueux et avec tout le confortable dont les millionnaires américains excellent à s’entourer. L’ère minière commençait, et déjà, sans s’aventurer dans l’intérieur, le Dr Webb estimait que les placers exploités aux environs de Juneau City représentaient, à eux seuls, les 36 millions de francs payés par les États-Unis à la Russie comme prix d’acquisition de l’Alaska. Bon juge en ces matières, il prévoyait et prédisait qu’avant peu ces gisements aurifères rivaliseraient avec ceux de la Californie. Puis, chemin faisant, il notait dans l’île de Kodiak de riches minerais de cuivre ; au cap du Prince-de-Galles, des gisements de graphite ; sur les côtes, de l’ambre ; ailleurs, du pétrole et du soufre, du cinabre, du marbre, de l’ardoise, de la houille abondante et de bonne qualité, partout aussi des forêts et, sur le littoral, d’importantes pêcheries.

Ces révélations, car c’en étaient alors, rencontrèrent beaucoup d’incrédules. On se souvenait, à San Francis-

co surtout, des placers du Fraser ; on tenait ces assertions pour les récits de touristes enthousiastes ; et telles étaient, et son encore, les difficultés du voyage qu'on hésitait à y aller voir. On ne prévoyait ni la réalité des faits ni l'exode qui devait se produire quelques années plus tard. Il ne fallut rien moins, pour le provoquer, que la révélation de la découverte de l'or dans six des grands affluents du Yukon et les résultats de l'exploitation du « Bonanza Creek » qui donna, dès le début, 15 francs d'or pur par plat de boue aurifère. « Depuis ma dernière lettre, écrit M. W. Ogilvie, les placers humides du « Bonanza Creek » n'ont cessé de donner des rendements étonnants. Un mineur me racontait, hier, avoir retiré d'un seul plat de boue aurifère 71 francs. C'est une exception, mais la moyenne oscille entre 25 et 35 francs. Cette couche de boue mesure cinq pieds de profondeur ; sa largeur est encore indéterminée, mais n'est pas moindre de trente pieds, ce qui donnerait, à 25 francs par plat et neuf à dix plats par pied cube, la somme énorme de vingt millions pour ce seul claim. Les nouvelles que nous recevons de la région du Klondike ne sont pas moins surprenantes. Elles ont eu pour résultat de faire instantanément le vide autour des placers de « Forty miles Creek », en territoire américain. Les mineurs sont partis pour le Klondike, attelés à leurs traîneaux. On ne trouve personne qui consente à louer ses services ou à faire autre chose que laver l'or. Ceux des nouveaux arrivés que la misère contraint à travailler pour autrui sont payés à raison de 7 fr. 50 l'heure. À « Eldorado Creek », trois mineurs ont, en une seule journée et sur des claims dif-

férents, récolté, l'un 1.020 francs, l'autre 1.060 et le troisième 1.080. Mais ce sont là encore des cas exceptionnels. Les moins favorisés recueillent 50 francs, bon nombre 200 à 250 francs par jour[1]. »

Le rapport officiel de l'Hon. C. B. Macintosh, gouverneur du Territoire du Nord-Ouest, confirme ces assertions. Pour l'hiver de 1896, il évalue l'extraction de l'or du Klondike à 15 millions de francs, et celle de 1897 à 50 millions, et cela par quelques centaines seulement de mineurs. Si ces chiffres sont encourageants, on n'en saurait dire autant du tableau qu'il fait des fatigues et des dangers que doivent affronter les chercheurs d'or. Il n'existe que deux routes pour atteindre le Klondike. La première par Seattle, distant de 4.000 milles des gisements aurifères de l'Alaska. De Seattle, on gagne, par navires, dans l'océan Pacifique du nord et la mer de Behring, Saint-Michael, ancien poste russe d'échanges ; de là, par bateaux ou par la piste des chasseurs de fourrures, on atteint la boucle du Yukon que l'on remonte sur un parcours de 2.000 milles, soit plus de 3.000 kilomètres, à travers l'Alaska, jusqu'à la frontière est, et de là, enfin, on parvient au Klondike. Plus courte, l'autre route, par Juneau, a l'inconvénient d'être presque impraticable pour les voyageurs qui emportent avec eux d'importants approvisionnements ; et les mineurs, de retour du Klondike, recommandent par-dessus tout à ceux qui s'y rendent d'apporter avec eux tout ce qui est nécessaire en fait de vivres, vêtements, outils, tentes, pour une année, soit en moyenne une tonne par homme.

---

[1] *Scottish geographical Magazine* ; Edimbourg, août 1897.

Pour obvier à ces difficultés, un ingénieur entreprenant, Leo Stevens, fait construire un ballon pour transporter, de Tilko Pass dans l'Alaska, là où commencent les difficultés les plus sérieuses du voyage, les passagers à destination du Klondike. Il a trouvé des associés, des commanditaires, des actionnaires et des voyageurs. Il se propose de transporter de huit à dix personnes par ascension, et aussi de trois à quatre tonnes de fret. De Tilko Pass aux mines du Klondike la distance à franchir est de 187 milles. À raison de 30 milles à l'heure, avec une brise favorable, il calcule que le trajet serait de six à sept heures. La compagnie, qui a nom « The Jacobs transportation Company », a déjà un ballon prêt à partir ; elle en aurait sur le chantier plusieurs autres, lesquels, si les premiers résultats sont encourageants, correspondraient avec les vapeurs fluviaux à Tilko Pass ou à Douglass City.

La route actuellement suivie par les mineurs est celle qui a Seattle pour point de départ, et permet de gagner en quinze jours Saint-Michael, à l'embouchure du Yukon. De là, remontant le fleuve sur des bateaux plats, on atteint Circle City, distant de 300 milles des mines du Klondike. Là on est par 65° de latitude nord, par 165° de longitude ouest, et sur le parcours, qui lui reste à faire à pied ou en traîneau, le voyageur longe le cercle polaire arctique, dont 25 lieues seulement le séparent. L'hiver, la neige et la glace, l'été, le sol boueux et les eaux hautes, sont autant d'obstacles pour l'émigrant. Puis il sait qu'au cours, non plus qu'au terme, de ce long voyage, il ne trouvera ni vivres, ni approvisionnements, ni outils, ni vêtements. Force lui

est donc de traîner avec lui ce qu'il lui faut pour huit mois au moins, c'est-à-dire, d'après les calculs les plus stricts des mineurs les plus expérimentés : 500 livres de farine, 100 de haricots, 100 de porc salé, 10 de thé, 100 de sucre, 30 de café, 150 de conserves de fruits cuits, de sel, de poivre et ustensiles de cuisine, le tout du prix d'achat d'environ 500 francs et dont le transport seul, s'il a recours à l'aide des Indiens, revient à 75 francs par 100 livres. Puis ses outils, sa tente, son coffre à médicaments, ses vêtements. Ces derniers doivent être appropriés au climat et le mettre à même de résister à des froids rigoureux. Les mineurs ont adopté, à cet effet, le costume des Indiens : de grandes bottes en peau de phoque ou de marsouin ; des pantalons en peau de marmotte ou de daim de Sibérie ; la parka, ou pelisse en mêmes fourrures ou en peau de lynx, avec un capuchon qui se rabat sur la tête et dont les poils longs abritent le visage contre les vents qui doublent l'intensité du froid. Une bonne et durable parka, fabriquée par les Indiens, ne coûte pas moins de 500 francs. C'est ainsi équipé et approvisionné que l'émigrant du Klondike va affronter les rigueurs d'un hiver polaire et travailler, parfois dans l'eau jusqu'au genou, au long des affluents glacés du Yukon.

C'est là, dans les terres boueuses que les glaciers charrient, que les eaux délaient, que les remous tamisent, que se trouve, dans les creeks qu'alimentent les Alpes du mont Saint-Élie, situé plus au sud, l'or en parcelles ou en pépites. De longues et larges moraines orientées vers le nord attestent que cet or provient du sud, de veines de quartz, affouillées par les glaces et

désagrégées par les torrents. Les glaciers entraînent cet or dans leur lente poussée, la fonte des eaux le roule, par-delà la moraine, dans le lit du torrent. Plus lourd que la terre, il tombe dans les interstices des roches où il forme ce que les mineurs appellent des « poches » ; il tapisse, là où le courant est ralenti par des obstacles et le remous, le lit des affluents, dont les mineurs disent alors qu'il est « pavé d'or ».

Dans l'Alaska, le mineur est, ainsi que nous l'avons vu en Californie, hanté par une idée, suggérée par son imagination et partiellement confirmée par les travaux des géologues américains. Si riche que soit le placer qu'il exploite, si rémunérateur que puisse être son travail, il rêve plus et mieux. À beaucoup de mineurs, un travail régulier, mais qui ne comporte aucun aléa, répugne. Ce qu'ils aiment, c'est les émotions du jeu, les chances de fortune soudaine. Ils préfèrent les misères et les privations avec les alternatives de riches trouvailles. Leur humeur vagabonde les pousse à « prospecter » sans cesse ; d'heureux hasards soutiennent leur courage et entretiennent leurs espérances. Ils se transmettent de l'un à l'autre des récits fabuleux, des légendes dorées. Plus loin, entre ces pics sourcilleux du mont Saint-Élie, doivent exister des rochers d'or massif. C'est de là, de ces sommets jusqu'ici inaccessibles, couverts de neige éternelles, que les pluies, les orages, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques ont détaché, entraîné, roulé dans les ravins ces parcelles du précieux métal. Cet or, qu'ils recueillent péniblement en pépites et en poudre, ne jaillit pas spontanément du sol. En remontant son cours on doit

atteindre son point de départ : des blocs d'or. Ainsi raisonnaient les mineurs californiens, gravissant les pentes de la Sierra Nevada, ainsi raisonnent les mineurs du Klondike. En Californie, en dépit des obstacles, ils poussèrent toujours plus avant, comptant sur leur persévérance et le hasard. C'est à eux, à ces aventureux, que l'on dut la découverte des mines de quartz.

On sait la part qu'y eut le hasard. Un mineur prospectait dans le comté de Mariposa. La journée avait été fructueuse ; au tournant d'un ravin, il se trouva brusquement face à face avec un de ces bandits qui infestaient les mines. Sommé de livrer ce qu'il avait sur lui, il riposta par un coup de carabine qui jeta bas son adversaire. Sa balle, en ricochant, heurta une paroi de rochers et y laissa une trace brillante qui attira son attention. Abandonnant son ennemi mort, il examina de plus près. Ce point brillant était de l'or, et le rocher que sa balle avait écorné était du quartz. Dans le comté de Tuolumné, les mineurs ne pouvaient de procurer de viande que par la chasse. Chaque jour il fallait se mettre en campagne pour ravitailler le camp. Acharné à la poursuite d'un ours gris, l'un de ces chasseurs réussit à l'abattre au sommet d'un ravin presque à pic. Dans sa chute l'animal resta accroché par un rocher formant saillie. L'homme parvint à se glisser jusqu'à lui et se mit en devoir de le dépouiller. Un coup de sa hachette fit voler un éclat du rocher et lui révéla un filon d'or dans une veine de quartz. Enfin, dans le comté de Nevada, deux mineurs se disposaient à quitter les mines pour regagner San Francisco. La veille de leur départ, se

promenant au sommet d'une colline, ils s'amusaient à faire rouler dans le ravin des quartiers de roc. L'un de ces débris, dans sa course vagabonde, vint heurter contre une roche brune affleurant le sol et en détacha un fragment révélant à l'œil exercé des mineurs un filon d'or dans la partie écornée. Ajournant leurs projets de départ, ils forèrent la roche et, avec de la poudre, la firent éclater. La veine, mise à nu, se prolongeait, et ils en détachèrent des fragments d'or pur. Les mines de quartz étaient découvertes et une ère nouvelle s'ouvrait.

En ce qui concerne l'Alaska, le rapport, récemment publié, du professeur Wright, du collège Oberlin, est pour fortifier les mineurs du Klondike dans leurs croyances. « Si, dit-il, on n'a pas trouvé, en Californie, *the Mother Lode* », « la mine mère », on a découvert les mines de quartz. Il en sera peut-être de même dans l'Alaska. Mais, cette « mine mère » doit exister quelque part, au point d'origine des glaciers qui alimentent les cours d'eau aurifères. L'existence de veines d'or dans les dépôts glaciaires n'est contestée par aucun géologue américain. J'ai constaté moi-même la présence de l'or près d'Aurora dans le sud de l'Indiana, dans l'Ohio, dans l'Adams County, près de Titusville dans la Pensylvanie occidentale, et j'ai constaté aussi que cet or avait été charrié par les glaciers du Canada ou de la région du lac Supérieur. Dans la région de l'Alaska, l'or provient de moins loin ; cependant la marche lente des glaciers et les obstacles naturels qu'il rencontre à descendre dans les bas-fonds, comme aussi l'été trop court pour un travail d'extraction prolongé, amèneront un

jour les mineurs à remonter le cours des torrents et à chercher, eux aussi, des placers de plus en plus riches. »

On n'en est pas encore là ; il en convient et il le dit : des années s'écouleront avant que cette nécessité se produise. Le docteur W. H. Dall, attaché au Muséum national de Washington, et bien connu par ses explorations géologiques dans la vallée du Yukon, relevait, lui aussi, il y a vingt ans, l'existence de l'or dans le lit du fleuve, mais en quantités insuffisantes pour une exploitation productive, et l'expérience a prouvé son dire. L'or se perdait dans ce lit trop vaste, mesurant jusqu'à dix kilomètres de largeur. Il affirmait qu'on devait le trouver, infiniment plus abondant, dans les affluents. Selon lui, le Klondike et les cours d'eau qui s'y déversent ne sont qu'une très faible partie des terrains aurifères, qu'il estime s'étendre sur une longueur de 600 milles. Les résultats des recherches récentes me confirment, dit-il, dans la conviction que l'on va voir se reproduire, sur une beaucoup plus vaste échelle, le prodigieux exode qui a fait surgir San Francisco, peuplé la Californie, et modifié la situation économique du monde.

Cette opinion est partagée par M. W. Van Slooten, ingénieur et métallurgiste renommé, président de la société des mines du Sud-Amérique et directeur des mines d'or de la république de l'Équateur. « En faisant, dit-il, la part de l'exagération inévitable en pareilles matières, il n'en reste pas moins un ensemble de faits acquis et incontestables en ce qui concerne les placers de l'Alaska, qui permet d'affirmer que l'on se trouve en présence d'une découverte plus importante encore que

celle des mines d'or de la Californie en 1848-49. Si l'on compare les rendements individuels, en Californie, en 1848-49, et ceux de l'Alaska à ses débuts, ceux du mineur du Klondike ont dépassé, en deux mois, ceux du mineur californien en six. Si l'on compare les résultats d'ensemble, l'exportation d'or du Klondike atteint, pour les deux derniers mois, 25 millions de francs, alors qu'en Californie, dans des conditions de nombre et de climat bien autrement favorables, ce même chiffre n'a été atteint, au début, qu'en huit mois. On parle des difficultés du voyage ; elles sont grandes, mais elles n'arrêtent pas les mineurs. Ils en auront promptement raison. Si, demain, on découvrait des mines d'or plus riches encore au pôle Nord, le pôle Nord serait envahi dans trois mois et l'homme s'y établirait en maître[1]. »

Et, comme pour justifier ses prédictions, au moment où il les publiait, le vapeur *Portland* arrivait à Sitka, ramenant 64 mineurs du Klondike. Le moins favorisé rapportait 150.000 francs, résultat de trois mois de travail ; le plus grand nombre, de 300.000 à 400.000 ; les plus heureux 750.000, surtout en lingots et poudre d'or chargés à bord. « Un fait curieux à noter, écrit un correspondant de Sitka, est que la fortune semble se complaire à favoriser les *tender feet*, les « inexpérimentés », de préférence aux mineurs de profession. Les trouvailles les plus inattendues ont été faites par les premiers, opérant au hasard. Tous ces passagers, d'ailleurs, ne reviennent que pour repartir à destination des mines. Ils ont conservé leurs claims dont ils espèrent retirer beaucoup plus encore qu'ils ne rapportent.

[1] Voyez *New York Herald*, 25 juillet 1897.

Ils vont revoir leurs familles aux États-Unis, assurer leur sort, décider des amis à les suivre, quelques-uns se marier et ramener leurs femmes avec eux. Un ou deux seulement ont vendu leurs claims ; William Sloane a cédé le sien moyennant 260.000 francs[1]. »

Le capitaine Kidston, commandant le *Portland*, se loue fort de ses passagers. « Je n'ai jamais, dit-il, fait traversée plus agréable. De ces soixante-quatre mineurs que je ramène, aucun n'avait le sou il y a six mois. Aujourd'hui, ils sont si heureux avec leur or à bord, si satisfaits de leur campagne, qu'ils se contentent de tout ; si simple que soit la table, ils la trouvent excellente ; si modestes que soient les cabines et le service, ils trouvent tout bien. Quel contraste avec les chercheurs d'or que je transportais à Saint-Michael dans mon voyage d'aller ! Ils ne trouvaient rien d'assez bon, grognaient tout le jour et, pauvres comme Job, vous avaient des exigences de millionnaires. »

On s'explique le peu d'exigences de ces mineurs enrichis, si l'on tient compte qu'à Dawson le porc salé valait 10 francs la livre, le beurre en baril autant, les œufs 15 francs la douzaine ; qu'il en coûtait 5 francs pour faire blanchir une chemise, et qu'une cuisinière était introuvable à moins de 500 francs par semaine. Ainsi en fut-il dans les premiers temps de la fièvre de l'or en Californie ; mais ce qui est pour surprendre, c'est combien diffèrent, à tous égards, les coutumes, les mœurs, les modes de vie des chercheurs d'or de l'Alaska et de la Colombie britannique. Enfiévrés, eux

---

[1] À son voyage subséquent du 28 août dernier, le *Portland* a ramené 60 passagers, rapportant 15 millions d'or.

aussi, par l'*auri sacra fames*, déracinés de leur terre natale, jetés sans transition dans une région presque inconnue, affranchis de toutes les contraintes de la civilisation, on s'attendrait à voir reparaître, à Dawson et au Klondike, les mêmes excès que sur les rives du Sacramento, les mêmes instincts déchaînés, le jeu et l'ivresse régnant en maîtres, les altercations, les rixes, les assassinats. On s'attendrait à retrouver ces enfers de la vie californienne que nous avons décrits ici même[1], ces croupiers armés jusqu'aux dents, ces revolvers posés sur la table de jeu, bien à portée de la main, près des sacs de pépites des joueurs, sacs changeant de mains, la valeur évaluée au poids. Puis aussi ces organisations de malfaiteurs opérant au grand jour, paradant dans les rues de San Francisco, musique en tête, s'attaquant aux tentes les mieux approvisionnées, dévalisant ouvertement les magasins où ils savaient trouver des spiritueux, soulevant l'indignation d'une population qui répondait à ces désordres par la justice sommaire de la loi de Lynch et la création des comités de vigilance.

De tout cela on ne voit pas trace, — du moins pas encore, — au Klondike, et les curieuses révélations de Joe Ladue, le roi des mines de la Colombie britannique, le fondateur et le propriétaire de Dawson, la ville du Klondike, sont curieuses à recueillir. Elles montrent un tout autre état de choses et un tout autre état d'âme : on se demande si les hommes ont changé et par quel singulier phénomène les mêmes causes aboutissent à des résultats si différents.

---

[1] Voyez la *Revue des deux mondes* des 1[er] et 15 novembre 1886.

Et, tout d'abord, rien chez ceux-ci qui éveille l'idée et le souvenir de ces aventuriers californiens, enfants perdus de la civilisation, qui, le pic d'une main, la carabine de l'autre, allaient jeter bas les montagnes dans les vallées, détourner les cours d'eau, franchir les rivières et les déserts, prodiguer à tous les vents du ciel et à tous les hasards des événements leur jeunesse et leurs forces, périr peut-être misérablement de faim et de froid dans quelque *cañada* obscure, dans les forêts sous l'étreinte des ours, ou dans quelque salle de jeu de Sacramento ou de Virginia, la tête trouée par la balle d'un revolver américain ou la poitrine ouverte par quelque couteau mexicain. Ils sont en bien petit nombre, ceux qui ont survécu alors et dont la fortune a réalisé les rêves ; beaucoup ont succombé aux fatigues, aux épreuves, au vice, à la misère, soldats oubliés d'une grande bataille qui a modifié la face du monde en modifiant les conditions économiques et financières de tout notre ordre social. Ceux-là, c'étaient les pionniers de 1849. Un coup de tête, la curiosité de l'inconnu, la soif d'une vie aventureuse, un chagrin d'amour, les avaient jetés dans ce vaste creuset où venaient se fondre, s'épurer ou se perdre des existences dévoyées, des passions héroïques ou coupables, des volontés énergiques, des forces sans emploi, et d'où devait sortir une ville étrange, née d'hier et déjà l'une des plus importantes du monde par son mouvement commercial, et la plus étonnante par sa vertigineuse prospérité, par son histoire et par sa fortune.

Tout autre est Joe Ladue, et aussi la plupart de ses compagnons. Lui, est un homme jeune encore, robuste,

taciturne, lassé par la lutte et l'effort, prêt à agir si besoin est, mais parvenu au but, l'ayant même dépassé, désireux de repos et ne pouvant le goûter. « J'ai vu rarement un homme aussi indifférent à sa grande fortune, qui semble lui avoir trop coûté, écrit M. J. Lincoln Steffens. Ce qui me frappe en lui, c'est ce regard fatigué, presque blasé, que j'ai noté parfois chez des hommes arrivés à l'apogée de la fortune, enviés de tous et se demandant si le résultat valait l'effort fait. Comme lui, ils étaient las, et quand, pressés de questions, ils parlaient d'eux-mêmes, leurs récits, leurs anecdotes relataient toujours et de préférence les dures épreuves traversées, les heures de tristesse et de désappointement précédant le succès final et en empoisonnant la joie[1]. »

C'est qu'à l'audace aventureuse et débordante d'il y a un demi-siècle, a succédé chez les *self made men* d'aujourd'hui, qui valent leurs devanciers, et sont arrivés à des résultats analogues, l'action méthodique, silencieuse et réfléchie. L'énergie est la même, mais plus économe de ses forces, moins exubérante dans ses manifestations extérieures. Mais le labeur n'est pas moindre, ni la persévérance dans la lutte, ni la foi dans le succès, et il semble que les conceptions morales, le genre d'estime qu'on fait de la fortune, le sentiment des devoirs qu'elle impose, aient quelque chose de supérieur.

Certains détails de l'*interview* entre Joe Ladue et M. Lincoln Steffens mettent ces faits en relief. Joe Ladue

[1] *Mac Clure Magazine*, septembre 1897, New York.

venait de raconter ses débuts et ses misères dans l'Alaska et la Colombie britannique.

— Mais enfin vous avez réussi à trouver de l'or ? demanda l'un des auditeurs.

— Oui.

— Combien ?

— Autant qu'il m'en faut. (Et, ajoute M. Steffens, son regard se voilait de mélancolie en saisissant dans celui de son interlocuteur une curiosité mal satisfaite et une cupidité mal déguisée.)

— Et vous allez, riche comme vous l'êtes, entreprendre à nouveau un si dur voyage et retourner là-bas ?

— Il le faut bien… J'ai trop de choses à surveiller : mes claims, ma ville de Dawson qui grandit, mes travaux en cours. Je n'ai pas émigré dans l'unique intention de conquérir une fortune et de venir la dépenser ou en jouir ici.

Tout cela d'une voix blanche, indifférente, en termes clairs et précis. Puis on parla des approvisionnements nécessaires aux émigrants. Il précisait, minutieusement, en homme d'expérience.

— Et les armes ?

— Quelles armes ?

— Carabines pour la chasse, revolvers pour la défense personnelle ?

— Il y a très peu de gibier dans la région du Klondike, non plus que de malfaiteurs.

— Vous m'étonnez. Est-ce qu'il n'y a pas de joueurs non plus ?

— Si, les mineurs jouent pendant les longues soirées d’hiver, mais ils jouent loyalement, et ne s’aviseraient pas de tricher.

— Pourquoi ?

— Je n’en sais rien, mais c’est ainsi… Ils n’oseraient pas…

Et l’éclair des yeux, le geste, l’attitude, complétaient sa pensée. On passa ensuite aux rigueurs du climat, et à l’imprévoyance des émigrants qui se hasardent dans cette région dépourvue de tout avec des approvisionnements insuffisants, leurs modestes ressources ne leur permettant pas d’emporter davantage, leur impatience ne leur permettant pas d’attendre. Il appréhendait une famine redoutable pour l’hiver 1897-98, car la plupart des mineurs étaient partis pour les mines au printemps avec des vivres pour quelques mois ; un petit nombre seulement en avait assez pour traverser l’hiver.

— Ceux-là du moins échapperont à la faim ?

— Oh ! non, répliqua Ladue. Ne leur faudra-t-il pas se rationner pour aider à vivre ceux qui n’auront pas assez ? (Et, ajoute M. Steffens, cette réponse brève et nette acheva de me faire comprendre quelle sorte d’homme était J. Ladue.)

D’accord avec tous les mineurs, J. Ladue insiste sur ce fait, que les émigrants ne doivent entreprendre le voyage au Klondike qu’à partir du 25 mars. Ainsi qu’eux, il affirme que c’est au printemps qu’il faut aussi se rendre dans l’Alaska, où il n’y a pas à craindre encore que les meilleurs claims soient pris, comme au Klondike où se porte en ce moment le courant, ni que la place manque aux nouveaux arrivants. Cent mille

mineurs, ajoute-t-il, peuvent camper au long des creeks du Yukon sans même être à portée de vue les uns des autres. Puis, par-delà ce champ d'exploitation, en descendant le cours du fleuve, il en est bien d'autres aussi riches, si ce n'est plus. À mesure que le pays se peuplera, que des centres de ravitaillement se créeront, on poussera plus avant et des placers aussi productifs se révéleront.

Point n'en serait besoin, selon les ingénieurs anglais qui, inconsciemment peut-être, redoutent la concurrence que les placers de l'Alaska, plus étendus, pourraient faire à ceux de la Colombie britannique. Les résultats de la campagne de 1897 sont, jusqu'ici, pour les satisfaire, et les procédés ingénieux employés pour prévenir le chômage d'un long hiver sont pour les encourager. Dans cette région glacée, le travail de l'été est limité à trois mois. Une méthode toute nouvelle d'exploitation permet d'utiliser les mois d'hiver. Le bois est abondant ; les mineurs allument de grands feux pour dégeler la surface durcie du sol et en extraire les boues aurifères, qu'ils empilent en monticules. Dès le printemps, ils n'ont plus qu'à les laver et recueillir l'or. Ce procédé donne d'excellents résultats et l'abondance du bois permet de l'employer des années encore[1].

---

[1] Voir *The Fortnightly Review*, London, septembre 1897.

III

Quelles conséquences peuvent avoir, pour les États-Unis et le Canada, quelle influence peuvent exercer sur la situation économique du monde les découvertes de ces nouvelles mines d'or ? Allons-nous assister, comme de 1849 à 1860, à un formidable exode, à une brusque orientation du courant d'émigration, cette fois se dirigeant vers le nord, à un conflit entre les États-Unis et l'Angleterre, et, d'autre part aussi, à une dépréciation de l'or devenant de plus en plus abondant ?

Ainsi que nous l'avons dit, l'or se trouve dans l'Alaska et aussi dans la Colombie britannique, partie intégrante du Canada, et que sépare l'une de l'autre la ligne conventionnelle du 141e degré de longitude ouest. Si le tracé de M. W. Ogilvie, ingénieur du Canada, est exact, les placers du Klondike, centre de l'exploitation minière actuelle, seraient situés sur le territoire du Canada, lequel en a pris possession, et les présomptions sont qu'il est dans son droit. Les mineurs américains, qui les ont découverts et occupés, le contestent ; la presse américaine le nie, et la thèse soutenue par les journaux de New York est la suivante : « D'après le tracé de M. Ogilvie, agissant pour le compte et au nom du Canada, les placers du Klondike seraient situés à 30 milles en deçà de la frontière et sur territoire britannique, mais il n'a été procédé à aucune contre-enquête, et le traité de délimitation de la frontière de l'Alaska et du Canada attend encore la ratification du Congrès. » Et ce qui rend la situation plus grave et les rapports

plus tendus, ce sont les mesures prises par le Canada et les conditions par lui mises à l'exploitation des placers, mesures qui rencontrent chez les mineurs américains, de beaucoup les plus nombreux, et renforcés chaque jour par de nouveaux arrivants, une résistance de nature à causer de sérieuses appréhensions.

Le gouvernement canadien entend, en effet, outre le prélèvement d'un droit de *royalties*, se réserver, dans la répartition des claims miniers, un claim sur deux. Entre chacun des lots exploités par les occupants actuels, un lot de même étendue deviendrait la propriété de l'État. C'est le remaniement complet d'une répartition faite et d'une prise de possession admises aux États-Unis, c'est aussi la dépossession de nombre de mineurs, presque tous Américains, lesquels arguent que la découverte des mines d'or est due, non au gouvernement ou aux autorités locales, mais à leurs patientes recherches et à leur labeur obstiné dont les conséquences seront de peupler ce territoire désert et d'enrichir l'État. La perception d'un droit d'entrée de 20 à 30 % sur les approvisionnements que les émigrants apportent avec eux, dans ce pays qui ne produit rien, soulève aussi des résistances dont le Canada n'a eu raison jusqu'ici qu'en envoyant au Klondike des forces de police de plus en plus considérables. Mais l'émigration grandit, elle aussi. « On ne voit, écrit le *New York Herald*, que gens en route ou partant pour le Klondike. Jamais on n'a assisté à pareille fièvre de l'or. Rien n'arrête les émigrants, ni la mort par le froid dans la passe de Chilkoot, par la faim ou par le scorbut dans

les défilés du Yukon, ni l'hiver qui s'approche. Sur les routes de Juneau et de Dawson on se heurte déjà aux ossements humains de centaines de malheureux morts de misère et de maladie. Ces centaines deviendront des milliers, car pendant l'hiver les passes sont souvent infranchissables aux plus intrépides et aux plus résistants. »

Des hommes qui ont bravé de pareils dangers, qui en ont triomphé, qui croient enfin tenir la fortune qu'ils ont tout risqué pour conquérir, reculeront-ils devant une milice bien inférieure en nombre et chargée d'exécuter des mesures dont les mineurs nient la légalité, dont bon nombre d'hommes éminents au Canada discutent le bien-fondé et contestent l'opportunité ? Parmi ceux-ci sont le maire de Victoria, M. Redfern, et des membres du Parlement canadien, qui réclament énergiquement le retrait de ces mesures draconiennes. Des journaux anglais se joignent à eux, entre autres *Le Speaker*. « Le Canada prétend, dit-il, prélever, à titre de *royalties*, une taxe spéciale sur les mineurs de terrains d'alluvion. Pourtant l'expérience faite dans la Guyane anglaise n'a pas été encourageante. Elle a arrêté l'émigration des mineurs, ajourné le peuplement et le développement de la colonie. Elle ne subsiste que parce que la population n'est pas assez nombreuse pour en imposer le rappel. Si vous prétendez la prélever sur les mineurs du Klondike, attendez-vous à une autre bataille de Ballarat. »

De son côté, le gouvernement américain intervient en faveur de ses nationaux, réclamant pour eux un traitement analogue à celui qu'il accorde lui-même aux

étrangers en Californie, dans les régions minières de l'Arizona, du Montana, du Colorado et dans l'Alaska. La question est pendante, mais une solution s'impose à bref délai, sous peine de graves conflits.

D'ordre plus général, la question de savoir quelles conséquences peut avoir et quelle influence peut exercer, sur la situation économique et financière, la découverte des nouvelles mines d'or, est plus importante encore. On vit cette question se poser en 1849 à propos de la Californie, en 1851 à propos de l'Australie, plus récemment à propos de l'Afrique du Sud. Selon les uns, la découverte doit aboutir, à bref délai, à une dépréciation de l'or ; selon d'autres, si cette dépréciation doit se produire, ce ne sera que très lentement et à très lointaine échéance. Si l'on compare la valeur de l'or extrait, dans les sept pays producteurs principaux du précieux métal, pour 1896, et l'évaluation *approximative* de cette production pour l'année courante, on constate une augmentation, inégalement répartie entre ces pays, de 190.625.000 francs, ainsi qu'il résulte du tableau suivant :

Pays producteurs	Production en 1896	Production approximative en 1897	Augmentation
	Francs	Francs	Francs
États-Unis	265.000.000	300.000.000	35.000.000
Australie	231.250.000	260.000.000	28.750.000
Afrique	220.000.000	280.000.000	60.000.000
Russie	110.000.000	125.000.000	15.000.000
Mexique	35.000.000	45.000.000	10.000.000

Indes britanniques	29.125.000	35.000.000	5.875.000
Canada	14.050.000	50.000.000	36.000.000
Totaux	904.425.000	1.095.000.000	190.625.000

Les chiffres officiels de 1896 sont inférieurs à la réalité. On évalue à 1.025 millions et non à 904.425.000 francs la production totale. Il y aurait lieu de majorer de 35 millions ceux afférents aux États-Unis, établis uniquement d'après la valeur des lingots déposés à la Monnaie, et aussi, et pour des raisons analogues, de 60 millions le montant afférent à l'Afrique, de 25 millions celui de l'Australie. De ces rectifications, étendues aux évaluations approximatives pour l'année courante, il résulterait que le rendement de 1897 atteindra 1.200 millions. L'accroissement continu du nombre et de la richesse des mines exploitées permet d'entrevoir que le XXe siècle débutera avec une production annuelle d'or d'environ un milliard et demi.

Jusqu'ici, tout indique, en effet, que la production de l'Alaska et de la Colombie britannique égalera, si elle ne la dépasse, celle de la Californie. Il importe peu, d'ailleurs, que les chiffres de cette production figurent à l'actif de l'Alaska ou du Canada. Leur action sur la situation financière, sur le taux de l'escompte, sur celui de l'intérêt, des salaires, du prix des objets de consommation générale, est et demeure la même, que les mines soient situées sur territoire anglais, américain ou autre.

Dès 1893, M. R. E. Preston, directeur général de la Monnaie à Washington, constatait que la production to-

tale de l'or atteignait 777.750.000 francs ; qu'elle tendait à s'accroître rapidement ; que les jours de la frappe de l'argent étaient comptés ; que ceux-là se trompaient qui concluaient à une dépréciation prochaine de l'or et à une hausse correspondante de l'argent du fait de la production croissante de l'or.

Cette thèse ne pourrait en effet se soutenir que si la demande d'or demeurait stationnaire, l'extraction devenant plus abondante. Il n'en est rien. La tendance est générale en faveur de l'étalon d'or et, à part les États-Unis, grands producteurs d'argent, toutes les nations réclament le monométallisme, avec l'étalon d'or. Il n'est pas un pays en Europe qui, volontiers, ne remplaçât son argent monnayé, sauf l'appoint nécessaire pour les petites transactions, par l'or, s'il le pouvait faire sans de trop onéreux sacrifices. L'Allemagne convertirait en or les 500 millions de francs en thalers d'argent qu'elle a en circulation ; ainsi ferait la France de ses pièces de cinq francs représentant à peine la moitié de leur valeur nominale. Les besoins d'or de la Russie sont considérables ; l'Autriche-Hongrie, l'Italie, en manquent ; le Japon adopte l'étalon d'or ; la Chine l'imite ; toute l'Amérique du Sud le demande et le Mexique, dernière citadelle de l'étalon d'argent, est encombré de ce métal déprécié. Pour tous les grands emprunts modernes l'intérêt est stipulé payable en or, et l'or fait défaut aux demandes. Bien des années s'écouleront encore avant que l'humanité dispose de la quantité d'or nécessaire à ses besoins !

L'OR DU KLONDIKE

Par Alfred de FOVILLE

(1898)

MICHEL CHEVALIER se plaisait à montrer que les mines d'or et d'argent sont pour nous un moindre trésor que les mines de charbon. Même à ne considérer que la valeur intrinsèque des produits, c'est une incontestable vérité, car il sort annuellement du sol des continents pour cinq milliards de houille, ou peu s'en faut, et les métaux précieux ne vont point à moitié de ce chiffre. Mais la convoitise humaine ne s'attarde pas à de tels calculs. Poursuivant la richesse sous toutes ses formes, les hommes la voient surtout dans cet or qui lui sert à la fois de mesure et de véhicule ; et partout où sa présence est signalée, on accourt, on se précipite. D'autant que la capture en semble d'abord facile. Au pied des monts où l'or se cache dans la pierre, la roche pulvérisée par l'action séculaire des eaux se trouve répandue à l'état de sables ou de boues, et le premier venu, avec une écuelle et de l'eau, peut isoler les menues paillettes qu'ils recèlent. Qui sait même s'il ne mettra pas tôt ou tard la main sur quelqu'un de ces nids de pépites qui sont les gros lots de ces loteries-là ! De pareilles aubaines sont rares ; mais l'espoir n'en est interdit à personne ; et de là, dans toutes les régions

aurifères ou réputées telles des pays neufs, ces essaims de « prospecteurs » en quête d'un filon vierge ; de là surtout, lorsque leur persévérance a été couronnée de succès, ces légions et parfois ces armées de chasseurs d'or qui, de tous les horizons, viennent s'abattre avidement sur le même coin de terre.

Notre siècle a vu de mémorables exemples de ces curées, dont le début a toujours quelque chose de passionné et de brutal, mais où l'ordre ne tarde pas à naître du désordre même et auxquelles la civilisation a dû, en somme, quelques-unes de ses plus fécondes victoires. Il y a juste cinquante ans, c'était la Californie qu'assiégeaient les aventuriers des deux hémisphères ; on vit là des misères sans nom, mais elles ont peu duré : les mines californiennes ont donné sept milliards d'or, et San Francisco est devenu l'un des principaux centres agricoles, industriels et maritimes de l'Amérique. Trois ans plus tard, c'était l'Australie qui entrait en scène à son tour, et rien n'a tant contribué que les dix milliards d'or déjà extraits de son sein à faire de ce qui n'était qu'un désert sans fin une puissante et prospère agglomération. Il y a dix ans, ce n'était plus l'Occident ni l'Orient qui criait *Eurêka !* c'était l'Afrique australe ; et il a suffi de quelques années pour livrer aux efforts combinés de l'industrie, du capital et de la science tous les secrets de ce lointain Transvaal auquel les Boers n'étaient allés demander que de tranquilles pâturages.

La récolte annuelle de l'or dans le monde entier dépassant maintenant 1.300 millions de francs, la République Sud-Africaine y contribue pour plus d'un

cinquième et les États-Unis aussi ; l'Australie, orientale et occidentale, ne fait guère moins ; et c'est du nord que viennent ensuite les plus forts contingents. Saupoudrée d'or depuis l'Oural jusqu'à la mer du Japon et jusqu'à la mer d'Okhotsk, la Sibérie en enverrait déjà pour 200 ou 250 millions à la Monnaie de Saint-Pétersbourg, si la rigueur du climat n'y limitait chaque année l'exploitation des mines à quelques mois ; et, malgré cela, elle donnera peut-être ces 200 ou 250 millions quand le chemin de fer transsibérien permettra d'y conduire avec moins de peine et moins de frais qu'aujourd'hui les ouvriers, les vivres, les machines.

Enfin, voici que, plus près du pôle encore, au nord-ouest de l'Amérique du Nord, dans une contrée qui naguère ne figurait qu'en blanc au haut des cartes du nouveau monde, de prodigieuses trouvailles, dont l'émotion publique et la spéculation ont encore su exagérer la portée, sont venues rallumer cette fièvre de l'or dont toutes les parties du globe auront tour à tour connu les effets. Là aussi, sous un ciel d'une singulière inclémence, le désert s'est, pour ainsi dire, peuplé d'un jour à l'autre et une âpre lutte, une lutte acharnée s'est engagée, brusquement, entre l'homme et la nature. L'éloignement du champ de bataille ne permet pas jusqu'ici de bien préciser les résultats obtenus. Mais il y a grand intérêt à suivre, fût-ce de loin, les péripéties de cette nouvelle poussée de l'*auri sacra fames*. D'ailleurs, n'avons-nous pas le devoir d'éclairer de notre mieux ceux qui, de ce côté de l'Atlantique, songeraient à partir, eux aussi, pour la conquête de la toison d'or et de les mettre à même de ne se décider qu'en connaissance

de cause ? Voilà pourquoi il n'a pas paru superflu de reprendre, à un an de distance, l'étude qui, l'automne dernier, avait été commencée ici même avec tant d'autorité[1]. Les pages qui vont suivre seront encore loin d'avoir épuisé le sujet.

I

La révélation des richesses cachées dans le vaste bassin du Yukon est chose toute récente. En 1858, c'étaient seulement les biefs supérieurs de la rivière Fraser, dans la Colombie britannique, que les chercheurs d'or se disputaient, et l'on sait à quels mécomptes aboutirent, de ce côté, les illusions de la première heure[2]. Longeant toujours les montagnes Rocheuses, les prospecteurs avaient rencontré successivement, sans s'en contenter, les gisements des monts Caribou, ceux de l'Omineca, ceux des monts Cassiar ; et leur avant-garde, de plus en plus réduite, se trouvait ainsi entraînée vers les sources du fleuve géant dont un lit majestueux et mille affluents font comme le roi de l'immense presqu'île par où l'Amérique septentrionale semble vouloir aller toucher l'Asie. Ces hardis pionniers avaient laissé derrière eux tant de montagnes, tant de lacs, tant de rivières qu'on devait les croire perdus sans retour, lorsqu'un nouveau coup

---

[1] Voir, p. 11, *Les Mines d'or de l'Alaska et de la Colombie britannique*, par Charles de Varigny.

[2] La Colombie britannique n'en a pas moins produit, depuis 1858, pour 300 millions d'or et l'industrie minière est loin d'y avoir dit son dernier mot.

de théâtre vint appeler subitement l'attention publique vers les lointaines solitudes où ils s'étaient enfoncés.

Qu'était-il arrivé ? Le 15 juillet 1897, un bateau à vapeur, l'*Excelsior*, débarquait à San Francisco une bande de mineurs qui, dans des sacs, des bas, des bouteilles, des couvertures, portaient plus de mille kilogrammes de belle poudre d'or. Le surlendemain, 17 juillet, un autre steamer, le *Portland*, débarquait à Seattle une seconde escouade avec un chargement plus important encore. Tous venaient des mêmes parages et ils racontaient avec moins d'émoi les souffrances qu'ils avaient éprouvées que le triomphe inespéré par lequel, en juillet et août 1896, ils s'en étaient trouvés si largement dédommagés. C'était près d'un gave ignoré, le Thron dak[1] (rivière poissonneuse) ou Klondike, et autour des petits torrents qui s'y jettent que les héros du jour, George Carmack, le vieux Casey, Clarence Berry, Louis Rhodes, le Canadien Joseph Leduc, avaient enfin vu leur rêve prendre corps.

Des rendements extraordinaires avaient été constatés, l'écuelle de minerai livrant ici 50 francs d'or, plus loin 100 et même davantage. On avait sous les pieds, à n'en pas douter, des dizaines, des centaines de millions ; pour les faire sortir de terre, les bras seuls manquaient et l'on pouvait croire qu'ils ne manqueraient pas longtemps, car déjà des districts voisins les camarades commençaient à affluer pour avoir leur part d'un si magnifique butin. Le lotissement des ruisseaux aurifères s'organisait, sous la direction d'un fonction-

---

[1] L'orthographe varie suivant les auteurs : *Thron dak, Thron-Dak, Troandik, Thronda*... (N. D. É.)

naire éminent, le commissaire Ogilvie ; les sondages se multipliaient et chaque jour éclataient de nouveaux cris de victoire. On en retrouve l'écho dans les noms donnés à quelques-uns de ces petits Pactoles : c'est la Bonanza et l'Eldorado, c'est l'Eurêka, c'est le Nugget (la pépite), c'est le Gold Bottom (le fond d'or), c'est le Coarse Gold (l'or brut) et le Pure Gold (l'or pur), c'est l'All Gold (tout or) et le Too Much Gold (trop d'or) ! Il se glisse partout des cadets de Gascogne, même parmi les Yankees de l'Alaska, et l'on a bien ri, là-bas où l'on ne rit guère, de ce Too Much Gold, dont le parrain se plaignait sérieusement d'être obligé de salir son or pour le pouvoir ensuite laver comme les autres. Mais, en dehors de toute hyperbole, le petit réseau du Klondike s'annonçait dès le principe comme l'un des plus abondants dépôts d'or que la nature ait mis à la disposition des hommes.

Dans la vallée de la Bonanza et dans le vallon de l'Eldorado, qui s'y rattache, le sous-sol est vraiment imprégné d'or. C'est là qu'avaient eu lieu, en 1896, les coups de filet les plus retentissants. La Bonanza mesure 41 milles de longueur (66 kilomètres) : partant de la découverte initiale (Discovery), on a découpé en amont 100 lots de 500 pieds chacun (152 mètres) et 123 en aval. Les ruisseaux voisins ont été morcelés de la même façon et chacun des concessionnaires s'est mis à l'œuvre avec ardeur. La prise de possession est trop récente, l'exploitation trop divisée, la teneur du minerai trop inégale pour que l'on puisse avec quelque certitude chiffrer les productions actuelles et diagnostiquer les productions futures. En tout cas, la progression est ra-

pide : peut-être 10 millions de francs en 1896, de 20 à 25 probablement en 1897, et pas loin de 50 en 1898. N'a-t-on pas vu, le 29 août dernier, le *Koanoake* arriver de Dawson City à Seattle, *via* Saint-Michael, avec vingt bons millions d'or ? Et ce n'étaient que les prémices d'une récolte, à laquelle auront coopéré, cette fois, plus de 15.000 moissonneurs.

Dès 1897, la grande nouvelle avait mis en ébullition bien des têtes. Une foule de gens, mineurs de profession ou mineurs improvisés, bouclaient leurs malles à la hâte et partaient, sans bien savoir où il fallait aller. Cette deuxième Californie, cette Californie boréale qui les fascinait, dépendait-elle, politiquement, du Dominion canadien ou des États-Unis ? Ils songeaient à peine à s'en informer : et les autorités elles-mêmes auraient pu être assez embarrassées pour les édifier sur ce point.

Maintenant encore, quoique les indécisions de la première heure aient cessé, ceux qui parlent des *gold fields* du Nord-Ouest ne leur donnent pas tous le même nom. Aux États-Unis, on dit « l'Alaska » ; les Canadiens disent « le Klondike » ; et c'est, de part et d'autre, une façon de revendiquer, au moins en paroles, ce qu'on s'envie réciproquement. Chacun voudrait tout avoir. Le hasard, cependant, ne paraît pas s'être montré trop partial. Rien assurément ne ressemble moins à une frontière naturelle que cette ligne droite, longue de mille kilomètres et plus, qui, en 1825, fut lancée sur le papier de la pointe du mont Saint-Élie vers le pôle Nord pour séparer ce que nos diplomates appelleraient deux sphères d'influence et qui fut maintenue telle quelle en

1867, lorsque l'empereur de Russie, peu soucieux de conserver au-delà des mers une seconde Sibérie, céda ses droits aux États-Unis moyennant une indemnité de 36 millions de francs. Ce fragment de méridien, que 141 degrés séparent de celui de Greenwich, coupait forcément d'une manière très arbitraire les glaciers et les plateaux, les forêts et les prairies, les vallées et les cours d'eau. Il coupait aussi, sans le savoir, les couches aurifères dont nul alors ne soupçonnait l'existence ; son tracé tout géométrique en faisait deux parts dont chacune, à un moment donné, s'est prise à jalouser l'autre. La balance penche actuellement du côté du Canada, le Klondike restant tout entier à l'est de la *boundary line* ; mais il ne s'ensuit pas que le lot échu à l'Alaska doive être considéré comme médiocre, et la preuve en va être immédiatement donnée.

C'est en 1886 que, pour la première fois, une quantité appréciable de poudre d'or fut tirée, par d'autres mains que celles des indigènes, du sol de l'ancienne Amérique russe. Cet or venait des torrents qui alimentent le Forty Mile Creek, pittoresque rivière ainsi qualifiée parce qu'elle va se jeter dans le Yukon à 40 milles (65 kilomètres) au-dessous du vieux Fort Reliance, pris jadis comme centre ou comme base d'une tentative d'exploration méthodique. À 70 milles plus bas, le Yukon reçoit le Seventy Mile Creek qui, en 1887, fut aussi exploré avec profit. Dès l'été de 1888, quelques laveurs de sables s'étaient postés près de sa source et parvenaient à y faire chacun pour 50 dollars d'or par jour. En 1897, il y avait encore là, au moment des chaleurs, une quinzaine d'hommes qui, bientôt

chassés par la faim et le froid, n'en rapportaient pas moins de leur courte campagne une valeur de 200.000 francs. Dans le même rayon, l'American Creek a des clients dont les affaires marchent bien. Plus loin, le long du Minook Creek, qui tombe des monts Tanana vers le 150e degré de longitude, les concessions commencent à se vendre cher. Et, à l'autre bout de la même chaîne, s'étale encore tout un important massif aurifère, celui du Birch Creek, desservi par le petit port fluvial de Circle City où flotte, au-dessus d'une façade composée de douze troncs d'arbres, le drapeau étoilé de l'Union. Dans ce massif, les cinq dernières années ont vu naître une trentaine d'entreprises que la concurrence du Klondike n'empêche pas de prospérer : Pitka's Bar, Preacher Creek, Crooked Creek, Mastodon… Ce dernier ravin, à lui seul, fournit au moins la moitié du produit total et paraît assuré d'un brillant avenir : l'année dernière, on y a recueilli, en trois mois, pour plus d'un million d'or, bien que sur 59 concessions il n'y en eût encore que 18 mises en valeur. La poudre provenant de ces localités est plus pure qu'ailleurs ; l'once anglaise de 31 grammes y vaut 100 francs[1] et les pépites sont nombreuses.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire, dans le Far West alaskien, la vallée de Koyukuk, la presqu'île de Kénia et les bords mêmes du détroit de Behring où l'or n'est pas encore recherché bien activement. Mais il s'est créé des exploitations très sérieuses dans cette longue suite de côtes et d'îles qui, sur le Pacifique, à

---

[1] La valeur assignée par notre régime monétaire à l'or pur, à l'or fin, est de 3.444 francs par kilogramme, ce qui fait ressortir l'once anglaise (31 gr., 1) à 107 francs.

l'est du mont Saint-Élie, prolonge l'Alaska jusqu'au 130e degré de longitude, la Colombie britannique ne conservant ainsi qu'un assez étroit contact avec l'océan, entre le passage de Dixon et Vancouver. Les villes de Sitka, de Dyea, de Juneau sont bien des villes américaines, et les hauteurs qui les protègent contre les souffles du nord abondent en minerais divers. À Silver Bow Basin, à Silver Queen, l'argent avait précédé l'or. Ailleurs l'or se montre associé au plomb (à Shuck Bay), au cuivre (à Red Wing) ou au zinc (à Bald Eagle).

Le port de Juneau, où la maison la plus ancienne date de 1881 et qui avait commencé par s'appeler Harrisbourg, puis Rockwell, n'a dû sa création qu'aux veines d'or trouvées dans les alluvions et dans les quartz du littoral. Sa population permanente dépasse 4.000 âmes et elle s'accroît, en été, de tous les touristes qu'attirent les beautés d'une nature grandiose, en hiver de tous les mineurs auxquels le froid ferme la montagne. En 1897, la côte et l'archipel ont déjà donné pour près de 10 millions d'or, et, comme le fait remarquer la Chambre de commerce de Juneau, les recherches n'ayant encore porté que sur un petit nombre de points, ces rivages accidentés sont probablement loin d'avoir donné toute la mesure de leurs ressources, minérales et autres.

II

Après ce bref inventaire des réalités et des espérances que laisse à l'Alaska le caprice de ses frontières conventionnelles, repassons sur la terre canadienne,

dans ce qu'on appelle le Territoire Nord-Ouest, et allons jeter un coup d'œil, nous aussi, sur cette jeune ville de Dawson qui a vu, depuis peu, passer dans ses rues tant de figures étrangères et tant de figures étranges. Étant donné la croissante notoriété qu'elle a acquise, on a grand'peine à se persuader que, il y a deux ans, elle n'existait même pas à l'état d'embryon.

Eh ! que fût-on venu faire là ? Le pays est beau, tout en relief et généralement boisé ; mais le cercle polaire n'est pas loin et c'est tout dire. Non que la météorologie de ces régions arctiques soit aussi uniformément haïssable que le supposent les habitants des zones tempérées. En été, il fait chaud, les jours n'en finissent pas et la persistance de l'action solaire se traduit, pour la végétation, par une surexcitation presque tropicale. La terre alors se couvre de fleurs : églantines, anémones, campanules, pavots, gueules-de-loup, crocus et mille autres. Les oiseaux pullulent et chantent ; malheureusement les insectes pullulent aussi, surtout les taons et les moustiques, ces féroces moustiques, plus gros que les nôtres, qu'on appelle des maringouins. Leurs persécutions sont telles qu'on aime mieux travailler à minuit, le ciel restant clair, qu'à midi. Après l'automne, tout change : l'obscurité alors est constante ; le soleil, en décembre, ne fait qu'apparaître et disparaître. La neige tombe à gros flocons et couvre tout d'un lourd manteau blanc. Un mètre de neige, c'est un minimum : souvent il y en a le double et quelquefois le triple. Après quelques dernières fluctuations de température, le froid se met à sévir avec une terrible intensité : 40 degrés au-dessous de zéro, c'est ef-

frayant, et, presque tous les ans, ce niveau est dépassé. Dans de telles conditions la vie humaine devient vraiment un douloureux problème.

Dawson City n'en existe pas moins et se développe de jour en jour. Elle a eu pour fondateur et elle a en grande partie pour maître ce Joseph Leduc, que nous citions tout à l'heure et dont le patois local a fait Joseph Ladue, nom désormais célèbre. Leduc ou Ladue était un simple faiseur d'affaires, petit commissionnaire et petit industriel, qui allait promenant de place en place son comptoir et sa scierie. Les planches dont les arbres de la rive, sapins, épinettes, peupliers, lui procuraient la matière première servaient à fabriquer pour les mineurs des cabanes, des bateaux, des outils… De Sixty Mile il avait, en septembre 1896, descendu le Yukon jusqu'à l'embouchure du Klondike. Il arrivait au bon moment. Les allants et venants commençaient à être nombreux. Au 1er janvier 1897, Ladue n'avait encore mis à leur disposition que trois ou quatre baraquements. Avec le printemps arriva un flot d'immigrants et, fin mai, dix nouvelles façades de bois brut s'alignaient sur la berge, de simples tentes abritant le surplus d'une population de six cents âmes. Déjà les débits de boissons s'ouvraient ; les maisons de jeu aussi. Le jeu est l'éternelle tentation, l'écueil éternel des mineurs. On en voyait accourir, tout crottés, qui, pour « visiter la ville », avaient sur eux 15 ou 20.000 francs de poudre d'or : la visite finie, il ne leur restait rien.

Le 2 juin 1897, Dawson, pour la première fois, entendit le sifflet d'un bateau à vapeur. La *Bella* amenait de Fort Yukon et de Circle City 450 tonnes de fret et

225 passagers. La Compagnie commerciale de l'Alaska, propriétaire du bateau, prit à Ladue, séance tenante, son petit casernement, y ouvrit boutique, fit le jour même 30.000 francs d'affaires et annonça aussitôt qu'elle allait bâtir : elle s'est construit, en effet, quatre magasins de bois de 50 à 100 pieds de long, une remise en fer, et deux casemates affectées au logement de son personnel : coût, 1.300.000 francs. La société rivale, *The North American Transportation and Trading Company*, s'est offert une installation presque aussi monumentale. Quand le bâtiment va, dit-on, tout va. Le bâtiment ne languit pas à Dawson. Les scieries mécaniques y grincent nuit et jour et les murs de bois s'élèvent de toutes parts. Dès 1897, l'heureux J. Ladue n'avait ni assez de bois, ni assez de terrain pour satisfaire une clientèle qui devenait de plus en plus nombreuse et de plus en plus impatiente. La ville sera vite à l'étroit. La montagne serrant de près la rivière et le fleuve, les alluvions qu'ils ont étalées sur leurs bords ne dépassent guère, comme étendue superficielle, trois ou quatre cents hectares. Mauvais sol, périodiquement submergé et toujours marécageux. On s'en dispute cependant les morceaux. Les plus recherchés sont ceux qui longent le quai : le prix de 60.000 francs a été demandé et obtenu pour une seule parcelle. On se met aussi à construire au-dessus du Klondike : la rive y est plus sèche et l'air y serait sain, n'étaient les Indiens qui ont longtemps campé là et qui, en matière d'hygiène, professent les plus déplorables principes.

Ce serait flatter Dawson City que de comparer ses habitations aux chalets alpestres. La maison type, indé-

finiment reproduite, coûte 5.000 francs, un peu plus ou un peu moins. Elle mesure 16 pieds sur 14, et n'exige, comme éléments essentiels, que 30 ou 40 troncs d'arbres. Ces troncs, à peine égalisés, sont posés les uns sur les autres, avec de la mousse comme remplissage ; une fenêtre unique est ménagée du côté du midi. Plancher en bois, s'il y a un plancher, et toit de bois, dépassant les murs. Moyennant un bon poêle, on assure qu'on n'est pas trop mal dans ces huttes, et tel nabab de fraîche date, sous les lambris dorés de son hôtel de San Francisco, garde assez bon souvenir de son domicile antérieur. Le plus bel établissement de Dawson est l'Opera House Saloon, où l'on boit nuit et jour et où l'on danse, au piano, de six heures du soir à cinq heures du matin. Les danseuses qui font partie du mobilier de la salle de bal gagnent jusqu'à 100 dollars par semaine, leurs appointements réguliers s'augmentant d'une commission de 25 % sur les consommations prises par leurs cavaliers. On ne se fatigue pas pour rien au Klondike, et tel qui ne se sent aucun goût pour piocher la terre a pu se dire que, même sans changer de métier, il y ferait de bonnes affaires. Aux dernières nouvelles, les garçons de café recevaient 50 dollars par semaine, pourboires non compris ; les bons cuisiniers 10 dollars par jour : nourris et logés avec cela. Aux croupiers des tables de jeu, la journée de douze heures était payée 15 ou 20 dollars. Les coiffeurs demandaient un demi-dollar pour une barbe, un dollar pour une coupe de cheveux. Les bains (25 ou 30 litres d'eau tiède) coûtaient 1 dollar et demi ; mais on en prenait peu. Aucun des cinq ou six médecins du

lieu ne se dérangeait à moins d'une once d'or (88 francs) ; pour aller voir un malade dans les mines, la rétribution exigée variait de 500 à 2.500 francs, selon la distance.

Tout se règle en or brut, en poudre d'or, sur le pied de 17 dollars par once. Chacun porte, sous ses fourrures, son sac à poudre en peau de daim et sa petite balance de poche. Dans les boutiques, l'acheteur verse doucement la précieuse cendre brune dans une soucoupe, jusqu'à ce qu'on lui dise : « C'est assez » ; et, s'il a trop versé, on lui rend l'excédent. Mais les trébucheurs de profession sont la dextérité même. Dans les tripots, un caissier qui se respecte doit, paraît-il, tirer de sa balance un bénéfice supplémentaire d'au moins 20 %. Et ceux qui font les frais de ces exactions ne protestent guère : l'or, dans le pays de l'or, coule facilement de toutes les mains. On sait qu'il y en a tant là-haut, dans la montagne !

III

Qu'il y ait au Klondike énormément d'or, c'est ce qu'on ne saurait nier désormais ; ni que de cet or, accumulé par les mineurs, d'autres professionnels allant se mettre à leur service puissent tirer de copieuses rémunérations, comme font les docteurs à 17 dollars la visite ou les valseuses à 10 francs l'heure. Grande serait toutefois l'erreur de ceux qui, en Amérique et surtout en Europe, s'imagineraient qu'il suffit de partir les mains vides pour revenir bientôt de là-bas les mains pleines. La réussite est loin d'être assurée, même à qui

ne manque ni de savoir-faire, ni de prudence, ni de courage. Nous nous étions tout à l’heure transportés, comme d’un coup de baguette, au pied de la montagne enchantée et nous évoquions sans effort les millions enfouis dans ses profondeurs. Mais rien que pour pouvoir toucher le seuil de cette soi-disant terre promise, que de conditions à remplir et que d’obstacles à vaincre ! Que d’épreuves à supporter ensuite et que de mauvaises chances à courir ! C’est le revers de la médaille, et nous nous garderons d’imiter les prospectus d’outre-mer qui se font une loi de n’en rien laisser voir.

Rappelons d’abord que, pour aller sans folie chercher fortune au Yukon, il faut déjà ne pas être trop dénué. On peut estimer à une demi-douzaine de milliers de francs le capital indispensable à l’artisan français qui voudrait tenter l’entreprise : 400 francs pour passer du Havre à New York ; 500 francs pour passer de New York au Pacifique ; près de 2.000 francs pour acheter et empaqueter sûrement tous les vêtements, tous les approvisionnements, tous les outils dont l’expérience démontre la nécessité et dont les règlements locaux veulent qu’on justifie ; 200 francs pour passer de Vancouver à Skagway ou à Dyea ; encore 1.500 francs au moins, même en se mettant à plusieurs, pour se transporter, corps et biens, jusqu’au cœur de la région minière. Ces dernières prévisions sont même susceptibles d’une sensible plus-value quand le voyageur, ne parlant pas l’anglais, se trouve de ce chef plus facile à exploiter. Enfin il y a le chapitre des accidents, qui reste rarement page blanche.

Cette tonne ou cette demi-tonne de bagage par tête, qui est tout à la fois, pour l'émigrant, un viatique obligatoire et un obsédant *impedimentum*, étonnerait les faucheurs belges et les terrassiers piémontais à qui un mouchoir de couleur suffit pour serrer ce qu'ils emportent de chez eux quand ils viennent travailler chez nous. Mais aussi quelle différence de ciel et de vie ! Les commerçants de San Francisco se sont réunis pour organiser, à titre de leçon de choses, une exposition complète de tout l'attirail, de tout l'*outfit* — c'est le mot consacré — dont il faut se munir quand on part pour le nord. En vérité, ce n'est pas peu de chose.

Dans le rayon du vêtement dominent, comme de juste, la laine et la fourrure : flanelles, tricots, ceintures, gros gilets, couvertures de toutes sortes ; peaux d'ours ou de lynx, peaux de daims doublées de peaux d'agneaux ; peaux de phoques ou de marsouins. Avec cela des moustiquaires, comme à Nice, et des complets de toile huilée, comme à Terre-Neuve ; des gants, des chaussettes, des chaussons, des brodequins gommés, des souliers de gros cuir et des bottes de caoutchouc s'emboîtant les unes dans les autres ; des cache-nez, des passe-montagnes, des pelisses emprisonnant le corps des pieds à la tête ; des sacs fourrés où, pour dormir, il faut s'enfermer tout entier, comme une lettre mise sous enveloppe. Peau rouge ou peau blanche, l'aspect des hommes sous les frimas polaires est à peu près celui des ours et l'on s'y est parfois trompé : ours mal léchés, pour la plupart, que ces Indiens ou ces Yankees qui ne répondent même pas et volontiers se

fâcheraient quand l'étranger qu'ils croisent en plein désert se permet de leur souhaiter le bonjour.

Les provisions de bouche elles-mêmes doivent être habillées d'une manière très particulière pour ne pas s'avarier avant l'heure. Songez qu'il en faut prendre pour toute une année. Dans des sacoches imperméables et dans des boîtes de métal se juxtaposent savamment le biscuit de mer, la farine, la levure, le lard, le bœuf conservé, les légumes et les fruits séchés (pommes de terre, haricots, oignons, pommes, pêches, pruneaux sans noyaux, groseilles…), le riz, le sucre cristallisé, le sel, le beurre salé, les fromages, les pâtes, le chocolat, le café, le thé, le lait condensé, etc. Qu'on y joigne une boîte de chandelles, quelques barres de savon, du tabac si l'on fume ; et voilà un second assortiment plus lourd encore que le premier.

Passons au rayon des articles et ustensiles divers. L'énumération de tout ce qu'il y faut acheter ne laisse pas que d'être suggestive : une tente de grosse toile, un traîneau, une boussole, un poêle démontable et son tuyau ; toute une batterie de cuisine, des boîtes d'allumettes en fer-blanc, des couteaux de types variés ; un revolver et un fusil avec force cartouches ; une moufle avec son câble, une courroie à paqueter et deux ou trois cents pieds de corde de manille ; des engins de pêche ; un ciseau de calfat et de l'étoupe, une petite bouée de sauvetage ; des raquettes pour marcher sur la neige, comme les trappeurs ; des paires de lunettes à verres de couleur, de l'insecticide ; une hache, une hachette, des scies, des lanières, des ciseaux en acier, des marteaux et vingt livres de clous,

un pic de prospecteur, un bon pic de mineur et une forte pelle, des coins d'acier, de longs ciseaux de mine ; un mortier et un pilon, une écuelle à laver le minerai, une loupe, quelques kilogrammes de mercure ; une balance à or, et que sais-je ? Tout cela représente une grosse dépense et un énorme poids.

N'oublions pas non plus la pharmacie : pilules et tablettes, emplâtres et liniments, élixirs et purgatifs, éther, iode, borax, laudanum, perchlorure de fer, sirop de chaux, acide citrique, arnica, glycérine, sparadrap, charpie, coton hydrophile, pansements et bandages, petite trousse de chirurgien… Sommes-nous au bout ? Certes ce n'est pas encore tout ce qu'il serait bon d'emporter, mais c'est déjà beaucoup ; et, voilà que, par comparaison, on ne va plus oser rire de l'arsenal hétéroclite dont s'encombrait l'héroïque Tartarin quand il quittait sa bonne ville de Tarascon pour aller chasser le lion chez les « Teurs » ou le chamois sur la Jungfrau !

IV

Lorsque l'émigrant a son matériel au complet et qu'il l'a bien mis en ordre, il convient qu'il opte, sans retard, entre les différentes voies qui peuvent le conduire à destination ; or, aucune des combinaisons qui vont solliciter son choix ne lui promet le moindre agrément.

Six itinéraires, sinon plus, aboutissent à Dawson ; mais il en est dans le nombre dont il serait permis de

faire ici abstraction parce qu'ils ne sont pas à l'usage du vulgaire.

Peut-être verra-t-on, dans un certain nombre d'années, des trains exclusivement canadiens courir, sans quitter la terre canadienne, des bords du Saint-Laurent aux rives du Yukon. Une ligne de chemin de fer, greffée à Calgary sur le grand *Canadian Pacific Railway*, a déjà sa gare terminus dans la province d'Alberta. Mais on est là à 2.000 kilomètres du but ; et, provisoirement, le voyageur descendu de wagon à Edmonton n'a pour s'orienter ou plutôt pour s'occidenter vers le Klondike que les cours d'eau. Il tâchera de gagner, soit, par l'Athabasca, le Mackenzie et le Porcupine, au-delà du cercle arctique ; soit la rivière Pelly par la rivière Peace. Rien de tout cela n'est impraticable ; mais à quiconque n'a point beaucoup de loisir et beaucoup d'argent, de telles pérégrinations doivent être actuellement déconseillées. Et les moyens de transport perfectionnés, dans cette direction, risquent de se faire attendre plus que de raison ; car, outre les difficultés matérielles — et elles sont grandes — on sait à Londres et à Ottawa qu'en accordant au Canada français cette légitime satisfaction, on irriterait les ports de l'ouest qui ne veulent pas laisser détourner le courant qui les enrichit. L'accord n'a même pu se faire entre les deux Chambres du Dominion sur le projet transactionnel du cabinet Laurier, qui assurait à MM. Mackenzie et Mann, avec d'importants privilèges, la concession d'un railway reliant au lac Teslin la rivière Stickine, dont Wrangel commande l'entrée. La vapeur aidant, cette

route serait avantageuse ; mais dans l'état actuel des choses, elle reste à bon droit délaissée.

Une solution qui semblerait séduisante consiste à se faire conduire par mer jusqu'à l'embouchure du Yukon et à en remonter ensuite le cours, indéfiniment. D'assez bons steamers vont de San Francisco, de Seattle ou de Vancouver à Saint-Michael, dans le détroit de Behring ; puis on transfère les passagers dans des bateaux à roues, de faible tirant, que les bas-fonds du delta et du fleuve laissent généralement passer. Mais ce n'est pas encore un procédé qui puisse être recommandé à tout le monde. Le détour est énorme (de Seattle à Saint-Michael, 4.500 kilomètres, et 2.650 de Saint-Michael à Dawson) et le trajet, qui dure près d'un mois, coûte cher : 1.500 francs en première classe, 1.250 francs en seconde, avec 150 livres de bagages seulement, et 50 francs de plus par 100 livres d'excédent. Comme, d'autre part, le Yukon dégèle tard et regèle tôt, ce vaste périple tente surtout les curieux dont le désir est seulement d'aller passer dans le Klondike quelques jours ou quelques semaines.

Ce que font jusqu'ici les vrais chercheurs d'or, à peu d'exceptions près, c'est de se laisser porter par les paquebots du Pacifique au fond du Lynn Canal, dans cette partie du littoral alaskien dont les fjords font face aux grandes îles Baranof, Chichagof, Admiralty, et, une fois mis à terre, de se lancer vers le nord, à la grâce de Dieu. Le programme de l'expédition comporte, après trois ou quatre jours de mer, l'ascension des escarpements qui bordent la côte ; puis sur l'eau ou sur la glace, une longue descente, 900 kilomètres environ,

par toute une série de lacs et de rivières, jusqu'au Lewis et au Yukon.

Sur la carte, on a vite pointé ces étapes successives ; mais comment deviner de loin tous les pièges, toutes les tribulations, tous les périls échelonnés le long de cette voie douloureuse ? On s'en fait au moins une idée en feuilletant le remarquable rapport rédigé pour le département du Travail, à Washington, par son délégué M. Samuel Dunham[1] ou en lisant les merveilleuses lettres adressées au *Temps* par son correspondant M. Amès Sémiré[2]. Encore sont-ce là des privilégiés, presque des puissances : un fonctionnaire, un journaliste ! Les épreuves auxquelles de si influents personnages ont pu se trouver en butte doivent être peu de chose à côté de celles qui sont réservées à l'humble exilé dont le nom n'est connu de personne et qui, aux heures critiques, n'est même pas en mesure de tirer de son portefeuille cette lettre de recommandation suprême qui s'appelle un chèque ou un billet de banque.

Eh bien ! malgré la mission officielle dont il était investi, M. Dunham a mis un mois juste (du 23 août au 23 septembre 1897) pour passer de Dyea à Dawson ; et le sentiment de sa dignité ne l'empêche pas d'enregistrer au jour le jour, d'un trait sobre mais incisif, les mésaventures qui l'attendaient en chemin. M. Sémiré, lui, parti de Dyea le 20 mars dernier, n'a pu

---

[1] *Bulletin of the Department of Labor*, numéro de mai 1898.

[2] *Temps* des 3, 5, 11, 19, 24, 29 et 31 mars 1898 ; 12, 15, 19 avril ; 23 juin ; 22 juillet ; 28 août ; 9, 22 et 24 septembre ; 5 et 12 octobre. (N. D. A.) Amès Sémiré est le pseudonyme de Raymond Auzias-Turenne. Celui-ci a réédité ses lettres sous le titre : *Voyage au pays des mines d'or : le Klondike* (Paris, Calmann-Lévy, 1899). (N. D. É.)

accoster Dawson que le 20 mai ; et, pendant ces deux mois, sa plume a toujours su trouver de l'encre, même quand il gelait à pierre fendre, pour nous dire, pour nous peindre, en même temps que les réelles splendeurs de la nature septentrionale et les scènes originales nées d'un milieu social si différent du nôtre, les innombrables misères dont il était ou la victime ou le témoin.

Quelles sont donc ces misères ?

C'est d'abord, sur les *cargo-boats* d'occasion qu'attire au nord du Pacifique un fret incessamment renouvelé, l'entassement illimité des hommes, des choses et des bêtes : les hommes qui boivent et qui se battent, les chiens qui hurlent, les bœufs qui mugissent, les rennes qui meurent et l'odeur infecte qui, dans cette confuse ménagerie, devance même les ravages du mal de mer.

Puis, une fois tout cela jeté pêle-mêle dans la boue d'un port improvisé, c'est la douane, la douane américaine, *United States Customs*, précédant la douane canadienne. La douane américaine taxe sévèrement tout ce qui vient du Canada et la douane canadienne taxe sévèrement tout ce qui vient des États-Unis, de sorte que chacun de ceux qui ont à passer sous leurs fourches caudines paye plutôt deux fois qu'une. Et que de formalités, grand Dieu ! Pour ces tristes besaciers qui vont bientôt lui échapper, puisque les deux frontières parallèles courent à quelques lieues l'une de l'autre, la douane américaine a des tracasseries qui doublent l'amertume de ses fiscalités. Il faut que, moyennant finance, un courtier se porte fort que le Ca-

nadien qui arrive de Vancouver ne va pas mettre en vente, sur-le-champ, le contenu de ses ballots. Il faut « qu'un citoyen assermenté à cet effet » l'accompagne, le suive, le surveille ; et ainsi de suite. Ces ruineuses exigences mettent la mort dans l'âme de ceux dont elles retardent le départ et qui n'y comprennent rien, même lorsqu'ils savent l'anglais, à plus forte raison quand ils ne l'entendent pas.

C'est ensuite la maudite chaîne à pic qui forme rempart tout le long de la côte et devant laquelle plus d'un pauvre diable, ayant fait pour y arriver mille lieues sur terre et sur mer, a fini par reculer. On y trouve pourtant deux cols voisins, la Chilkoot Pass, derrière Dyea, et la White Pass, derrière Skagway, dont l'altitude n'est respectivement que de 1.200 et 800 mètres. En Suisse, avec un bon funiculaire, les Anglais escaladeraient cela sans s'en apercevoir, le *Times* à la main. Mais l'Alaska n'en est pas encore à l'ère des chemins de fer aériens, et le fameux ballon captif qui devait en tenir lieu est resté à l'état de projet. On ne peut tenter qu'à pied la passe de Chilkoot, dont les abords sont excessivement raides, l'inclinaison allant jusqu'à 55 degrés. L'autre col, les bêtes de somme y circulent tant bien que mal, lorsque le temps est beau ; mais il y a péri l'automne dernier 4.000 quadrupèdes, avec ou sans leurs conducteurs, et d'innombrables charognes restent là gisantes, empestant l'air dès qu'il ne gèle plus. Toutes ces gorges sont pleines de mauvais pas, et le brouillard, le vent, la pluie, la boue, le sable, la pierre, le givre, la glace, la neige, l'avalanche à certains moments, font que le danger y revêt tour à tour

les formes les plus diverses. Ici, on pénètre jusqu'aux genoux dans ces mousses épaisses qui sont comme la fourrure favorite des terres boréales ; là, mille racines entrecroisées obligent à une gymnastique d'acrobate. Encore si l'on n'avait qu'à se hisser soi-même jusqu'au sommet ; mais il y a le bagage, le terrible bagage ! Pour qu'il soit pris par les muletiers ou par les portefaix, il faut se saigner à blanc : six sous, huit sous, dix sous, douze sous par livre, rien que pour la montée ; quarante et cinquante sous pour aller de la mer au lac Lindeman. Et, même alors, que d'ennuis et de tourments ! Demandez à M. Dunham les tours que lui ont joués ses quatre porteurs indiens, Slim Jim, Right Eye, Chilkat Jack et Sleepy Tom. Demandez à M. Sémiré les malédictions que lui ont valu, dans les défilés de la White Pass, le traîneau attelé qui portait son bateau démontable et qui empêchait la file des piétons d'avancer.

La circulation est devenue d'autant plus active sur ces affreux sentiers qu'aucun voyageur, surtout s'il opère lui-même, ne saurait avoir la prétention de faire passer tout son chargement d'un seul coup. Il faut le fractionner et recommencer chaque lieue dix fois, aller et retour, ce qui décuple et la fatigue et les risques ; car, à ce compte, on a toujours loin de soi la majeure partie de son bien ; et ces dépôts en plein air que personne ne garde, — ces « caches », comme on les nomme, — ne sont pas toujours respectés, bien que l'intérêt commun leur fasse d'ordinaire une sécurité relative.

Après les cols, les lacs : le lac Lindeman et le lac Bennett d’abord. C’est une douce commutation de peine que de se sentir assis dans un bon *ferry-boat*, avec tous ses paquets autour de soi, et de pouvoir, si l’on a froid, se réchauffer avec du whisky (à 40 francs la bouteille). Mais on ne va pas loin de la sorte. Les lacs communiquent les uns avec les autres par des cours d’eau, presque toujours rapides, souvent torrentueux : « chemins qui marchent », comme disait Pascal, mais qui marchent trop vite en été et que l’hiver immobilise. Cette seconde partie du voyage — de beaucoup la plus longue — n’est guère faisable qu’au moyen d’embarcations, construites sur place, ou de traîneaux tirés par des chiens. On peut alors se contenter de recommencer deux ou trois fois chaque étape. Mais la dépense est grande. Les scieries mécaniques du lac Bennett vendent leurs planches vingt-cinq sous le pied courant, et pour les bateaux tout faits, c’est par milliers de francs que l’on compte, bien que la construction en soit très sommaire. Quant aux chiens de trait, dogues esquimaux et autres, la demande surpassant de beaucoup l’offre, on les surfait ridiculement : 500 francs, 1.000 francs la bête. Or, cinq suffisent à peine pour un chargement sérieux ; et ce ne sont pas des attelages d’un maniement commode. Sur la neige, il faut qu’un homme leur fraye la voie, la dessine pour ainsi dire avec ses semelles en raquettes ; qu’un autre fouette sans pitié le chien qui s’arrête ou qui tombe. Notez, en outre, que le traîneau qui glisse sur une glace inégale peut tout à coup s’enfoncer et se noyer, comme le bateau qui flotte aujourd’hui en pleine eau peut demain

trouver la rivière prise. Aussi faut-il en revenir, par moments, au portage à dos, avec le même jeu de navette que précédemment. Puis, par tous les temps, quand vient le soir, on est forcé de gagner la rive et de s'y installer pour la nuit. Les feux s'allument dans l'ombre, un à un ; et l'on s'étonne de les voir si nombreux. Oh ! le rude voyage ! Heureux ceux qui n'auront mis pour faire ces deux cents lieues qu'un mois comme M. Dunham, ou deux mois comme M. Sémiré. L'un et l'autre nous disent que la plupart des pauvres pèlerins qui s'étaient mis en route en même temps qu'eux ont été vite distancés. Ceux qui ont fini par les rejoindre s'étaient fait bien longtemps attendre et plus d'un, hélas ! n'a jamais reparu.

V

Quelles que soient les épines du chemin, on prétend que 25.000 aspirants millionnaires ont déjà réussi à venir planter leurs tentes près du Yukon ; et comme les supputations les plus libérales ne permettent encore d'attribuer aux placers du Klondike qu'une productivité d'une cinquantaine de millions, la quote-part de chacun, si le trésor commun se distribuait également entre tous, ne dépasserait pas 2.000 francs. Ce simple rapprochement de chiffres est éloquent : il tend à prouver qu'il y a déjà trop de monde là-bas et qu'il vaudrait mieux rappeler la moitié de ceux qui sont partis que de provoquer de nouveaux départs. Ont seuls chance de devenir très riches les propriétaires des terrains où l'or foisonne réellement, et tous ces terrains ont été promp-

tement accaparés par les ouvriers de la première heure. Les droits du premier occupant sont nettement définis par les ordonnances rendues applicables aux North West Territories[1]. Si vous avez dix-huit ans accomplis et si vous êtes porteur du permis individuel que délivrent certains bureaux de douane, vous pouvez vous faire attribuer, sur n'importe quel creek, la concession exclusive d'un lot aurifère, un seul, mesurant dans le sens du courant 500 pieds anglais (152 mètres) et s'étendant en largeur jusqu'à la base des deux versants. La longueur du claim est portée à 750 pieds (229 mètres), au lieu de 500, au profit de la personne qui a découvert elle-même une mine nouvelle. En dehors des cours d'eau, les parts se réduisent à des carrés de 100 pieds de côté. Aux angles de chaque lot sont placés quatre pieux de quatre pieds de haut et de quatre pouces d'épaisseur : l'un de ces poteaux réglementaires (*legal posts*) doit porter, lisiblement écrits, le nom du titulaire et la date de l'immatriculation. Tels sont les avantages offerts aux particuliers ; mais l'État ne s'est pas oublié, loin de là. Ce permis, ce certificat spécial qui crée le *free miner* et qui l'autorise à tuer le gibier, à pêcher le poisson, à couper le bois, à chercher l'or, on le paye 10 dollars par an. L'enregistrement de la concession coûte 15 dollars et la même perception se renouvelle les années suivantes avec une taxe additionnelle de 100 dollars ; total 115. D'autre part, les lots sont réunis par séries de dix et la Couronne se réserve d'avance tous les groupes impairs, sauf au

---

[1] Règlement du 9 novembre 1889, modifié par celui du 21 mai 1897 ; le texte vise spécialement « l'exploitation minière des placers riverains du Yukon et de ses affluents dans les Territoires du Nord-Ouest ».

ministre de l'Intérieur à en disposer, s'il y a lieu, par voie d'enchères ou autrement. Puis, sur tout l'or réalisé, le fisc maintenant prélève un droit régalien de 10 %, vraie dîme en nature. Que si un claim arrive à produire plus de 500 dollars par semaine, l'excédent paye 20 %, au lieu de 10. Tout retard ou toute fraude, dans l'acquittement des droits, entraîne l'expropriation pure et simple. Enfin, si exorbitante que la chose paraisse, il suffit que sur un lot concédé le travail se soit interrompu, en été, pendant trois jours, soixante-douze heures, pour qu'il puisse y avoir déchéance, à moins de force majeure ou d'autorisation préalable du commissaire de l'or. En revanche, moyennant un simple timbre de 2 dollars, tout ou partie du lot peut être vendu, donné, hypothéqué par l'ayant droit, et rien ne s'oppose à ce qu'un acquéreur à titre onéreux, une compagnie, par exemple, réunisse, s'il lui plaît, dix, vingt, trente parts[1]. Il est clair qu'un tel régime ne promet rien de bon aux tard-venus, à moins que ce ne soient de gros capitalistes ; et encore !

Que vont devenir dès lors les imprudents qui, sur la foi de réclames mensongères, partaient il y a quelques mois de Liverpool ou du Havre ? Trouver un placer inédit, leur inexpérience ne leur en laisse guère la possibilité ; acheter un claim ayant fait ses preuves, leurs moyens ne le leur permettent pas ; à peine arrivés au terme d'une laborieuse odyssée, leurs espérances vont, une à une, se changer en déceptions, et, s'ils ne saisissent pas la première occasion qui se

[1] En novembre 1897, au lieu-dit Discovery, sur la Bonanza, les trois claims n°s 27, 28 et 29 ont été achetés simultanément moyennant 1.700.000 francs.

présentera de se faire embaucher pour gagner leur pain quotidien, ils risqueront de se trouver bientôt réduits au plus cruel embarras.

Il y a un an, les chefs de services de Dawson City, c'est-à-dire M. l'inspecteur de la police à cheval, M. le receveur des douanes et M. le commissaire de l'or, seuls mandataires du gouvernement canadien, purent se demander s'ils n'allaient pas voir mourir de faim et de froid, littéralement, des centaines, des milliers d'individus qui étaient venus s'échouer autour d'eux et ne savaient que devenir. Ce n'était pas des vrais mineurs qu'on s'inquiétait : à force d'avoir mangé de la vache enragée, comme on dit, ils y ont l'estomac fait. Mais dans cette foule grelottante figuraient des enfants, des femmes, des malades, des incapables ; il s'y mêlait aussi de fort vilaines gens, des repris de justice, des filles publiques, des souteneurs… Les abris manquaient pour tant de monde, et les vivres aussi, le ravitaillement ayant été contrarié tout l'été par une baisse anormale des eaux. À la fin de septembre, quand se montrèrent les premiers glaçons, le péril devint si manifeste qu'il fallut crier sauve-qui-peut. Mais comment fuir et où aller ? Ceux qui partirent, au nombre de sept ou huit cents, n'étaient pas ceux dont on aurait eu le plus d'intérêt à se débarrasser. Quelques-uns avaient frété des barques et firent naufrage. D'autres voulurent retourner à la mer par les lacs et furent décimés. Deux petits vapeurs, le *Weare* et la *Bella*, étaient heureusement venus mouiller devant la ville, l'un le 28 septembre et l'autre le 30. Le *Weare* repartit pour Circle City le 29, avec 150 passagers ; la *Bella*, le 1er

octobre, en emmena 120, embarqués gratuitement. Mais l'état du fleuve rendait déjà toute navigation très dangereuse. M. Dunham, qui était sur la *Bella*, a retracé avec sa précision ordinaire les péripéties de ces dix jours de lutte contre les éléments, et rien n'est plus poignant que son récit.

Malgré tous ces départs, Dawson se croyait voué à la famine. L'agitation persistait. Les prix montaient, montaient toujours : 20 francs un maigre repas au restaurant ; 25 francs un litre d'huile à brûler ; 300 francs une boîte de chandelles ; 2.500 francs une caisse de champagne. Un attelage de cinq chiens se vendit 9.000 francs. Les vigoureux marcheurs disposés à retourner à pied à Dyea n'y pouvaient faire voiturer leur bagage, par traîneau, à moins de 1.000 dollars. La spéculation aidant, et la mauvaise foi, et la peur, la situation, à certains moments, parut presque désespérée. Paris, le grand Paris, assiégé par 500.000 Allemands en 1871, n'a peut-être pas connu de plus noires détresses que Dawson City, la petite ville de l'or, assiégée par l'hiver il y a juste un an.

Cette crise meurtrière que l'administration locale n'avait pu prévenir, le génie de la charité, lui, l'avait pressentie. Et, comme par miracle, un beau jour, Dawson avait vu arriver deux petites religieuses qui en précédaient d'autres, deux petites sœurs de la Miséricorde, Canadiennes de Québec, Françaises par conséquent. Au milieu de ces grossiers quêteurs d'or dont les yeux semblent toujours fouiller la terre, elles arrivaient, elles, regardant le ciel ; elles apportaient aux malheureux le secours, non de leur bourse qui était

vide, mais de leur pieux dévouement, de leur saint amour de Dieu et des hommes. L’émotion fut grande et, parmi les témoins de cette touchante apparition, plus d’un fléchit le genou dans la neige sans que nul songeât à s’en scandaliser.

VI

Si incomplète et si précaire que soit la vie à Dawson, l’existence du mineur dans l’exercice de ses fonctions est encore plus ingrate et non moins aléatoire. Rien que le trajet de la ville aux mines, en été, est presque un tour de force. La sente qui y mène a de tels raidillons qu’on risque à chaque instant de se rompre le cou ; et puis il faut lutter contre la mousse où l’on s’enfonce, contre les racines où les pieds se nouent, contre les moustiques qui font rage. « C’est bien pire, nous dit-on, qu’à la Chilkoot Pass ! » Veut-on essayer de faire la course à cheval, on le peut à la rigueur ; seulement la location du cheval coûte 300 francs par jour. À dos d’homme ou de chien, le transport des paquets, pour une distance de 25 kilomètres, revenait à 4 francs le kilogramme en 1897 et n’a diminué que d’un franc cette année. Cela fait 3.000 ou 4.000 francs la tonne. Sur rails, une tonne de marchandise ferait, à ce prix, deux fois le tour du monde. Il est vrai qu’en hiver, le tarif se réduit à 1 franc le kilo, parce que, les torrents étant congelés, on en remonte le cours avec des traîneaux ; mais c’est encore excessif.

Les mineurs du Klondike se trouvent donc plus séparés du monde civilisé que les riverains mêmes du Yukon. Deux talus embroussaillés, deux falaises parfois, sont leur horizon. Quelques planches, amenées à grands frais de la scierie voisine, leur font une sorte de guérite, éclairée à défaut de vitres par des rangées de bouteilles vides ; et c'est là qu'après avoir mangé des conserves et bu de l'eau ou de l'alcool, ils se couchent tout habillés dans des sacs pleins de vermine. Faire de l'or, tout est sacrifié à cette idée fixe ; et c'est une fatigante besogne, en somme, que de faire de l'or, même quand on dispose d'un minerai « qui paye », comme disent les Anglo-Saxons. Entraîné de cascade en cascade, le gravier aurifère s'est accumulé de préférence dans les tournants ou près des embouchures ; mais, pour s'en emparer, il faut toujours creuser plus ou moins, creuser sous la brousse, creuser sous la mousse, creuser dans la tourbe et dans le sable, jusqu'à ce que l'on soit arrêté par le roc, qui apparaît tantôt à 10 pieds de profondeur, tantôt à 20, tantôt à 30. Ce vaste banc de schiste micacé, dont on ignore l'épaisseur, est loin de former un bloc uni. On dirait que de formidables coups de marteau en ont écrasé la surface, réduite en galets plats qu'accompagne un sable noir et dense. C'est dans cette couche transitoire, comprenant la partie inférieure du gravier et la partie supérieure du schiste, que le métal est le plus abondant. Sur l'Eldorado Creek, dans un claim souvent cité, on faisait, à seize pieds du sol, de 2 fr. 50 à 10 francs par écuelle ; à vingt pieds, de 10 à 40 francs ; à trente pieds, 50 francs, 100 francs et jusqu'à 200 !

La première corvée qui s'impose est donc le forage, au pic, d'un sol à ce point durci que la poudre et la dynamite ne l'entameraient pas. Même en juillet, quand le thermomètre marque à l'ombre 100 degrés Fahrenheit, soit 38 degrés centigrades au-dessus de zéro, l'ardeur des rayons solaires est impuissante à dégeler la terre, si on le l'a pas préalablement dépouillée du matelas végétal qui la recouvre. Dans le principe, les fouilles ne commençaient qu'avec l'été ; à présent, les chantiers bien menés chôment d'autant moins en hiver que les puits n'ont plus alors à redouter l'invasion des eaux. Chaque soir, s'il le peut, à partir de décembre, le mineur va allumer au fond de son trou un feu de bois et, le lendemain matin, il y redescend pour gratter ce que le feu de la nuit a rendu attaquable. Une fois parvenu au rocher, il continue horizontalement, et toujours avec le secours du feu, l'enlèvement graduel du minerai. Le puits s'élargit ainsi, à sa base, jusqu'à mesurer trente pieds de diamètre. Quand le lit aurifère est de faible épaisseur, il faut se mettre à genoux pour piocher ou même se tenir couché dans la cendre ; mais, tant que les grands froids persistent, aucun éboulement n'est à craindre, car la masse du sol reste pétrifiée. Les puits doivent se faire deux par deux, avec communication souterraine, pour qu'il y ait tirage et ventilation. On peut, pendant l'hiver, pratiquer des excavations au cœur même des rivières, alors intégralement solidifiées, et en scruter ainsi le fond.

Les matières aurifères obtenues chaque jour sont amenées à la surface, au moyen de treuils, et mises en réserve pour être lavées pendant la belle saison. Le

procédé de l'écuelle ou du *pan*, comme mode de lavage, semble bien primitif ; mais tant que dure la période des tâtonnements et des essais, il faut s'en contenter. Deux coups de pelle remplissent le pan et un bon travailleur lave près de cent pans par jour, soit dix pieds cubes (le quart d'un mètre cube environ). Avec le *rocker* le traitement s'accélère : c'est un grand sas, un grand tamis carré, que porte une sorte de berceau oscillant : le gravier reste suspendu, le liquide fuit et les paillettes d'or tombent sur une table où elles se fixent. Le *sluice* constitue un progrès moins relatif : on nomme ainsi une longue gouttière de bois, à section quadrangulaire, où viennent couler en pente douce les eaux mères ; l'or, à raison de sa densité, va au fond et se trouve retenu par les rainures dont le canal est tapissé. On donne au *sluice* comme au rocker son maximum d'efficacité par l'emploi du mercure, pour lequel l'or a une affinité toute spéciale et dont il se sépare sans peine après l'amalgamation.

Quelle que soit la méthode adoptée, les journées sont fructueuses pour qui a vraiment mis la main sur une bonne veine et l'or pulvérulent s'amasse dans les cachettes qui servent de coffres-forts. N'y entrât-il par jour que pour 200 francs de poudre, ce serait de quoi faire ouvrir de bien grands yeux à ceux de nos ouvriers qui gagnent 20 francs par semaine ; mais la réalité n'est pas tout à fait conforme aux apparences. Cette poignée d'or qui, séchant au soleil, semble représenter le gain de quelques heures de travail seulement, a aussi à rémunérer, en fait, les labeurs d'un long et terrible hiver. Puis, outre les frais considérables du voyage et

de l'équipement, le matériel mis en œuvre, si rudimentaire qu'il soit, implique une grosse mise de fonds, étant donné la cherté des bois ouvrés et des transports. Le combustible, lui, semblait s'offrir à discrétion ; mais il s'en consomme tant que certaines pentes, le long de l'Eldorado et de la Bonanza, sont déjà aux trois quarts déboisées ; et comme les moindres arbres, dans les forêts arctiques, ont mis, paraît-il, plusieurs siècles à pousser, il n'y a pas à compter sur la reconstitution prochaine de ces futaies qui s'en vont en fumée. Quand on sera obligé de faire venir le bois de loin, même le bois de chauffage, ce sera une complication de plus.

Et la main-d'œuvre ? Un homme seul, au Klondike, ne peut que butiner, et lorsqu'on s'associe à deux, à trois, à quatre, le gain se divise comme la peine. Quant aux bras mercenaires, ils se louent si cher ! Le salaire courant était récemment de 15 dollars par jour, près de 80 francs ; ou, plus exactement, de 1 dollar et demi par heure. Cet été (juin 1898), l'arrivée de nouveaux contingents a permis aux employeurs de réduire le prix de l'heure à 1 dollar. C'est encore bien onéreux pour celui qui paye et c'est à peine suffisant pour celui qui est payé, étant donné que le nombre des jours de travail atteint rarement 150 et que la journée de dix heures est plutôt l'exception que la règle. Un revenu de 6.000 francs, là-bas, ne permet pas de grandes économies, si sevré qu'on y soit de toute jouissance : il serait, à coup sûr, insuffisant pour faire vivre sur place une famille, femme et enfants.

Ce qu'il y a de grave surtout, pour tous les prisonniers de la mine, c'est que l'altération de leur santé

précède presque toujours l'accomplissement de leurs ambitions. Le ciel boréal, avec ses contrastes, soumet la machine humaine à de telles secousses qu'elle n'y résiste pas longtemps. À ne jamais se laver, à ne jamais se déshabiller, on ne se fortifie pas. On a beau s'affubler de lainages et de peaux, de caoutchouc et de fourrure ; on a beau, pour piétiner dans la neige fondante ou dans l'eau glacée, superposer trois paires de bas et deux paires de bottes ; on a beau se cacher les mains et se couvrir la figure ; on a beau se protéger les yeux et s'enfoncer au besoin de l'ouate dans les narines : des froids de 40 et 50 degrés ne s'affrontent pas impunément, et il vient un jour où les plus résistants demandent grâce, aveuglés par l'ophtalmie, rongés par le scorbut, endoloris par les rhumatismes, anémiés par la malaria. Les méningites et les congestions pulmonaires sont fréquentes. Les cas de congélation totale ou partielle sont presque quotidiens. Souvent une blessure qui ailleurs ne serait rien s'envenime faute de soins et devient mortelle. On a vu qu'à Dawson même l'insalubrité est extrême : un témoin oculaire, à la date du 6 juillet 1898, s'y disait entouré de 15.000 fiévreux[1]. Et voilà l'Éden rêvé ! Voilà la terre promise ! Les cimetières s'y peuplent vite ; et, de si fraîche date que soit

[1] « Quinze mille fiévreux, et le nombre augmente tous les jours ; quatre mille chiens qui hurlent vingt heures sur vingt-quatre ; des scieries qui grincent sans relâche ; et sur cette cacophonie, un soleil qui se lève à 1 h. 30 du matin et se couche à 10 h. 30 du soir : voilà la Dawson City de juillet 1898. De Paris elle a pris la nocturne agitation, comme de Chicago la croissance spontanée et la fébrile activité. Cosmopolite autant que Rome, elle compte déjà, toutes proportions gardées, plus de chiens que Constantinople, et les dieux ont permis qu'elle fût hier prise d'assaut par un détachement de ces derviches hurleurs de Londres qui s'appellent l'Armée du salut… » A. Sémiré, *Lettre* du 6 juillet 1898.

cette agglomération humaine, elle se composera bientôt, elle aussi, de plus de morts que de vivants.

VII

Laissons le temps faire son œuvre. C’est le grand régulateur : il saura mettre toutes choses au point. Ces grands pays blancs du Nord-Ouest, qui n’avaient pas d’histoire et qui n’en étaient pas plus heureux pour cela, vont avoir désormais un rôle à jouer dans l’évolution sociale. Ils ne connaissaient autrefois, comme hôtes, que quelques tribus d’Indiens dégénérés, quelques explorateurs, quelques pêcheurs, quelques chasseurs en quête de fourrures. Il leur a suffi pour se faire prendre d’assaut de laisser voir qu’il y avait de l’or sous leur neige et qu’on pouvait, d’un coup de dé, y devenir millionnaire. Ils sont bien une douzaine qui ont eu cette chance : pauvres millionnaires, d’ailleurs, perclus de douleurs pour la plupart et dont les moroses confidences attestent une fois encore que, même subitement acquise, l’opulence ne fait pas le bonheur. Les demi-succès sont naturellement plus nombreux : quelques centaines de citoyens des États-Unis, quelques douzaines de Canadiens, plusieurs Anglais, plusieurs Suédois ou Norvégiens, plusieurs Russes, plusieurs Français, surtout des Savoisiens, sont en voie de réaliser là-bas, et moins lentement qu’ailleurs, de ces petites fortunes bourgeoises que le train naturel des affaires ne refuse guère, dans leurs patries respectives, à un travailleur avisé, actif et économe. Quant aux insuccès, ils ne se comptent plus et n’ont que trop souvent

abouti à un dénouement tragique. La proportion en grandira encore avec les progrès d'une immigration qui depuis deux ans dépasse toute mesure.

À ces contagieux entraînements nous ne pouvons malheureusement opposer que d'assez vaines remontrances, et les pouvoirs publics sont eux-mêmes à peu près désarmés[1] ; mais les leçons de l'expérience finiront par s'imposer et, comme dans un aimant, ce pôle qui attire deviendra, à un moment donné, le pôle qui repousse.

Pour ceux, d'ailleurs, que retiendra ou qu'appellera encore au Yukon une vraie vocation, les conditions de la vie finiront par se modifier. Le climat polaire ne s'adoucira point ; mais les communications deviendront moins pénibles et cela seul sera un inappréciable bienfait. Lorsqu'on pourra effectuer sûrement, en quelques jours et pour quelques centaines de francs, le voyage qui fait aujourd'hui perdre tant de temps, dépenser tant d'argent, courir tant de dangers ; lorsqu'il y aura quelques chemins de fer dans les plaines, quelques bateaux à vapeur sur les lacs, quelques routes dans les montagnes et partout des fils télégraphiques, la libre circulation des hommes et des choses rendra à la loi de l'offre et de la demande toute l'élasticité voulue[2]. Le service des approvisionnements s'organisera et les prix se modéreront. Par cela même les salariés, tout en se

---

[1] Voir pourtant l'excellente circulaire du ministre de l'Intérieur aux préfets, en date du 5 mai 1898.

[2] L'acclimatation et la multiplication du renne serait déjà chose très avantageuse, à cause de l'extrême sobriété de cet animal. Les premières tentatives n'ont pas été heureuses ; mais c'est un exemple encourageant que celui de la Sibérie, où non seulement le renne mais aussi le chameau deviennent aujourd'hui, pour l'industrie minière, d'utiles collaborateurs.

montrant moins exigeants, se trouveront plus satisfaits. L’outillage aussi se perfectionnera et les procédés mécaniques se développeront au grand profit de l’industrie minière. Peut-être aura-t-on vidé alors les filons exceptionnels des Eldorado et des Bonanza ; mais il s’en sera révélé d’autres. Déjà l’Indian River et la Stewart River s’annoncent comme devant rivaliser, jusqu’à un certain point, avec leur voisin le Klondike. Et que des solitudes inexplorées n’ont pas encore dit leur secret !

Aussi bien, tout abaissement des prix de revient équivaut pour l’exploitant à une augmentation de la richesse des minerais, et tels sables à faible teneur d’or, qui actuellement ne feraient pas leurs frais, paraîtront bons à traiter lorsque la main-d’œuvre sera devenue moins onéreuse, les modes d’extraction moins imparfaits. Et après les sables, ce seront les quartz eux-mêmes qu’on attaquera, malgré leur dureté, s’il vient un temps où les circonstances permettent de doter l’Alaska, comme la Californie et le Transvaal, de véritables usines métallurgiques. Enfin, il y a lieu d’admettre que l’or ne restera point, avec les peaux de bêtes, l’unique production de la grande presqu’île septentrionale. Il est incontestable que la variété de ses aspects et de ses ressources en ferait, à toute autre latitude, une terre privilégiée. L’un des hommes qui la connaissent le mieux, le capitaine Healey, parle de son sous-sol comme d’un vrai musée minéralogique et y dénonce d’incomparables réserves de cuivre, de plomb, de zinc, d’antimoine, d’asbeste, de charbon, etc. Même au règne végétal on pourra faire payer tribut. Les petits fruits abondent : groseille, cassis, framboise, genièvre,

etc. La pomme de terre réussit quand la semence a été suffisamment protégée contre la gelée. Avec des précautions analogues on obtient des choux, des choux-fleurs, des salades. Les racines alimentaires prospèrent d'un bout à l'autre du Yukon. Dans les parties plates du bassin, des millions d'acres sont à l'état de prairies naturelles et l'on y retrouve, entre autres graminées, une herbe bleue du Kentucky dont le bétail est très friand. Si les animaux pouvaient être efficacement protégés contre les sévices de l'hiver, ces pâturages auraient de quoi nourrir tous les troupeaux qui y seraient amenés. Voilà, dira-t-on peut-être, d'assez hypothétiques promesses. Soit ; mais, même en soupçonnant quelque optimisme dans les témoignages sur lesquels elles s'appuient, on ne saurait leur refuser toute créance. Le Yukon n'est déjà plus pour l'homme une quantité négligeable et tout autorise à penser que, peu à peu, nos descendants verront s'ajouter, là-haut, comme un petit étage de plus au glorieux édifice des civilisations interocéaniques.

Et au point de vue de l'or, que sera l'avenir ? Le chiffre des résultats annuels, dans cette partie du globe, passera-t-il de 50 millions de francs à 100 ou à 150 ? Nous tenons à nous interdire toute prédiction téméraire ; mais, en tout cas, il existe là dès à présent une source de production nouvelle, source abondante, source durable ; et, par une coïncidence caractéristique, elle commence à couler au moment où, dans le reste du monde, l'or tend déjà à se vulgariser. Qu'on ne voit point ici une allusion aux assertions de ces mystérieux docteurs qui, chimistes ou alchimistes, se flattent

de puiser l'or dans l'eau de la mer aussi aisément que le sel ou de commuer l'argent en or par de simples manipulations de laboratoire. L'or qu'ils exhibent est bien de l'or ; mais comme ils ne veulent opérer qu'à huis clos, le moment ne paraît pas venu de prendre au sérieux ces arcanes. Ce qui est sérieux et certain, c'est que partout, en Amérique, en Afrique, en Asie, en Australie, la croûte terrestre livre de plus en plus d'or à ceux qui la tourmentent pour en avoir. La statistique enseigne que la production totale du métal jaune correspondait par an à 20 ou 30 millions de notre monnaie au XVIe siècle, à 30 ou 40 millions au XVIIe siècle. Au siècle dernier, elle approchait de 100 millions. Elle est redescendue à 60, à 50, à 40 millions pendant les premières luttes de l'Espagne avec ses possessions d'outre-mer (1810-1825). Mais, avec l'or californien d'un côté, avec l'or australien de l'autre, le demi-milliard est tout de suite atteint, dépassé ; et, pendant un quart de siècle, de 1850 à 1875, la valeur obtenue oscille entre 700 et 600 millions de francs. Après quoi, elle décline momentanément. En 1883, elle n'était plus évaluée qu'à 494 millions, et déjà des voix inquiètes, rééditant à leur façon le mot de M. Thiers, nous invitaient à saluer, ne devant plus le revoir, ce demi-milliard qui s'en allait. De graves professeurs de géologie, de doctes professeurs d'économie politique commençaient à annoncer, en justifiant cette prophétie par de spécieuses considérations, l'épuisement prochain des mines d'or. C'était fatal, à les entendre, et peut-être imminent. Des variations innombrables ont été brodées sur ce thème. On s'évertuait à tout expliquer

par « la disette de l'or », engendrant comme conséquence forcée « la plus-value de l'or ». De là venait, il n'en fallait pas douter, la baisse générale des prix de gros en Amérique, en Europe, partout où l'insuffisance du métal jaune s'aggravait de la disgrâce du métal blanc, réduit, pour cause de dépréciation, au rang de monnaie d'appoint.

La théorie quantitative, comme on l'appelle, s'est encore fait applaudir plus d'une fois dans ces dernières années, grâce à de sympathiques éloquences. Mais il est temps de reconnaître qu'elle pèche par la base, puisque l'industrie de l'or, au moment même où il était universellement question de sa décadence, se préparait à prendre, dans toutes les directions, un essor sans précédent. Grâce aux 300 millions tirés, dès 1897, des conglomérats du Transvaal, grâce au 50 millions qui sont en train de descendre des hauteurs du Yukon, grâce à la multiplication des gisements exploités et au perfectionnement des méthodes extractives, le rendement total, en quinze années, a progressé de plus de 150 % : un demi-milliard en 1883 ; 1.300 millions au moins en 1898 ! Et le métal blanc, de son côté, est loin de se décourager, malgré la défaveur dont il est devenu l'objet. En quinze ans aussi, le poids de l'argent annuellement mis au jour a augmenté de 150 % : 2 millions de kilogrammes, à peine, en 1877 ; 5 millions de kilogrammes depuis 1893. Le monnayage même de l'argent continue à se développer comme le monnayage de l'or[1]. Et, devant ce stock toujours grandissant de

[1] Voir les *Rapports* annuels du directeur de l'Administration des monnaies au ministre des Finances, années 1896, 1897 et 1898.

lingots et de numéraire, il faut vraiment admirer la constance des subtils dialecticiens qui cherchent encore dans une soi-disant disette monétaire la clef de tous les grands problèmes économiques et sociaux de notre fin de siècle.

Il ne faudrait pourtant pas prendre le contre-pied de ce système et dénoncer, comme nous préparant d'autres calamités, la surabondance de l'or. La circulation générale des peuples est loin d'avoir atteint, en ce qui concerne ce métal envié, le point de saturation au-delà duquel commencerait pour lui une crise analogue à celle de l'argent. L'Europe et l'Amérique en sont encore à s'emprunter tour à tour, pour leurs règlements de comptes, une partie des milliards emmagasinés dans les caves de leurs banques, et il est plus d'un État, des deux côtés de l'Atlantique, où les paiements se font avec du papier, faute de mieux. Tout cet or, monnayé ou non, que les nations se disputent, ne représente pas, en somme, une bien grosse masse, malgré les amples renforts de ces dernières années. En réunissant tout ce que les mines ont pu sécréter d'or, dans tous les continents, à toutes les époques de l'histoire, jusqu'à l'heure où nous sommes, on n'arriverait à former qu'un cube de dix mètres de côté. Dix mètres, quinze pas, qu'est-ce que cela ? Il existe dans Paris cinquante salons où tout cet or tiendrait sans peine. Et le contraste est saisissant, n'est-ce pas, entre l'invraisemblable exiguïté de ce bloc de métal dont on aurait si vite fait le tour, et l'incalculable influence que chacun de ses fragments a exercée sur les destinées d'un siècle ou d'une race ! Nulle part, quand on y

songe, la disproportion n'apparaît plus flagrante entre la cause et l'effet. Aussi, la génération qui va suivre la nôtre pourrait-elle encore voir passer du simple au double la productivité des pays aurifères, sans que la prospérité générale des sociétés ait à en souffrir. L'heure n'est pas près de sonner où, comme le jeune prospecteur du Too Much Gold Creek, le monde arrivera à s'écrier : « Trop d'or ! trop d'or ! »





L'ascension du col Chilkoot en 1898.
On distingue les câbles du fameux « tramway aérien » destiné au transport des bagages.

Cliché Eric A. Hegg (1867-1947).

LE GRAND CÂBLE DE CHILKOOT

(1898)

CE câble géant est en ce moment une des merveilles du monde. Le spectacle qu'il offre est un des plus extraordinaires que l'on puisse être appelé à contempler. Nous regrettons de ne pouvoir donner le nom de l'homme qui en a conçu le premier l'idée.

Cet objet unique dans les deux hémisphères se trouve sur la route de Dyea, un des ports les plus fréquentés de l'Alaska méridional. On le rencontre à dix-sept ou dix-huit kilomètres de la jetée où l'on a quitté les steamers, pour commencer un voyage d'environ 1.000 kilomètres jusqu'à la vallée du Klondike. Il est destiné à faciliter aux chercheurs d'or leur chemin le long de la grande montagne haute de 7 à 800 mètres que l'on doit franchir pour traverser la fameuse passe de Chilkoot. Pendant huit mois de l'année, ils ont à escalader l'effrayant amas de neiges que nous représentons.

L'extrémité inférieure du câble est établie près du camp Sheep, et l'extrémité supérieure se trouve dans le voisinage du lac Cratère, que l'on rencontre aussitôt que le col a été franchi. Chaque bout est attaché à un treuil à vapeur, de sorte que l'enroulement a lieu alter-

nativement dans chaque sens, mais c'est surtout pour se hisser du camp Sheep au camp du lac Cratère, que le concours de ce cordage mobile est utilisé.

Le trafic est tellement actif sur cette ligne que des centaines d'individus tous pesamment chargés s'y accrochent en même temps. Cependant il y a encore des voyageurs économes qui préfèrent se contenter des améliorations que le gouvernement des États-Unis a fait subir à l'ancien sentier indien. Ceux-là qui ont presque tous des chiens et des traîneaux échappent au payement du droit que la compagnie réclame naturellement de tous ceux auxquels elle donne la remorque. Autrefois, tous les voyageurs étaient obligés de passer par les mains des Indiens Chilkoot, qui exploitaient la grande montée. Ils se contentaient de tirer à force de bras leurs clients avec des cordes, et pour avoir plus de force s'accrochaient à toutes les aspérités de la route. Le procédé de la compagnie américaine n'est donc que la régularisation de celui que les Peaux-Rouges avaient imaginé.

Depuis la découverte de l'or au Klondike, on a employé le dos des chevaux ou des mulets pour aller du débarcadère de Dyea au camp Sheep. Tout compris, depuis le pont des steamers du Pacifique jusqu'au camp du lac Cratère, on faisait payer l'an dernier environ 160 francs par quintal, soit 8 francs par kilomètre. Aussi les convoyeurs faisaient des journées de plus de 150 francs et n'avaient pas besoin d'aller plus loin pour s'enrichir.

L'industrie des Indiens n'a pas cessé d'être exercée, mais elle s'est transformée, et actuellement ils ont des

collègues qui appartiennent à toutes les races humaines.

La plupart des individus qui fourmillent le long des câbles sont de ces convoyeurs qui portent sur le dos les provisions, les traîneaux, ou les matériaux appartenant à ceux qui les payent et qui s'accrochent à côté d'eux, pour ne pas perdre de vue leur bien un seul instant. Généralement, ils sont groupés de manière que l'un d'eux reste au camp Sheep tant qu'il y a des marchandises à transporter, et un autre se met en sentinelle au lac Cratère pour veiller sur tout ce qui a déjà été monté. C'est ainsi que sont apportés au haut de Chilkoot les traîneaux qui serviront tant que les grands lacs seront gelés.

Plus tard, lorsque les neiges seront fondues, et que les glaces auront disparu, on montera ainsi les bois servant à la construction des canots. Les chiens se trouvent au camp du lac Cratère où les propriétaires les louent. On peut s'y procurer également, suivant la saison, des traîneaux ou des canots.

L'activité qui règne sur cette route du Klondike est prodigieuse. Elle donne une grande idée du mouvement d'émigration qui s'est déclaré non seulement par Chilkoot mais encore par la route de Stickeen pour laquelle le gouvernement canadien fait les plus grands sacrifices, et par toutes celles qu'on essaye en ce moment de pratiquer.

Depuis l'ouverture de la route du Klondike jusqu'aux premiers jours de mai il est parti du camp Sheep au camp du lac Cratère environ trente mille voyageurs. On en comptait encore cinq mille au camp Sheep qui at-

tendaient leur tour, et il en arrivait tous les jours de Dyea.

Le mouvement se ralentira sensiblement à la fin de juin, alors que la navigation commencera sur le Yukon.

Il se trouve dans cette foule des Français qui n'ont pas voulu garder la neutralité que recommandait le gouvernement dans cette guerre contre la nature, et qui prennent part à cette grande curée de l'or.

Chacun des hommes que le câble remorque ainsi est chargé autant qu'il le peut de vivres, d'ustensiles de toute nature. Il pourrait à peine bouger s'il marchait sur un terrain plat sans secours extérieur.

Pour bien apprécier le progrès réalisé par ce transport sommaire, il faut ne point oublier que pendant toute l'année dernière le seul moyen de monter sur cette terrible colline était l'assistance des Indiens de la tribu Chilkoot, qui faisaient le métier de convoyeurs. Aujourd'hui, certains voyageurs économes, profitant que l'on connaît mieux la route, se soustraient au droit que la compagnie exige pour permettre de s'accrocher à son câble.

Quelques-uns piquent droit sur la neige ; d'autres emploient des traîneaux remorqués par des chiens, au lieu de laisser monter seuls les chiens, et de mettre le traîneau sur leur dos ou sur celui d'un porteur.

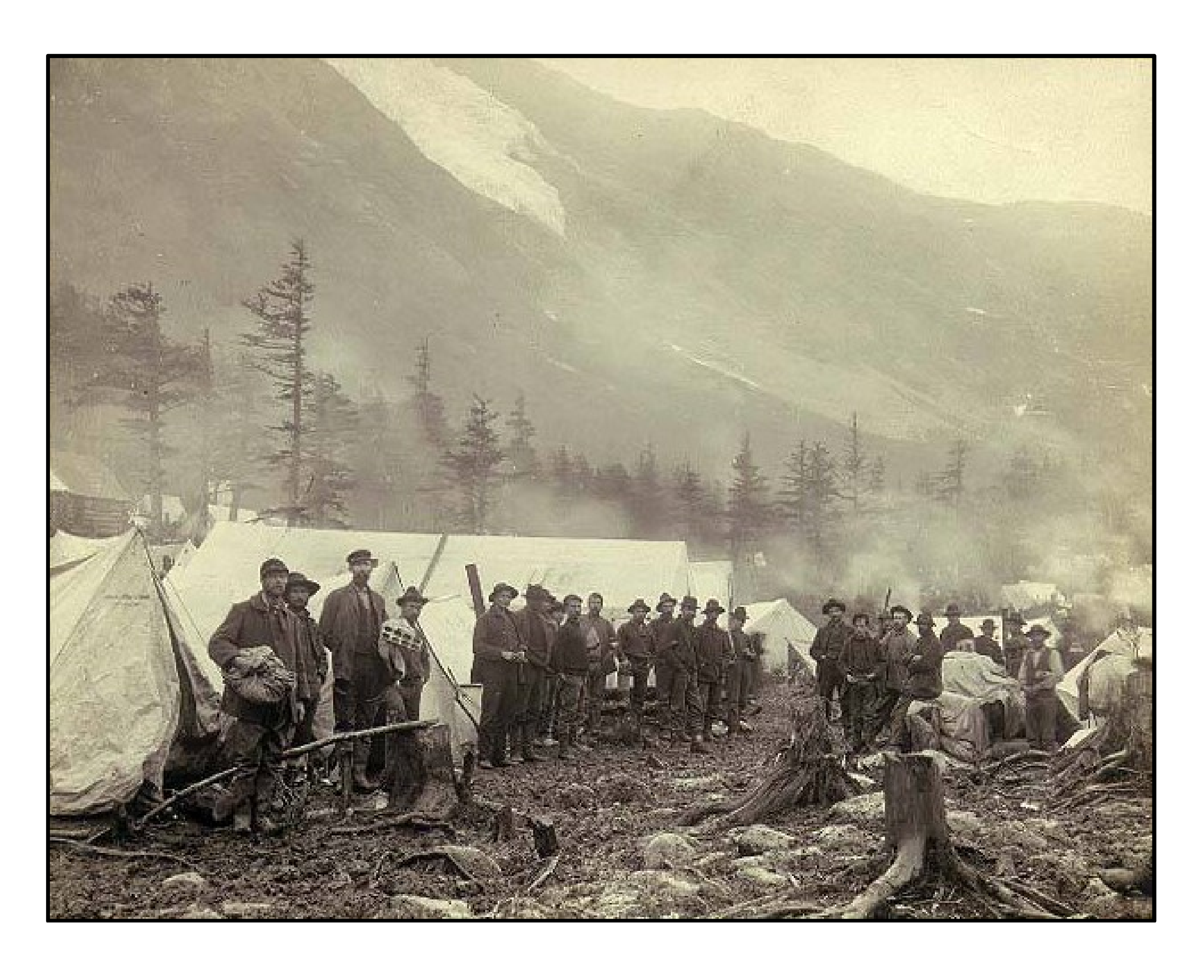
Depuis le commencement de la guerre avec l'Espagne[1], les États-Unis sont devenus moins arrogants vis-à-vis de leurs voisins du nord. Les Canadiens espèrent même rentrer, au départ des Espagnols, en possession du port qu'ils réclament sur la côte du Paci-

[1] Cette guerre dura du mois d'avril au mois d'août 1898. (N. D. É.)

fique, au nord de la ville et du Fort de Wrangel. C'est une concession qui leur est nécessaire pour que la route leur appartienne depuis la côte du Pacifique jusqu'au cours du Yukon, sans aucune espèce d'interruption.

Quoique la majeure partie des travailleurs d'Alaska soit de nationalité américaine, ils ne se préoccupent que médiocrement de ce qui se passe dans la baie de Manille et dans celle de Santiago. Ils se préoccupent bien peu des triomphes de l'amiral Dewey et de l'issue de la grande bataille qui se livre au moment où nous écrivons ces lignes.





Sheep Camp en 1897.
Plus de mille personnes campaient à cet endroit qui marquait la « limite boisée » de la région. Au-delà, « des centaines de chevaux morts jalonnaient la route ».
(Léon Loicq de Lobel.)

Cliché Frank La Roche (1853-1934).

EXPLORATEURS ET AVENTURIERS



Mineurs au Klondike, vers 1899.

Cliché Sir Henry Solomon Wellcome (1853-1936).

LES CHERCHEURS D'OR AU KLONDIKE

Adapté par Wilfrid de FONVIELLE

(1897-1898)

INTRODUCTION

C'EST seulement au milieu du siècle qui va finir, que Robert Campbell, un des agents principaux de la Compagnie de la baie d'Hudson, construisit le Fort Selkirk, non loin des frontières alors mal définies de l'Amérique russe. Cet habile administrateur se proposait de faciliter par cette création le commerce des trappeurs de la compagnie avec les tribus indiennes qui erraient dans ce vaste territoire, et entre les mains desquelles la chasse mettait des fourrures précieuses, seul objet de commerce que la compagnie exploitât. Personne ne soupçonnait alors que les mines les plus riches du monde, l'*Eldorado*, que l'on avait longtemps cherchées dans les forêts tropicales du Brésil ou du Pérou, devaient se rencontrer sous les neiges du cercle arctique, dans ces régions dont M. de Voltaire félicitait le roi Louis XV de s'être débarrassé par le traité de Paris !

Depuis lors, de hardis travailleurs trouvèrent beaucoup d'or dans différents affluents de la vallée du Yukon. Bien des fois, l'on a entendu parler en Europe des mines d'Alaska ; même du temps des Russes, l'on avait apporté à Pétersbourg quelques pépites et des minerais. Mais, malgré ces symptômes favorables, les rapports remarquables de M. Ogilvie, de M. Dawson et d'autres illustres géologues n'ont pas eu le pouvoir de donner l'éveil aux spéculateurs européens et même aux prospecteurs américains. La banque était de glace pour des placers enfouis sous les neiges. Pour réchauffer l'enthousiasme des mineurs, il ne fallut rien moins que la vue de pépites énormes apportées à Vancouver par M. George Washington Carmack.

Cette découverte, dont le bruit se répandit dans tout l'univers au printemps de cette année, provoqua une émigration furibonde, faisant pâlir tout ce que l'histoire nous apprend des expéditions désordonnées qui se précipitèrent sur la Californie il y a une cinquantaine d'années.

Un de nos amis, dont la modestie égale le mérite et le patriotisme, s'est rendu dans la vallée du Klondike et a bien voulu mettre à notre disposition les notes de son voyage, pour y puiser tous les renseignements que nous trouverons utiles aux Français, qui ont conservé le caractère aventureux de leurs pères. Nous nous empressons de faire jouir les lecteurs de cette libéralité en respectant les deux conditions qu'il y a mises : le respect de sa pensée et l'incognito le plus absolu de sa personne.

W. DE F.

I

LA PASSE DE CHILKOOT

La géographie politique de ces régions n'est pas moins extraordinaire que la géographie physique, dont nous allons décrire rapidement les principales particularités.

Le territoire d'Alaska a une superficie qui dépasse celle de la France continentale. La forme de cette immense contrée est à peu près celle d'un vaste quadrilatère, baigné au nord et à l'est par la mer de Behring, et tenant par l'ouest à cette partie à peu près inconnue du Dominion, dont l'extrémité boréale se perd au milieu des solitudes arctiques. La partie méridionale est limitée par l'océan Pacifique, mais le quadrilatère boréal est prolongé très loin vers le sud par une sorte de manche, de plusieurs centaines de kilomètres ; il en résulte que les côtes de cette partie du Dominion, placées le long de l'océan, sont américaines ; il n'y a que l'intérieur du pays qui soit canadien.

Du temps des Russes, et pendant les premières années de l'occupation américaine, personne ne faisait attention à cette circonstance qui ne gênait personne, puisque les ressources du Territoire du Nord-Ouest n'étaient pas soupçonnées. Il n'y avait pas de diplomate assez fin pour deviner que ces neiges presque éternelles recouvraient des dépôts d'or inépuisables, et beaucoup plus riches que les plus célèbres du monde entier. Qui aurait pu se douter que ces frimas recélaient le véritable Eldorado !

La possession des ports augmente certainement les convoitises dont la vallée du Klondike est l'objet.

Cette petite rivière, qui est un des moindres affluents du Yukon, se jette dans cette immense artère à environ une trentaine de kilomètres du 141e méridien, compté à partir de Greenwich. Cette ligne est la frontière artificielle à l'aide de laquelle les plénipotentiaires anglais et américains ont détaché l'Alaska du Dominion, à peu près comme on sépare d'un fromage le morceau que l'on veut manger.

Au commencement de cette année, les Américains se sont imaginé que les placers les plus précieux se trouvaient sur leur territoire ; maintenant, ils sont fixés sur leur sort, ils savent que le Klondike leur échappe, il se trouve à une quarantaine de kilomètres à l'est des frontières d'Alaska. Depuis lors, ils ont juré de faire sentir l'importance des ports qu'ils possèdent sur le Pacifique, et de gêner les mouvements du gouvernement canadien.

Celui-ci aurait bien la ressource de venir par terre d'Ottawa, la capitale officielle du Dominion, en passant par Regina, la dernière ville canadienne où une administration ait été organisée, mais il faudrait faire plus de 1.600 kilomètres dans un pays complètement dépourvu de routes, de ressources et d'habitants civilisés. Il faudra un grand nombre d'années et une foule de millions pour qu'un chemin de fer puisse être tracé dans ces régions désertes et inhospitalières.

Le sud-est d'Alaska sera donc peut-être l'objet de conflits futurs, beaucoup plus graves que ceux auxquels la pêche des phoques dans la mer de Behring a donné

naissance et qui a failli mettre aux prises l'oncle Sam et son vieux cousin.

Actuellement, il n'y a que deux routes pour se rendre au Klondike. La plus longue et la plus commode est celle du Yukon, un des plus grands fleuves du monde qui traverse tout l'Alaska. Mais, par un singulier caprice de la nature, cette prodigieuse artère fait un immense coude vers le nord ; c'est seulement après avoir monté jusque dans le cercle polaire qu'elle revient vers le midi. Elle est donc impraticable, excepté pendant trois ou quatre mois. Comme nous étions encore au commencement du printemps, c'est à l'autre ligne que je m'adressai. Je m'embarquai, dans le courant de mai 1897, à bord de l'*Empereur*, un des magnifiques vapeurs qui font le service de Victoria à Juneau. Lorsque l'on ne craint pas le mal de mer, on fait un voyage magnifique dans cette première partie de l'excursion, car on ne perd jamais la terre de vue pendant les trois ou quatre jours que dure la traversée. Tantôt on voit les côtes de l'Amérique, tantôt celles des îles innombrables, qui servent en quelque sorte de rempart au continent et qui, toutes, sont des plus pittoresques.

Je peux dire que tous mes compagnons de voyage étaient des mineurs ou des individus qui s'en vont aux mines pour faire fortune en fournissant aux mineurs tous les objets dont ils ont besoin à des prix excessivement élevés. Comme la main-d'œuvre se paye au moins 15 dollars par jour, on voit que fournisseurs et travailleurs peuvent également s'enrichir. Il suffit de passer au Klondike deux ou trois heureuses saisons

pour revenir avec une véritable fortune, même dans le cas où l'on ne met pas la main sur quelque gros lot.

La situation dangereuse et pénible des émigrants écarte une foule de gens timides d'esprit ou faibles de constitution. En général, les *Klondikers* sont des gens robustes, énergiques, ne craignant ni le travail ni le danger, et qui se préparent *froidement* à affronter des périls dont ils se rendent parfaitement compte. Ils savent ce qui les attend dans ces régions glacées, mais ils veulent s'enrichir. Ils sentent l'*auri sacra fames*, la faim sacrée de l'or, avec toute l'intensité dont elle peut se faire sentir chez un être humain. On n'entendait, à bord de l'*Empereur*, qu'une seule conversation : la possibilité de se procurer des claims, les chances d'en trouver dans d'autres vallées voisines, la grosseur des pépites que l'on avait rapportées.

L'or, toujours l'or, il n'y avait que l'or qui passionnât. Personne ne jetait un regard sur les beautés de la nature qui, même dans ces rudes climats, commence à être charmante sous les rayons du soleil de mai. Si l'on parlait de ses aventures, c'était pour raconter les trouvailles que l'on avait faites au Transvaal ou en Australie. Quelques-uns de nos compagnons avaient déjà été en Alaska, avant la découverte du placer du Klondike. Ceux-là étaient les plus écoutés, car ils parlaient des souffrances éprouvées dans des hivers à 50° de froid, et des moyens de les diminuer.

Au point de vue de l'étude géologique générale, je n'avais pas l'intention de refaire le travail des savants canadiens ; mon but était surtout de me rendre compte de la vie au Klondike, des gens, des lois, des mœurs,

des moyens de communication, de l'état de l'exploitation. Je me décidai donc à me mêler à la population active et de la manière qui me permettrait de voir le plus de monde dans le moins de temps possible, car je ne voulais point passer l'hiver de 1898 au Klondike, je voulais à toute force revenir par les vapeurs du Yukon afin de connaître la route des grands approvisionnements et des expéditions d'or en gros, telle que la feront les compagnies minières lorsqu'elles seront installées.

J'avais fait connaître mes intentions au capitaine de l'*Empereur*, pour qui j'avais une excellente lettre de recommandation, et qui savait qui j'étais. Il m'engagea à persévérer et me dirigea dans mes acquisitions ainsi que dans le choix d'un *Pard*, autrement dit mon associé, dont il me dit que je ne pouvais me passer. Les mineurs se groupent toujours ainsi, et ils se trouvent très bien de ces associations qui, quelquefois, sont plus nombreuses, et dans lesquelles règne ordinairement une parfaite bonne foi. Je pris pour *Pard* un homme de 40 à 45 ans, nommé Campbell, mais qui n'était pas du tout parent du fondateur du Fort Selkirk. C'était un Australien qui avait travaillé dans les mines depuis son enfance et qui était de première force sur toutes les ficelles du métier. Il était très dur à la fatigue et un travailleur acharné, toujours prêt à donner un coup de collier. Il aurait déjà fait plusieurs fois fortune s'il n'avait pour son malheur été plus joueur que les cartes.

Je fis naturellement tous les frais de la pacotille que nous devions exploiter en commun dans une proportion déterminée ; nous avions 24 colis d'environ 30 kilos

chacun, empaquetés et numérotés avec soin. Il y avait des viandes salées, qui forment le fond de la nourriture au Klondike, et des fruits secs ou confits, dont les mineurs ne peuvent se passer. On les considère comme des objets de première nécessité pour combattre le scorbut. Nous achetâmes des effets d'habillement appropriés au climat arctique de la vallée, de la quincaillerie et des bougies stéarines qui sont hors de prix. Du thé de bonne qualité et de l'excellent café en quantité notable complétaient notre assortiment.

Quand nos achats furent terminés, nous mîmes notre pacotille à bord d'un petit remorqueur qui se nomme le *Ratler* et fait le service des eaux intérieures entre Juneau et Dyea. Cette ville a été improvisée au pied des montagnes, au fond d'un détroit de forme bizarre qui a bien 150 kilomètres de longueur et ne ressemble à un canal que par l'exiguïté de ses dimensions transversales, mais non par sa régularité.

À droite et à gauche s'élèvent des berges dentelées comme les rives d'un fjord, et presque inaccessibles, surtout à l'endroit où se trouve le campement permanent auquel on a donné le nom de la ville de Dyea, laquelle, d'ailleurs, ne ressemble pas plus à une ville que la lune au soleil.

Pour débarquer les marchandises et les voyageurs, on les met à bord d'une chaloupe à vapeur qui s'approche assez du bord pour qu'on puisse entasser les colis dans une benne servant à les hisser au haut de la falaise. C'est ainsi, paraît-il, que l'on débarque les chevaux que, depuis mon passage à Dyea, on envoie en grand nombre au Klondike. Ils y rendront

d'immenses services, à condition qu'on leur donne beaucoup d'avoine, et qu'on leur construise des écuries à l'abri des grands froids.

Le débarquement de nos colis donna lieu à un incident qui faillit tourner au tragique. Notre numéro 17, précisément le plus précieux, celui qui contenait le thé et le café, se trouva égaré. À sa place il y en avait bien un autre qui portait également le numéro 17 et qui lui ressemblait grossièrement, mais qui ne contenait que des jambons.

Aussitôt l'erreur constatée, *Pard* se mit en campagne, et il ne tarda pas à découvrir le colis égaré entre les mains d'un individu qui marquait très mal. C'était un petit homme entre deux âges, ni blond ni brun, qui louchait affreusement.

Quoique Dyea soit dans la juridiction des États-Unis, il n'y avait alors d'autres magistrats qu'un officier des douanes. La justice, comme dans tous les pays miniers d'Alaska, était rendue par le juge Lynch, dont les arrêts sont exécutoires sans délai et sans appel. Ce rival de Minos ne connaît que deux peines : la mort ou le bannissement. Cette dernière est ce que l'on pourrait appeler la pendaison sèche dans ces déserts glacés.

On voulait pendre notre homme et *Pard* était fort de cet avis. Mais comme il protestait énergiquement, prétendant qu'il s'était trompé et qu'une erreur pouvait à la rigueur avoir été commise, considérant que nous étions rentrés en possession de notre bien, je pris la défense de l'accusé. J'eus la satisfaction de le voir relâcher, mais après avoir reçu une sévère admonestation.

Il ne fut pas accroché à un arbre, mais on le prévint que la moindre erreur ne lui serait point pardonnée.

Il y a deux passes dans les montagnes Rocheuses. La plus ancienne, la seule qui fut sérieusement pratiquée lorsque j'allai au Klondike, est celle de Chilkoot, laquelle est habitée par une tribu d'Indiens qui en sont les propriétaires et les convoyeurs. La seconde, un peu à l'est, alors à peine connue, se nomme la passe Blanche.

La première, située à une hauteur d'un peu plus de 1.200 mètres au-dessus du niveau de la mer, n'est pas praticable pour les chevaux, tant la fin est raide et escarpée. La seconde ne monte qu'à 900 mètres et elle n'est point terminée d'une façon aussi terrible. C'est par là que passe toute la cavalerie que j'ai vue arriver au Klondike. C'est aussi par là que l'on se propose d'établir un chemin de fer qui rendra d'immenses services.

Quoi qu'il en soit, c'est par Chilkoot que j'ai fait mon passage, et que j'ai pu me rendre compte des difficultés que présente un voyage au Klondike, et des moyens que l'on possède pour les diminuer dans une énorme proportion.

Les Chilkoot sont une tribu de la race des Indiens cuivre, ainsi nommés d'après la couleur de leur peau, et qui sont répandus dans une immense région.

La rude tâche de convoyeurs, le long des pentes très raides, leur revenait de droit. Si les Chilkoot n'avaient point existé, il aurait fallu les inventer. On ne peut se passer d'un puissant renfort pour des traîneaux dont la plupart sont poussés par les voyageurs eux-

mêmes. Les nôtres étaient traînés par des chiens de race sibérienne. Ces animaux sont loin d'avoir la force et la vigueur des chevaux, mais ils sont très intelligents et très robustes. Pour leur poids ils donnent une quantité d'énergie beaucoup plus grande que leurs rivaux, ce qui tient à ce qu'ils sont carnivores. En effet, leur alimentation se compose exclusivement de saumon ; ils se trouvent très bien de consommer la seule denrée que l'on trouve dans la contrée, et qui y existe en grande abondance.

En effet, le nombre de ces poissons est si formidable que le premier nom sous lequel le Yukon ait été connu est celui de rivière *Saumon*. On le lui a même conservé dans certaines géographies.

Dans le Sahara comme dans l'Alaska, les voyageurs forment toujours des caravanes. Ainsi groupés, ils réussissent en s'aidant mutuellement à triompher des difficultés de toute sorte qu'ils rencontrent dans leur route, et j'ai éprouvé les heureux effets de ce genre de coopération.

Les Indiens Chilkoot se sont répartis le long de la pente par relais qui se succèdent sans interruption, comme ceux de notre ancienne poste aux chevaux. Grâce à leur vigueur, à la connaissance intime qu'ils ont de leur section, à leur entraînement, à quelques poteaux fichés dans le sol, à des bouts de chaînes attachés à demeure, ils poussent les traîneaux avec une incroyable rapidité.

———

II

LA CHAÎNE DES LACS

L'on arrive ainsi jusqu'à un endroit où la route devient trop raide pour que l'on puisse exercer un effort quelconque ; c'est à peine si les voyageurs peuvent avancer, mais on a imaginé d'attacher les traîneaux à un long câble, qui glisse le long de ce plan incliné, et c'est ce câble que l'on tire de bas en haut. Évidemment l'on aurait déjà cherché à établir une machine à vapeur et un treuil semblable à celui d'un accrochage, si l'on n'avait formé le projet d'abandonner la passe de Chilkoot dès l'année prochaine pour la passe Blanche, que l'on améliorera provisoirement en attendant l'établissement de la voie ferrée.

Mais on fera passer par Chilkoot le télégraphe électrique, dont le tracé est adopté par le gouvernement du Dominion et par celui des États-Unis.

C'est toujours par l'établissement d'un télégraphe que débute la civilisation dans un pays barbare, les voies ferrées ne viennent qu'après ; le plus pressé, c'est que les pionniers d'avant-garde, qui occupent un poste dangereux, que ce soit au milieu des sables brûlants du désert, ou sur les neiges des montagnes Rocheuses, soient mis au courant des efforts que l'on fait en leur faveur, et même lorsque le secours n'est point immédiat, qu'ils sachent que l'on pense à eux.

L'installation du télégraphe électrique, mettant le Klondike en communication constante avec la civilisation, commencera la transformation économique des

champs d'or. Ceux qui n'ont point passé par les épreuves que j'ai subies ne peuvent se faire une idée de l'importance d'avoir à sa disposition un cordon solide et sans discontinuité, rattachant l'enfant perdu du progrès à l'ensemble de la civilisation.

Au sommet de la passe se trouve une espèce de plate-forme naturelle, que les Indiens ont quelque peu régularisée, et où les voyageurs s'arrêtent forcément quelque temps. On y a établi quelques huttes, dont les unes sont habitées par les Indiens, et les autres utilisées par les voyageurs qui ne trouvent pas que l'abri d'une tente soit tout à fait suffisant. En effet, à cette altitude de 1.000 à 1.200 mètres, la température ne monte jamais au-dessus de zéro degré. Cette passe se trouve dans la région des neiges éternelles ! Lorsqu'il fait du vent, ce qui arrive presque constamment, il y fait un froid terrible. Nous gelions sous nos fourrures au mois de mai, environ trente jours avant le passage du soleil à l'équinoxe du printemps !

La passe est encastrée entre de hautes montagnes qui cachent une partie du ciel, et sont toutes couvertes de névés. On est comme perdu dans un immense glacier. Le paysage est lugubre, effrayant. Ce qui nous soutenait c'était l'idée d'avoir fait la partie, non pas la plus périlleuse, mais la plus rude du chemin. En effet, depuis Chilkoot jusqu'au Klondike, nous n'avions plus pour ainsi dire qu'à descendre, mais cette descente n'a pu être accomplie sans une foule d'incidents qui, toujours intéressants et pittoresques, n'ont point été sans dangers. Nous avons eu beaucoup de chance de nous en tirer, comme témoignent les épaves humaines que

nous avons rencontrées tout le long de la route de terre, sans compter les restes des victimes, beaucoup plus nombreux, englouties par les eaux des lacs et des rivières que nous avons successivement traversés. Il y avait sur cette plate-forme des métis franco-canadiens, qui vivent en très bonne intelligence avec les Indiens, mais qui ont conservé la loquacité de leurs ancêtres européens, et qui tiennent les voyageurs au courant d'une foule de détails que les Indiens, renfermés dans leur froideur traditionnelle, ne leur auraient jamais racontés. En leur versant quelques verres de whiskey, on était au courant de toute la chronique du pays.

Ils nous apprirent ainsi que les Indiens cuivre étaient enchantés du dur métier auquel ils s'étaient voués, et qui semblait devoir être très lucratif, car ils ne se bornaient pas à aider les mineurs allant au Klondike, ils servaient d'escorte à ceux qui en revenaient et qui n'avaient pas seulement à se garantir contre un faux pas, car de même que l'odeur du sang frais attire les loups, le cliquetis de l'or attire une foule de chenapans. On disait qu'il se formait dans la montagne des compagnies franches, c'est-à-dire des pirates de terre, dans le but d'arrêter les voyageurs lors de leur dernière étape… Ils ajoutèrent qu'ils reconnaissaient dans le nombre des émigrants allant au Klondike, bien des types suspects, qui ne se rendaient pas aux placers dans l'intention d'acheter un claim.

De temps en temps, on voyait des personnages fort intéressants. Ils me parlèrent avec admiration d'une Écossaise qui avait passé il y avait déjà trois ou quatre jours. Cette femme, âgée d'environ vingt-cinq ans, por-

tait dans ses bras une petite fille qui n'avait pas plus de deux ans. La mère et la fille étaient charmantes, blondes comme les blés et fraîches comme les roses, l'air aimable, gai et souriant au milieu de toutes ces misères et de ces neiges… La jeune femme avait voulu s'accrocher au traîneau de son mari, mais les Indiens cuivre s'étaient montrés d'une politesse inouïe, d'une galanterie sans précédents pour la squaw des visages pâles. Ils la placèrent dans un traîneau spécial avec sa fille et lui firent franchir confortablement le grand plan incliné sans lui réclamer le moindre supplément, ce qui paraissait la préoccuper fort. Quoique sa mise fût d'une incontestable élégance, et qu'elle eût des manières assez distinguées pour toucher le cœur des sauvages, il était évident qu'elle faisait par dévouement une expédition très pénible. Elle appartenait à une famille qui avait fait naufrage sur l'océan de la vie civilisée, et qui cherchait à se refaire par un coup d'une audace extraordinaire.

Il arrivait de temps en temps à Chilkoot des femmes qui prétendaient que leurs maris les appelaient. Quelques-unes pouvaient dire la vérité, mais la plupart des autres n'avaient été attirées en ce lointain pays que par l'espoir, précisément, de s'y marier. Pour d'autres, on pouvait dire, sans crainte de se tromper, que l'on avait affaire à des intrigantes, à des aventurières, qui allaient tenir les bars et les tripots du monde interlope polaire.

À l'est de cette plate-forme, dont les dimensions étaient modestes, à peine une centaine de mètres de traversée, la descente commençait par un plan incliné.

La pente était beaucoup moins raide que du côté de Dyea, mais elle était assez rapide pour que l'on n'eût d'autre crainte que de pousser trop vite les traîneaux et de leur laisser atteindre une allure telle que l'on n'arriverait jamais à les maîtriser !

Le vent venait de l'océan, il était humide et relativement chaud, aussi tous les sommets se perdaient dans les nuages, qui étaient très bas. Nous n'entendions que le bruit des cascades qui coulaient de tous les pics, sur lesquels le soleil donnait. Nous arrivâmes ainsi au lac Cratère, ainsi nommé parce qu'il remplit le vide intérieur laissé par un ancien volcan. Comme ce lac est éternellement gelé, on n'a point essayé de sonder sa profondeur, qui doit être immense en certains endroits ; mais, quoique la glace qui l'obstrue complètement soit très épaisse, il est évident qu'elle ne va pas jusqu'au fond. Il y a donc probablement sous cette couche insensible, à l'apparence de pierre, une masse liquide qui exerce une pression formidable sur l'évent volcanique. Elle pèse avec une force inouïe sur une sorte de tube dont la profondeur est immense, à moins qu'il ne se trouve étranglé et bouché par quelque soudure naturelle ou quelque éboulement.

Le lac Cratère est le premier d'une suite de lacs, tous gelés au moment de notre passage, mais dans lesquels l'eau ne devait pas tarder à être mise en liberté. Ce n'est qu'après avoir atteint le grand lac Bennett que nous nous trouvâmes en face d'une masse d'eau devant laquelle nous nous arrêtâmes forcément.

Pour aller plus vite et économiser notre peine, nous avons employé un procédé qui est usité sur les grands

lacs qui séparent l'Amérique du Nord du Canada, nous avons mis un mât et une voile à nos traîneaux. Nous étions loin d'avoir de véritables yachts à bord desquels se trouve un équipage et qui peuvent imiter les manœuvres maritimes les plus diverses, y compris la marche au plus près. Le gréement était rudimentaire. La voile, qui était un morceau de tente, n'avait que quelques mètres de surface, mais, en dépit de ses proportions exiguës, elle nous rendait d'excellents services, grâce à la bonne direction du vent. Nous n'avions éprouvé d'embarras que pour passer d'un lac dans le lac suivant, et franchir quelques cours d'eau qui nous barraient le chemin. Il serait désirable que l'on pût jeter le plus rapidement possible quelques ponts sur les divers sous-affluents du Yukon. On faciliterait également les communications dans une proportion prodigieuse si l'on exécutait quelques travaux pour changer de lacs, soit en traîneaux, soit en bateaux. En effet, les manœuvres sont excessivement lentes et très pénibles. Elles occasionnent une perte de temps d'autant plus considérable que les divers membres d'une même caravane sont obligés de rendre à tous leurs collègues les services qu'ils en ont reçus. Si la caravane est nombreuse, cet échange de bons procédés ne finit pas.

Ainsi, pour sortir du lac Cratère et pour passer dans le lac suivant, il faut décharger les marchandises sur la neige et les porter à dos d'homme pendant environ un demi-mille, ce qui entraîne à faire cinq ou six voyages à travers une forêt de pins, où la marche n'est pas du tout aisée.

Quelque fâcheux que soient ces obstacles, ils ne sont rien auprès de ceux qui surgissent toutes les fois qu'un creek nous barre le chemin. Généralement, ces creeks n'ont pas de profondeur, ce qui fait que l'on peut les passer à gué. Pour faciliter l'opération on les franchit tous ensemble, en se tenant par la main. Quant aux traîneaux et aux marchandises, il faut les faire passer sur des radeaux que l'on improvise comme l'on peut, en coupant du bois dans la forêt. Mais ces passages sont dangereux, nous avons failli perdre deux traîneaux et trois de nos compagnons ont manqué se noyer. Ces eaux, provenant de la fonte des neiges, sont, du reste, très froides, et leur contact est peu agréable. Si les voyageurs n'étaient pas doués d'une santé robuste, ils pourraient contracter quelque maladie dangereuse à la suite de cette immersion, quelquefois assez prolongée, d'une partie de leur individu.

Ensuite, lorsque l'on s'est livré à un de ces exercices par trop violents, on sent le besoin de se reposer un peu. On s'arrête sur la rive orientale du ruisseau, qui serait décoré du nom de grosse rivière dans nos pays, et, pour se reposer, on se livre à la distraction de la chasse, car ces forêts immenses sont fort giboyeuses. On y trouve le sanglier, le cerf et même l'élan, comme dans un roman de Cooper. Les oiseaux ne manquent pas ; mais généralement, les chasseurs ne veulent pas perdre leur poudre en tuant des moineaux ou des passereaux, qui ne représentent pas grand'chose, soit dans la marmite, soit à la broche. Sur les bords du lac Lindeman, nous avons fait une chasse heureuse, nous nous sommes procuré quelques grosses pièces, qui ont

été rôties au bénéfice de toute la troupe et nous nous sommes bien franchement régalés. Car, depuis notre passage à Chilkoot, nous vivions de légumes que nous avions fait cuire avec les viandes, dont nous nous étions alors délectés.

Dans les premiers temps de l’exploitation des placers du Klondike, les voyageurs se contentaient de construire, avec les arbres de la forêt, de grossiers radeaux sur lesquels ils se hasardaient avec une héroïque imprudence sur les torrents les plus impétueux. Aujourd’hui, l’on a fait un premier pas dans la voie du progrès : l’on a établi un chantier de construction de canots que l’on vend aux caravanes pour descendre les rapides et les derniers lacs, dont le plus important est le lac Lebarge. L’histoire de ce dernier mérite d’être rapportée en détail.

On sait que le câble qui réunit Terre-Neuve à Valentia fut posé une première fois en 1857, mais qu’après avoir fonctionné pendant quelque temps, le courant fut interrompu par suite d’un accident qui fit douter de la possibilité de la réussite. La nécessité d’une communication télégraphique entre l’Europe et les États-Unis est si grande, qu’une compagnie résolut de tenter l’opération à l’aide d’une ligne terrestre qui traverserait toute l’Amérique du Nord en tournant par le Canada, qui réunirait les diverses îles Aléoutiennes et qui desservirait, en passant, toute l’Asie. Cette compagnie hardie n’était autre que la Western Union, et le lac Lebarge était le point extrême atteint par son réseau, lorsque le succès du second câble fit interrompre les travaux. On donna à ce bassin lacustre, qui possède

une certaine importance, le nom du chef de l'expédition télégraphique ainsi arrêtée en pleine activité. Tout n'est qu'heur et malheur dans l'histoire des conquêtes de la civilisation !! En effet, si le Great Eastern avait échoué dans son admirable entreprise, l'extraordinaire tentative de la Western Union aurait certainement réussi ! Si la grande voie télégraphique des deux mondes avait passé dans ces régions, qui peut douter que l'or qui y abonde aurait été découvert il y a bientôt trente ans !

III

LES RAPIDES

Le chantier singulier où l'on construit les barques se déplace avec les saisons ; lorsque le lac Lindeman est encore gelé, comme il l'était lors de mon passage, il se trouve sur la rive orientale. Au contraire, lorsque la saison rigoureuse a commencé, on l'érige sur la rive occidentale du lac Bennett.

Les charpentiers ont leur tâche extraordinairement simplifiée par la présence d'une scierie mécanique mue par un cours d'eau qui ne se prend jamais et cet établissement livre à un prix très raisonnable les planches toutes débitées. Il y a toujours en chantier un certain nombre de canots de deux ou trois modèles, de sorte que les voyageurs n'ont pas longtemps à attendre, à moins d'une affluence extraordinaire absolument impossible à prévoir. Ces barques sont d'une construction très sommaire, ce qui n'offre pas de graves inconvénients, car, en général, elles ne servent qu'une fois.

Quelquefois, on les établit d'une façon beaucoup plus sérieuse ; alors elles sont infiniment plus chères ; c'est ce qui s'est passé lors du passage de l'expédition de M. Harold B. Goodrich, explorateur envoyé par le Geological Survey des États-Unis, et qui a passé quelques jours seulement avant nous. La barque construite ainsi sur les bords du lac Lindeman servit à ce savant et à ses compagnons pour faire une campagne de plusieurs mois, pendant lesquels ils parcoururent un grand nombre de milliers de kilomètres. Ils visitèrent les divers établissements miniers du Yukon, y compris celui de Tanana, où le principal propriétaire est un Indien qui est en passe de devenir millionnaire, et que l'on peut considérer comme définitivement acquis à la civilisation. M. Goodrich n'abandonna son bateau qu'au port de Nulato, à 800 kilomètres de la petite ville de Saint-Michel où les vapeurs du Pacifique viennent chercher les voyageurs du Yukon.

Mais quoique le *Skookim* ait rendu les services scientifiques les plus essentiels à cette expédition scientifique, qui confirma toutes les assertions des géologues anglais, il y a mieux à faire. Il est à désirer que chacun de ces lacs soit, lorsque la glace est fondue, parcouru par un petit bateau à vapeur, et qu'il en soit de même des cours d'eau dans lesquels la navigation est possible dans les deux sens. Ce progrès, qui ne demanderait pas de capitaux considérables, sera probablement l'œuvre de la compagnie qui s'occupe en ce moment de la construction du chemin de fer de la passe Blanche. En effet, il en sera, personne ne songerait à le nier, le complément tout à fait indispensable.

Notre barque était assez bonne, et elle nous rendit d'immenses services parce que nous ne reculions pas devant le travail nécessaire pour la calfater chaque fois que nous venions de la mettre sur des patins ou des rouleaux, pour traverser un isthme. Ces manœuvres barbares étaient bonnes à l'époque où l'on enfermait Salomon de Caus à Bicêtre avec les fous, parce qu'il voulait trouver une source d'énergie dans la force expansive de la vapeur d'eau. On eût admiré toutes ces combinaisons, alors que Lasalle lançait le *Griffon* sur le lac Érié, mais ce serait à la honte du siècle qu'elles se prolongeassent pendant une année encore dans l'âge de la vapeur et de l'électricité !

Ces barques sont conduites d'une façon en général fort simple, à la godille ou même à la perche, car nulle part il n'y a beaucoup d'eau. Il est rare que l'on ait besoin de jouer de la rame, ce qui est heureux, parce que la plupart du temps les mineurs ne sauraient s'en servir que maladroitement. De ce côté, nous n'étions point à plaindre, car l'un et l'autre, *Pard* et moi, nous savions manier passablement de l'aviron. J'ai même un flair de pêcheur assez distingué qui me permit de harponner un très gros saumon, pendant que nous descendions un creek dont l'eau était tout à fait limpide.

Peu de temps après cette capture, qui nous procura un excellent dîner, auquel participèrent nos amis, nous arrivâmes au lac Mud, ce qui en français veut dire lac Boue. Jamais lac ne fut mieux nommé. En effet, c'est une espèce de marais où l'on rencontre, par surcroît de mauvaise chance, une forêt d'herbes aquatiques. Il ne possède point de courant ; c'est sans doute à cette cir-

constance qu'il faut attribuer la corruption de ses eaux et le nombre infini de moustiques qui en sortent et qui infestent le voisinage dans toutes les directions.

Les moustiques sont la plaie d'Alaska pendant la belle saison. Leur présence empoisonne des paysages qui sont véritablement charmants lorsqu'un soleil d'été les anime, et qui se trouvent supérieurs à ceux de Norvège. Les fleurs sauvages, les mousses et les lichens abondent et donnent aux forêts un air de fête qu'elles prennent avec une rapidité qui tient du prodige. Mais le farouche moustique, acharné à la persécution de sa proie humaine, empêche de les admirer en paix.

Il est d'autant plus à redouter dans les environs du lac Mud, que, lorsque l'on se rend au Klondike, on néglige presque toujours de se pourvoir de moustiquaires, et, pour ma part, j'ai été cruellement puni d'avoir omis cette précaution. *Pard*, qui, sans doute, avait la peau plus dure que la mienne, ne se plaignait nullement, mais moi, je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit. J'avais beau me mettre la tête sous la couverture dont je m'enveloppais, les moustiques découvraient toujours le moyen de s'y glisser.

Les divers lacs de cette partie occidentale du Dominion ne sont, en général, que des fleuves dont les lits se sont élargis et dans lesquels l'eau n'a qu'une très faible profondeur et coule très lentement. Mais il n'en est pas de même dans la Grande Gorge, où nous arrivâmes très peu de temps après nous être tirés de ce maudit lac Mud. La violence du courant est d'autant plus formidable que ces rapides sont semés d'îles boisées. Chaque année, nombre de ces arbres sont

déracinés et entraînés par les eaux, lorsqu'elles sont hautes. Ils sont arrêtés dans les coudes de la rivière et sont souvent au-dessous du niveau du fleuve ; le bouillonnement spécial qu'ils produisent se confondant avec le bouillonnement général, il n'y a pas moyen de s'apercevoir de leur présence. Si une barque les rencontre, elle est percée de part en part, et ceux qui la montent sont infailliblement perdus. C'est ce qui a failli m'arriver, parce que, confiant dans mon habileté nautique, j'avais négligé de prendre un pilote indien. Je n'ai jamais couru de plus grand danger, et je frémis encore quand je pense aux angoisses que j'éprouvai dans cette descente échevelée.

Les vagues constituent à elles seules un danger terrible, car elles remplissent infailliblement une barque trop chargée. Bien des fois, les voyageurs sont obligés de sacrifier une partie de leur cargaison pour éviter de tout perdre en embarquant une lame un peu sérieuse. Il n'est guère de passage de caravanes où l'on n'ait à déplorer quelque accident de ce genre. Nous avons eu un bateau coulé, heureusement près du rivage et dans un endroit où il n'y avait pas assez d'eau pour perdre pied.

Cet endroit périlleux est un de ceux dont l'amélioration est le plus difficile. Pour se rendre compte de ce qu'il y aurait à faire, il faudrait une inspection soigneuse du district, mais je n'avais ni le temps ni les moyens de me livrer à un pareil travail. Nous étions arrivés au sud du lac Lebarge, et, croyant que tous nos maux étaient finis, nos compagnons n'auraient pas voulu s'arrêter pendant un jour, quand il

se serait agi d'une découverte essentielle à l'avenir de la vallée du Yukon. Personne ne va au Klondike avec l'intention de s'y établir, mais avec la ferme résolution de n'y séjourner que le moins de temps possible.

La plupart de nos camarades allaient au Klondike avec une pacotille, dont la valeur devait au moins tripler. Mais aucun n'avait l'intelligence d'avoir pour objectif la fondation d'une maison de commerce. Ceux qui avaient l'intention de chercher des claims voulaient commencer par louer leurs services pendant la belle saison, afin de prendre langue et de s'initier aux méthodes de travail usitées dans le pays.

Avec le prix où est la main-d'œuvre, chaque jour d'avance que l'on gagnait sur la durée moyenne du trajet représentait un bénéfice de 15 à 20 dollars. Nous étions en bonne posture pour arriver sans encombre ; aussi jamais la caravane n'avait-elle été aussi gaie que lors de l'embarquement sur le lac Lebarge.

La navigation n'y est pas difficile, généralement ; on descend presque sans avoir besoin de manœuvrer un long couloir admirablement pittoresque. Ce défilé a été taillé par les glaces entre deux roches excessivement hautes, l'une à l'orient et l'autre à l'occident, car il est dirigé à peu près suivant le méridien. Mais l'entrée septentrionale est beaucoup plus large que celle du sud, de sorte que le vent du pôle y soulève de véritables tempêtes. Nous étions au milieu de la route, lorsque la bise se mit à souffler avec impétuosité. La marche de la caravane s'en trouva interrompue pendant tout ce temps ; on ne put la reprendre que lorsque le vent se calma. Si nous n'avions pas trouvé une roche très éle-

vée, qui faisait faire un détour brusque au lac et qui nous abritait complètement, nous étions peut-être tous perdus, ou, du moins, nous ne nous en tirions qu'avec de terribles avaries.

Pendant ces deux mortelles journées, notre position fut pitoyable, nous traversâmes vraiment des transes mortelles, car si un remous du fleuve avait agité nos frêles embarcations, elles se butaient sur les récifs dont nous étions environnés. Nous étions entassés dans une petite crique, aux pieds de falaises absolument verticales, sur lesquelles il était impossible de grimper. Le lac Lebarge conduit directement dans la rivière Lewis, un des principaux affluents du Yukon. Après avoir franchi les rapides de Rink qui n'ont rien de particulièrement redoutables et qu'un steamer ordinaire remonterait facilement, nous sortons de la rivière Lewis pour entrer dans le Yukon. C'est au confluent de cette rivière et du Yukon que se trouve le Fort Selkirk, qui, comme on le sait, est le premier établissement européen construit dans ces régions si longtemps dédaignées. Aujourd'hui, ce fort est complètement abandonné.

Les villes, ou plutôt les camps, ornés de quelques cabanes en planches, que l'on décore du nom de villes, n'ont pas une existence bien longue dans ce pays. Celle de Fort Miles, qui était célèbre avant la découverte du nouvel Eldorado, est complètement déserte en ce moment. La ville du Cercle, que l'on a ainsi nommée parce qu'on la croyait sous le cercle polaire dont elle n'est distante que d'un degré, ne vaut guère mieux. Si on ne l'a pas complètement désertée, c'est que les vapeurs du

Yukon y passent, en remontant le grand coude, dans la belle saison, pour revenir chargés d'or, ou pour aller au Klondike avec leur cargaison de victuailles et d'approvisionnements.

Le Yukon est certainement le fleuve le plus majestueux que j'aie jamais vu. Ils n'exagèrent rien, les géographes qui le mettent au-dessus du Nil et du Mississippi. Comme il était obstrué par les glaces dans le nord, et que la fonte avait commencé dans le Sud, il était encore rapide, et ses eaux faisaient entendre une sorte de rugissement ; on aurait dit un tigre réclamant sa proie. Aussi n'étions-nous que médiocrement rassurés en suivant ce cours, et nous sentîmes un grand soulagement lorsque nous arrivâmes à Dawson.

Servant en quelque sorte de port à la vallée de Klondike, Dawson n'est pas exposée à éprouver le sort des villes dont nous avons raconté la décadence. Elle est au contraire en pleine prospérité.

Elle s'étend sur une vaste plaine presque au niveau du fleuve, sur la rive gauche du Klondike et sur la rive droite du Yukon. Elle est à quelques kilomètres seulement d'un fort de création beaucoup plus récente que le Fort Selkirk, et que sa prospérité a fait radicalement abandonner, par suite d'un effet économique dont il est extrêmement facile de se rendre compte. En effet, les forts de ces régions lointaines ne sont pas destinés à protéger des colons qui n'existaient pas, et dont on ne soupçonnait pas que la présence serait un jour possible. Les sauvages qui parcourent le pays ne sont pas, en effet, animés de passions brutales et sanguinaires comme les tribus africaines ou comme les Sioux des montagnes

Rocheuses. Ils ont le caractère paisible et docile des Esquimaux. Les forts sont plutôt des lieux d'échange, de commerce et de repos, comme des caravansérails dans les pays orientaux. Quand les transactions se portent ailleurs, les forts n'ont plus de raison d'être, et on les laisse tomber en ruines.

La ville de Dawson est entièrement bâtie, ou, pour parler plus exactement, campée sur le territoire appartenant au géologue dont elle porte le nom, et qui est destiné à faire une rapide fortune. Il deviendra rapidement millionnaire, quelque modeste que soit la rente qu'il exige des gens qui occupent une partie du domaine auquel sa science a donné une valeur réelle[1].

C'est là que réside le magistrat qui depuis quelque temps représente officiellement le gouvernement canadien, et qui a la disposition d'une force armée, composée par un détachement de police montée. C'est un corps formé d'hommes magnifiques, très disciplinés, dont le gouvernement anglais est excessivement fier, et qui ont figuré avec honneur dans le défilé des troupes coloniales, offert à la population de Londres, lors du Jubilé de diamant de la reine. Mais la plupart de ces soldats canadiens ont dû se rendre à leur garnison par le territoire américain ; pour qu'on ne leur refuse point passage, ils ont dû se présenter sans armes, comme de simples voyageurs, et sans être officiellement sous la conduite de leurs chefs. Au point de vue administratif comme au point de vue commercial, le territoire du Klondike est dans une position précaire, dont le gou-

---

[1] C'est en réalité Joseph Ladue (1855-1901), ancien prospecteur, qui fonda Dawson City. (N. D. É.)

vernement fédéral du Dominion est le premier à se rendre compte. Il ne néglige rien pour faire cesser cet état de choses le plus rapidement possible.

IV

LA POSITION AU KLONDIKE

Le magistrat du Klondike est un jeune Canadien français, qui a fait ses études à Paris, et appartient à la famille de Garneau, le grand historien du pays. Lorsqu'il a su qui j'étais, il m'obligea d'accepter l'hospitalité dans la maison où il avait passé l'hiver, tant bien que mal, car sa figure pâle et amaigrie portait la trace des souffrances qu'il avait éprouvées, quoiqu'il ne manquât de rien. Il tint à m'accompagner lui-même au campement de mineurs que l'on voit à Dawson, et où tous nos compagnons se rendirent pour vendre leur pacotille et pour s'engager, ce qui ne fut pas long, car on attendait le dégel d'un moment à l'autre.

Ce brave jeune homme, qui ne veut pas passer un second hiver dans ce pays infernal, m'a donné une foule de renseignements que je résume rapidement et dont j'ai pu reconnaître la rigoureuse exactitude.

« Le Klondike reçoit lui-même un grand nombre d'affluents, dont les noms sont connus en Europe, tels que le Bonanza, l'Eldorado, etc., etc., et sur les bords desquels on a trouvé également de l'or, soit en paillettes, soit en gros grains. Tout ce que l'on ramasse provient de la décomposition des roches, dans lesquelles l'or se trouve infiltré en quantité prodigieuse.

Ces roches, dont le gisement est encore inconnu, ont donné naissance à tous ces débris si précieux par suite de l'action du temps.

« C'est sur le gisement de ces bancs de quartz qu'il faudrait mettre la main, pour les briser avec les moulins mécaniques que l'on possède, et ne pas se contenter d'une exploitation primaire et sommaire comme celle à laquelle on se livre actuellement.

« Mais personne ne connaît le secret de la nature. Aucun prospecteur n'a pu deviner la place où se cachent les trésors si gros des *Mille et une nuits*, et dont la découverte modifierait peut-être le régime économique du monde entier.

« Toutefois, il y a déjà un progrès notable dans les procédés d'exploitation.

« En 1896, lors de la découverte, on n'exploita le sol aurifère que pendant la belle saison. En effet, c'est la seule dans laquelle on a de l'eau à profusion pour laver les sables dans de longues rigoles.

« Mais on n'a pas complètement perdu son temps ; l'hiver de 1897, en effet, on a travaillé avec assiduité à préparer l'ouvrage pour la saison d'été. Le travail ne s'arrêtait que lorsque la température descendait à 40° au-dessous de zéro. On faisait dégeler le sol en allumant de grands feux, et l'on ramassait les cendres mélangées de sable que l'on mettait en tas. Ce sont ces meules de détritus, de *dirt*, que l'on se disposait à laver avec une activité sans pareille aussitôt qu'on avait de l'eau. Ces meules de *saletés* (c'est le nom qu'on leur donne) renfermaient encore, lorsque je suis arrivé, les

sommes immenses que l'on a rapportées à Vancouver, généralement par les vapeurs de la ligne du Yukon.

« Ce procédé primitif a été imaginé par les Russes, et c'est celui qui est en usage de temps immémorial dans tous les placers d'Alaska. On creuse ainsi de proche en proche, on enlève la terre mélangée de cendres, jusqu'à ce que l'on arrive à mettre à nu la roche vive, à laquelle il n'est plus possible de s'attaquer, car ce n'est pas la gelée qui rend solide la couche à laquelle on arrive, c'est sa nature pierreuse. Du reste, il n'y a pas intérêt à pousser plus loin les investigations, car l'or ne se trouve pas dans cette roche de formation quaternaire ; la géologie nous enseigne qu'il est inutile de l'y chercher.

« Appartenant au Dominion, la vallée du Klondike est assujettie aux lois minières votées par le Parlement d'Ottawa, et ses règles sont beaucoup plus sages que celles qui sont en vigueur dans les placers de Californie.

« Le gouvernement prélève un droit de 10 % sur le travail des mines, ce qui a pour effet de hâter la fermeture des mines pauvres. Mais cette taxe permet à l'État d'exécuter tous les travaux nécessaires pour le bien des exploitations qui méritent d'être continuées, car ces revenus ne doivent pas entrer dans le budget général de la confédération. C'est dans les mines et pour les mines qu'ils doivent être dépensés.

« Cette taxe permet d'établir une force publique pour faire respecter la propriété des claims et pour empêcher les empiètements. Aussi nombre de concessions ont-elles déjà changé de mains. Telle qui a été vendue pour la première fois 100 dollars par un mineur qui s'en

allait à Vancouver après fortune faite, a été revendue 100.000 trois mois après.

« Lorsque les compagnies minières d'Europe et d'Amérique s'établiront dans le pays, elles devront consacrer une partie de leur capital ou de leurs achats à l'acquisition des mines déjà en exploitation, et qu'elles mettront en valeur avec les procédés scientifiques qui n'ont point encore paru dans ces vallées.

« Mais une exploitation régulière suppose une installation dans laquelle il faut tenir compte de la situation tout à fait anormale d'une contrée qui ne produit absolument rien, et où l'on a besoin de toutes les ressources de la civilisation pour lutter contre un climat dont la rigueur est inouïe.

« Les forêts où l'on va chercher le bois se reculent de plus en plus, par tous les abatis que l'on pratique d'une façon déréglée. Heureusement l'on a découvert des mines de charbon à 200 kilomètres environ. Mais ces mines, il faut les exploiter, et de plus construire un chemin de fer, pour apporter le combustible dans la vallée.

« Il existe, à quelque distance dans les plaines, du côté sud, des terres fertiles que l'on peut utiliser pour une production agricole, en même temps intense et variée.

« Aucun obstacle ne s'oppose à ce que des récoltes abondantes ne soient faites à la fin d'un été très court, mais dans lequel intervient la lumière du soleil de minuit. Malheureusement les champs sont encore en friche, et l'on ne voit pas venir les agriculteurs qui

pourraient labourer, semer, et recueillir le fruit du travail combiné de l'homme et de la nature.

« Jusqu'ici, me dit le magistrat, je ne vois arriver au Klondike que des mineurs. Si l'on en excepte la Compagnie du commerce d'Alaska, nous n'avons pas de fournisseurs ; c'est le nombre des chercheurs d'or qui augmente dans une proportion inquiétante, alarmante.

« Le gouvernement canadien a bien compris l'immense part de responsabilité qui lui incombe. Il a fait les plus grands efforts pour opposer à cette invasion une digue, celle de la raison. Il a multiplié sous toutes formes les avis qu'il a donnés aux émigrants. Il les a prévenus que, par suite d'une agglomération hors de proportions avec les ressources en vivres et en combustibles, ils couraient au-devant d'une mort certaine, la plus cruelle de toutes, le froid et la faim ! Malheur à ceux qui se laissent emmener dans la vallée du Klondike sans avoir à leur disposition les moyens matériels pour lutter contre les ennemis qui ne pardonnent pas ! Leur sort serait moins terrible s'ils se laissaient séquestrer dans une cave, comme ces fanatiques qu'une main criminelle retranche du nombre des vivants ! »

Ces avis répétés sous toutes les formes n'ont pas arrêté ce torrent de gens avides, qui, de tous les points du globe, se précipitent vers la région où l'on ramasse des pépites d'or dans les champs. Je frémis pour l'avenir en voyant ce qui s'est passé depuis cette instructive conversation.

À la fin du mois d'août, les mineurs qui se trouvaient au Klondike ont pris l'alarme en voyant que le

flot ne s'interrompait pas. Tous ceux qui avaient de la poudre d'or ou des dollars se sont précipités sur les magasins de la Compagnie d'approvisionnements. Les uns dans le but de faire leurs provisions d'avance, les autres avec l'intention de spéculer sur la misère publique, en accaparant à leur profit une portion des marchandises en magasin. Mais la compagnie était prévenue et refusa d'exécuter les livraisons qui lui furent demandées. On afficha dans les comptoirs un avis déclarant qu'on ne donnerait des provisions pour l'hiver de 1897 qu'aux anciens habitants du pays, c'est-à-dire à ceux qui avaient passé déjà celui de 1896. Quant aux autres, on ne leur vendra des rations qu'au jour le jour jusqu'à l'épuisement des denrées, ce qui ne tardera pas.

Cette annonce produisit les effets désirés. Un grand nombre de mineurs, effrayés de la perspective qui se dressait devant eux, prirent le parti de profiter des derniers vapeurs et des derniers convois de terre pour retourner à Vancouver, quitte à revenir l'année prochaine.

Les avis du gouvernement canadien furent répercutés par les agents des États-Unis à Juneau et à Dyea. Il survint un orage de neige qui rendit pendant quelque temps la passe de Chilkoot et la passe Blanche complètement impraticables. La foule qui attendait que la marche devînt possible prit peur et se dispersa.

Les vapeurs du Yukon qui arrivèrent à Saint-Michel déclarèrent qu'ils ne prendraient plus de voyageurs et consacreraient tout le fret de leurs derniers voyages à transporter des provisions. En même temps, les capi-

taines des steamers de Victoria déclarèrent qu'ils ramèneraient gratis à Vancouver les passagers qui n'avaient pu continuer leur route.

En agissant de la sorte, on diminua le nombre des bouches qui resteront emprisonnées au Klondike, où l'on possède un actif alimentaire que l'on évalue à 4.000 rations, nombre moindre que celui sur lequel on avait calculé, et que des sinistres ont déplorablement diminué. En effet, un grand steamer chargé de vivres s'est perdu sur les récifs du Yukon. Un autre, dont on ignore le sort, n'est point arrivé, et il est certain que l'on n'en entendra plus jamais parler.

Il est probable que des efforts seront tentés cet hiver par la passe Blanche, dès que les grands froids se seront déclarés, pour amener des provisions à cette population d'affamés. Des guides indiens et des trappeurs, avec des équipages de chiens et de traîneaux, tenteront de venir en aide à ces opulents meurt-de-faim, qui apprennent à leurs dépens que la richesse est loin de constituer le bonheur ! On peut espérer que des hommes endurcis, habitués à résister au froid, triompheront d'une température polaire à une époque où il n'y aura probablement que les torrents du Grand Rapide qui ne soient pas gelés à fond. Mais le lac Lebarge et le Yukon lui-même seront une masse solide de glaces sur laquelle des émules de M. Nansen pourront traîner les vivres sauveurs avec une vitesse inconnue en été.

Une situation aussi nouvelle demande des remèdes nouveaux.

Un aéronaute américain a proposé de charger un ballon de vivres et de partir de Juneau un jour où le vent soufflera dans la direction du Klondike. L'entreprise n'est pas folle, si ce praticien (ce dont je doute beaucoup) est assez habile pour exécuter rapidement la descente vers le point qu'il choisira, et pour choisir son point d'atterrissage de manière à se dégager avec ses traîneaux et les chiens qu'il doit emporter dans sa nacelle. Il faut aussi qu'il soit habitué à marcher sur la glace par un froid terrible, sans autre lumière que celle de la lune, car celle du soleil est si faible et de si courte durée qu'elle ne peut rendre aucun service. Il a besoin de toutes les qualités qui ont été indispensables à M. Andrée et à ses deux intrépides compagnons pour échapper à la mort, s'ils ont réussi à le faire ainsi que nous l'espérons[1].

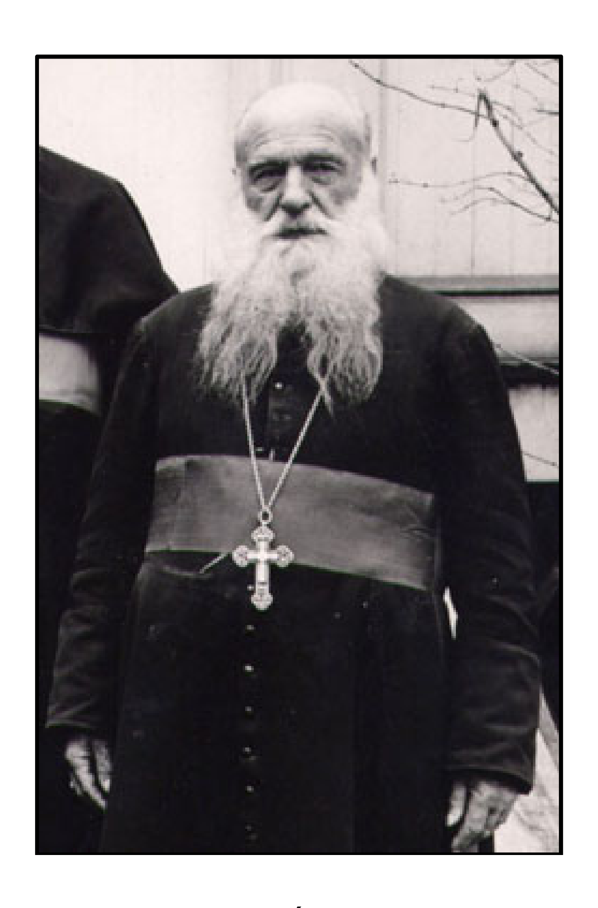
Les derniers individus qui aient franchi à ma connaissance la passe de Chilkoot sont des chasseurs qui se rendaient au Klondike avec des traîneaux et des chiens. Leur but est d'aller poursuivre le gibier dans les forêts éloignées de la vallée, dont les environs, à 100 kilomètres à la ronde, ont été dépeuplés. Nul doute que la spéculation à laquelle ces hommes hardis et adroits vont se livrer ne soit des plus fructueuses. J'espère que leur flair de chasseur leur permettra de rapporter quelques ours dont la dépouille se vendra certainement au poids de l'or. Mais malgré l'espérance d'un si bon re-

[1] L'ingénieur suédois Salomon August Andrée (1854-1897) tenta d'atteindre le pôle Nord en ballon à hydrogène. Celui-ci s'abattit trois jours après son décollage, en juillet 1897. Andrée et ses compagnons parvinrent à survivre dans les glaces jusqu'au mois d'octobre, mais le sort de l'expédition ne fut connu, et ses restes retrouvés, qu'en 1930. (N. D. É.)

tour, je suis heureux d'avoir déserté la vallée. Ce n'est pas sans un affreux serrement de cœur que j'ai abandonné tant de braves gens, qui n'avaient pu ou voulu revenir vers des climats moins affreux. Que j'ai plaint les pauvres femmes qui ne voulaient ni ne pouvaient se séparer des objets de leur amour ou de leur affection… Car j'ai retrouvé cette jeune Écossaise dont les métis de Chilkoot m'avaient dépeint, sous des traits si charmants, la grâce et la beauté ! Elle a déjà éprouvé des aventures terribles, dont elle m'a fait confidence. Que lui arrivera-t-il si elle doit passer l'hiver au milieu de cette population affamée ?

Mais ne faut-il pas que les destins s'accomplissent et que l'humanité s'empare *per fas* ou *per nefas* de l'universalité du globe que les conquêtes de l'électricité ou de la vapeur ont rendu beaucoup trop étroit pour notre indomptable attente ?





Monseigneur Émile Grouard.
Provincial Archives of Alberta.

EXCURSIONS APOSTOLIQUES

AU PAYS DE L'OR

Par Monseigneur Émile GROUARD[1]

(Janvier 1898)

Projet d'excursions apostoliques. — Une flottille mystérieuse. — Les Mines du Klondike.

APRÈS avoir, durant l'été de 1897, descendu et remonté le fleuve Mackenzie avec notre petit vapeur, le *Saint-Alphonse*, j'étais rentré, vers le milieu du mois d'août, à la mission de la Nativité, sur les bords du lac Athabasca. J'avais l'intention de retourner à la mission de la Providence avant la prise des glaces et d'y passer l'hiver, me proposant de visiter de là les missions Saint-Michel du Fort Raë et Saint-Raphaël du Fort des Liards.

*
* *

Après avoir mis ordre à mes affaires à la mission de la Nativité, je me préparais à partir le 1er septembre avec M. Camsell, *chief-factor* de la Compagnie de la baie d'Hudson, pour le district du Mackenzie. Tout à

[1] Vicaire apostolique de l'Athabasca-Mackenzie, évêque titulaire d'Ibora.

coup, nous vîmes une flottille traverser le lac Athabasca. C’étaient de grands bateaux chargés de monde. Qu’est-ce que cela veut dire ? Nous pensions tout d’abord que c’étaient de nouveaux commerçants qui venaient faire concurrence à la compagnie pour la traite des fourrures.

Cependant, voyons quels sont les passagers que nous amène la flottille présentement abordée à notre côte. Ce sont des Canadiens anglais, quelques Français, des Yankees de Chicago, de New York, même on y voit des Irlandais, des Allemands, des Italiens.

Il faut vous avouer que pour des gens du Nord accoutumés à une routine monotone, à une solitude presque complète, cette apparition subite de tant d’étrangers causa une surprise non dégagée de toute inquiétude. Qu’y a-t-il donc dans le vieux monde ? Pourquoi cette invasion dans une contrée jusqu’à présent presque inconnue, déserte, inhospitalière, couverte pendant huit mois de l’année d’une épaisse couche de neige et de glace, où le petit nombre d’humains qui l’habitent ont tant de peine à se défendre contre le froid et la famine ?

Je demande à quelques-uns de ces nouveaux arrivés :

— Où allez-vous donc comme cela ?

— Mais nous allons *miner*.

— Dans quel endroit ? Il n’y a point de mines par ici.

— Mais nous allons aux mines de Klondike !

— Qu’est-ce que cela le Klondike ?

— Mais c'est un ruisseau qui se jette dans le Yukon et où l'on a trouvé de l'or en masse !

— Oh ! vous voulez vous rendre au Yukon ! Pauvres gens, quel chemin prenez-vous ?

— Nous espérons descendre le Mackenzie jusqu'à Peel's River et faire le portage qui sépare de la rivière Porc-Épic[1], laquelle est un tributaire du Yukon.

— Hélas ! vous arrivez, je crois, trop tard pour vous rendre jusque-là.

*
* *

C'est ainsi que nous avons appris la découverte des mines d'or du Klondike. On nous dit qu'un nombre considérable de mineurs s'était dirigé vers ce lieu par la voie de l'océan Pacifique, de Juneau City, Dyea et le fameux Chilkoot Pass. Cette voie était encombrée, obstruée même par la foule et surtout par les masses énormes de colis entassés au pied de la montagne dont il faut faire le portage par le Chilkoot Pass. On annonce même que, les approvisionnements ne pouvant se transporter aussi vite que les hommes, la famine va certainement s'abattre sur la population toujours croissante de la nouvelle ville appelée Dawson City, qui vient de surgir comme un champignon sur les bords du Yukon. On parle de dix mille, vingt mille, trente mille personnes même, qui s'y seraient déjà rendues. Tout cela me semble fantastique. Je m'imaginerais volontiers que tout le monde a perdu la tête, si je ne savais la

[1] Rivière Porcupine. (N. D. É.)

puissance de cette passion si bien désignée par le poète latin : *auri sacra fames*. On va même jusqu'à prédire qu'avant un an, le nombre des mineurs s'élèvera à plus de cent mille. Ce qui me touche et m'émeut dans cette affluence invraisemblable, c'est que les terrains aurifères vers lesquels elle se porte, sont situés dans la partie de mon vicariat la plus déserte jusqu'à ce jour et la plus inabordable.

Conséquence pour le vicariat de la découverte des mines. Départ avec la flottille des mineurs. Peur et méprise.

Quand je fus nommé évêque de l'Athabasca-Mackenzie, les bons pères jésuites avaient poussé vigoureusement leurs entreprises apostoliques et étaient parvenus bientôt aux frontières de l'Alaska, où des mineurs yankees se portaient en si grand nombre. Ils me firent demander alors l'autorisation d'exercer le saint ministère, si, dans leurs courses, il leur arrivait d'entrer dans mon vicariat ; je la leur accordai bien volontiers.

Cela me permet d'espérer qu'ils assisteront les mineurs catholiques qui se trouvent à leur portée ; mais cela ne me dispense pas de l'obligation où je suis placé de fonder de nouvelles missions dans le haut Yukon où, si l'on dit vrai, des gens de toutes nations vont se jeter par centaines de mille. Hélas ! voyez donc la position du pauvre vicaire apostolique d'Athabasca-Mackenzie qui, jusqu'à présent, n'avait à évangéliser que quelques tribus sauvages, errantes dans cette vaste contrée, et qui, tout à coup, se trouve en face d'une invasion que

je serais presque tenté de comparer aux invasions des barbares en Europe, au IVe ou au Ve siècle de notre ère.

Je crains pour nos néophytes le contact de cette population blanche de peau, mais malheureusement plus ou moins noire dans l'âme et qui leur communiquera des idées et des vices dont ils sont encore exempts, grâce à leur éloignement des soi-disant progrès de la civilisation. Et puis, parmi cette foule de mineurs, il y aura sans doute une bonne moyenne de catholiques qui auront besoin de secours spirituels et que le bon Dieu attend peut-être là dans son miséricordieux dessein. Un grand nombre n'y fera pas fortune, mais y trouvera certainement des misères inattendues et la mort. La faim et le froid y feront bien des victimes, car le climat est affreux, le pays ne produit rien, l'hiver y dure huit mois et plus. Bref, il faudra que le dévouement des missionnaires s'élève au plus haut degré d'héroïsme pour égaler les besoins des malheureux que la passion de l'or aveugle et entraîne vers ces régions polaires.

Il me faudra, dès l'été prochain, envoyer là au moins deux prêtres. Je trouverai ces hommes au cœur apostolique, et j'espère que la charité catholique me viendra en aide pour une œuvre si urgente, qui me prend par surprise et me trouve dépourvu de toute ressource. Mais je reviens à mes moutons, c'est-à-dire à mon départ du lac Athabasca, le 1er septembre.

*

*   *

La flotte des mineurs nous accompagna jusqu’aux rapides du Fort Smith. Le *Saint-Alphonse* a été tiré de l’eau et repose en lieu sûr jusqu’à l’été prochain. Le *Wrigley*, steamboat de la compagnie, est à l’ancre et n’attend que M. Camsell pour appareiller. Je m’embarque avec ce monsieur qui se montre très aimable envers moi. Cinq bateaux de mineurs se sont hâtés de franchir les rapides et demandent avec instance de se faire remorquer par le *Wrigley*. La traversée du Grand lac des Esclaves les inquiète à bon droit, ils pourraient y perdre beaucoup de temps, tandis qu’avec le steamboat, ils auront la chance de passer rapidement. M. Camsell se rend à leur désir, moyennant une rémunération équitable, et nous voilà lancés à toute vapeur, entraînant après nous cette longue file de bateaux.

Nous eûmes plusieurs jours de retard occasionné par les vents sur le lac des Esclaves, et nous arrivâmes à la Providence, le 14 septembre, au milieu d’une bourrasque de vent et de neige des plus violentes. Des sauvages campés le long du Mackenzie, ayant vu passer le steamboat, suivi de ce long chapelet de bateaux, en sont effrayés. L’un d’eux accourt à la Mission, en faisant, prétend-il, un acte de courage héroïque.

— C’est sans doute une armée qui vient s’emparer du pays, disait-il ; … quand même je devrais y laisser ma peau, il faut que j’aille voir ce que c’est, et je suis venu.

Je le rassure en lui apprenant que ce sont des mineurs en route pour le Yukon.

Il se met à rire et demande si la nouvelle est sérieuse ; il a peine à croire que des gens sensés viennent de si loin pour se rendre dans un pays perdu et y ramasser de la poussière jaune ; mais il est heureux de savoir que ni lui ni les siens n'ont rien à craindre de ces hommes.

À la Mission tout le monde est ébahi en apprenant la découverte des mines du Klondike et la foule de gens qui viennent comme une trombe fondre sur ce pays.

Provisions d'hiver. — La pêche d'automne.
Hiver précoce. — Au milieu des glaces.
Détresse des mineurs.

Mais des intérêts plus pressants attirent notre attention. Il faut organiser la pêche d'automne, d'où nous tirons notre subsistance pour nous-mêmes, les sœurs et leurs nombreux enfants. Le père Lecorre a déjà désigné les frères qui doivent partir et engagé des sauvages pour équiper le bateau où le poisson sera embarqué. Le père Gourdon doit accompagner les pêcheurs. Nous leur souhaitons bon succès et nous nous occupons de la récolte des pommes de terre, car la mission de la Providence a l'avantage de cultiver d'assez grands jardins. Le temps s'est considérablement refroidi ; il gèle la nuit, mais les jours sont beaux et, durant toute une semaine, nous ramassons nos patates. Tout le monde y met la main, les sœurs et leurs enfants se précipitent à l'ouvrage. Ils sont joyeux à la vue de ces précieux tubercules qui, avec le poisson, feront leur menu de chaque jour. Dieu merci, la récolte est abondante et mise en sûreté avant que le sol soit

durci par la gelée. Il ne reste plus que des navets et des choux de Siam qui, eux aussi, ont fort bien poussé. C'est là une friandise pour nos enfants, comme les pommes pour les jeunes Français. Ils les mangent crus et il faut les voir les croquer à belles dents. Les sauvages ont appelé les navets : *uelseldeli* (ce qui se mange cru) ; ils les aiment beaucoup et le père leur fait un plaisir incroyable quand il peut leur en donner un à déguster.

*
* *

À peine avions-nous fini d'arracher nos navets que la terre est changée en une masse glacée que les pioches ne peuvent plus entamer. Tout annonce un hiver précoce ; en effet, à la suite d'un fort coup de vent, le 1er et le 2 octobre, la rivière commence à charrier d'énormes glaçons. Que va devenir la pêche ? Hélas ! dans la nuit du 2 au 3 octobre, tous nos rets sont pris dans la glace. Les pêcheurs se hâtent d'en tirer le plus qu'ils peuvent, une vingtaine environ, et quarante sont perdus, déchirés, entraînés par les glaçons que le vent brise et entasse les uns sur les autres. Justement, des bancs de poissons arrivaient à point et l'on espérait en prendre une quantité suffisante pour l'hiver. Ce coup de froid subit détruit toutes nos espérances. Les rets sont perdus en grande partie, il est impossible de tendre les autres, le poisson se disperse et nous demeurons avec 8.000, au lieu des 20.000 sur lesquels nous comptions.

Depuis trente-six ans que je suis dans le Nord, je n'ai jamais vu l'hiver venir si brusquement, si brutalement et si hâtivement. Les conséquences en sont désastreuses pour notre Mission. La compagnie, les métis et les sauvages ne sont pas mieux traités que nous. Il ne nous reste qu'une ressource pour ne pas mourir de faim : puisque nous n'avons pu faire notre provision en automne, nous serons obligés de pêcher tout l'hiver dans le Grand lac des Esclaves, et les chiens seront employés à charrier le poisson au fur et à mesure qu'on le prendra.

*
* *

En attendant, le Mackenzie charrie les glaçons à pleins bords et, le croiriez-vous, nous voyons une dizaine de bateaux chargés de mineurs descendre le courant, en route pour le Yukon. Pauvres gens ! ils n'iront pas loin comme cela. En effet, le froid continue, le fleuve se bouche et voilà cette flottille prisonnière. Ceux que le *Wrigley* a remorqués sont descendus plus bas, sans doute, mais tous sont arrêtés dans les glaces. Heureusement qu'ils ont des provisions de bouche pour une année et plus. Ils auront le temps d'en consommer une grande partie, car il leur faut huit bons mois avant de pouvoir continuer leur voyage. Leur en restera-t-il assez après cela pour se rendre jusqu'au Yukon ?

Nous apprenons que d'autres les suivent. Et ce qui nous étonne et nous fait nous apitoyer sur ces malheureux chercheurs d'or, c'est qu'ils ne sont même pas

pourvus de chaussures, de mitaines, nécessaires dans ce pays de la neige et du froid. Ils ont tous des poêles dans leurs bateaux que l’on voit fumer comme des steamboats ; ils se pressent à l’entour de leurs feux ou se battent les flancs pour se réchauffer un peu.

Là où les glaces les arrêtent, ils s’en vont à terre et se mettent à couper des arbres dont ils forment des huttes où ils seront à l’abri. Mais ils ne savent pas ce que c’est que nos longs hivers avec 40° au-dessous de zéro ! Laissons-les se caser comme ils peuvent et songeons à nos propres besoins.

Nous avons coutume de faire, après la pêche d’automne, une provision de combustible, car la faim et le froid sont les deux principaux ennemis que nous avons à combattre. Or, nos frères étant retournés à la pêche, il nous reste, au père Lecorre, au père Gourdon et à moi, à les suppléer en allant couper du bois de chauffage. C’est d’ailleurs une tâche que nous connaissons de longue date. Chaque jour nous allons donc dans la forêt, la hache sur l’épaule, et nous prenons un exercice utile et agréable.

La famine au Mackenzie.
Encore les pauvres mineurs.

Tout en exerçant le métier de bûcheron, nous avons soin, en nous rendant au bois, d’examiner la neige et les pistes que les différents animaux y laissent. Hélas ! les lièvres qui pullulaient il y a deux ans ont entièrement disparu ; conformément à la loi établie par la Providence dans ce pays, il y a, en effet, chaque dizaine

d'années une multiplication prodigieuse suivie d'une extinction presque totale de cet intéressant quadrupède. Quelques sujets seulement survivent au fléau qui frappe périodiquement la race et ont mission de la reproduire. Cela demande assez peu de temps, vu leur caractère excessivement prolifique. Ainsi, dans trois ou quatre ans, on pourra déjà compter sur eux comme appoint dans le budget culinaire, mais aujourd'hui ils brillent, comme on dit, par leur absence.

Nos pauvres sauvages en souffrent beaucoup naturellement, car une ressource précieuse leur est enlevée et l'époque où le lièvre disparaît est infailliblement suivie d'une disette générale. Déjà l'hiver dernier, nombre de familles avaient été exposées aux horreurs de la famine, et si la Compagnie de la baie d'Hudson, les traiteurs libres et nos missions n'avaient secouru ces malheureux affamés, la population indigène eût été plus que décimée par le fléau.

Dans tous les pays du monde, la famine est chose affreuse, mais je crois que, dans nos contrées polaires, elle présente un aspect encore plus navrant. Un froid mortel l'accompagne. Ailleurs la nature se montre pour ainsi dire compatissante ; ici elle ferme ses entrailles et n'a plus qu'un visage de glace dans toute la vérité du mot. Oh ! que c'est triste de voir des hommes, des femmes, des enfants engagés dans cette lutte terrible pour l'existence, attaqués de deux côtés à la fois, et par une température de 40° au-dessous de zéro, et par la famine qui ne laisse, comme dernière ressource, qu'un peu de neige fondue ! Eh bien, voilà le sort auquel beaucoup de nos sauvages sont réduits. Je crains fort

que les mineurs du Klondike ne soient eux-mêmes exposés à le partager cet hiver, car il n'est pas possible de leur transporter une quantité suffisante de vivres, rien n'étant prévu ni préparé pour cela, et ils ne trouveront rien dans le pays pour y suppléer. Alors, sans doute, quand on apprendra leurs souffrances, le monde civilisé sera ému de pitié et trouvera moyen de les secourir… Et nos sauvages ne sont-ils pas aussi membres de la grande famille humaine ? Parce qu'ils sont plus misérables, sont-ils moins dignes de compassion ? Les cœurs chrétiens ne le penseront pas et seront touchés, j'en suis sûr, des maux endurés par des frères déshérités.

*
*   *

Pour comble d'infortune, les animaux à fourrure sont aussi en diminution. Les martres si estimées du Nord suivent à peu près la même marche que les lièvres ; les renards vont manquer également, et leurs pistes sont rares. Les lynx seuls courent encore assez nombreux dans les bois. J'ai eu la bonne fortune d'en apporter un pris au collet et nous avons fait festin à ses dépens. La viande en est excellente et nous rappelle le mouton, dont, il est vrai, nous avons perdu le goût depuis longtemps.

———

**Nouvelle excursion apostolique au Fort Raë.
À la mission Saint-Joseph
Retour à la Providence.**

Nous voici au 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception. Le courrier du Fort Simpson est arrivé la veille, ainsi que celui du Fort Raë, et le père Roure, comme je le lui avais recommandé, m'a envoyé un homme avec un attelage de chiens.

Le 9 décembre recommence la série des campements dans la neige, des marches à la raquette, des aventures ou des accidents inséparables d'un voyage d'hiver, et qu'il serait fastidieux de raconter en détail. Le temps ne fut pas plus mauvais que d'habitude et la température fut assez modérée, puisque le thermomètre n'alla pas plus bas que 38° au-dessous de zéro. Mais les chiens n'étaient pas très forts, il fallut les ménager ; de là pour moi la nécessité de jouer des jambes. S'il m'était permis de me vanter, je dirais que je me suis assez bien tiré d'affaire. Ainsi, par exemple, je partis un jour à 3 heures du matin, et je m'arrêtai à 10 heures pour allumer le feu du dîner avant que mes compagnons, hommes et chiens, m'eussent rejoint, et les sauvages de s'écrier : « Ot'iyo naltla ikela, yalt'iy neshe ! » (Mais le grand priant marche en vérité très fort !)

Le 14 décembre, nous étions à la mission Saint-Michel, du Fort Raë.

Raë, qui était regardé comme une sorte de terre promise où coulaient, non le lait et le miel, mais la graisse et les aloyaux, se trouve aussi menacé de la di-

sette. On espère cependant que les caribous finiront par se montrer dans le voisinage. En attendant, le père Roure et le frère Josso me traitent de leur mieux et nous nous préparons aux fêtes de Noël. Une foule de sauvages y viennent de quatre, six et même huit jours de marche. La chapelle et la salle attenante sont pleines, tout le monde chante avec entrain la naissance du Sauveur. Il y a une centaine de communions à la messe de minuit et près de cinquante confirmations à celle du jour. Nos bons « Flancs de chien » ne demeurent pas longtemps auprès de nous, car ils sont à court de vivres et ils s'empressent de retourner auprès de leurs familles qu'ils ont laissées au loin.

*

* *

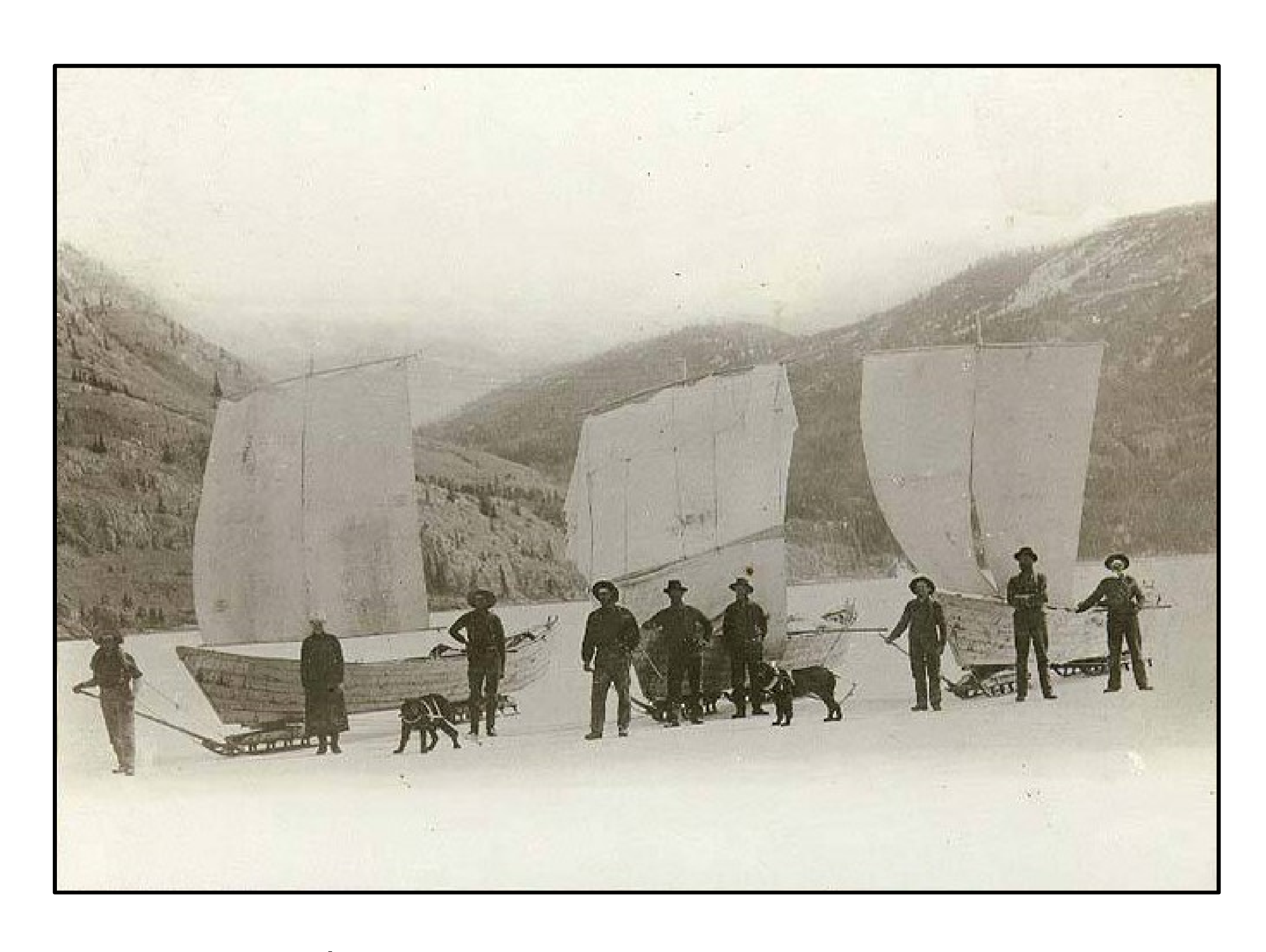
Je passai là trois heureuses semaines, et le 7 janvier, nous partîmes pour la mission Saint-Joseph, située près du Fort Résolution, sur la côte sud du Grand lac des Esclaves. Nous avons eu quelques désagréments en route, la température baissa et nous amena des nuits de 40° centigrades au-dessous de zéro.

Le père Ancel est en train d'achever l'église de Saint-Joseph, dont la construction, commencée depuis plusieurs années, a été retardée par divers incidents très fâcheux. Deux étés de suite, nous avions envoyé du lac Athabasca, où nous avons une scierie à vapeur, quantité de madriers, planches et bardeaux pour cette église. Malheureusement tout cela était allé se précipiter dans les rapides du Fort Smith. Nous dûmes

recourir aux scieurs de long et faire plus de dépenses, mais enfin Saint-Joseph a son église et c'est sans contredit la plus belle du Nord, et je dirai même un petit monument. Que des sauvages l'admirent, cela se comprend, mais des gens civilisés, que la soif de l'or amène dans le pays, sont tout émerveillés de trouver si loin ce qu'ils appellent un chef-d'œuvre d'architecture et de bon goût.

Je me remets en route pour la Providence où, grâce à Dieu, j'arrive sain et sauf vers la fin de janvier. Je me promettais quelques jours de repos avant de partir pour le Fort des Liards quand, le 3 février, un courrier extraordinaire m'apporte une dépêche télégraphique envoyée de Paris le 2 ou 3 octobre dernier et m'invitant à me rendre immédiatement en France pour prendre part à l'élection du successeur de notre regretté supérieur général. Reprenons donc nos raquettes, nous tournant cette fois vers la douce France, notre chère patrie, que Dieu protège toujours !





Traversée du lac Laberge, pris par les glaces, en 1897.

Cliché Frank La Roche (1853-1934).

LES ELDORADOS DU NORD-OUEST CANADIEN

EXCURSION AU MACKENZIE ET AU KLONDIKE

Par Monseigneur Émile GROUARD[1]

(1901)

Départ. — Traîneaux à chiens. — Difficultés du voyage. Les faux *placers* du Grand lac des Esclaves. Commerce de fourrures.

JE viens de faire, dans le Mackenzie et le Yukon, une tournée qui m'a pris neuf mois environ.

Le 3 janvier, nous fîmes nos adieux à la mission et aux bonnes sœurs, ainsi qu'à leurs 65 enfants, et nous partîmes, les frères Charbonneau, Jean-Marie et moi, pour le Fort Smith. Chacun des frères conduisait un attelage de chiens remorquant un traîneau. Sur l'un étaient entassées les provisions de voyage ; dans l'autre, décoré du nom de carriole, je m'étendis tout de mon long ; on m'enveloppa, à peu près comme une momie, de couvertures et de peaux de caribous, on me ficela comme un paquet, de sorte que le traîneau et moi ne faisions qu'un tout compact, et bientôt nos coursiers dévorent l'espace.

---

[1] Vicaire apostolique de l'Athabasca-Mackenzie, évêque titulaire d'Ibora.

*
* *

Faut-il vous dire un mot de ces pauvres chiens qui, dans ce pays, nous rendent de si grands services ? Ils sont pour nous ce que sont les chevaux dans les contrées plus favorisées de la nature, et si un grand écrivain a dit : « La plus belle conquête que l'homme ait faite, c'est le cheval », je crois que nous pouvons revendiquer pour nos plus humbles quadrupèdes une partie de cet éloge, d'autant que, dans la langue de nos sauvages, le cheval n'est qu'un chien agrandi : *li tcho* (gros chien). Aussi je suis fier des quatre bons chiens attelés modestement à ma pauvre carriole. Voici leurs noms : Néron, Titus, Summer, Winter. Ils sont renommés dans tout le Nord et ils ont acquis la réputation d'être les sujets les plus alertes, les plus courageux, les plus dociles et les plus résistants, que, de mémoire d'homme, on ait vus dans le pays. Le frère Jean-Marie les aime comme la prunelle de ses yeux, et, en cela, je ne lui cède guère.

*
* *

Nous voilà partis. L'air est pur, le froid vif (une trentaine de degrés au-dessous de zéro), mais il n'y a presque pas de neige. Une semaine avant Noël, un vent chaud du sud-ouest a soufflé avec tant de force que la neige a fondu. Les traîneaux ont été munis de lisses de

fer, bandes légères, plates et minces, qui les protègent ; on ne les emploie que lorsqu'on glisse sur la glace vive, dont les aspérités auraient bien vite usé les planches de bouleau, ce qui n'a pas lieu sur la neige où le frottement est plus doux.

Le troisième jour, au soir, nous avions franchi une distance de 160 kilomètres bien comptés, et nous arrivions à Smith Landing, point d'arrêt de la navigation durant l'été. De nombreux et dangereux rapides obstruent la rivière et, pour les éviter, on a ouvert un chemin de charrettes dans le bois jusqu'au Fort Smith.

Au Landing, nous trouvons le révérend père Brémont, chargé de desservir cette petite station. En été le mouvement y est très grand, puisque tout le trafic du Mackenzie passe là ; mais, en hiver, la population ne se compose que de quelques familles de métis et de sauvages.

Cependant, les maisons de bois, assez bien construites, les étables (car le foin, abondant dans le voisinage, permet aux gens d'avoir quelques bêtes à cornes et même des chevaux), les dépôts de la compagnie et les magasins des traiteurs, forment un village assez considérable.

Le lendemain, fête de l'Épiphanie, je chantai la grand'messe dans la pauvre chapelle, un hangar dépourvu de tout ; c'est à peine si l'on peut s'empêcher d'y geler ; malgré cela tout le monde assiste à l'office et me remercie de ce que le père vient les visiter plus souvent qu'autrefois, en attendant qu'une mission permanente soit établie en ce lieu.

*
* *

Après midi, nous partons avec le père Brémont pour le Fort Smith, distant de 2 kilomètres, et nous arrivons, au bout de deux heures, chez le révérend père Laity, à la mission de Saint-Isidore. Vous avez ici le pendant du Landing, avec une population plus nombreuse. Le fort de la compagnie et la mission ayant été établis là, il en résulte que ce poste a une grande importance. Situé aux pieds des rapides, il est la tête de la navigation du Mackenzie. On y pêche en automne de gros poissons qui ressemblent un peu au saumon et qu'on ne trouve qu'au-dessous des rapides du Fort Smith. Les gens en font provision, surtout pour nourrir leurs chiens.

La mission, composée de quelques vieilles cabanes jointes les unes aux autres, est dans un état de délabrement qui fait pitié à voir. Aussi, depuis longtemps, le père Laity cherche-t-il à la remettre sur un meilleur pied. Malheureusement le bois de construction est rare, car, assez loin, dans les environs, les arbres ont été abattus et employés à bâtir soit les maisons du fort, soit celles des habitants, et, en outre, la main-d'œuvre est encore plus rare et surtout fort coûteuse. Les gens travaillent peu, exigent un gros salaire, veulent qu'on les nourrisse et de plus qu'on nourrisse leurs familles avec eux. Dans de telles conditions, que voulez-vous que fasse le pauvre père ? Je lui ai donné un frère qui l'aide de son mieux ; mais ce ne sera qu'à la longue qu'il pourra sortir de la gêne où il se trouve et je crains

bien que ses vieilles masures ne s'écroulent avant qu'il ait pu leur substituer quelque chose de convenable.

*
* *

Nous laissons le frère Charbonneau, qui doit retourner à Athabasca, et nous engageons un jeune sauvage pour nous accompagner jusqu'au lac des Esclaves avec son traîneau et ses chiens. Notre première journée de marche fut des plus pénibles. La rivière était encombrée de *bourdillons* dont il faut dire un mot. La glace ne prend ici que par les gros froids ; lorsque vient ensuite un temps plus doux, le courant brise tout et entasse les glaçons jusqu'à ce qu'ils forment une digue solide. La rivière gèle de nouveau et se brise encore. Jugez alors de l'épouvantable chaos à travers lequel il faut passer. C'est ce qu'on appelle *bourdillons*, glaces brisées, entassées en désordre, ne présentant partout qu'arêtes aiguës et menaçantes.

Je ne pouvais rester dans ma carriole où je me serais fait ballotter, meurtrir et peut-être défoncer quelques côtes. Je me mis donc à marcher ; or la marche à la raquette sur un terrain semblable n'est pas non plus très commode. Bref, voyant que ces *bourdillons* hérissent au loin devant nous le lit de la rivière, nous entrons dans le bois.

Mais, hélas ! nous tombons dans un autre dédale d'arbres renversés, enchevêtrés les uns dans les autres, formant une barrière presque infranchissable. Enfin, après des peines incroyables, nous avons la joie

de rencontrer un sentier battu qui nous conduit à la Rivière au Sel où nous arrivons à la nuit noire.

Il y a en cet endroit plusieurs maisons de sauvages et nous recevons une cordiale hospitalité. Tout ce monde est chrétien et se trouve heureux de voir l'évêque en passant ; mais la pauvreté des gens est telle qu'ils regardent comme une aubaine les menus débris du frugal repas que je dois prendre chez eux. Assurément, s'ils étaient un peu à l'aise, ils s'empresseraient de me traiter de leur mieux ; mais ils sont dans un dénuement extrême. Leur provision de poisson d'automne fort faisandé est presque épuisée ; point de lièvres ; les castors sont presque anéantis et les orignaux loin dans les forêts. Il y a cependant ici une ressource qu'on ne trouve pas ailleurs. C'est le sel. Le sol en renferme des amas considérables, l'eau de la pluie ou de la fonte des neiges s'y infiltre, dissout le sel et, une fois saturée, remonte à la surface où elle le dépose par l'évaporation. Il n'y a qu'à le ramasser ; mais encore faut-il pour cela faire un voyage assez long, il dure plus d'une semaine. C'est là que les forts de traite et les missions s'approvisionnent de sel.

Nos sauvages bâtissent un peu partout de petites maisons où ils se trouvent bien plus à l'abri du froid que dans leurs « loges ». C'est un progrès qui va croissant d'année en année. Ainsi nous avons eu la chance de pouvoir camper bien souvent sous le toit de ces braves gens qui nous accueillaient avec joie. Le chapelet, la prière en commun et de nombreuses confessions formaient ordinairement le programme de nos soirées. Cela ne valait-il pas mieux que de se fatiguer à faire un

trou dans la neige, à couper du bois, à le charrier sur ses épaules pour le feu du bivouac, sans compter les désagréments du froid, du vent, du grésil, inséparables d'un campement à la belle étoile ? Cependant, peu de sauvages restent tout l'hiver dans ces maisons. Les nécessités de la vie les obligent d'en sortir ; mais au moins ils peuvent y passer les mois les plus rigoureux de la mauvaise saison.

*
* *

Avant d'arriver au Grand lac des Esclaves, nous trouvons une cabane remplie d'Américains et, tout près, un petit steamboat mis en sûreté sur la côte. C'est tout ce qui reste d'une foule d'explorateurs et de mineurs que de faux bruits ont amenés au Grand lac l'été dernier. À en croire la rumeur publique, le Klondike était éclipsé. Des échantillons de roches du fond du lac avaient été analysés à Chicago, par de vrais savants. On y avait trouvé une proportion d'or extraordinaire. Et, de fait, une compagnie s'était formée, toutes les actions avaient été achetées aussitôt qu'émises, des ouvriers experts, ingénieurs, chimistes, mécaniciens, avaient été envoyés pour compléter les observations et prendre possession du terrain. On parlait déjà de bâtir une ville sur les bords du Grand lac des Esclaves.

Le gouvernement canadien s'émut de ces expéditions et envoya un géologue expérimenté afin de se renseigner sur la valeur de ces prétendues découvertes.

On ne parlait partout que du brillant avenir réservé à ce pays. Les agents de la compagnie, les traiteurs, les sauvages, voire même les missionnaires, se hâtèrent de prendre des claims, afin de ne pas laisser tant de richesses tomber entre les mains des étrangers. Mais quand experts, géologues, minéralogistes, etc., eurent examiné les rochers que l'on croyait aurifères, ils n'y trouvèrent rien qui vaille. La foule de mineurs venus de Chicago et d'ailleurs se hâta de fuir pour ne pas se laisser emprisonner dans les glaces. Il ne reste que ceux dont nous voyons en passant la maison et le steamboat.

*
* *

Nous arrivons à la mission Saint-Joseph, près du Fort Résolution. Le père Dupire en est chargé depuis plus de vingt ans. Toute la population est catholique. La nouvelle église est un petit chef-d'œuvre que tout le monde admire. Hélas ! le frère Ancel qui l'a construite vient de nous être enlevé. Je ne pense pas que nous retrouvions jamais un homme aussi dévoué, aussi laborieux, aussi habile et intelligent comme menuisier et charpentier.

Un peu en arrière de l'église de Saint-Joseph, on voit une pauvre baraque, surmontée d'une grossière ébauche de clocher et qui semble toute honteuse de se trouver là. C'est le temple protestant, fermé et parfaitement désert. Devant la foi robuste de nos chrétiens,

le ministre a battu en retraite et personne n’est venu le remplacer.

Le commerce des fourrures est très actif au Fort Résolution et une concurrence acharnée se poursuit entre la Compagnie de la baie d’Hudson et les traiteurs libres. Martres, visons, castors, renards, bisons des bois et bœufs musqués des steppes approvisionnent le marché. Les bisons des bois sont les mêmes que les buffles des prairies aujourd’hui disparus ; leur taille est cependant plus grande. Ils peuplent les terres situées au sud et sud-est du Grand lac ; mais, comme ils sont les seuls survivants d’une race intéressante et qu’une chasse opiniâtre menace de les faire disparaître à leur tour, le gouvernement canadien a défendu d’en tuer pendant plusieurs années, sous peine d’amende ou de prison. Quant aux bœufs musqués, que les savants appellent *ovibos*, les steppes qu’ils habitent au nord du lac et où il n’est pas facile de les poursuivre, leur serviront encore longtemps de refuge.

Suite du voyage. — Bourrasques de neige.
Disette au Fort Raë. — Retard du courrier.
Missions des forts Simpson, du Liard et de Good Hope.

Le père Roure, du Fort Raë, m’envoya le frère Josso avec son traîneau à chiens pour m’aider à me rendre chez lui.

Après avoir laissé ses chiens se reposer un jour nous nous mîmes en route. Nous allâmes camper chez des sauvages assez confortablement logés sur une pointe, près d’une île de pierres, d’où l’on prend la « traverse du lac ». C’est la partie la plus dangereuse

du voyage en hiver et je n'étais pas sans une certaine appréhension en voyant cette immense plaine de glace et de neige s'étendre presque à l'infini devant nous. Le temps était menaçant ; de fait, le lendemain matin, le vent soufflait en tempête et il eût été imprudent de s'aventurer sur le lac. Les sauvages, qui nous avaient fort bien accueillis, nous pressèrent de demeurer chez eux et d'attendre que la bourrasque se calmât. Plusieurs d'entre eux profitèrent de mon arrêt forcé pour se confesser.

Nos compagnons voulurent rattraper le temps perdu en partant au milieu de la nuit. Dans l'après-midi le vent s'apaisa ; et vers minuit nous étions sur le lac.

Tout alla d'abord assez bien et nous étions déjà loin au large quand le vent se réveilla, accompagné de neige, et nous fûmes bientôt enveloppés d'épais tourbillons. J'étais couché au fond de ma carriole, entouré de mes couvertures, ficelé on ne peut mieux, et cependant je ne sais par quelle fissure le vent réussissait à s'introduire et me causait de désagréables frissons. Jugez quelle devait être la position de mes compagnons, obligés de poursuivre leur course à pied au milieu de ces éléments déchaînés avec un froid dont la rigueur allait toujours croissant. La Providence cependant nous assista visiblement : nous ne déviâmes pas de la ligne droite et, à 5 heures du soir, nous arrivâmes sur une petite île, au bout de la traverse, après une journée des plus affreuses qu'on puisse imaginer. Notre pauvre guide surtout avait été fort maltraité par le froid et avait tout le visage en compote.

*
* *

Le lendemain, nous eûmes la chance de trouver des maisons de sauvages et un bon gîte. Comme il y avait des confessions à entendre, des baptêmes à administrer et des tombes à bénir, je fis partir mes compagnons en avant, comptant sur l'agilité de mes chiens pour les rejoindre, et je remplis les fonctions de mon ministère.

J'ai parlé de tombes à bénir ; en effet, nos pauvres chrétiens ne peuvent pas toujours porter leurs morts au cimetière de la mission. Ils sont donc obligés de les enterrer eux-mêmes, ce qu'ils font religieusement avec chants et prières, et ils attendent le passage du missionnaire pour faire descendre sur leurs défunts les dernières bénédictions de l'église.

Avant mon départ, on me servit une langue fraîche de caribou et une tasse de thé, le tout fort proprement préparé ; le frère Jean-Marie me remit dans ma carriole et fit prendre le galop à ses chiens. Je n'avais pas trop présumé d'eux, car nous atteignîmes nos compagnons avant l'heure du campement.

*
* *

La seizième journée, nous arrivâmes au Fort Raë et nous trouvâmes dans la compagnie du père Roure un doux repos de nos fatigues. Voilà bientôt trente ans que

le père vit au milieu des Plats-Côtés de Chien (c’est le nom que se donnent les Indiens de ce pays). Il en a fait avec la grâce de Dieu d’excellents chrétiens, malgré les efforts des ministres qui ont essayé de ravager son troupeau et qui, lassés à la fin de leurs insuccès, ont pris le parti de lui laisser libre le champ de bataille.

Le Fort Raë était autrefois renommé pour l’abondance des rennes ou petits caribous qui y faisaient assez régulièrement leur apparition. Depuis quelque temps, je ne sais pourquoi, ils se tiennent à une distance respectueuse. Ce n’est pas que leur nombre ait sensiblement diminué, car on en rencontre encore parfois des troupeaux innombrables. Un sauvage venant du côté du Grand lac d’Ours me raconta que, pendant trois jours, il avait marché en traversant leurs pistes ; « la neige, me dit-il, était partout foulée et aussi dure qu’un plancher », ce qui suppose le passage d’une armée entière de ces animaux.

Ces rennes diffèrent de ceux de la Laponie, car leur humeur est essentiellement vagabonde, et ils ne sont pas plus susceptibles de s’apprivoiser que les bisons des prairies. Quoi qu’il en soit, le Fort Raë, qui regorgeait autrefois de vivres et était le grenier d’abondance du Mackenzie, est déchu de son ancienne richesse, et le commis de la compagnie a parfois de la peine à nourrir sa famille.

Une autre cause d’inquiétude pour l’avenir, c’est la difficulté qu’il y a à se procurer du bois de chauffage. Tout arbre ou arbuste a disparu des alentours ; pour en trouver, il faut aller au loin ; chaque année la distance augmente et maintenant c’est à peine si l’on peut avec

les chiens charrier un voyage de bois par jour. Le père, plus prévoyant, a soin de se procurer du combustible d'avance et en a toujours une provision sous la main. Il se trouve ainsi en état de venir en aide à ses voisins en cas de nécessité, mais c'est une charité qui lui coûte cher et qu'il n'exerce qu'à bon escient.

*
* *

Après avoir passé plus de deux semaines avec le père Roure, nous partîmes pour la Providence, un frère étant arrivé de là avec deux sauvages pour nous tracer le chemin et se charger de nos bagages. Mes chiens étaient reposés et me traînèrent de nouveau aussi lestement que l'état du pays le permettait. Nous laissons le lac pour couper à travers la forêt, ce qui raccourcit beaucoup la distance ; mais là d'autres obstacles se présentent. La neige était tellement épaisse que le père Lecorre, en envoyant le frère Lemoël à ma rencontre, avait été obligé de lui donner deux sauvages pour marcher devant les chiens et battre le sentier. D'ordinaire un homme suffit à cette besogne. Malgré cela, ils mirent un temps considérable dans ce trajet, épuisèrent leurs provisions de route et hommes et chiens arrivèrent au Fort Raë à moitié morts de froid et de faim. Heureusement, le père Roure avait de quoi réconforter gens et bêtes, ce dont chacun fit son profit, et il nous fournit surabondamment de vivres pour n'avoir rien à craindre d'un retard forcé.

*
* *

Au moment du départ, on vint chercher le père pour des malades et nous nous dîmes adieu en prenant chacun une direction opposée. Le thermomètre marquait 46° centigrades au-dessous de zéro. Sur le lac, c'est un peu trop ; mais dans le bois cela se supporte facilement, surtout si l'on se donne un peu d'exercice, et la marche à la raquette est alors fort utile. Aussi j'en usai tant que mes forces me le permirent ; la nature du sentier s'y prêtait du reste.

Ce n'est plus une surface nivelée comme la glace du lac, mais un terrain onduleux, souvent encombré de troncs d'arbres et de mille autres petits obstacles qui retardent la marche. On peut encore essayer de suivre les chiens ou prendre le devant, tandis que, sur la glace, je les aurais en un instant perdus de vue. Hélas ! quand on a passé la soixantaine, on ne peut plus prétendre à l'agilité d'un jeune homme. Enfin, je m'estimais heureux de pouvoir au moins de temps en temps me dégourdir les jambes et me réchauffer en activant la circulation du sang.

Chemin faisant, nous remarquons sur la neige de nombreuses pistes de martres, nous saluons quelques sauvages dont les loges sont établies près du sentier, et l'un d'eux m'annonce avec joie qu'il vient de tuer un gros ours endormi dans son trou. Il est venu chercher sa femme et ses enfants pour l'aider à l'apporter à son camp. Il m'invite à l'attendre et me promet bonne chère à son retour. Mais, tout en le félicitant de sa

chance, je m'excuse de ne pouvoir retarder notre voyage et nous passons outre. En maints endroits, les orignaux ont laissé des marques de leur présence. Même l'un d'eux, caché dans un fourré voisin, mais à qui les grelots de nos chiens ont donné l'éveil, détale sous nos yeux.

« Que n'avons-nous un fusil ! » s'écrient nos sauvages, voyant à regret une si belle proie leur échapper.

Ainsi, d'étape en étape, s'écoula une semaine et nous arrivons enfin à la mission de la Providence.

Cette mission, sur les bords du grand fleuve, c'est l'oasis dans le désert. Le père Lecorre, le père Gourdon, les frères, les sœurs, leurs nombreux enfants, la population du fort et des alentours, métis et sauvages, tout est en émoi et s'empresse de nous souhaiter la bienvenue. Des chants, des compliments ont été préparés pour la circonstance et sont exécutés ou débités avec entrain et bonne grâce. Aussi ce fut avec plaisir que je prolongeai mon séjour. Je m'étais proposé d'ailleurs d'y attendre le courrier de mars, avec lequel je devais poursuivre ma route au Fort Simpson et au Fort du Liard.

*
* *

Si la charité et le dévouement des sœurs opèrent des merveilles dans l'esprit et le cœur de nos enfants, elles n'ont cependant pu rien faire sur la nature du pays, ni abréger les distances, ni rendre les communications plus faciles ou plus promptes, et nous sommes

encore réduits à un seul et unique courrier, durant nos huit longs mois d'hiver. Aussi, quand la date de son arrivée approche, ne peut-on s'empêcher de soupirer après sa venue. Avoir enfin des nouvelles de France, de nos parents, de nos amis, du monde entier, quelle joie ! Mais on a le temps de s'exercer à la patience. On reçoit ordinairement le courrier vers la Saint-Joseph. Ce ne fut pas le cas cette année. Je m'en consolai toutefois en célébrant cette belle fête avec les communautés de la Providence et en comptant bien ne pas devoir attendre beaucoup plus. Mais je me trompais grandement. Les jours passèrent et toujours point de courrier. Je ne pouvais cependant différer plus longtemps mon départ, car je savais que le frère Marc viendrait du Fort du Liard au Fort Simpson pour me rencontrer et, si je tardais davantage, nous aurions bien de la peine à arriver au terme. C'est qu'après l'équinoxe du printemps, le soleil monte à l'horizon, son cours grandit à vue d'œil, et le dégel commence. Il m'en coûtait de partir sans mes lettres ; mais il fallut nous y résigner.

*
* *

Ce que je craignais n'arriva que trop fidèlement. Nous avions à peine franchi la moitié de la distance que la chaleur devint très pénible, surtout dans l'après-midi. La neige commença à fondre et devint collante, ce qui empêchait les traîneaux de glisser. Il fallait voir alors nos pauvres chiens haleter et tirer la langue.

Je me mis à marcher ; mais les raquettes se chargeaient d'une neige humide et pesante et étaient plus lourdes que le boulet d'un galérien. Les *babiches*, c'est-à-dire les cordelettes de peau dont elles sont nattées, s'humectant, se relâchaient et finissaient par céder sous le pied. Tout cela nous fatiguait beaucoup et ne faisait que ralentir la marche.

Une autre misère, c'est la soif. Les chiens en souffrent les premiers et vous les voyez donner des coups de gueule dans la neige pour se désaltérer ainsi. Les hommes les imitent parfois et mal leur en prend, car la neige, au lieu d'étancher la soif, l'augmente ; plus on en absorbe, plus on a besoin d'en prendre et la santé en souffre. Voilà pourquoi on préfère voyager par 40° de froid que par un temps de dégel.

*
* *

Nous arrivâmes au Fort Simpson la veille du dimanche de la Passion. Les officiers de la compagnie, nous voyant venir, croyaient que j'apportais le courrier. Grand désappointement ! On m'accable de questions auxquelles je ne sais que répondre. Les gens venus pour emporter les lettres dans les différents forts sont obligés de partir sans nouvelles, car nous sommes au mois d'avril et le dégel déjà commencé menace de multiplier les mares d'eau et peut-être d'ouvrir les courants. C'est ainsi que nous nous rendîmes au Fort du Liard, la veille du dimanche des Rameaux au soir, avec la carriole toute usée, les raquettes brisées, les at-

telages en morceaux. Heureusement que nous avions eu deux nuits un peu fraîches qui avaient ralenti le dégel.

Le père Vacher, du Fort Simpson, se joignit à nous pour venir au Fort du Liard visiter son compatriote, le père Léguen, que nous trouvâmes seul à la mission. Près de là, quelques pauvres vieilles gens, infirmes et incapables de suivre les sauvages dans le bois, avaient établi leur camp et ne vivaient que de la charité du père.

Le poste est d'ailleurs avantageusement situé, le sol fertile et les récoltes, protégées contre les vents du nord par une branche des montagnes Rocheuses, mûrissent fort bien, aussi cultive-t-on avec succès les pommes de terre, toutes sortes de légumes et même les céréales. Les sauvages sont catholiques et plusieurs ont bâti des maisons, défriché un lopin de terre et fait quelques semailles. Le pays est boisé et les arbres y atteignent de belles dimensions, entre autres l'épinette, le liard ou peuplier balsamique, que les Américains appellent *cotton wood*, et le bouleau. L'orignal abonde dans les forêts, l'ours gris ou noir dans les montagnes, ainsi que les chèvres. Autrefois le castor pullulait, et plus d'un sauvage en tuait jusqu'à 300 dans un hiver ; mais on leur a fait une telle guerre que la race en est presque détruite.

*

* *

Les chrétiens des environs, ayant appris mon arrivée, vinrent me voir durant la Semaine sainte et passèrent avec nous les fêtes de Pâques. À la débâcle des glaces nous en vîmes un plus grand nombre ; ils venaient en canots faits d'une seule écorce d'épinette.

Durant le mois de Marie, je prêchais tous les jours pour les préparer à la confirmation, laissant au père Leguen le soin de les confesser parce qu'il les connaissait mieux que moi.

Dans l'intervalle, le père Vacher, aidé des frères, équarrissait des arbres et sciait des planches pour sa mission du Fort Wrigley, car ses intentions, en venant avec nous, n'étaient pas tout à fait désintéressées, quoique fort louables en elles-mêmes. Il fabriqua un grand bateau où il plaça sa provision de planches, notre bagage, nos chiens, et où nous embarquâmes à la fin de mai pour descendre au Fort Simpson. Nous n'avions qu'à nous laisser entraîner par le courant, ne nous arrêtant que lorsque nous rencontrions des sauvages dont plusieurs me demandèrent de baptiser chez eux leurs enfants.

*

* *

Le 1er juin, nous débarquâmes au Fort Simpson où je trouvai enfin les lettres que j'avais si longtemps et si vainement attendues. Parmi elles, une des pères de Dawson qui me demandaient d'aller les visiter. Or, le *steamboat* de la compagnie était à l'ancre et se préparait à partir pour Good Hope. Je crus devoir profiter de

l'occasion, je pris le frère Jean-Marie avec moi et le vapeur nous emporta rapidement vers le bas Mackenzie et le 9 juin nous étions à Good Hope.

Une foule de sauvages y étaient déjà réunis. Saluons d'abord le vieux père Seguin, qui, depuis quarante ans, est fidèlement au poste sous le cercle polaire, ainsi que le cher frère Kearney. C'est grâce à eux et au père Grollier, le premier apôtre du Nord, mort trop tôt, hélas ! en 1864, que les Indiens de la contrée doivent d'être de fervents chrétiens.

Je découvris mes plans au père Seguin et lui demandai conseil, car il est le premier missionnaire qui ait traversé les montagnes et soit allé au Yukon, où il passa l'hiver de 1862 à 1863. Il me dit qu'avec de bons guides je pourrais atteindre mon but. Il me fournit un esquif avec des vivres et engagea un sauvage pour nous accompagner jusqu'à Peel's River.

Un bon nombre d'Indiens, qui n'étaient pas encore confirmés, voulurent profiter de mon passage pour recevoir « le sacrement qui fait le cœur fort », comme on dit dans leur langue, et afin de leur donner le temps de se préparer et de se confesser, je décidai de leur donner la confirmation le 12 juin et de partir aussitôt après.

Le « bourgeois » du fort, M. Gaudet, est un Canadien français, et sa femme, excellente catholique, mère d'une nombreuse famille, est d'un dévouement admirable pour les missionnaires. Elle n'eut pas plus tôt appris que je voulais aller au Yukon qu'elle s'empressa de préparer les meilleures provisions qu'elle put, pimikan exquis, langues de caribou, galettes, etc. Je lui en

dois bien de la reconnaissance, car elle nous a beaucoup aidés par là à supporter les fatigues du voyage.

En route pour le Klondike.
Étapes difficiles et dangereuses. — Arrivée à Dawson.
Un mot sur l'exploitation aurifère. — Retour.

Le 12 juin, après avoir confirmé une trentaine de sauvages et fait nos adieux à tout le monde, ce qui est une longue cérémonie, car hommes, femmes, enfants, tous sans exception, veulent recevoir la bénédiction de l'évêque, nous nous embarquons.

Dès la première nuit, nous eûmes l'avantage de voir le soleil de minuit, car nous avions dépassé déjà le cercle polaire, et, pendant un mois entier, l'astre du jour nous éclaira de sa lumière. Cela ne veut pas dire que nous eûmes toujours un ciel pur et serein, car, sur le Mackenzie même, nous fûmes assaillis de plusieurs bourrasques, vent, pluie, neige, et obligés de relâcher quelquefois pour nous mettre à l'abri.

Nous arrivons à Petite rivière Rouge, voisine de la Peel River, où se trouve notre dernière mission. Le père Giroux est là avec le frère Louis, au milieu de braves Loucheux[1]. Ils sont surpris de me voir, car, d'après mes premiers plans, je devais descendre le fleuve en m'arrêtant au moins une semaine à chaque mission et, par conséquent, je devais n'arriver là que beaucoup plus tard. Mais le père fut bien plus étonné en apprenant que je voulais passer au Yukon et qu'il devait me trouver deux guides pour remonter la rivière aux Rats.

[1] Peuple amérindien de l'Alaska et du Yukon.

C'est le chemin que les mineurs ont suivi, il y a deux ans, pour aller au Klondike. Il me répondit que c'était impossible et il énuméra mille raisons pour me détourner de mon entreprise. J'appris cependant que quelques Américains venaient encore de s'aventurer par cette voie et cela me fortifia dans mon projet.

La chose une fois réglée, nous eûmes une grand'messe solennelle, le dimanche 17 juin, et vous eussiez été émerveillé d'entendre nos bons Loucheux chanter avec entrain le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, avec quelques cantiques en leur langue. Hommes et femmes, jeunes et vieux, chantaient de tout leur cœur, et une jeune sauvagesse, qui les accompagnait sur l'harmonium, s'en tirait, ma foi, fort bien.

Plusieurs sauvages, comme à Good Hope, voulurent recevoir le Saint-Esprit et, après en avoir confirmé vingt-huit, je partis.

*
* *

Nous remontons d'abord la rivière Peel, puis nous entrons dans une de ses branches, qu'on appelle rivière des Esquimaux ; le deuxième jour, nous arrivons à la rivière aux Rats : eau bourbeuse, courant assez fort, plis et replis tortueux sur un terrain bas et marécageux, rives couvertes de saules entrecoupés de lagunes où foisonnent les rats musqués. Nos sauvages en tuent plusieurs dont ils enlèvent la peau et mangent la chair qui est très bonne. Le troisième jour, nous voyons les

montagnes se dresser dans le lointain et nous arrivons enfin au pied des rapides. Nous nous arrêtons pour camper. Une dizaine de maisons en bois, construites sur la côte par de pauvres Américains, forment un village auquel on a donné le nom de *Destruction City* ; en effet, obligés d’hiverner là, un bon nombre de pionniers y sont morts du scorbut ou d’autres maladies.

*
* *

Nous avions à peine allumé le feu pour faire du thé que nous voyons un canot descendre les rapides, aussi prompt qu’un oiseau au vol, et venir aborder au rivage tout près de nous. Deux hommes montaient ce canot. Je reconnus l’un d’eux au premier coup d’œil. C’était un jeune Hongrois, Joseph Vlatousky, venu de Chicago à la recherche de l’or et que j’avais vu l’hiver à la Providence où il avait trouvé un refuge. L’autre était un sauvage qu’il avait pris pour guide. À peine débarqué, Joseph accourt à moi en criant :

« Ah ! Monseigneur, où allez-vous ainsi ? C’est un chemin affreux, impraticable, que vous voulez suivre. Pendant cinq jours j’ai monté aussi loin que j’ai pu avec mon guide. En arrivant devant un rapide plus dangereux que les autres, je lui demandai si c’était le dernier. Il me répondit que nous ne faisions que commencer. Cela m’a fait perdre courage et j’ai rebroussé chemin. Eh bien, le trajet qui m’a demandé cinq jours en montant, je n’ai pas mis deux heures à le descendre, jugez quelle est la force du courant ! »

Ce peu de mots me fit une pénible impression et je craignis surtout le mauvais effet qu'il pouvait produire sur mes compagnons. Mais, réfléchissant que mon jeune homme n'avait guère d'expérience en fait de voyages arctiques, nous continuons à remonter la rivière. Comment vous en donner une idée ? Imaginez-vous un immense escalier, non pas en ligne droite, mais faisant des milliers de courbes et de zigzags. De chaque côté s'élèvent des montagnes dont une masse de pierres se sont détachées [*sic*] et obstruent le chemin. Or cet escalier est le lit de la rivière. Je vous laisse à penser quel courant, quels rapides, quelles cascades il faut affronter tour à tour. Joseph Vlatousky n'avait rien exagéré et plus d'une fois nous avons été en danger de périr. Presque à chaque pas je renouvelais mes invocations à nos anges gardiens, car nous n'étions pas sortis d'un péril que nous tombions dans un autre. :

« Attention, saints anges, leur disais-je, Dieu vous a chargés de veiller sur nous ! »

Nous récitions aussi le rosaire avec nos sauvages. Je ne pouvais naturellement pas dire la sainte messe.

*
* *

Enfin, après douze jours de fatigues excessives, nous arrivons à la ligne de partage des eaux ; cinq ou six cents mètres nous restent à franchir par terre et notre esquif est transporté du bassin de Mackenzie dans celui de Yukon. Nos sauvages étaient fiers de nous avoir amenés là et d'avoir ainsi accompli leur tâche. Je

les congédiai en leur donnant des vivres pour leur retour, qu'ils devaient effectuer à pied, en coupant court à travers les montagnes. Le frère Jean-Marie et moi, nous nous embarquâmes à la grâce de Dieu. Nous ne connaissions le pays ni l'un, ni l'autre, mais nous avions tous les renseignements nécessaires qui se réduisaient à peu de chose : 1° suivre le courant ; 2° à la tête des Remparts prendre la droite ; 3° près de l'embouchure de la Porcupine, se tenir sur la gauche.

Pour atteindre le Yukon, nous n'avions plus en effet aucun obstacle sérieux à redouter. Et quel plaisir de n'avoir en quelque sorte qu'à se laisser flotter au gré d'une onde limpide coulant à travers un pays pittoresque ! Je ne mentionnerai que la partie de la Porcupine appelée les Remparts. Le lit de la rivière y est resserré entre des montagnes élevées, et à chaque détour un nouveau panorama se présente au voyageur ravi. Clochetons, tourelles, donjons crénelés, portiques gigantesques, statues, gargouilles, pyramides, colonnes, pans de murs à moitié écroulés, que sais-je encore ? Nous n'avions pas assez d'yeux pour contempler ces merveilles. Nous n'avions qu'à nous tenir au milieu du courant dont la marche accélérée nous entraînait rapidement. Il ne fallut pas moins de deux jours et demi pour passer les Remparts. Au sortir de là, la rivière s'élargit, reçoit plusieurs affluents considérables et devient un grand fleuve. Son eau, provenant de la fonte des neiges ou des glaciers, conserve sa limpidité originelle jusqu'à ce qu'elle se jette dans le Yukon, dont l'onde bourbeuse, d'un blanc laiteux, nous apprit que nous approchions du Fort Yukon.

Nous avions mis neuf jours à descendre les rivières Bell et Porcupine. Nous dûmes attendre trois jours encore le passage d'un *steamboat* américain, remontant du Fort Saint-Michel à Dawson, où nous débarquâmes le 17 juillet. Sur le *steamboat*, nous trouvâmes un grand nombre de mineurs qui revenaient du cap Nome où ils étaient allés chercher fortune sans trouver autre chose qu'une nouvelle déception. Il y a là de l'or cependant, parmi les sables de la mer, près du détroit de Behring ; mais, au lieu de 5.000 personnes, qui pourraient y gagner leur vie, il en est venu plus de 30.000, dont un grand nombre est condamné à périr misérablement si le gouvernement américain n'envoie pas de navire pour les rapatrier.

*
* *

À peine débarqués à Dawson, nous allons à l'église où j'avais hâte d'offrir le sacrifice de la messe. Grande fut la surprise des pères, car ils ne m'attendaient pas de ce côté-là. Je décidai de passer le premier dimanche à Dawson, le deuxième à Bonanza, le troisième à Dominion Creek, afin de visiter ainsi les principaux camps miniers.

Sur la rive droite du Yukon, au confluent du Klondike, s'étend une pointe de terre basse et marécageuse qui s'élève graduellement en arrière et en aval. C'est là qu'est bâtie la ville de Dawson, agglomération étrange de cabanes exiguës où logent les mineurs et de grands magasins où sont étalées toutes les marchandises ima-

ginables ; des scieries à vapeur débitent les troncs d'arbres en planches ou en madriers.

*
* *

L'église catholique est sans contredit la plus vaste construction de Dawson. Faite de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, elle a cependant, dit-on, coûté 30.000 dollars (150.000 fr.), dont un riche mineur, M. Macdonald, a fait seul le déboursé.

Comment, avec une telle somme, n'a-t-on pas produit un splendide édifice ? Il suffit de dire que la main-d'œuvre, aussi bien que les matériaux, et toutes choses, d'ailleurs, sont d'un prix inimaginable. Un simple manœuvre reçoit 10 dollars (50 fr.) par jour ; un homme tant soit peu habile dans une profession industrielle en touche 15. On a introduit des chevaux dans le pays, mais les fourrages sont rares ; on en fait donc venir d'Amérique et, l'hiver dernier, le foin se vendait 1 fr. 50 la livre ! Le reste à l'avenant. Cependant les communications seront désormais plus faciles, car on vient de construire un chemin de fer qui relie le port de Skagway au fleuve Yukon, et les choses nécessaires à la vie ne seront plus d'un prix exorbitant.

L'église est située à l'extrémité de la ville sur un terrain élevé. Tout à côté se trouve l'hôpital tenu par des religieuses de La Chine près de Montréal. Grand est le nombre des malades durant l'hiver ; l'été, au contraire, l'hôpital se vide, et je n'y ai trouvé que quelques infirmes. Les protestants ont un hôpital et deux temples

dont l'apparence n'annonce pas beaucoup de zèle pour la maison de Dieu. L'Armée du salut, elle, fait ses offices en plein air ; le tambour et le clairon y jouent un grand rôle.

Mais si la religion tient peu de place dans les quartiers protestants de Dawson, il n'en est malheureusement pas ainsi des *saloons* et autres maisons de plaisir. Cependant, il semble que la moralité est en progrès. Grâce au chemin de fer, des commerçants, des employés du gouvernement, etc., vont faire venir leurs femmes et leurs enfants, et une société polie, chrétienne, succédera à la population grossière et dissolue des premiers jours.

Quel sera l'avenir de Dawson ? Je ne saurais me prononcer sur cette question. Cette ville dépend uniquement des camps miniers qui viennent s'y approvisionner. Supprimez ces camps miniers et la ville tombe immédiatement. Si on ne découvre pas d'autres gisements d'or que ceux qui sont exploités maintenant, Dawson ne durera pas longtemps.

En dehors de Dawson, nos pères ont plusieurs stations où ils vont porter aux mineurs catholiques les secours de leur ministère. Des Canadiens français aux gages des propriétaires de claims composent la plus grande partie du peuple fidèle ; cependant des Irlandais forment un groupe assez respectable. Enfin on y trouve même des Français de France et plusieurs font honneur à la religion et à la patrie.

*

* *

Je me rendis de Dawson à Bonanza. Le révérend père Desmarais, curé de la station, me conduisit à sa chapelle et je fus surpris de ne trouver qu'une vaste tente de toile. La raison en est qu'une construction même en bois exigerait une dépense excessive ; d'ailleurs, une fois la récolte d'or terminée, tout le monde s'en ira, et alors la chapelle resterait seule et parfaitement inutile. Le tabernacle des Hébreux dans le désert est donc ce qui convient le mieux. Mais, en hiver, comment dire la messe dans une tente de toile avec les froids qui règnent par ici ? Un grand poêle de tôle, où l'on entretient un bon feu dès le matin, réchauffe assez l'intérieur pour qu'on ne soit pas incommodé.

*
* *

Un mot sur l'exploitation des mines. Le sol étant gelé profondément, il faut d'abord amener du bois sur place et allumer un grand feu pour dégeler un peu la terre ; alors on l'enlève facilement et on finit par atteindre la couche de gravier aurifère. On monte ce gravier avec un treuil et on l'entasse avec soin pour le laver au printemps quand la fonte des neiges remplit les ruisseaux et les rivières. À cette fin, on a fait des barrages et de longs canaux de planches (appelés *sluices*), où l'on fait couler l'eau pendant qu'on y jette l'argile aurifère.

Ce n'est pas seulement au fond des vallées que l'on a trouvé de l'or, mais parfois en creusant sur des col-

lines assez élevées, telles que Gold Hill, Frenat Hill, et d'autres Hills, sur les creeks Bonanza et Eldorado. Alors, pour le lavage, il faut ou élever l'eau à l'aide de pompes sur la hauteur, ou descendre avec des wagonnets l'argile aurifère au niveau des ruisseaux et cela nécessite échafaudages et canaux.

Après le lavage, l'or déposé au fond des canaux se présente généralement sous la forme de parcelles ; mais on y trouve souvent des *nuggets* ou pépites de différentes grosseurs. D'où vient cet or ? Sans doute de veines cachées autrefois dans des rochers que les forces de la nature ont brisés, que les torrents ont entraînés et que les éboulements ou les dépôts sédimentaires ont enfouis sous leurs masses.

Les travaux sont très pénibles et très dispendieux, c'est pourquoi on fait venir maintenant des machines à vapeur pour dégeler le sol, monter la terre des puits, pomper l'eau, etc. De nombreuses compagnies ont acheté une partie de ces mines et vont sans doute employer des moyens d'exploitation perfectionnés ; on parle beaucoup d'un système hydraulique qui consisterait à détourner des cours d'eau considérables et à les faire passer comme des torrents au fond des vallées où l'on a découvert de l'or. Ce serait imiter la nature et travailler en grand à déterrer les trésors qu'elle a cachés dans les entrailles du sol.

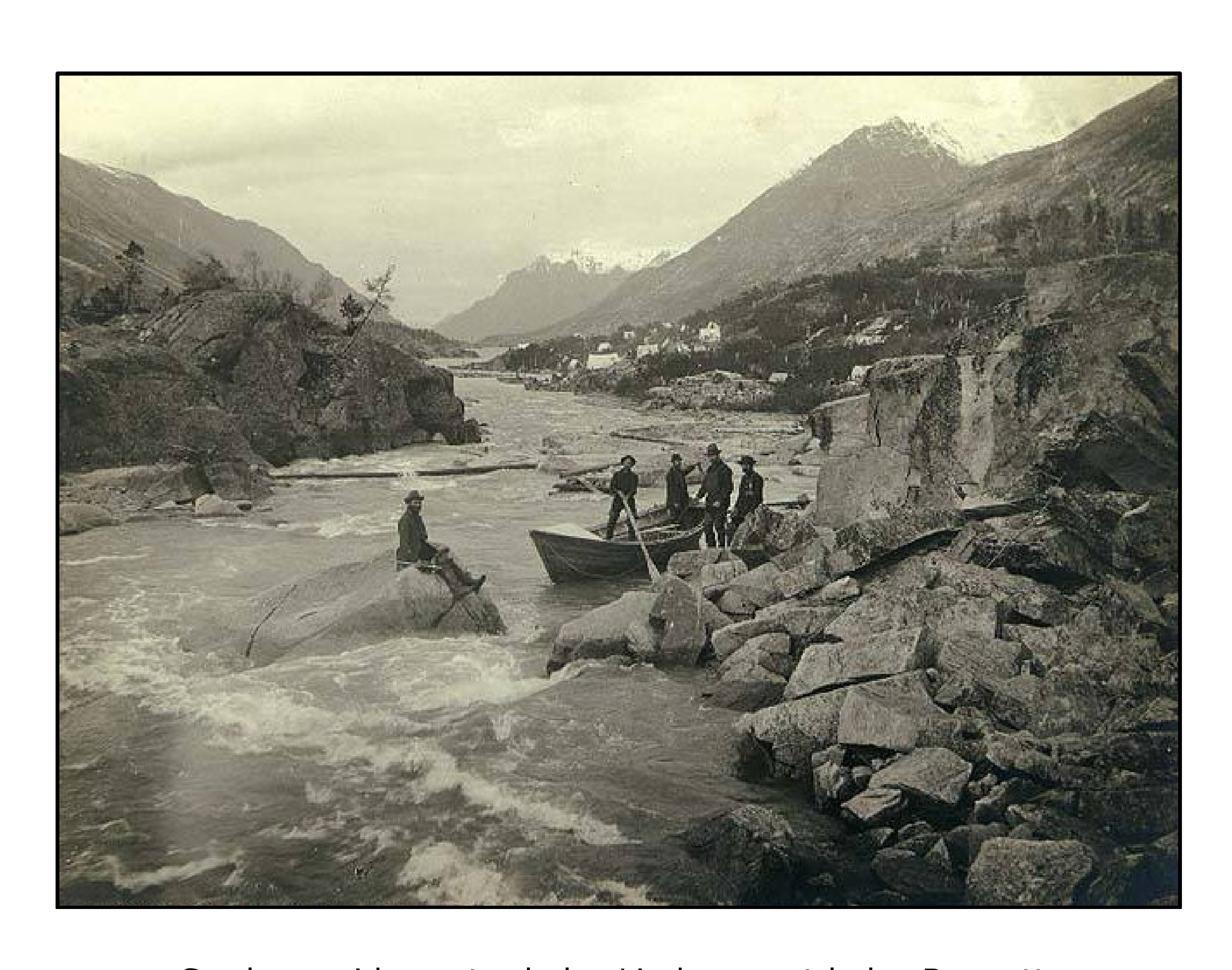
Je passai le troisième dimanche au Dominion Creek, distant de 40 milles de Dawson. Je vis, chemin faisant, la plupart des autres campements miniers, tels que le Sulphur, le Hunker, le Quartz, le Goldrun, le Last

Chance, etc., où le nombre des ouvriers diffère selon l'étendue plus ou moins considérable des creeks.

*
* *

Enfin, le 9 août, je quittai Dawson à bord d'un *steamboat* qui nous mena à White Horse, terminus du chemin de fer. Dans le voisinage on a trouvé des mines de cuivre d'une grande valeur. On veut y construire une ville ; en attendant, la plupart des gens y demeurent encore sous la tente, ainsi que le bon Dieu et son missionnaire. Une journée de chemin de fer nous amène à Skagway par le White Pass, où la voie surplombe en maints endroits des précipices effroyables.

Le fameux Chilkoot Pass est maintenant oublié, et la ville de Dyea, qui en est le seuil, tombe dans une complète décadence. De nombreux steamers font un service régulier entre Skagway et les villes du littoral du Pacifique. Nous nous embarquâmes sur l'un d'eux qui nous déposa à Vancouver, terminus du chemin de fer canadien. Peu après nous étions à Edmonton et, à la fin de septembre, nous arrivions à la mission de la Nativité sur les bords du beau lac Athabasca.



Sur les rapides entre le lac Lindeman et le lac Bennett.

Cliché Frank La Roche (1853-1934).

AU KLONDIKE

Par Étienne RICHET

(1898)

Dans l'île de Vancouver.

J'ÉTAIS avec MM. de Parpeix et Fournier, à Victoria, lorsque M. Dubray et l'ingénieur américain W. Thorp vinrent nous rejoindre. La fièvre de l'or commençait à sévir. La capitale de l'île de Vancouver semblait depuis quelques semaines un de ces camps de mineurs qu'on voyait surgir d'ici de là, en Californie, vers 1850. Dans les bars, nous rencontrions des groupes d'aventuriers, aux costumes les plus disparates, discutant sur la valeur des différentes routes qui mènent au Klondike. Au coin des rues étaient groupés, dans une promiscuité qui ne manquait pas de pittoresque, chevaux de bât, bagages et provisions.

— Pourquoi n'irions-nous pas au Klondike ? dit un soir M. Dubray. Nous sommes sur la route. La saison est propice. La plupart des claims demeurent inexploités, faute de bras. Nous avons la chance de devenir millionnaires à bref délai, et si le sort ne nous favorise pas, nous ferons, en tout cas, une expédition magnifique.

Le jeune explorateur n'a pas à plaider longtemps une cause gagnée. Nous voulons tenter l'aventure.

Trois routes s'offrent à nous : gagner Edmonton, dans la Colombie anglaise[1] ; de là, descendre la Mackenzie et les rivières secondaires sur un parcours de 2.182 milles. La distance totale d'Edmonton au Klondike étant exactement de 2.458 milles, il ne faut guère plus de deux mois pour accomplir le voyage. Mais, par contre, une grande partie du pays est totalement inexplorée, et nous courons le risque d'être assassinés pendant le trajet.

Le deuxième itinéraire consiste à nous rendre par mer jusqu'à l'embouchure du Yukon, et à remonter ensuite le cours du fleuve jusqu'au point où il cesse d'être navigable. Si cette route est la plus simple, au printemps, elle est aussi la plus dispendieuse.

Celle de Victoria à Juneau City, qu'a suivie M. Dawson, puis, après lui, M. Ogilvie, chargé de tracer la délimitation entre l'Alaska et le Canada, est la plus pratique. De Juneau City on gagne la White Pass, le lac Bennett, les rapides de White Horse, le lac Lebarge, et l'on descend la rivière Lewis jusqu'à l'ancien Fort Selkuk, où elle se jette dans le Yukon, qu'on longe jusqu'à Dawson City, située presque à l'embouchure de la rivière Klondike. Cette dernière voie obtient tous nos suffrages. Jusqu'au jour où sera installé un train allant sur la glace, elle restera la meilleure de toutes. Quelque utopiste que puisse paraître le projet d'une locomotive à patins grimpant les pentes escarpées des défilés, il n'en est pas moins pris en considération par le gouver-

[1] Edmonton est sur la rivière Saskatchewan, au nord de l'État américain d'Idaho.

nement américain. M. George Glover a brillamment résolu le problème de la traction sur la neige. Avant la fin de ce siècle, si fécond en inventions diverses, les explorateurs de l'Amérique boréale verront, non sans étonnement, un train escaladant les glaciers, se précipitant dans les gorges profondes des régions arctiques, à une vitesse moyenne de 20 milles à l'heure[1].

Sur les côtes de Colombie.

M. Dubray loue le *Harrison*, yacht à vapeur de trois cents tonneaux, qui doit nous transporter à Juneau City. Après avoir embarqué des provisions pour six mois, des fourrures, des tentes, des armes, des munitions, des chevaux, et engagé un cuisinier nègre qui s'appelle « Rodolphe », nous quittons l'île de Vancouver.

Rien n'est plus agréable qu'un voyage en steamer, lorsqu'on ne perd pas la terre de vue. Je ne me lasse pas d'admirer les belles montagnes couvertes de forêts séculaires, qui se déroulent en une longue chaîne le long de la côte du Pacifique, les terres basses chargées d'une riche végétation, dont la verdure contraste avec l'azur des flots, les villages qui se succèdent de loin en loin, et dont les maisons claires se détachent vivement sur le fond pittoresque des pentes boisées.

---

[1] Le gouvernement canadien vient de soumettre au Parlement d'Ottawa un projet de chemin de fer d'environ 150 milles de longueur, allant de la rivière Stikeen, qui se jette dans l'océan à Fort Wrangel, au lac Teslin ; de ce point à Dawson, les communications se continueraient par voies fluviales. La compagnie concessionnaire doit établir une route par traîneau de Glenora au lac Teslin ; elle recevra une subvention de 25.000 acres de terre. Les travaux sont estimés à 5 millions de dollars. (Charles Simond.)

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de la Colombie anglaise, pour reconnaître que ces côtes offrent les découpures les plus capricieuses ; la mer s'enfonce dans les terres, s'y attarde paresseusement, ou en ressort soudain, formant une multitude de baies de toutes dimensions, dans chacune desquelles vient se déverser une rivière.

Au loin, ce sont les forêts antiques, dont il est si difficile de se faire une juste idée quand on ne les a pas vues. La vie s'y mêle à la mort, la végétation la plus majestueuse surgit du sein de la destruction amassée par le temps. Ici, c'est un tronc d'arbre qui barre le passage ; là, l'homme doit ramper sous un autre, qu'un obstacle a arrêté dans sa chute ; plus loin, on trouve un amas d'arbres, renversés sans doute par la tempête. Ils peuvent demeurer pendant des siècles à l'endroit où ils sont tombés, sans que la civilisation essaye de troubler leur repos. La mousse les recouvre, et cache sous un manteau de verdure l'action lente de la décomposition. Souvent, au moment où l'on y pose le pied, ils cèdent sous le poids, et l'on est enseveli au milieu des débris du tronc vermoulu.

On raconte une foule de drames lugubres dont les forêts de Vancouver et de la Colombie anglaise ont été le théâtre ; tout récemment encore des malheureux, incapables de retrouver leur route, ont péri lentement de froid et de faim.

En consultant mon journal de bord, j'y trouve les notes suivantes :

18 avril. — Le vent souffle de l'ouest et vient de la terre, mais le yacht louvoie aisément entre les deux

côtes, où la mer est relativement calme. Enfin, nous apercevons Juneau City. C'est une petite ville de deux mille cinq cents habitants, blottie au fond d'une baie pittoresque que protège une série d'îles, et dont la profondeur suffit pour les steamers d'un fort tonnage. Elle est bâtie au pied d'une montagne qui se dresse perpendiculairement, formant ainsi un fond pittoresque. Au-delà, on aperçoit une douzaine de cottages, puis la forêt, à l'entrée de laquelle se trouve une promenade fort agréable.

Juneau est incontestablement la ville du monde où il tombe le plus d'eau ; les pluies cessent seulement à l'approche de la neige, et si, par hasard, on a pendant l'été quelques semaines de beau temps, la fièvre et les affections de poitrine font payer cher aux colons cet avantage passager.

Quant aux rhumatismes, je n'en parle pas ; il va sans dire qu'un séjour prolongé dans un climat pareil les amène en foule à sa suite.

Nous approchons de la White Pass[1]. La neige commence à fondre ; elle forme mille ruisseaux qui coulent doucement à travers les arbres des forêts, et mainte cataracte retentissante retombe en flots d'écume. De temps à autre nous rencontrons des Indiens, couverts de peintures bizarres et enveloppés dans des couvertures de laine grise ; de grands anneaux pendent à leur nez. Mais, à cela près, leur costume n'a rien de bien caractéristique ; les uns portent une chemise, et point de culotte ; les autres, une culotte et point de chemise.

[1] À partir de la White Pass, on quitte le territoire américain pour entrer dans celui du Canada, où le voyage se poursuit jusqu'au Klondike. (Charles Simond.)

Tous sont vêtus, comme nos porteurs, de peaux de bêtes ; des queues de martres et d'écureuils, attachées autour de ce manteau, forment une frange d'un effet assez pittoresque. Ils se pressent autour de nous quand nous prenons nos repas, et disputent à leurs chiens les débris de notre table : couennes de lard, croûtes de pain, feuilles de thé, etc. Je remarque que nos porteurs ont une singulière façon de tenir les bagages ; ils les placent sur leur dos, mais, au lieu de les fixer aux épaules, ils les assujettissent à leur front à l'aide d'une courroie.

Après cinq jours de marche, nous avons parcouru la plaine, tantôt à cheval, tantôt à pied. Nous prenons pour guides deux Indiens, qui nous conduiront jusqu'au lac Bennett.

Du lac Bennett.

Des montagnes coiffées de neige, des collines arides s'étagent non loin du lac Bennett où nous campons depuis ce matin. Un village groupe ses misérables cabanes sur une langue de terre. On trouve aux environs des vestiges d'habitations souterraines assez bien construites, mais la race qui les a bâties a disparu depuis longtemps.

Quoique les demeures actuelles des indigènes paraissent fort grossières, recouvertes comme elles le sont de lambeaux disparates, peaux de morses, de phoques, de rennes, entremêlées de fragments de voiles, elles témoignent d'une industrie réelle, car sous cette enveloppe peu flatteuse se trouve une charpente

disposée avec beaucoup d'art. Les huttes doivent être solides, en effet, pour résister aux intempéries. Ce village, situé sur le promontoire, est exposé à tous les vents ; l'hiver y est très rude, et les indigènes ne peuvent faire de feu, car ils n'ont pas de bois ; des lampes, alimentées par la graisse des animaux, sont le seul chauffage connu dans le pays.

Sur la Lewis River.

La Lewis River a ici une largeur de quatorze cents mètres ; une île s'élève au milieu de son lit à quelque distance de nos tentes ; nous nous y rendons pour y chasser et y pêcher.

Le pays n'est pas aussi dépourvu de ressources que pourrait le faire croire l'inclémence du climat ; mais nous ne pouvons pas régulièrement nous approvisionner ; parfois nous sommes réduits aux fèves et à la farine, parfois nous nageons dans l'abondance : d'ordinaire, cependant, je dois le reconnaître, nous pouvons voir figurer dans le menu du jour un coq de bruyère ou un plat de poisson ; la chair de renne est plus rare, à peine si nous en avons goûté trois ou quatre fois. Les Indiens nous apportent de temps en temps des lièvres que nous faisons rôtir à la broche ; la fourrure, blanche et douce, nous sert à doubler nos couvertures, et ce n'est pas un luxe inutile dans un pays comme l'Alaska. Il en faut quarante pour une courtepointe ordinaire. Pour nos bêtes de somme, nous réunissons tout ce qui est mangeable, et nous leur fabriquons une soupe avec de l'huile, du poisson, des

restes de viande, de riz et du son. Nous leur donnons, parfois même, des fèves que les chiens mangent parfaitement lorsqu'elles ont été bien amollies. On fait cuire lentement ce mélange sur un feu doux, on le laisse un peu refroidir ; puis on le verse dans une auge de bois. Les bêtes affamées se pressent autour de cette bouillie et se la disputent avidement jusqu'à ce qu'elles aient avalé la dernière bribe et léché la dernière goutte.

Nous touchons à la fin du « joli mois de mai ». Ce n'est pas la première fois qu'il nous arrive de le passer loin de notre pays et de notre famille. Nous avons résolu de bannir toute idée noire, mais nous ne pouvons y réussir qu'à demi ; malgré nos efforts, des expressions de regret et de souvenir se trouvent sans cesse sur nos lèvres. Notre plus belle vaisselle, assiettes, plats, timbales, reflète comme un miroir la clarté de la lampe fumeuse ; un grand feu pétille dans le poêle, et le nègre s'est mis à l'œuvre pour nous préparer un repas « extra ». Vains efforts ! nous sommes tristes ce soir. Nous ne pouvons chasser le souvenir des chers absents, nous empêcher de songer à la place que nous laissons vide à notre foyer.

Au moment où nous sommes sur le point de nous rouler dans nos couvertures pour dormir, Rodolphe entre sous notre tente en nous annonçant qu'une aurore boréale[1] commence à paraître dans la direction de l'ouest. Cette nouvelle chasse le sommeil ; nous sortons en toute hâte contempler le splendide phénomène. Ce n'est par l'arc si souvent décrit, mais un serpent de

---

[1] L'expression d'*aurore boréale* se remplace plus généralement par celle d'*aurore polaire*, car le phénomène a lieu aussi bien vers le pôle Sud que vers le pôle Nord. (Charles Simond.)

lumière, souple, ondoyant, variant sans cesse de forme et de couleur ; tantôt il a la teinte douce et pâle des rayons de la lune ; tantôt de longues bandes bleues, roses, violettes, se roulent sur ce fond argenté ; les scintillations vont de bas en haut et mêlent leur clarté à celles des étoiles brillantes, qu'on aperçoit à travers la vaporeuse spirale. La nuit est calme et merveilleusement belle ; le froid, bien qu'assez vif, nous permet cependant d'admirer à l'aise le spectacle magnifique dont nos yeux ne peuvent se détacher. Le thermomètre, en effet, marque seulement 2 degrés au-dessous de zéro.

Bien que la neige couvre le sol et que les rivières soient gelées pendant neuf mois, il n'est pas exact de dire que l'hiver dure tout ce temps. Dès le début de mai, débâcle complète. Il y a déjà quinze jours que les barrières de glace se sont rompues avec fracas, et que les flots de la Lewis River couvrent la surface de glace encore solide. Tout est désordre et confusion : la glace sale, mêlée de troncs d'arbres et de débris, s'est crevassée en maint endroit ; l'eau s'est précipitée en torrents impétueux. Les moustiques nous ont annoncé leur présence, ce dont nous les dispenserions volontiers, mais le lendemain nous voyons arriver des hôtes bienvenus, les hirondelles, qui se mettent à voler autour du campement en décrivant dans les airs mille courbes capricieuses. Le soleil brille, et nous sommes tous abattus par ce subit changement de température : les traîneaux deviennent inutiles.

La rivière s'est débarrassée du dernier manteau de glace qui la retenait captive ; les fragments, détachés,

amollis, descendent son cours avec une vitesse de six ou sept nœuds à l'heure. Le dégel se prolonge plusieurs jours, et nos yeux, fatigués de la monotonie du spectacle vu dans les passes, contemplent avec un plaisir inexprimable ce tableau mouvant. Tantôt les blocs, arrêtés par quelque obstacle, s'entassent les uns sur les autres et forment de blanches montagnes ; tantôt, dans leur course impétueuse, ils broient ou entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage : des arbres entiers, des masses de sable arrachées au rivage sont emportées par les eaux, dont le niveau s'élève soudain.

Dire la quantité d'aspects sous lesquels s'est présentée la rivière est chose impossible ; quelques blocs étaient transparents, cristallins, ils étincelaient au soleil comme des montagnes de diamant ; d'autres, à demi fondus, n'avaient guère plus de consistance que de la gélatine ; ceux-ci étaient criblés de trous comme l'intérieur d'une ruche, ceux-là avaient la surface lisse et brillante. Quand un de ces fragments minés par le dégel venait à en rencontrer un autre, il se brisait en mille pièces, avec un bruit assourdissant, pareil à celui d'une centaine de verres et de bouteilles qu'on casserait à la fois. Beaucoup de vase était mêlée à la glace ; bien des teintes jaunes ou grisâtres en altéraient la pureté ; les eaux étaient aussi bourbeuses que celles de la Tamise, mais çà et là des amas de neige immaculée demeuraient encore sur les banquises en miniature ; la plupart des blocs congelés renfermaient des morceaux de bois, quelquefois même des arbres, que la rivière avait emportés l'automne dernier, et que les froids avaient emprisonnés dans un cercueil de glace.

Aux rives du Yukon.

L'activité règne au campement, établi sur les rives du Yukon. Nous allons descendre le fleuve jusqu'à Dawson City. Il a fallu se pourvoir de marchandises et de provisions, les peser, les emballer, s'assurer que les carabines et les revolvers sont en bon état, fabriquer par douzaines des avirons et des rames. Nos canots sont très ingénieux. Ils deviennent à l'occasion des tentes ou des traîneaux. C'est le dernier cri américain. Le tout ne pèse pas plus de cent cinquante livres et peut s'empaqueter comme ces petites maisons ajustables que certains explorateurs emportent avec eux dans leurs voyages. L'appareil se compose de simples courbes à la fois légères et solides, et de toiles goudronnées dont on fait à volonté ou la quille d'un canot, ou la toiture d'une cabane.

Notre flottille se compose de cinq embarcations. Le Yukon est encombré de morceaux de bois, ce qui rend la navigation fort difficile ; nous ne parvenons à nous frayer un passage qu'en nous tenant près de la rive ; il nous faut à chaque instant traverser le fleuve, puis le retraverser encore pour chercher les endroits où l'eau est la plus calme ; nous avons beau manœuvrer de notre mieux pour ne pas être entraînés, le courant, malgré nos efforts, nous emmène souvent loin de la rive.

Comment décrire la magnificence de ce fleuve plus gigantesque peut-être que le Mississippi ! La plume et le pinceau sont également impuissants à en donner une idée. Nous sommes à plus de trois cents lieues de son

embouchure, et le Yukon a, d'une rive à l'autre, dix-huit cents mètres ; plus bas, il s'étend pour former des lagunes larges parfois de 10 kilomètres et parsemées d'innombrables îlots. M. Dubray, dans un précédent voyage, l'a remonté pendant sept cents lieues, et lorsqu'il s'arrêta, il était encore loin de sa source ; quant à ses affluents, chacun d'eux serait, en Europe, un fleuve considérable.

Des rochers de granit mêlé de schiste dressent leurs masses escarpées ; des plantes grimpantes et des fougères entourent leur base d'une ceinture. Nous faisons halte pour prendre une tasse de café. La rive, en pente, est difficile à gravir ; nous n'aurions pas choisi ce point de débarquement, mais la nécessité nous l'impose ; nous l'escaladons d'un pas agile, le feu est bientôt allumé, le cuisinier va puiser de l'eau à une source voisine et nous prenons de bon appétit notre modeste repas.

Souvent le fleuve décrit des courbes profondes ; des blocs de glace, des troncs d'arbres et des morceaux de bois de toute dimension flottent à la surface ; le courant est rapide ; il faut qu'un homme se tienne à l'avant, armé d'une gaffe, pour repousser les obstacles et empêcher des rencontres fatales à nos petites embarcations. Le canot de M. Fournier vogue à peu de distance du mien ; je vois de gros arbres passer dessous, le faire un instant vaciller, puis le soulever hors de l'eau, bien qu'il soit passablement chargé ; mais les masses flottantes de glace et de bois, entraînées par le courant avec une vitesse de trois lieues à l'heure, acquièrent une force d'impulsion prodigieuse. Il nous

arrive parfois de sentir des blocs enfoncés sous l’eau heurter la quille de nos canots ; et c’est là une sensation qui n’a rien d’agréable. En effet, l’état du fleuve défie les efforts du plus habile nageur ; entre nous et une mort certaine, il n’y a donc que l’épaisseur des embarcations très légères. Des bateaux de ce genre ont pourtant des avantages : les pirogues de cèdre seraient bientôt mises en pièces, tandis que nos canots cèdent à la pression des obstacles sans pour cela se briser.

Nous passons devant plusieurs campements indiens ; bientôt nous sommes escortés par une flottille d’embarcations indigènes, composées d’une solide charpente de saule recouverte d’écorce de bouleau ; leur longueur varie de trois à six mètres, suivant qu’elles sont destinées à recevoir une ou trois personnes. Les bandes d’écorce sont cousues ensemble à l’aide de minces racines de sapin et calfatées avec de la résine. Quand les sauvages découvrent une voie d’eau, ils descendent au rivage, allument du feu, font chauffer la résine dont ils ont toujours une provision, mettent la barque sens dessus dessous et enduisent la couture avec le baume salutaire devenu presque liquide. Ils se servent habituellement d’une pagaie simple ; les doubles, pareilles à celles que les Groenlandais emploient pour manœuvrer leurs kayaks, sont fort peu en usage. Dans les bas-fonds, ils n’ont pas du tout recours à la rame, mais simplement à des pieux, et ils se tiennent debout pour les manœuvrer.

Les Indiens se sont approvisionnés d’un peu de viande ; mais ils comptent surtout sur les hasards de la route pour se procurer les vivres dont ils ont besoin. Ils

entourent notre camp, jetant sur les bagages des regards avides. Nous feignons de ne pas nous en apercevoir, car nous nous sommes fait une loi de ne rien donner qu'à ceux qui nous rendent des services. Le nombre en est plus grand qu'on ne pourrait croire. Les indigènes que nous avons engagés se fatiguent vite, et nous sommes souvent obligés de prendre des rameurs supplémentaires. En général, les Indiens ne sont pas capables d'un effort prolongé, ils font grand bruit pour quelques ampoules insignifiantes que le maniement inaccoutumé de la rame a produites sur leurs mains. Pourtant nos hommes se comportent mieux que nous ne nous y étions attendus ; mon *boy* est un garçon plein de bonne volonté, toujours prêt à s'offrir chaque fois qu'il peut m'être utile.

Nous avons emporté une corde de halage, mais je ne sais quand nous pourrons nous en servir ; les rives sont complètement submergées. Maintenant, du reste, la navigation devient moins difficile ; les îles nombreuses, éparses dans le lit du fleuve, rompent la violence du courant ; nous bénissons ces obstacles salutaires, mais le plus souvent nous ne les voyons pas : ils sont enfouis sous les eaux, et c'est à peine si le sommet de quelques arbres plus élevés que les autres, rasant nos barques, nous signale leur présence.

De Dawson City.

Nous sommes au jour le plus long de l'année : le 21 juin ; le soleil ne disparaît de l'horizon qu'à onze heures un quart, et son disque radieux se montre à

l’orient un peu avant minuit ; ainsi, nous ne le perdons de vue que pendant quarante minutes, tant nous sommes près du cercle polaire.

À neuf heures du matin, nous apercevons une troupe de visages blêmes campés à l’embouchure de la rivière Klondike ; nous saluons les chercheurs d’or par une décharge de revolvers, de carabines, de fusils. Ils nous répondent de même.

La température étant très élevée, nous devons suspendre notre marche pour dormir quelques heures sur le rivage. Nous nous remettons en route le soir, aimant mieux, par cette chaleur torride, voyager la nuit que le jour. Au matin, nous entrons dans une baie au fond de laquelle sont groupées, autour d’une cinquantaine de maisons, quelques centaines de tentes. Nous sommes à Dawson City, à peine née et autour de laquelle évoluent déjà huit mille mineurs. Servant de port à la vallée du Klondike, Dawson ne sera jamais désertée comme Fort Miles et Circle City. Elle s’étend sur une vaste plaine presque au niveau du fleuve, sur la rive gauche du Klondike, et sur la rive droite du Yukon. Elle est à quelques kilomètres d’un fort de création récente qui a remplacé le Fort Selkirk, abandonné aujourd’hui. La ville fondée par Joe Ladue, le mineur colombien, est entièrement bâtie sur le territoire appartenant au géologue dont elle porte le nom. Nous nous élançons à terre et nous distribuons des poignées de main à tout le monde. Dans cette foule cosmopolite, nous reconnaissons des Canadiens, des Chinois, des Américains, quelques Anglais. M. Fournier est le premier Belge, MM. Dubray, de Parpeix et moi, les trois seuls Français qui

visitons les districts aurifères de l'Alaska. Notre voyage a duré trois mois…

… Rien n'est négligé par des Canadiens amis pour rendre notre séjour agréable à Dawson City, et pourtant le temps que nous y passons nous permet d'apprécier combien est rude la vie que mènent les mineurs. Des légumes bouillis à déjeuner, des légumes bouillis à dîner, des légumes bouillis à souper, voilà quel est le fond du régime alimentaire. Les gourmets ajoutent une tranche de lard. Le Klondike est tellement inaccessible qu'il faut emporter ses vivres avec soi.

Des rumeurs circulent. Les pauvres mineurs courent le risque de mourir de faim pendant l'hiver, mais par contre ils auront une gazette officielle dont nous avons fêté l'apparition du premier numéro, le 17 juillet. La voilà bien l'excentricité américaine dont M. Brunetière ose nier l'existence ! Ce journal, publié à Dawson City, coûte 3 fr. 75[1] le numéro ou 100 francs pour l'abonnement d'une année. Le *Clondyke News* contient tout ce qui peut attirer les mineurs. C'est ainsi que dans le premier numéro, il y a deux colonnes d'annonces, en tête desquelles on lit la réclame suivante : « Lecteurs, allez au Klondike, vous trouverez une salle de danse avec de bonne musique, de bons compagnons et d'excellents vins. » Le propriétaire fait remarquer aux amateurs qu'aucun mineur ne sera volé dans son établissement et qu'on y joue au poker à table ouverte.

Le directeur-rédacteur-compositeur du *Clondyke News* est venu s'établir à Dawson City comme pionnier

---

[1] Et non pas 35 francs ! comme l'écrivent certains journaux français.

de la publicité. Il a amené des compositeurs[1] avec lui. Mais ceux-ci ont préféré acheter des claims et se mettre à la recherche de l'or au lieu de prendre des lettres dans des cases *ad hoc*. Il en résulte qu'on n'a guère le temps de valser dans la belle salle dont il parle à ses lecteurs.

… Des nouvelles à sensation courent parmi cette population flottante qui s'accroît de jour en jour. D'après les uns, le gouvernement canadien nous envoie la police montée, établit des relais pour le service postal, une ligne télégraphique entre Juneau City et le lac Lebarge. D'après les autres, le beau sexe escalade les passes pour avoir sa part du gâteau doré que la Providence nous offre.

Un Canadien, M. Proteau, nous assure que le thermomètre est descendu l'hiver passé à 53 degrés au-dessous de zéro ! Et les moindres cabanes coûtent 6.000 francs, et le sac de farine vaut 80 dollars ! Pauvres mineurs !

De la rivière Klondike. — Les claims.

Nous quittons Dawson City pour entrer dans la rivière Klondike. Les porteurs nous remorquent à la corde. Les canots sont attachés ensemble. Sur trois d'entre eux, nous avons dressé une tente, et nonchalamment étendus nous passons le temps à fumer, à deviser ensemble ou à sommeiller, suivant notre humeur. M. Thorp nous a devancés pour prendre

[1] Compositeurs d'imprimerie. (N. D. É.)

possession de nos cinq claims[1]. Nos repas se font à bord ; deux fois par jour cependant, nous descendons sur le rivage où nous allumons du feu pour cuire le poisson, préparer le thé et le café ; mais ces haltes, les seules que nous nous permettons, sont d'ordinaire fort courtes. Notre voyage ressemble à une partie de plaisir, et lorsque nous nous rappelons la peine que nous avons eue à descendre le Yukon, nous sentons mieux encore la douceur du contraste.

De loin en loin, nous apercevons des mineurs. Nous laissons à notre droite un village indien abandonné depuis l'invasion. Nous achetons, à prix d'or, du saumon frais et un cygne dont la chair promet d'être excessivement tendre. Quelques indigènes possèdent, paraît-il, de belles pépites d'or qu'ils enfouissent dans les montagnes. Ils les ont cachées ainsi, faute de trouver un meilleur emploi de leurs capitaux après avoir acheté fusils, couvertures et couteaux dont ils ont besoin. En général, ceux qui ne s'éloignent pas à l'arrivée des Blancs prospèrent vite.

Les eaux de la rivière sont couvertes d'embarcations, et nous sommes salués de temps à autre par des « confrères » qui tirent en l'air des coups de pistolet. Les mineurs vont par groupes, dans la plaine. Ils dressent des tentes et des baraques de bois qui contrastent avec les huttes de peau des indigènes, accouplées deux par deux.

Les chiens qui nous accompagnent font le voyage par terre, et ce n'est pas pour eux une mince fatigue que de tourner autour des roches, dont les rives sont

---

[1] Un claim est la partie de terrain concédée à chaque mineur ayant payé patente.

fréquemment hérissées. Quand nous passons d'un bord à l'autre de la rivière, ils nous suivent à la nage, parfois sur un espace d'un kilomètre, à travers de violents rapides. Leurs maîtres habituels les laissent généralement pourvoir à leur subsistance.

Nous nous attendions à rencontrer ici un nommé Lawrence, qui aurait pu nous être très utile ; malheureusement pour nous, il a trouvé 700 livres d'or et il a quitté son claim avant-hier. Son empressement à regagner les États-Unis est facile à comprendre ; il revient dans son pays après fortune faite. Dès notre arrivée, nous avons envoyé à sa poursuite un guide chargé, non de le ramener ici, mais de lui demander de nous attendre ; cet homme vient nous apprendre qu'il n'a pu réussir à le rejoindre, Lawrence ayant trop d'avance sur lui. La véritable raison, c'est que notre messager s'est arrêté en route pour chasser.

… Nous sommes arrivés. Guidés par M. Thorp, nous déployons pendant deux semaines une activité fiévreuse, puis le découragement nous prend.

Pendant l'hiver, la neige et la glace, et pendant l'été, le sol boueux et les hautes eaux, sont autant d'obstacles pour les mineurs.

Le Klondike est un des plus petits affluents du Yukon, dans lequel il se jette à environ vingt milles du 141e méridien de Greenwich. La situation dangereuse des émigrants écarte les gens de faible constitution. Généralement les « Klondikers » sont des gars robustes qui ne craignent pas la besogne. Ceux qui arrivent isolément choisissent un *pard* ou associé dont ils ne sauraient se passer. Ils adoptent presque tous la tenue

des Indiens du nord : des bottes en peau de phoque, le pantalon de daim, la parka, pelisse en peau de lynx avec un capuchon qui se rabat sur la tête et dont les poils abritent le visage contre le vent qui double l'intensité du froid. C'est ainsi équipés qu'ils affrontent les rigueurs de l'hiver polaire et qu'en été, débarrassés de leurs parkas, ils travaillent dans l'eau jusqu'aux genoux.

C'est ici, dans ces terres boueuses charriées par les glaciers, que se trouve l'or en parcelles ou en pépites. Des géologues ont prouvé que ce métal provient du sud, des veines de quartz, désagrégées par des torrents. Plus lourd que la terre, il tombe dans les interstices des rocs ou il forme des « poches », suivant une expression courante.

Tous les chercheurs d'or avec lesquels nous vivons sont hantés par une idée fixe. Si riches que soient leurs claims, ils en rêvent toujours de plus productifs. Beaucoup se lassent d'un travail régulier mais assuré. Ce qu'ils préfèrent à tout, ce sont les divines émotions du jeu, les chances à courir vers une fortune subite. Leurs idées vagabondes les poussent à « prospecter » sans cesse. Ils se transmettent les uns aux autres, avec une naïveté exquise, des légendes dorées. Ils pensent que dans les montagnes, inaccessibles jusqu'à ce jour, un grand linceul de neige couvre l'or en blocs.

Un rapport publié tout récemment par un savant professeur, M. Wright, fortifie leurs croyances : « En Californie, dit ce dernier, on n'a pas trouvé la « mine mère », mais on a découvert le quartz. Il en sera de même dans l'Alaska. La mine mère doit exister au point

d'origine des glaciers qui alimentent les cours d'eau aurifères. L'existence des veines d'or dans les dépôts de glace n'est contestée par aucun géologue. J'ai constaté moi-même la présence de l'or aux États-Unis, charrié par les glaciers du Canada au lac Supérieur. Dans l'Alaska, l'or provient de moins loin. Un jour viendra où des mineurs remonteront le cours des torrents et trouveront, eux aussi, des placers de plus en plus riches. » Mais ce jour est loin ; bien des années se succéderont avant qu'une telle nécessité se produise.

Les chercheurs d'or du Klondike ne ressemblent pas aux mineurs californiens dont les romanciers ont exploité le type. Les *tramps* aux longues moustaches, — tel celui qui disait au baron de Kervyn : « Je n'ai plus d'ennemis : j'ai tué le dernier ce matin (*I killed the last this morning*) », — sont devenus aussi rares que les bisons dans les plaines du Nord-Ouest canadien. Ils ne vont pas à l'aventure, le pic d'une main, le revolver de l'autre, franchir les rivières et les déserts, prodiguer à tout hasard leur jeunesse et périr misérablement devant une table de jeu, la poitrine fouillée par un couteau mexicain. Les *self made men* d'aujourd'hui ne sont pas des enfants perdus de la civilisation. À l'audace aventureuse d'autrefois, ils ont opposé l'action méthodique et réfléchie. L'énergie est la même, mais le mineur du Klondike est plus économe de ses forces. Son labeur n'est pas moindre non plus que son espoir du succès.

Avec tous les explorateurs de l'Amérique boréale j'insiste sur ce point qu'un Européen ne doit pas entreprendre un voyage dans l'Alaska avant le mois de mars.

D'ici quelques années, bien des claims demeureront inoccupés. La place ne manquera pas aux retardataires. Plus de cent mille mineurs peuvent camper au long des creeks du Yukon, sans être à portée de vue les uns des autres. Et par-delà le champ d'exploitation restreint où nous opérons, il en est d'autres aussi riches. À mesure que le pays se peuplera, on poussera plus avant, et des placers aussi productifs se révéleront.

Le travail d'été est limité à deux ou trois mois, suivant les années. Mais une méthode déjà ancienne permet d'utiliser les mois d'hiver. On fait dégeler le sol en allumant des feux, dont on ramène les cendres mélangées de sable que l'on met en tas. Ce sont ces détritus qui sont lavés rapidement dès l'apparition des beaux jours. On creuse ainsi de proche en proche, on enlève la terre mélangée de cendres, jusqu'à ce que l'on arrive à mettre à nu la roche vive, à laquelle il devient impossible de s'attaquer, car ce n'est plus la gelée qui rend solide la couche à laquelle on arrive, c'est sa nature pierreuse. Il n'y a aucun intérêt d'ailleurs à pousser plus loin ces fouilles ; la géologie nous apprend que l'or ne se trouve pas dans cette roche de formation quartenaire.

Outre une patente de mineur qu'il est indispensable de se procurer et un droit d'achat pour prendre possession des claims, le gouvernement canadien prélève une taxe de 10 % sur le travail des mineurs. Ce revenu lui permet d'exécuter les travaux utiles aux exploitations, car, d'après la loi, ces revenus doivent être consacrés exclusivement aux mines.

Quand les compagnies financières d'Europe s'établiront aux rives du Yukon, elles devront consacrer une partie de leur capital à l'acquisition des claims, en tenant compte toutefois de la situation anormale d'un pays qui ne produit rien et où l'on a besoin de toutes les ressources de la civilisation. À cause des coupes déréglées, les forêts reculent de jour en jour. Par bonheur, des mines de charbon, encore inexploitées, viennent d'être découvertes par un ingénieur des États-Unis.

Le gouvernement canadien a compris ses responsabilités. Craignant la famine qui va sévir l'hiver prochain, par des avis multiples il a prévenu les mineurs des dangers qu'ils couraient. Mais c'est en vain qu'il a tenté de mettre un terme à cette invasion de gens avides qui de tous les coins de l'Amérique se précipitent au Klondike[1]. Comme nos provisions s'épuisent, nous avons l'intention de regagner la Colombie anglaise par le dernier vapeur qui fera le service de Saint-Michael à Vancouver, avant la fermeture de l'océan par les glaces polaires.

Il est écrit que nous ne reviendrons pas millionnaires. Un soir, toutefois, l'ingénieur découvre plusieurs pépites, sur le claim de M. Dubray. Tout le monde s'y précipite ; en une semaine nous avons extrait des

[1] On évalue à 6.000 le nombre d'individus qui ont tenté, l'automne dernier, de traverser les montagnes au-delà de Juneau. Ces individus, la plupart Américains, conduisaient 3.200 chevaux chargés de provisions. 200 à peine ont pu franchir la White Pass et 700 celle du Chilkoot. Ils ont dû camper tout l'hiver près du lac Bennett, à soixante-quinze jours du Klondike.

Des 3.200 chevaux, 200 seulement restaient en octobre 1897, et les sentiers étaient jonchés de cadavres et de tombes. De nombreux aventuriers avaient préféré revenir sur leurs pas. (Charles Simond.)

boues du Klondike pour 30.000 francs de poudre d'or[1]. Mais personne, à la vérité, n'a la bonne fortune de mettre la main sur des lingots d'un grand prix. Nous n'avons pas trouvé de quoi couvrir les frais de notre expédition, et notre ingénieur se désole ! Si l'Eldorado de l'Alaska enrichit quelques heureux, il fait aussi des victimes[2].

Le Klondike, cependant, possède des richesses considérables. On cite tel mineur qui, en un jour, a lavé *dix* kilogrammes d'or. J'ai moi-même tenu dans mes mains des lingots d'une livre. Mais quand on examine les choses de près, on ne tarde pas à s'apercevoir que bien des ombres se mêlent à ces brillantes perspectives. Les dépenses d'exploitation sont d'ordinaire très lourdes ; c'est seulement après un travail acharné qu'on arrive à tirer quelque profit. En attendant, il faut vivre. Les denrées les plus indispensables, la viande et le pain se vendent des sommes insensées ; quant à la main-d'œuvre, elle est d'un prix exorbitant ; nous payons les Chinois que nous employons sur nos claims *cinquante francs par jour, parce qu'ils travaillent pour rien* !

Les pionniers les plus hardis, ceux mêmes qui se sont endurcis à la fatigue dans les gisements colom-

---

[1] Sur le territoire américain, M. Fritz Behnson aurait trouvé, dans les crevasses d'un rocher, 250.000 francs d'or en un jour, sur les bords du Yukon.

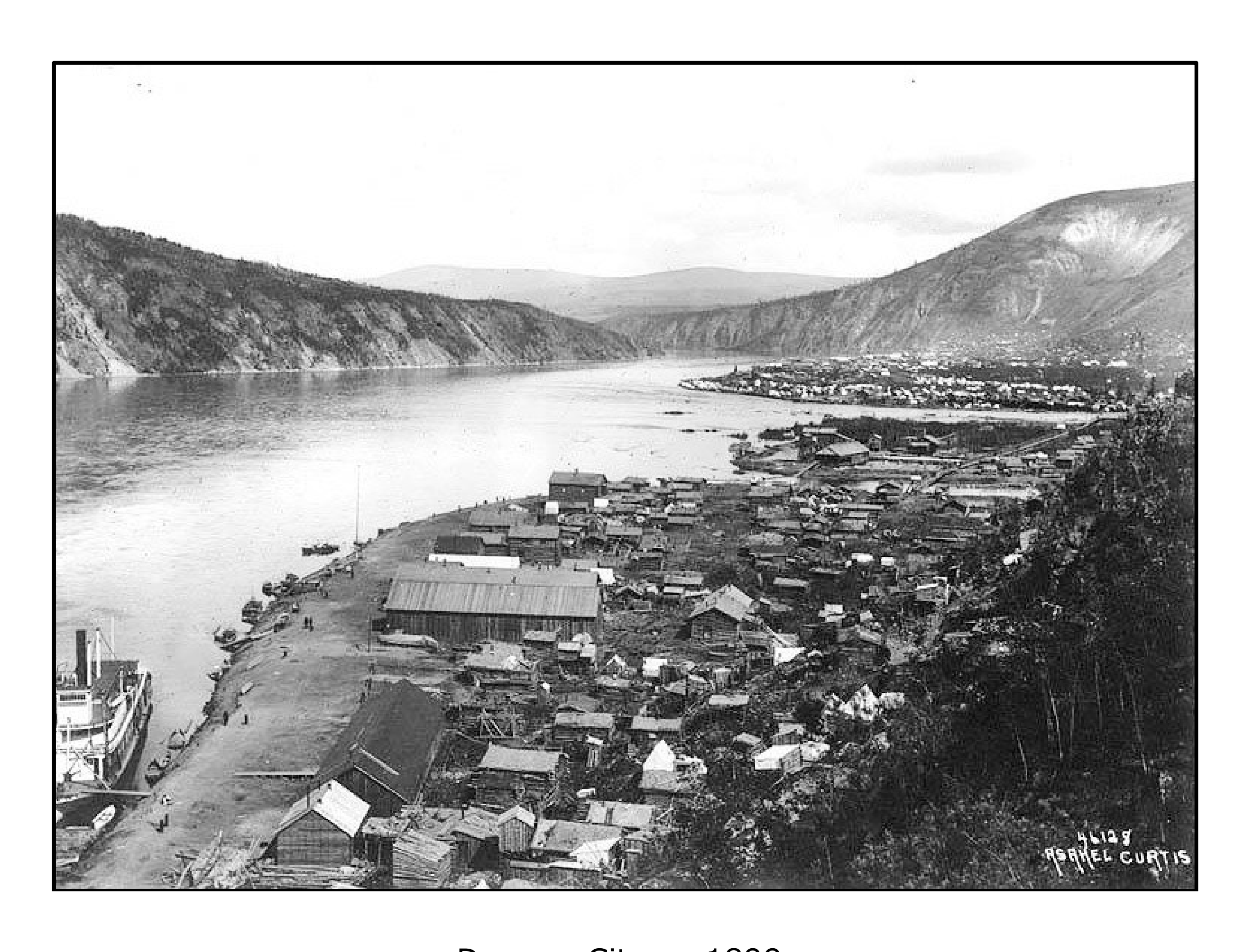
[2] Par suite de la rigueur du climat et du manque de ressources au Klondike, un grand nombre de mineurs sont dans un dénuement complet, enfermés presque sans vivres dans les glaces. Le gouvernement américain s'est préoccupé de leur venir en secours. Un détachement d'infanterie emportant 200 tonnes de vivres a quitté Portland, dans l'État d'Orégon, pour se rendre au Klondike, mais comme cette région est en territoire canadien, le gouvernement d'Ottawa a défendu aux troupes américaines de passer la frontière. On prévoit cependant que l'entente entre les deux gouvernements ne tardera pas à se faire.

De divers côtés, d'ailleurs, des expéditions de secours s'organisent pour le Klondike. (Charles Simond.)

biens, ne parviennent pas tous, tant s'en faut, à faire fortune. La fin déplorable des mineurs morts cette année même dans l'Alaska, montre combien il est difficile, même dans les circonstances les plus favorables, de réussir en ce pays.

Ceux qui réalisent des salaires sont les hôteliers, les marchands de comestibles, les tenanciers de bars ou de salles de jeu, et dès qu'ils sont installés, on s'aperçoit vite que pour extraire un dollar il faut parfois en dépenser deux !





Dawson City en 1899.
(Le fleuve Yukon est à gauche et la rivière Klondike en haut, à droite.)

Cliché Asahel Curtis (1874-1941).

LE KLONDIKE, L'ALASKA, LE YUKON

ET LES ÎLES ALÉOUTIENNES

par Léon LOICQ DE LOBEL

(1899)

QUAND les premières nouvelles des trouvailles d'or faites en Alaska parvinrent en Europe, peu de monde ajouta foi à ce qu'on croyait être des canards d'Amérique. Puis, à ces nouvelles succédèrent des rapports officiels qui confirmaient en partie les récits des mineurs revenus du Klondike.

Ceux-ci relataient également les difficultés et les dangers de la route et du climat auxquels le mineur était exposé dans ce pays de rocs et de glace éternelle. On apprenait bientôt que le gouvernement canadien avait envoyé un gouverneur à Dawson ; et dès lors ce pays, qui jusqu'ici n'avait pas d'histoire, eut le don d'exciter la curiosité du monde entier.

Une chose entre toutes attirait l'attention comme la pitié sur les malheureux qui osaient affronter les périls de ce voyage ; c'était la traversée de cette fameuse passe du Chilkoot, où la nature semble avoir jeté là, pêle-mêle, les uns sur les autres les plus énormes blocs

de pierre de la création, formant ainsi une barrière infranchissable aux trésors qu’ils protègent.

Ces rocs gigantesques, dont les ravins se cachent sous d’épaisses avalanches de neige, il fallait les gravir au plein cœur de l’hiver et par étapes cent fois répétées, car chacun devait transporter ses vivres sur le dos.

Mais, là n’était pas la seule difficulté du voyage ; si le Chilkoot était terrible, combien dangereux étaient les lacs et rivières qu’il fallait suivre sur des embarcations toutes primitives, faites de planches mal jointes provenant d’arbres brûlés, et incapables de résister longtemps aux secousses des torrents et des rapides.

Ajoutez à cela le tableau qu’on faisait des malheureux mineurs atteints du scorbut et forcés de travailler la terre par une température de 60° sous zéro ; voilà, à peu près, les renseignements que nous possédions quand j’entrepris mon exploration en avril 1898.

J’allai m’embarquer à Liverpool, à destination de Montréal. Je choisissais de préférence un port canadien, pour éviter les tracasseries et les tarifs élevés de la douane américaine. Je devais me rendre dans le Yukon par Glenora, Telegraph Creek et le lac Teslin.

Je ne vous décrirai pas ici les sites merveilleux des jolies villes du Canada que nous avons traversées : Québec, Montréal, deux villes restées bien françaises de mœurs et de langue ; Ottawa, le foyer intellectuel du Canada ; ni les vastes contrées que le Canadian Pacific traverse de Montréal à Vancouver. M. le baron Hulot, notre distingué collègue, les a merveilleusement dépeintes dans son livre *De l’Atlantique au Pacifique*.

Mais, je ne puis m'empêcher de vous parler de ces montagnes Rocheuses, qui gardent perpétuellement leurs cimes couvertes de neige et sur lesquelles le train court à une allure vertigineuse, traversant des ravins profonds de 2.000 pieds sur quelques poutres dont nous ne voudrions pas en France pour un pont de jardin ; descendant des courbes brusques et rapides, à fleur de roche, où l'œil ne distingue plus que le vide immense du gouffre béant. Cette traversée des montagnes Rocheuses donne le vertige à plus d'un voyageur et laisse dans l'esprit un inoubliable souvenir.

Nous arrivons à Vancouver le 10 mai, où nous complétons notre équipement et nos provisions.

Ici, pas plus qu'à Montréal, on ne peut nous donner le moindre renseignement sur les régions arctiques ; mais en revanche, nous sommes assaillis par les marchands qui nous relancent jusqu'à l'hôtel pour nous offrir des vêtements de fourrure ou d'autres approvisionnements. Le 14 mai, nous nous embarquons sur l'*Islander*, avec ma femme, mes deux filles et mes deux fils qui n'ont jamais consenti à attendre mon retour à Vancouver. Ici commence notre apprentissage de la rude existence que nous allons mener pendant six mois. Ce petit steamer est occupé par les 250 hommes de troupe qui composent la milice du Yukon. Comme il n'y a que quelques cabines qu'on réserve aux dames, nous couchons sur le pont. Le chenal que nous traversons est magnifique ; le bateau file entre deux rangs de fjords merveilleux, derrière lesquels se dressent les cimes élevées des montagnes couvertes de neige.

Nous arrivons à Wrangel le 17 mai. Wrangel est une petite ville bâtie toute en bois et sur pilotis, mais bien campée sur une colline boisée et située sur territoire américain.

Les rues sont de vastes fossés, vrais cloaques de boue et d'immondices de toute sorte ; de place en place émergent des troncs d'arbres sciés à un mètre du sol et supportant des planches pourries qui plient sous vos pas. Ces espèces de trottoirs sont très étroits et l'on ne s'y aventure qu'avec précaution.

Il pleut, dit-on, à Wrangel pendant toute l'année. Jusqu'en 1897, Wrangel était une ville d'Indiens et ne contenait que trois Blancs. La population actuelle est composée en majeure partie de Blancs et est très mauvaise. On nous dit qu'il est dangereux de sortir après sept heures du soir quand les jours sont courts. On y assassine pour 4 bits (4 fois 75 centimes).

Les consciences s'achètent, dit-on, de 5 à 10 dollars ; mais celles des juges sont taxées un peu plus.

Ces mœurs sont d'ailleurs semblables sur toute la frontière américaine, en Alaska.

Les Indiens portent le costume européen, mais au lieu de chapeau les femmes portent sur la tête un grand châle. De taille plutôt petite, ces Indiens ont une large carrure, des cheveux plats et luisants et la peau cuivrée. Leurs habitations construites comme celles des Blancs sont tenues proprement. Ils vivent du produit de leur pêche et la plupart d'entre eux sont dans une situation prospère.

Depuis notre arrivée nous nous débattons contre la douane américaine pour les formalités à remplir concernant nos bagages pris en transit.

Nous quittons Wrangel le 19 mai sur le *Strathcona*, bateau à fond plat, mû par une grande roue à palettes tenant lieu d'hélice. C'est le bateau en usage dans cette région sur les rivières généralement peu profondes.

Ce steamer fait son premier voyage ; il a été frété spécialement pour transporter les hommes de la milice du Yukon à Glenora. Bien qu'il fasse très froid et qu'il pleuve, tout le monde est sur le pont tant le paysage qui se déroule sous nos yeux est superbe.

À l'horizon, des montagnes s'élevant en amphithéâtre et toujours plus hautes, blanches de neige sur laquelle se détachent les sapins verts dont le soleil de mai a fondu le manteau hivernal. Autour du bateau quantité de phoques de l'espèce à poil rude prennent leurs ébats. Ils sont plus petits que les phoques à fourrure ; les jeunes gagnent dix livres par jour jusqu'à l'âge adulte. On les chasse pour la peau dont on fait des chaussures imperméables ainsi que le cuir servant à la fabrication des portefeuilles, des buvards, etc.

Nous arrivons à la pointe de Rothsay, à l'entrée de la Stikine, la Stah-Keena des Indiens ou la grande rivière.

Depuis un temps immémorial, c'est par la Stikine que les Indiens de la côte pénétraient à l'intérieur. Ses sources sont encore inconnues ; mais elles doivent se trouver au sud du 58e parallèle de latitude nord. Le fleuve est navigable jusqu'à Glenora, à 250 kilomètres

de Wrangel, pour des steamers à fond plat et munis de puissantes machines.

À certains moments on peut remonter le fleuve jusqu'à Telegraph Creek, à 20 kilomètres de Glenora. Au-delà on tombe dans le grand canyon qui mesure 80 kilomètres de longueur et qu'il est impossible de traverser soit en steamer, soit en barque.

On appelle canyon une partie du fleuve qui se rétrécit entre deux murs de rochers à pic, formant ainsi une gorge où l'eau se précipite et roule avec une force incroyable. Les Indiens eux-mêmes, si experts à manœuvrer dans les eaux de la Stikine, n'ont jamais osé tenter la traversée du grand canyon en canot. Ils attendent l'hiver pour le faire sur la glace.

La navigation sur la Stikine s'ouvre de mai à novembre. Fin novembre le fleuve est complètement gelé. En juin les eaux sont le plus hautes par suite de la fonte des neiges. La vallée de la Stikine mesure en moyenne 3 milles de largeur jusqu'au petit canyon. Les montagnes qui la bordent ont 1.000 mètres de hauteur environ.

Elles sont de nature granitique et de couleur grise. Tout le long de la vallée les sapins, les arbres à coton et d'autres montrent une végétation vigoureuse. Beaucoup commençaient à bourgeonner quand nous sommes passés.

Quelques-uns, même, étaient couverts de feuilles et teintaient le paysage de différents tons de vert produisant le plus joli contraste avec la neige qui couvre le sol.

Qui n'a pas vu la Stikine ne peut se faire une idée de ce fleuve terrible, dont les eaux bouillonnent en tourbillons ininterrompus.

À l'embouchure, le courant est assez modéré ; mais, 100 milles plus haut, il est terrifiant. Sur tout le parcours la navigation est très difficile, tant à cause du peu de profondeur des eaux que par suite des nombreuses épaves que le fleuve charrie, pour la plupart des arbres arrachés au moment de la débâcle des glaces.

De plus, le lit du fleuve change tous les ans, ce qui déroute le pilote ; tel endroit qui, aujourd'hui, possède un bon chenal se trouvera remplacé, l'année suivante, par un banc de sable.

Cette particularité, qui rend le dragage de la Stikine presque impossible, en a empêché jusqu'aujourd'hui l'exploitation, car elle contient de l'or en bonne quantité.

Le *Strathcona* avance lentement. Un homme à l'avant sonde sans cesse le fleuve ; il accuse 4 pieds, 6 pieds et 8 pieds d'eau, le maximum.

Sur la rive quelques petits campements d'Indiens. Des aigles à tête blanche s'envolent à l'approche du steamer. De temps en temps on aperçoit une tente ; ce sont de pauvres mineurs venus là sur la glace, pris par la débâcle et qui n'ont pu aller plus loin, car remonter la Stikine en barque est une œuvre de géant.

Le cœur se serre en voyant ces malheureux abandonnés seuls dans ce désert. Animés par l'espoir de trouver une occasion d'aller plus avant, ils resteront là quand même jusqu'à l'épuisement de leurs provisions.

Alors, ils redescendront la rivière en radeau. Nous arrivons à la frontière canadienne où se trouve un poste de police montée.

Une des particularités de la Stikine, ce sont les nombreux glaciers qui y déversent leurs eaux. On en compte trois cents sur son parcours. Quatre de ceux-ci sont remarquables. Le Popoff, qui se trouve à 10 milles au-dessus de la pointe de Rothsay avant d'arriver à la rivière Iskoot. La scène ici est sauvage au-delà du possible. Des glaciers, des précipices, des pics défient les plus intrépides grimpeurs du Mont-Blanc. La région de l'Iskoot est riche en gros gibier. Des ours noirs, bruns et grizzlis ; des chèvres et des moutons de montagnes ; des caribous et des élans y vivent paisibles (le caribou est une espèce de cerf grand comme le cerf d'Europe). Les grouses y sont fort nombreuses ; quant aux moustiques, ils dépassent en nombre et en voracité toutes les espèces connues. Les mêmes animaux et les mêmes insectes se rencontrent sur tout le parcours de la Stikine.

Voici maintenant l'Orlebar, ou grand glacier, qui mesure 5 kilomètres de longueur le long du fleuve et qui s'étend en profondeur sur un espace immense dont on n'a pas exactement déterminé la fin. En face, de l'autre côté du fleuve, se trouvent les sources d'eau chaude. Un peu plus loin, sur le parcours d'un mille environ, s'étend le Coude du Diable. Enfin à 25 kilomètres plus haut, le Flood Glacier.

Nous avançons péniblement et allons échouer sur un banc de sable. La manœuvre est très difficile. Le fleuve se divise ici en plusieurs bras et forme une

nappe d'eau à perte de vue. De tous côtés émergent des bancs de sable et de graviers. Sur l'eau flottent de gros troncs d'arbres et plusieurs canots, la quille en l'air, tristes épaves des malheureux que le fleuve a engloutis.

Après bien des efforts, notre steamer reprend sa marche en avant. Le 21 mai, nous arrivons en vue du redouté petit canyon, long de plus de 1 kilomètre et se rétrécissant à 50 mètres à certains endroits, entre deux montagnes de rochers de 3 à 400 pieds de hauteur. Souvent, en cet endroit, les bateaux luttent pendant une heure avant de pouvoir sortir de cette effroyable gorge et il arrive qu'ils soient forcés de stopper pendant plusieurs jours à l'entrée du canyon, en attendant que le courant soit moins rapide.

Mais voici le moment du passage du bateau dans l'antre du mauvais esprit, comme disent les Indiens. Des hommes sont envoyés à terre pour attacher au roc le câble qui doit remonter le bateau à l'aide du cabestan.

À l'entrée du canyon, le *Ramona*, parti deux jours avant nous, est sur ses ancres et solidement amarré. Le capitaine hésite à lancer son bateau dans le gouffre. Au pied des rochers deux barques de mineurs sont attachées. L'audace de certains hommes est vraiment stupéfiante.

Heureusement, le passage du canyon s'accomplit sans accident. Au-delà, le courant entrave encore la marche du steamer. Nous traversons les grands rapides, puis le Kloochman Canyon, puis encore de nouveaux rapides. L'eau tourbillonne avec force et fra-

cas. On dirait un fleuve en ébullition. Nous avançons de 50 en 50 mètres à l'aide du cabestan.

Un moment le capitaine ordonne de chauffer au maximum de pression et d'essayer de marcher sans l'aide du câble ; mais à peine cet ordre est-il exécuté que nous reculons de toute la distance que nous venions de franchir par le cabestan.

Deux barques d'Indiens passent avec la rapidité d'une flèche, descendant le fleuve.

Nous reprenons notre marche en avant péniblement. La neige devient moins épaisse, la végétation est plus avancée et voici que de jolies fleurs se montrent partout. Dans l'intérieur le printemps est plus précoce que sur les côtes ; c'est ainsi qu'à notre arrivée à Glenora nous trouvons quantité de fleurs épanouies, des papillons et des oiseaux.

J'ai tenu à vous donner, très en détail, la description de notre voyage sur la Stikine pour cette raison que toutes les rivières de l'Alaska sont semblables et qu'ainsi, je n'aurai plus à y revenir dans la suite de mon récit.

À Glenora, toute la ville est sur la plage attendant l'arrivée du *Strathcona* qui apporte le courrier. Glenora est une ville de tentes qui abritait alors une population de 2.500 hommes venus pour la plupart sur la glace dans l'espoir de gagner le Klondike par la voie du lac Teslin.

Mais il n'y a pas de route et les pauvres gens sont arrêtés là faute d'argent pour payer leur passage et le transport de leurs provisions sur un steamer qui redescend, et personne n'osant s'aventurer à redescendre la

Stikine en barque ou en radeau. Un instant ces mineurs croient que la troupe va leur frayer une route ; mais leur espoir est bientôt déçu.

Nous établissons notre camp et nous nous mettons en quête de chevaux et de porteurs, mais sans succès. Tous les chevaux ont été réquisitionnés pour la troupe qui se frayera une route à coups de hache à travers les épaisses forêts qu'elle doit traverser.

À Glenora, la chaleur est accablante ; le 24 mai, le thermomètre marquait 29° centigrades et le 25 mai 38° centigrades. Les nuits sont claires. On peut lire aisément à 11 heures du soir. Les moustiques sont terribles et nous empoisonnent le sang au point de faire naître quantité d'abcès sur le corps.

Nous faisons quelques reconnaissances au-delà de Telegraph Creek, qui est la limite de la navigation. Peu de steamers, en effet, consentent à remonter jusque-là et à traverser ce qu'on appelle les rapides des Trois-Sœurs, ainsi dénommés parce que le fleuve est barré en cet endroit par trois immenses roches sur lesquelles plus d'un bateau s'est brisé.

Telegraph Creek doit son nom à ce fait qu'il avait été question d'établir là un poste télégraphique ; mais ce projet n'a jamais été exécuté.

À partir de là, on rencontre d'innombrables roches de basalte et d'autres rocs volcaniques de l'âge tertiaire. En sortant de Telegraph Creek il n'y a comme route qu'un petit sentier grimpant très à pic les rochers qui protègent la vallée de la Thaltan où l'on trouve plusieurs villages d'Indiens.

On a fait de riches découvertes d'or sur cette rivière Thaltan. J'ai visité les villages d'Indiens qui y ont établi des réserves et qui ne permettent à aucun Blanc de travailler chez eux. Mais j'ai été fort bien accueilli par ces Indiens et c'est une grande erreur, pour ne pas dire une faute, que de laisser croire que ceux-ci barrent les rivières pour empêcher les Blancs de passer ou pour les dépouiller. Le gouvernement canadien a su, depuis longtemps déjà, imposer aux Indiens du nord-ouest le respect du Blanc, et l'assassinat d'un de ceux-ci est un acte tout à fait isolé.

On a cherché à cultiver des légumes à Glenora. La pomme de terre, même au cas où ses feuilles sont touchées par la gelée, y vient très bien ; l'orge, le blé, l'avoine y mûrissent également.

Après avoir reconnu la route impraticable, nous nous décidons à redescendre le fleuve et à nous rendre dans le Yukon par la passe du Chilkoot. Nous prenons le petit steamer *Glenora*, qui marche vapeur en arrière pour résister au courant. Malgré cela, le *Glenora* va s'abîmer contre un rocher et il a son bastingage et une partie de son avant brisés. Cet accident a failli coûter la vie à un des miens.

De retour à Wrangel, nous nous embarquons pour Dyea sur l'*Al-Ki*. Nous allons suivre le Stephens Passage pour entrer ensuite dans le canal de Lynn jusque Dyea. Le chenal est très dangereux, car une dizaine de navires y ont péri depuis le commencement de l'année.

Voici le glacier du Tonnerre qui envoie à la mer des myriades d'icebergs qui étincellent au soleil.

Les Indiens Tlingits entendant les mystérieux rugissements de ce glacier le croyaient habité par l'oiseau du tonnerre *Hutli* et ils attribuaient ces bruits assourdissants aux battements de ses ailes. Ils croyaient que les montagnes étaient jadis des êtres animés ou de puissants esprits.

Les glaciers, disaient-ils, sont leurs enfants qu'ils tiennent dans leurs bras, dont ils plongent les pieds dans la mer, les recouvrant en hiver d'une épaisse couche de neige et répandant ensuite sur eux des rocs et de la terre pour les préserver des rayons du soleil d'été.

Sitth too Yehk est le nom de l'esprit de glace et, à la façon dont les Tlingits murmurent son nom on peut juger de l'horreur qu'ils éprouvent pour le froid. Dans leur imagination bornée, ils ont conçu un enfer de glace comme devant être l'état futur de ceux qui ne se font pas incinérer. Ils attribuent à l'esprit de glace une puissance invisible extraordinaire. Son souffle glacé donne la mort. Aussi éprouvent-ils une frayeur indicible lorsqu'ils entendent les hurlements furieux des tempêtes dans les montagnes et les craquements des glaciers.

Dans sa rage, disent-ils, Sitth lance des icebergs qui écrasent les canots et lave ensuite la terre avec de grandes vagues.

Quand le vent glacial disparaît un peu, ou que les glaciers se taisent, c'est que Sitth dort ou erre sous des labyrinthes de glaces, tramant de nouvelles destructions. Ces Indiens parlent comme en un murmure de crainte de réveiller ou d'offenser ce mauvais génie et ils se garderaient bien de frapper les icebergs avec les pa-

gaies de leurs canots, car ils considèrent ceux-ci comme ses sujets. Quand ils doivent faire un voyage à travers un glacier, ils implorent la clémence de Sitth too Yehk par de nombreuses incantations ; parlant très doucement et marchant légèrement, ils ont soin de ne pas offenser l'esprit par les odeurs ou les restes de leurs repas. Les phoques à poil rude sont considérés par eux comme les enfants des glaciers ; aussi peuvent-ils se promener impunément sur les blocs de glace flottante.

Notre paquebot stoppe à la baie de Sumdum, inaccessible aux grands steamers. Sur les côtes, quantité de canards, de mouettes et d'aigles à tête blanche. Les montagnes ici sont très élevées et bien boisées. La principale essence d'arbres sur les côtes est le sapin. Le laurier, les violettes, les anémones et d'autres fleurs y poussent abondamment.

Notre bateau aborde un des nombreux icebergs qui émergent de la surface des flots, et les matelots en détachent de gros morceaux à coups de hache pour notre provision de glace.

Nous arrivons à l'île de Douglas où sont situées les fameuses mines de Treadwell et où 1.000 ouvriers travaillent jour et nuit. Ce sont les mines d'or les mieux outillées du monde entier.

Les indigènes de cette contrée sont des Indiens Anks, bannis de la tribu des Hoonah et dont le nombre diminue chaque année.

Nous arrivons à Juneau le 15 juin. Comme toutes les villes de l'Alaska, Juneau est construite toute en bois et sur pilotis ; plus propre que Wrangel, on y

trouve de nombreux magasins bien approvisionnés. Sa population atteint 1.500 âmes. C'était jadis le principal village des Indiens Taku, surnommés les Juifs de l'Alaska, et très redoutés des Blancs.

Depuis la pacification, ils ont adopté les coutumes et les costumes des Blancs. De 500 membres que la tribu comptait en 1869, elle est tombée à 250 environ aujourd'hui. Non loin de la ville, se trouve un cimetière indien très curieux à visiter ; les tombes sont ornées de bois sculptés, de couvertures de danse d'une grande valeur et d'autres offrandes aux esprits qui sont partis. Aucun Blanc n'oserait toucher à ces objets. Ces Indiens vivent de la pêche et font de très jolis travaux de vannerie.

Le détroit de Chatham est fameux pour ses pêcheries. La morue y abonde. On paye 50 centimes aux naturels les poissons de 5 livres dont ils apportent en moyenne huit à dix mille par jour. On sèche le poisson et on fabrique l'huile de foie de morue. Les harengs y sont plus nombreux encore ; on raconte qu'un jour le steamer portant le courrier a, pendant quatre heures, marché sur un banc de harengs. Les naturels les pêchent au moyen d'un râteau et en remplissent un canot en moins d'une heure.

On a trouvé dans cette région un grand nombre d'intéressants fossiles, entre autres l'épine dorsale d'un ptérodactyle. Les ours, les cerfs, les palmipèdes, le saumon et la truite y sont nombreux ; on y trouve des crabes dont les pattes mesurent 5 pieds d'un bout à l'autre.

Le canal de Lynn, dans lequel nous entrons en quittant Juneau, s’étend à 90 kilomètres jusqu’à la pointe Séduction où il se divise en deux bras : le bras du Chilkat à l’ouest et celui du Chilkoot à l’est.

La chaîne ininterrompue des montagnes s’élève à une moyenne de 6.000 pieds avec des glaciers dans chaque ravin. Nous passons la mission Haines où commence le Dalton trail, c’est-à-dire la route conduisant à Fort Selkirk par l’intérieur des terres ; mais cette route n’est praticable qu’en été.

Nous arrivons à Skagway le troisième jour, vers 6 heures du soir. C’est ici que s’arrêtent les voyageurs qui pénètrent dans le Yukon par la passe de White. Sans nous arrêter, nous prenons une petite barque à vapeur qui nous conduit à Dyea, où les grands steamers ne peuvent arriver. Cette barque elle-même décharge sa cargaison sur des camions dont les chevaux sont dans l’eau jusqu’au poitrail, et les voyageurs sont portés à terre à dos d’homme, à moins qu’ils n’entrent bravement à l’eau.

Dyea, bâtie toute en bois sur une dune de sable, s’étend dans la vallée du Chilkoot sur 7 kilomètres de longueur. Il n’y a que très peu de tentes. Dans le petit cimetière une trentaine de tombes toutes fraîches. Ce sont les malheureuses victimes de la dernière avalanche sur le Chilkoot.

La passe du Chilkoot est la route la plus courte suivie depuis des générations par les Indiens Chilkats et Chilkoots pour pénétrer dans le Yukon. Dyea ou Taya en indien signifie paquetage, parce que cette route oblige l’homme à transporter ses vivres sur le dos. À

Dyea, les voyageurs trouvent aujourd'hui un câble aérien[1], auquel sont suspendus de petits wagonnets, pour le transport de leurs bagages et provisions au-delà du Chilkoot. La *Compagnie du Chilkoot Railroad* livre même ces bagages directement au lac Bennett à de bonnes conditions.

Les Chilkats et Chilkoots ne forment en réalité qu'une seule tribu et ils appartiennent à la grande race des Tlingits qui habitent les côtes jusqu'à la Stikine. Ils s'opposaient au début à l'intervention des Blancs dans leur trafic, et pendant cinquante ans ils ont su empêcher les mineurs de traverser les passes qui conduisent dans le bassin du Yukon.

La Compagnie de la baie d'Hudson faisait avec les Chilkats un trafic très avantageux de fourrures. Les Chilkats n'étaient eux-mêmes que des intermédiaires et ils achetaient les peaux aux Indiens Tinnehs, qu'ils rencontraient au mont Labouchère et qui ne tentaient jamais de franchir la ligne frontière des deux tribus.

Quand, par hasard, quelques-uns de ceux-ci étaient amenés dans les villages chilkats, en qualité d'hôtes, les Chilkats leur montraient le bateau à vapeur des trafiquants, fumant comme une énorme pipe, qui manœuvrait sur l'eau sans pagaies ni voile, leurs canots de guerre et leurs grands villages, et les Tinnehs s'en retournaient éblouis de la puissance de leurs voisins.

La Compagnie de la baie d'Hudson leur vendait des mousquets à pierre pour autant de peaux de martre qu'on pouvait empiler sur toute la hauteur du fusil, de

[1] Voir, p. 95, *Le Grand câble de Chilkoot.*

la crosse au bout du canon. La longueur du fusil atteignit bientôt la taille du chasseur lui-même.

À ce trafic la Compagnie de la baie d'Hudson faisait de jolis bénéfices, mais les Chilkats y gagnaient tout autant, car c'était les Tinnehs qui fournissaient les peaux.

Les habitations d'hiver de ces Indiens Chilkats consistent en trois grands villages dont le principal est fortifié avec des bastions et des meurtrières. Les nobles y ont une maison de fête garnie de colonnes sculptées, à l'intérieur. Leurs cimetières sont très curieux à voir. Leur grand chef Kloh-Kutz est un vaillant guerrier. Son père faisait partie de la bande qui détruisit le Fort Selkirk de la Compagnie de la baie d'Hudson, en 1852 ; c'est Kloh-Kutz qui dessina la première carte des passes conduisant des villages Chilkat dans le Yukon.

Les Chilkats connaissent depuis longtemps l'art de forger le cuivre et ils ont un procédé pour le rendre aussi dur que l'acier. Ils tissent aussi de magnifiques robes de danse sur lesquelles se rencontrent toujours les légendes de la famille du tisseur avec les griffes et les yeux renversés de Hutli, l'oiseau du tonnerre. Chaque sujet est tissé séparément, comme dans les tapisseries japonaises, et relié l'un à l'autre par quelques fils.

Nous restons deux jours à Dyea pour surveiller le transport de nos bagages par le câble aérien du Chilkoot et nous partons le 18 juin pour commencer la traversée de cette fameuse passe.

De Dyea à Canon City, la route est rocailleuse et suit la rivière Dyea qu'on est obligé de traverser qua-

torze fois à gué. De Canon City à Sheep Camp le trajet devient des plus difficiles ; d'énormes blocs de rochers qu'il faut escalader barrent sans cesse la route ; puis, ce sont des marais qui se continuent pendant plus d'un mille et remplis d'arbres morts, puis encore des creeks qu'il faut traverser sur de minces sapins, ou dans l'eau quand celle-ci n'est pas trop profonde.

De nombreux cadavres de chevaux en décomposition empestent l'atmosphère d'une façon épouvantable. Le sentier à peine tracé dans ces roches monte pendant 10 kilomètres et devient très pénible. De tous côtés ce ne sont que ravins et précipices. Le paysage est superbe et sauvage à l'extrême. Nous arrivons ainsi à Sheep Camp où nous trouvons dans une cabane en bois qui s'intitule hôtel un lit de paille très propre et un bon souper au lard et aux haricots. Nous en repartons le lendemain, à 3 heures du matin ; Sheep Camp marque la limite boisée. Au sortir de cette localité il faut gravir les rocs comme des chats. Des centaines de chevaux morts jalonnent la route, et ces émanations nauséabondes sont pour nous le plus terrible supplice.

Nous arrivons à Scales vers 6 heures. Ici ce supplice cesse, car les chevaux ne peuvent aller plus loin. Cet endroit est ainsi dénommé parce qu'au début du rush (ou poussée) des mineurs vers le Yukon, c'était là qu'on pesait les bagages des voyageurs.

Aujourd'hui les gouvernements américain et canadien se sont mis d'accord et la douane est établie au sommet du Chilkoot.

Le temps devient glacial ; nous marchons dans la neige fondante où nous enfonçons parfois jusqu'aux

genoux. Le brouillard est devenu tellement intense que nous ne nous voyons plus à un mètre de distance et nous marchons en nous appelant sans cesse les uns et les autres. Le thermomètre marque 5° sous zéro. C'est une vraie escalade que nous faisons, car il faut marcher à quatre pattes, en enfonçant profondément les pieds et les mains dans la neige, pour faire des marches.

Il arrive aussi qu'on redégringole toute la partie qu'on avait péniblement gagnée ; dans ce cas, il faut remonter à l'assaut avec la furie du vaincu.

Encore quelques roches, qui tremblent sous nos pas, à gravir, quelques ravins à passer sur la neige durcie, un dernier pic droit comme un I à escalader et nous voici au sommet.

Nous y trouvons quelques tentes dont une sert à la douane, une à la police montée et une de restaurant ; la neige leur sert de tapis et le bois à brûler s'y paye 1 fr. 25 la livre de 450 grammes.

La descente, dès lors, se fait rapidement. Nous rencontrons des hommes qui rebroussent chemin n'osant traverser le lac Cratère qui commence à dégeler. C'est en effet la plus mauvaise saison pour passer le Chilkoot, car en hiver les larges crevasses que nous constatons en maints endroits sur ce lac ne sont pas à craindre.

Nous nous aventurons à la grâce de Dieu, sur cette neige fondue où nous enfonçons jusqu'à mi-corps. Au milieu du lac les crevasses sont plus larges et plus nombreuses. Nous entendons l'eau gronder sous nos pas et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que nous parvenons au bout du lac sains et saufs. Ce lac

Cratère est la véritable source du Yukon. Nous traversons le canyon sur la neige et arrivons au lac Mud (ou lac de boue), qui se trouve dégelé en partie. Nos bagages sont là, éparpillés sur la neige, en attendant que des chevaux viennent les prendre du lac Bennett.

Tous ces objets sont cependant en parfaite sûreté, car on ne vole pas sur la route du Chilkoot.

Entre le lac Mud et Long Lake nous sommes forcés de traverser la rivière assez haute à ce moment. Ainsi mouillés et transis de froid nous arrivons à Long Lake où nous trouvons dans une tente une tasse de café chaud que nous prenons debout, à la hâte, n'osant rester en place dans l'état où nous sommes.

Nous essayons de traverser ce long lac en canot ; mais il n'est qu'à moitié dégelé et les hommes qui nous conduisent ne peuvent lutter contre les vagues furieuses qui menacent de nous faire chavirer.

Force nous est de gagner la rive où nous abordons au pied d'un rocher gigantesque que nous escaladons en rampant de roc en roc.

Vers 6 heures du soir nous arrivons à Deep Lake (c'est-à-dire le lac profond). Celui-ci est complètement dégelé et nous le contournons en passant dans des marais noirs et nauséabonds. Il nous faut encore ici recommencer l'ascension d'énormes rochers que de pauvres chevaux gravissent aussi avec 250 livres sur le dos.

Dans le lointain nous apparaissent les tentes du lac Lindeman. Il est 8 h. 1/2 du soir et nous marchons depuis 3 heures du matin avec deux arrêts de dix minutes chacun.

Lindeman est une ville de tentes sur le lac du même nom, qui mesure 5 milles de longueur. Les montagnes, très hautes, qui entourent ce lac sont couvertes de neige. Nous y passons la nuit et repartons le lendemain pour Bennett où nous attendons l'arrivée de nos bagages.

Comme Lindeman, Bennett est une ville de tentes qui s'étend sur toute la longueur de la plage. Le lac Bennett mesure 45 kilomètres de longueur et se trouve encaissé entre deux rangs de hautes montagnes couvertes de neige. Celles-ci s'avancent en promontoire sur le lac ; se rétrécissent ensuite pour former des baies et se reforment plus loin dans leur position première.

Nous achetons à Bennett une barque mesurant environ 8 mètres de longueur sur 2 m. 50 de large, que nous baptisons du nom de *Lobelia* et au mât de laquelle nous hissons le drapeau aux trois couleurs.

Nous y entassons nos bagages et provisions et pardessus le tout nous nous installons tant bien que mal sur les sacs. Nous avions avec nous trois hommes engagés pour conduire la barque et cinq chiens. C'est sur ce frêle esquif que nous allons voyager pendant cinq semaines, exposés aux rayons du soleil brûlant et à la pluie qui nous rafraîchira souvent.

Nous quittons Bennett à 9 heures du soir par un temps relativement calme. Mais vers 4 heures du matin le lac se change en une mer en furie et nous jette sur un roc qui entame assez sérieusement notre légère coquille. Nous constatons alors que l'honnête fabricant du bateau a fermé les jointures des planches avec du mas-

tic au lieu d'étoupe. Nous le réparons comme nous pouvons et nous nous remettons en route. Mais à peine sommes-nous partis qu'une voie d'eau se déclare et il nous faut lutter de vitesse pour gagner le bord où nous déchargeons toutes nos provisions.

Le lendemain nous sommes prêts à reprendre « le lac ». Nous voguons depuis une heure quand de nouveau le ciel s'obscurcit ; les vagues deviennent houleuses ; en quelques minutes nous sommes ballottés sans plus pouvoir nous guider et nous dansons sur les flots comme un bouchon. Pour comble, notre bateau est pris en travers et à chaque coup de lame ce sont trois seaux d'eau qui entrent dans la barque. Deux d'entre nous pompent sans cesse, pendant que les autres rament avec vigueur. Le moment est critique ; quelques craquements se font entendre ; c'est le bateau qui a buté sur un roc. Enfin, après des efforts inouïs nous parvenons à gagner une baie où nous atterrissons, en sautant à l'eau à une dizaine de mètres du bord pour éviter à notre bateau d'être éventré par les rochers.

J'en profite pour grimper sur ces roches et en étudier la composition. Celles-ci sont de nature granitique et de teinte grise en général, qui se continuent sur une longueur de 5 milles ; au-delà ce sont des rocs stratifiés et du schiste.

Nous arrivons à la tête du lac Tagish. Notre pauvre bateau est bien endommagé ; malgré cela nous passons sans encombre le Windy Arm (le bras des vents). Au Windy Arm on a fait quelques découvertes de quartz

aurifères, ainsi que des gisements de marbres d'une belle espèce.

Tagish est le centre des Indiens Tagish. Mais je n'ai pu recueillir sur eux aucun renseignement. La plupart des rocs qui bordent le lac sont de nature granitique ; on y trouve du schiste et beaucoup de mica, de même la pierre à chaux et, derrière, des rocs volcaniques.

La traversée du bras de Taku est plus mauvaise et dix fois notre barque manque de chavirer. Le 4 juillet, nous arrivons au poste de police montée, à la fin du lac Tagish. C'est ici qu'on enregistre tous les bateaux qui descendent le fleuve et qui reçoivent chacun un numéro d'ordre. À chaque poste de police que l'on rencontrera sur sa route, en descendant, on devra représenter ce numéro. La rivière de 5 milles suit le lac Tagish. Ici la vallée s'élargit beaucoup et s'étend à perte de vue. Nous nous arrêtons à un village indien, où l'un de ceux-ci nous propose de nous vendre son papoose (c'est-à-dire son bébé) de 12 mois pour deux sacs de farine de 50 livres chacun.

Le lac Marsh qui suit cette rivière mesure 30 kilomètres de longueur sur plus de 3 kilomètres de largeur. Le paysage est superbe et les montagnes qui l'entourent ont leur cime couverte de neige. On se demande pourquoi on l'a surnommé Mud Lake (ou lac de boue), car ses eaux sont très limpides. Au moment où nous arrivons le lac est très calme ; notre barque poussée par une brise légère glisse lentement sur l'eau pendant deux heures. La plupart de nous, harassés de fatigue, s'étaient assoupis, lorsque tout à coup en un clin d'œil le vent se lève et le lac roule des vagues

énormes. Nous sommes à nouveau le jouet des flots et pour comble, dans la manœuvre le gouvernail se brise. Nous faisons des efforts désespérés pour gagner la rive, mais nos rames sont impuissantes à diriger le bateau. Chacun de nous comprend que notre vie ne tient plus qu'à un fil et donne le maximum de son énergie. Après deux heures de mortelles angoisses nous échouons sur un banc de sable mouvant. Ce n'est pas le salut, car il nous faut défendre notre petit bateau que les vagues roulent avec furie. Nous sommes tous dans l'eau jusqu'aux épaules, pour maintenir la barque à laquelle nous nous cramponnons désespérément. Pour comble, nous sommes sur un terrain vaseux où l'on enfonce pour peu qu'on reste sur place et où plusieurs d'entre nous ont failli laisser leur vie. Dans ces heures difficiles, les femmes ont montré un courage extraordinaire et je vous avoue qu'en maintes circonstances leur exemple a décuplé mes forces.

Nous arrivons à la rivière de 60 milles. Ici les roches ont disparu pour faire place à des bancs de pierre à chaux entre lesquels cette rivière coule très rapide avec des courbes si brusques qu'on peut y briser son bateau à chaque tournant.

Le 7 juillet, nous arrivons au fameux Miles Canyon qui précède les White Horse rapides. Là nous déchargeons nos provisions qu'un petit tramway de construction toute primitive transportera par la montagne de l'autre côté de ce dangereux passage. La police n'autorise pas les femmes à le traverser.

La rivière mesure ici 800 pieds de largeur pour se rétrécir à 33 à l'entrée du canyon. On peut ainsi

s'imaginer avec quelle force les eaux s'y précipitent, roulant des vagues énormes qui bondissent comme une cataracte entre deux murailles perpendiculaires de basalte de 120 pieds de hauteur.

À un mille plus bas que le canyon on tombe dans les rapides des White Horse, les plus dangereux de la rivière. Beaucoup de barques ont fait naufrage en cet endroit et beaucoup de personnes ont péri.

Nous prenons un pilote expérimenté et nous nous abandonnons aux flots écumeux du torrent, passant comme une flèche à travers les vagues qui nous couvrent de toute part, en rasant les récifs qui émergent de ce gouffre épouvantable.

Nous arrivons à la Takeena le 8 juillet. La Takeena est une importante rivière qui mesure en moyenne 250 pieds de largeur et 10 pieds de profondeur. Les montagnes qui la bordent sont en grande partie de nature granitique ; mais on y trouve de très curieux spécimens de jade. Ses eaux sont très boueuses et assez rapides. La source de la Takeena remonte à 80 kilomètres du bras ouest du canal de Lynn. Les Indiens Chilkats se servaient beaucoup de cette voie pour pénétrer dans le Yukon, mais ils l'ont abandonnée aujourd'hui à cause du long portage à faire jusqu'au lac Kusawa. J'ai remonté cette rivière en compagnie de deux Indiens, dans une barque en écorce de bouleau. À 50 milles environ de son embouchure, j'ai découvert de superbes vallées où l'on pourrait faire de la culture, et je suis porté à croire que dans un avenir prochain on pourra aisément tracer une route nouvelle de ce côté

avec un petit chemin de fer, pour supprimer le portage à faire.

Le 11 juillet, nous arrivons devant le lac Lebarge, qui se trouve à 2.100 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le lac est emprisonné dans des montagnes de pierres à chaux de 2.000 pieds de hauteur ; il est réputé très dangereux par suite des vents violents qui sévissent en cet endroit et qui retiennent souvent les mineurs plusieurs jours au rivage.

Nous y avons trouvé des groseilles rouges, du cassis, des oignons sauvages bons à manger et des anémones. La navigation sur ce lac est plus difficile que sur le lac Bennett et nous avons été plusieurs fois forcés de décharger nos provisions mouillées par les lames qui les arrosaient sans cesse.

C'est à la fin du lac Lebarge que commence la rivière Lewes, que les mineurs appellent la rivière de 30 milles. Son courant de 11 kilomètres à l'heure est très tortueux et semé d'écueils ; pendant 40 kilomètres l'eau bouillonne et écume en grosses vagues comme celles de la mer. C'est la partie la plus redoutée de la longue route fluviale qui conduit à Dawson City.

Les rives de la Lewes sont peu élevées, mais bien boisées, et les mêmes essences d'arbres se retrouvent ici, entre autres les pins noirs, les bouleaux, les peupliers, les frênes et les arbres à coton d'une taille énorme. Nous rencontrons plusieurs troupes de mineurs qui ont eu leur barque brisée sur des écueils et qui font sécher leurs provisions.

La Hootalinqua où nous arrivons, prend sa source au lac Teslin, suit un parcours d'environ 160 kilomètres

sans rapides ni écueils, et vient opérer sa jonction avec la Lewes à 31 milles du lac Lebarge.

On a trouvé de l'or fin sur toutes ses rives, et à l'heure actuelle beaucoup de mineurs prospectent cette rivière.

Au lieu-dit « Cassiar Bar », sur la Lewes, on a trouvé des sables aurifères assez riches et dont j'ai constaté la teneur. Aussi tout le banc, c'est-à-dire l'île, est déjà *steké* ; c'est ainsi qu'on appelle la prise de possession d'une concession minière ou d'un « claim ».

Le 16 juillet, nous arrivons à la Big Salmon (la grande rivière du saumon), que j'étais décidé à remonter malgré les avis des officiers de la police montée.

Aux arbres sont suspendues des pancartes en bois laissées par des mineurs, à l'adresse de compagnons qui suivent, ou d'autres tout simplement adressées au premier passant venu, le priant de faire telle commission à telle personne.

La Big Salmon a environ 400 pieds de largeur ; à mesure qu'on avance vers sa source, la rivière devient plus rapide et plus difficile. Je laisse ma famille à l'embouchure, et, en compagnie de deux officiers de la police montée, MM. Sennant et Solly, nous remontons cette rivière pendant trois jours, en traînant notre canot dans l'eau jusqu'aux aisselles. Arrivés à la fourche, force nous est de traverser le courant en canot car l'eau devient trop profonde. Mais, à peine installés, nous voici entraînés avec une rapidité extrême sur le bras droit du torrent. Une ligne noire barre la rivière à 500 mètres de là.

C'est un immense sapin tombé d'une rive à l'autre, et contre lequel notre canot vient butter avec un choc violent, qui nous culbute dans le rapide où nous roulons entraînés au loin comme un petit ballot. Dans cette circonstance, nous n'avons dû notre salut qu'à notre présence d'esprit. Toutes nos provisions étant perdues, nous sommes forcés de redescendre les rapides pour gagner notre camp. En trente-trois minutes, nous accomplissions le trajet que nous avions mis trois jours à faire en marchant.

Les hommes que nous avions engagés à Bennett refusent de continuer le voyage dans un baquet tel que le nôtre, et nous quittent.

Dans ces conditions, mes filles se mettent aux rames.

Arrivés à la Little Salmon, nous y trouvons des camps d'Indiens qui pêchaient du saumon. Ceux-ci sont de petite taille avec de longs cheveux noirs et luisants, le nez aplati et la mâchoire large. Ils ressemblent à des brutes sauvages, et paraissent plutôt effrayés de notre présence. Un air de flageolet les ramène autour de nous, et nous pouvons alors les photographier, non sans constater la crainte que leur inspire l'objectif fixé sur eux.

La Little Salmon a les mêmes natures de montagnes et de rocs que la Big Salmon.

Les Five Fingers, rapides qui la suivent, doivent leur nom à cinq énormes roches plantées au milieu du fleuve, laissant entre chacune d'elles un étroit passage hérissé de récifs, sur lesquels l'eau se brise en mugissant. Il s'agit de prendre le meilleur passage, car il est

tout à fait impossible de contourner ces rocs par voie de terre.

Trois barques passent devant nous, dont une se brise contre une de ces roches. La nôtre passe sans accident, mais avec une effrayante rapidité.

Nous gagnons les Rinks Rapides, à 6 milles plus bas. Ici on a trouvé de riches gisements de charbon et du quartz aurifère.

À l'embouchure de la rivière Pelly, c'est-à-dire à Fort Selkirk, les rocs qui enserrent le fleuve sont de nature crayeuse et calcaire, et précèdent des montagnes bien boisées.

Les Indiens de la Pelly font un grand commerce de fourrures, et sont d'ailleurs des chasseurs de premier ordre. Quand nous arrivons, presque tous sont partis à la chasse au moose et au caribou. L'un d'eux, un grand chef, est tout ce qu'on peut voir de hideux : petit, malingre, les cheveux noirs et très longs, les yeux à moitié rongés par une lèpre qu'ils contractent dans leur case, avec ça d'une malpropreté répugnante, c'est bien le type de ces Indiens de la Pelly que la débauche a dégénérés à ce point.

C'est à son confluent avec la Pelly que la rivière prend le nom de Yukon ; mais en réalité, celui-ci a sa source au lac Cratère, comme je vous l'ai dit plus haut.

La Compagnie de la baie d'Hudson avait établi un fort à Fort Selkirk, mais les Indiens le détruisirent en 1852.

Actuellement, on y a construit des casernes en bois pour la milice canadienne, une église catholique, et un poste de police montée. Certains voudraient en faire la

capitale du Klondike. Sur la droite du Yukon, à Fort Selkirk, se trouvent les fameux Remparts (murs énormes de rocs perpendiculaires, et qui longent le fleuve pendant 29 kilomètres). La surface de ces Remparts est polie comme la glace, sans une crevasse sur tout le parcours. Au sommet, on trouve des plaines pouvant former de bons pâturages, et, derrière, de hautes montagnes bien boisées qui peuvent fournir d'importantes provisions à Dawson où le bois fait totalement défaut.

Nous passons la rivière White qui transforme l'eau du Yukon en une boue liquide, qui conservera le même aspect sur tout son parcours, jusqu'à la mer de Behring.

Nous voici maintenant à la rivière Stewart.

Il y a là, à l'embouchure, un camp de 5.000 mineurs dont les tentes sont échelonnées le long de la rivière et sur un vaste plateau sablonneux.

J'y installe ma famille pendant que je vais remonter la rivière avec un officier de la police montée, et n'éprouvant aucune crainte d'abandonner les miens, car dans le Yukon on est plus en sûreté que dans certaines campagnes de Seine-et-Oise.

Dans ce camp de rudes mineurs, jamais de bruit, jamais de querelles. Il n'y a là cependant qu'un caporal et deux hommes de la police montée, dont les ordres sont exécutés par tous. Dans tout le nord-ouest, cette admirable institution, qui règne et gouverne, a su inspirer le respect et l'obéissance. Grâce à elle, le pays est sûr et le chercheur d'or peut dormir tranquille à côté de son trésor.

La Stewart n’a pas été explorée au-delà de 100 milles. Jusqu’à ce point, au printemps, elle est assez navigable, et sur tout son parcours sont plantées des tentes de mineurs qui lavent l’or sur les bancs de sable de ses rives. Dans la vallée de la Stewart il y a de l’excellent foin qu’on vend très cher à Dawson.

Nous remontons la rivière pendant cinq jours, jusqu’à un endroit inexploré, pour nous enfoncer ensuite dans les montagnes. Une nuit un ours nous allège du restant de nos provisions, et il ne nous reste pendant trois jours que des myrtilles pour calmer notre faim. Heureusement, des Indiens nous ont secourus, et nous avons pu rentrer sains et saufs à notre camp.

Cette exploration sur la rivière Stewart a été pour moi fertile en renseignements de toute nature, tant sur la richesse de la rivière elle-même, que sur les dépôts minéraux de toute espèce que renferme cette région. C’est là que s’est affermie en moi la conviction de M. Ogilvie sur les richesses de ces contrées, là que j’ai reconnu l’existence du Gold Belt (ceinture de l’or), qui doit partir de la Colombie britannique pour aller rejoindre la Sibérie en passant sous le détroit de Behring, décrivant un demi-cercle où sont compris les territoires de l’Alaska américain.

Nous gagnons ensuite la rivière Indienne, où nous visitons tous les creeks aurifères. S’il y a beaucoup de tentes de mineurs sur ses bords, en revanche il y a peu de claims en exploitation. Quelques-uns ont donné de très beaux résultats, et l’on annonce pour cet hiver un rush sur ces creeks.

Nous arrivons à Dawson City le 7 août. Dawson City, surnommé l'Éléphant blanc, sans doute à cause des difficultés qu'il faut vaincre pour y arriver, est situé sur la rive droite du Yukon, à l'embouchure du Klondike. Klondike, ou Troandik[1] en indien, signifie « beaucoup de poissons » ; le fait est que, dans cette rivière, le saumon abonde.

La ville, qui date de deux ans à peine, s'étend sur une longueur de deux kilomètres et compte à peu près 20.000 habitants.

Toutes les maisons sont en bois, — quelques-unes, plus jolies, ont deux étages, — les autres sont ce qu'on appelle là-bas des log cabins, parce qu'elles sont bâties avec le sapin non dépouillé de son écorce.

On y voit également de nombreuses tentes. Dawson compte trois églises dont la principale, une église catholique, a été bâtie par un mineur millionnaire auquel elle a coûté 250.000 francs. Non loin de là, l'hôpital catholique, et à l'autre extrémité de la ville, l'hôpital protestant, mais ces deux hôpitaux ne suffisaient pas, pendant notre séjour, aux besoins des malades atteints de la fièvre typhoïde.

Il y a déjà deux banques installées à Dawson, la Canadian Bank of Commerce, qui est la principale, et la Bank of British North America, et de belles casernes pour la police montée, avec une prison construite en bois et qui n'a pas coûté moins de 60.000 francs.

J'ai déjà parlé de la police montée, cette institution composée d'hommes recrutés parmi les jeunes gens de

---

[1] L'orthographe varie suivant les auteurs : *Thron dak, Thron-Dak, Troandik, Thronda*... (N. D. É.)

bonne famille et qui remplissent à la fois les fonctions d'officiers de police judiciaire et de juges de paix. Le respect qu'on a pour cette milice toute particulière est remarquable, et à Dawson, notamment, où cette vaillante troupe a pour chef le capitaine Starns, le calme le plus complet règne.

Grâce à la police montée, l'ordre n'est jamais troublé par des querelles ou des rixes. La plus grande solidarité unit tous ces mineurs et les discussions qui peuvent surgir entre eux sont réglées paternellement par la police montée, dont on trouve toujours un des soldats surveillant les bars où l'on joue ou les saloons où l'on danse.

Les 250 hommes de troupe qui composent la Milice du Yukon, et que le gouvernement vient d'adjoindre à la police montée, sont campés à Fort Selkirk. Ils sont placés sous les ordres d'un colonel, d'un major et de quatre capitaines.

À mon départ de Dawson, le gouvernement venait d'y envoyer le colonel Steele, qui précédemment commandait la police montée au lac Bennett.

Dawson possède aussi de grands magasins d'approvisionnements établis par deux importantes sociétés américaines : la North American Transportation C^y^, et l'Alaska Commercial C^y^. Il est entré à Dawson 32 steamers de rivière chargés de provisions pour ravitailler la ville. Les mineurs ne mourront pas de faim cet hiver, pas plus qu'ils n'y sont morts l'hiver dernier, où cependant la farine s'est vendue jusqu'à 100 et 150 dollars le sac de 50 livres.

Tout y est nécessairement hors de prix. La main-d'œuvre se paye de 60 à 75 francs par jour. La viande vaut 10 francs la livre, les pommes de terre et les oignons 5 francs la livre, et ainsi de suite. Au restaurant, un poulet de grains se paye 50 francs, et une bouteille de champagne 150 francs. Par contre, un saumon de 10 à 12 livres ne vaut que 2 fr. 50.

La nomination de M. Ogilvie, comme gouverneur général à Dawson, a été fort bien accueillie par tous les mineurs, surtout au lendemain du vote de la loi qui frappe les produits d'un claim d'une royauté de 10 % en faveur de l'État.

M. Ogilvie connaît à fond le pays qu'il administre aujourd'hui, et qu'il a parcouru en tous sens il y a quelques années, et il a prédit l'avenir de ces territoires du Nord-Ouest, grâce à ces nouveaux champs d'or. Les découvertes que j'ai faites me permettent d'affirmer que M. Ogilvie n'a rien exagéré et que ses prévisions se trouveront bientôt réalisées.

En vous présentant ici, parmi les nombreuses projections photographiques qui viennent de défiler sous vos yeux[1], le portrait bien imparfait de M. Ogilvie, permettez-moi, messieurs, d'exprimer au nom des miens nos sentiments de vive gratitude envers le gouvernement canadien, pour les marques de sympathie et le concours que n'ont cessé de nous prodiguer ses officiers, pendant notre séjour dans le Yukon.

Non loin de Dawson, sur les creeks Bonanza, Eldorado, French Hill et autres, se trouvent les riches

[1] Ce texte a été lu par l'auteur à la Société de géographie de Paris, le 6 janvier 1899.

placers qui ont tant fait couler d'encre dans le monde entier, depuis un an.

Ces placers se trouvent au centre de la ceinture aurifère à laquelle j'ai fait allusion plus haut. Au début, les mineurs se jetaient en foule sur les claims situés dans les vallées arrosées par un cours d'eau qui leur permettait de laver la terre avec le *sluice*.

Mais aujourd'hui de riches trouvailles ont été faites également sur les montagnes qui avoisinent ces creeks, et la nature de cet or, qui selon moi n'appartient pas à la même époque de formation que celui des creeks, déroute tous les géologues et les experts en la matière. On a payé à l'État cette année une royauté de 6 millions d'or, correspondant à 60 millions d'or extrait. Mais, en réalité, on en a tiré davantage. Les frères Berry pour leur part ont payé 200.000 francs de redevance.

Je n'ai pas à m'étendre, ici, sur la richesse de ces placers et leur exploitation actuelle, ce qui nous écarterait de notre sujet ; mais d'après les observations que j'ai faites, pendant les cinq semaines que j'ai passées dans la région des placers, j'ai acquis la conviction que le pays est plus riche encore qu'on ne l'a dit.

On y a découvert également des mines d'argent, de nickel, d'étain et de plomb ; de riches gisements de cuivre et de charbon et enfin des sources de pétrole. Dans ces conditions, tout fait présumer que, malgré les rigueurs du climat d'hiver et les difficultés de la route (que le gouvernement canadien travaille du reste à aplanir), ces territoires du nord-ouest sont appelés à un grand développement.

Depuis notre départ de Bennett jusqu'à notre arrivée à Dawson, le 7 août, nous avons eu la même température qu'à Paris pendant les mois d'été.

Les nuits étaient plus froides cependant ; mais comme l'air y est plus sec et plus pur, on s'y habitue très vite. C'est d'ailleurs à ce manque d'humidité dans l'atmosphère que l'on doit de pouvoir supporter les températures aussi basses que celles relevées à Dawson, c'est-à-dire 50 et 55° F. sous zéro en janvier et février. À cette saison le temps reste généralement clair et beau.

Pendant les mois d'été le soleil ne quitte l'horizon que fort peu de temps. En hiver, par contre, il n'y a que quelques heures de jour, sans pour cela que l'obscurité soit complète.

Les animaux qui habitent les districts du Yukon sont les mêmes que sur la Stikine :

Le moose, genre de cerf grand comme un bœuf et pesant 8 à 900 livres, sur les bois duquel on pourrait mettre un sac de farine à l'aise.

Le caribou, le mouton de montagne, les ours bruns, noirs et grizzlis ; à part ce dernier, les autres n'attaquent pas l'homme. Les Indiens les chassent avec des flèches et les plus braves les attaquent au couteau.

Parmi les animaux à fourrure, l'on trouve des renards argentés, bleus, noirs, blancs et rouges ; le lynx, les loutres, les castors et la martre zibeline.

Les canards et les oies abondent dans le Yukon ainsi que la poule de prairie et la perdrix rouge. Les montagnes sont pleines de fleurs brillantes, d'églantiers superbes, de pieds d'alouettes, de myosotis, de lupins,

de sauges et de mousses de toutes couleurs. Des groseilles, des framboises, du cassis, des fraises et des myrtilles. Toutes ces plantes sont d'une belle venue et aussi vigoureuses que dans nos jardins d'Europe.

Les vesces et une espèce de carotte sauvage y poussent abondamment et fourniraient un excellent fourrage.

Nous quittons Dawson le 14 septembre, pour redescendre le Yukon jusqu'à la mer de Behring, non sans quelque appréhension d'être pris en route par les glaces. Tout Dawson était réuni sur la berge pour voir partir le dernier bateau qui redescend vers le monde habité, vers la civilisation.

Ici le fleuve coule entre des rochers immenses et le paysage offre un aspect des plus sauvages.

Peu à peu le fleuve s'élargit à ce point que nous distinguons à peine les côtes, avec des îles de plus en plus nombreuses et des bancs de sable qui rendent la navigation des plus difficiles.

Nous nous arrêtons à Forty Mile, la ville frontière, composée, comme toutes les villes de l'Alaska, d'une agglomération de quelques cabanes en bois sur un amoncellement de boue.

Chose intéressante, nous y avons trouvé un petit jardin bien cultivé avec des fleurs et des légumes.

La rivière de Forty Mile, qui se jette dans le Yukon, a 150 mètres de large à son embouchure avec un très fort courant d'eau et de nombreux rapides.

Quelques découvertes d'or ont été faites ici.

Le 15 septembre, nous arrivons à Circle City, la plus grande agglomération de cabanes en troncs d'arbre du

monde ; située peu au-dessous du cercle arctique, elle contient environ 1.000 cabanes, 3.000 Blancs et 100 Indiens. Cette ville, qui date de 1894, était jusqu'à l'année dernière, avant la découverte du Klondike, le plus important centre des mines de l'Alaska.

Les mines sont situées à 100 kilomètres de la ville et on y travaille l'été, contrairement à ce qui se pratique au Klondike. J'ai cependant assisté à des travaux d'été sur les creeks près de Dawson, et j'ai la conviction qu'en changeant leur méthode actuelle les mineurs du Klondike pourraient fort bien travailler toute l'année.

À partir de Circle City le Yukon s'étend à perte de vue, laissant émerger de nombreuses îles bien boisées et fort jolies. Le froid ici est plus vif qu'à Dawson et je relève une température de 46° F.

Comme j'avais perdu mes deux thermomètres (alcool et mercure) dans le naufrage de la Big Salmon, j'ai été forcé depuis lors de me servir du thermomètre Fahrenheit. Cet hiver, mes deux fils, qui sont restés à Dawson, relèveront chaque jour les températures sur tous les points qu'ils visiteront, et nous pourrons ainsi par comparaison déterminer les degrés centigrades sous zéro.

Comme à Dawson et Forty Mile, on trouve à Circle City une quantité de chiens de la race Husky, qui se vendent couramment de 100 à 400 dollars.

Le nombre des Indiens Stick, qui habitent les régions du haut Yukon et du Klondike, est tombé aujourd'hui à 3.500. Ils sont d'un tempérament morose et, malgré leur apparence de stoïcisme, ils sont constamment sujets à des paniques ou à des hallucinations.

Leurs chefs sont choisis sans aucune distinction de naissance ou de famille, et seulement d'après leur valeur guerrière et les présents qu'ils distribuent. Leur contact avec les Blancs leur a donné la fièvre de l'or et beaucoup d'entre eux travaillent aujourd'hui dans les placers.

Dans un de leurs villages, je demandai à leur chef Izak à quoi pourrait lui servir l'or qu'il amassait ? Il me répondit avec un sourire : « Moi aussi je veux sortir. J'en ai assez du froid et de la neige ; je veux aller à Washington dans la ville du grand-père et vivre avec les Blancs. »

Le 17 septembre, nous arrivons à Fort Yukon, situé au-dessus du cercle arctique. La ville se compose de cabanes en bois et de campements indiens.

Ceux-ci, comme leurs frères de Tagish, de Lebarge et du haut Yukon, sont dégénérés, petits, malingres et malpropres ; offrant le type mongol des plus prononcés. Habiles chasseurs et pêcheurs, ils font également des vêtements de peaux ornementés de perles de couleurs d'un très joli travail ; mais ils sont très paresseux, bien que leurs facultés soient plus développées que chez les autres Indiens.

C'est ici que la Porcupine se jette dans le Yukon. Cette rivière est si dangereuse que très peu de Blancs l'ont remontée ; elle est ainsi fort peu connue.

Son courant est tellement rapide que les Indiens Rhane Kuttchin se servent très peu du canot en écorce et redescendent cette rivière en radeau.

J'ai vu un de ces Indiens qui errait inconsolable depuis des semaines de la mort de sa femme. Ils sont

pour la plupart convertis au protestantisme, et beaucoup d'entre eux savent l'anglais. Les plus jeunes de la tribu le parlent d'ailleurs couramment.

Nous quittons Fort Yukon dans la soirée pour entrer dans ce qu'on appelle les Flats du Yukon, c'est-à-dire le pays plat où le Yukon s'étale en une immense nappe d'eau au milieu d'innombrables îles et de bancs de sable.

Les capitaines des steamers craignent beaucoup ce passage, où ils sont retenus parfois deux et trois semaines sur les terribles bancs de sable.

Nous arrivons à Manook, du nom de l'Indien qui y a découvert l'or. Ici on a fait de riches découvertes de placers d'or de toute première qualité et qui vaut 97 francs l'once.

Depuis lors la ville s'est rapidement peuplée et compte aujourd'hui 1.500 habitants.

Elle possède une église, un hôpital, des magasins d'approvisionnements ; mais il n'y a ni police, ni autorités. Les mineurs se gouvernent eux-mêmes. L'homme condamné pour meurtre ou vol est déposé sur un radeau au milieu du fleuve, ce qui équivaut à une sentence de mort, car le malheureux doit ou périr ou mourir de faim.

Le 19 septembre, nous arrivons à l'embouchure de la Tanana, rivière qui mesure plus de 1.600 kilomètres de longueur. À son confluent avec le Yukon, les deux fleuves forment une nappe d'eau à perte de vue.

Dans le bassin de la Tanana on a trouvé de riches mines d'or, d'argent et de charbon, et l'on prédit, pour

l'an prochain, un nouveau rush américain vers cette région.

Nous stoppons à Nulato, où le thermomètre marque 24° sous zéro ; il n'y a ici que quelques cabanes et quelques tentes d'Indiens du même type que ceux de Fort Yukon.

Sur la rivière Ko Yu Kuk, que nous gagnons ensuite, on a fait il y a quelques mois les plus belles trouvailles d'or pur de tout l'Alaska. On m'a montré un de ces spécimens gros comme le poing, et dont l'étude de surface présentait en effet tous les caractères de l'or absolument pur.

Nous abordons à Anvic, où se trouve une mission russe établie là depuis de longues années.

Les maisons indiennes sont ici d'une forme singulière et ressemblent à d'énormes pains de sucre, mais très bas, à hauteur d'homme, avec une ouverture semblable aux chatières de nos fermes, juste assez grande pour laisser passer les épaules. C'est la porte de l'habitation.

Les Indiens qui les habitent sont horribles à voir. Des têtes énormes sur de larges épaules carrées avec un buste de géant planté sur de petites jambes grêles et tordues, des cheveux noirs et raides, voilà leur portrait bien embelli, je vous assure. Les femmes sont moins jolies et d'une malpropreté repoussante.

Nous passons devant la mission de la Sainte-Croix où les sœurs de Sainte-Anne élèvent des enfants indiens et cultivent des fleurs et des légumes.

À Koymut, il n'y a plus de trace d'arbres ; ce sont de vastes plaines, et les Indiens et leur barque en

écorce de bouleau ont disparu pour faire place aux Esquimaux qui viennent dans leurs kayaks nous souhaiter la bienvenue.

Ici, nous sommes échoués sur un banc de sable et nous en profitons pour aller à terre en canot faire une excellente partie de chasse dans ces plaines marécageuses où nous marchons dans l'eau jusqu'aux genoux. Le nombre de canards, de ptarmigans et d'oies que nous tirons est une véritable fête pour tous nos passagers. Les bécassines abondent également dans cette contrée. Quelles chasses merveilleuses de vrais chasseurs pourraient faire là !

Le lendemain 25 septembre, nous arrivons à Saint-Michel, où nous trouvons un hôtel très confortable avec des repas un peu plus substantiels que la nourriture que nous avons eue jusqu'ici.

Quand on n'a mangé que du lard et des haricots pendant six mois, une autre nourriture, même en conserves, n'est pas désagréable.

Situé sur une île à 90 milles au nord de l'embouchure du Yukon, Fort Saint-Michel est la station la plus importante des régions arctiques.

Il y a là un poste militaire américain, et c'est le point de ravitaillement pour toutes les localités de l'extrême nord. Une église russe, de grands magasins d'approvisionnements installés par les trois grandes compagnies américaines qui ravitaillent les mineurs de l'Alaska et le Klondike.

L'aspect de la ville est propre et repose des ignobles villages d'Indiens que nous avons visités plus haut.

Les naturels de Saint-Michel sont des Esquimaux aux mœurs paisibles qui travaillent très joliment les peaux de phoque à poil rude et les peaux de renne. Leurs habitations sont de simples trous en terre au-dessus desquels des troncs d'arbres forment un dôme, le tout recouvert de terre. Un morceau de peau de poisson ou d'entrailles de morse sert de fenêtre. L'été ils vivent sous la tente, leur demeure préférée.

Les Esquimaux de l'Alaska sont au nombre de 18.000 environ ; ils sont honnêtes, doux et toujours hospitaliers envers l'étranger. Ils vivent uniquement de poissons et leurs coutumes familières sont un peu désagréables pour un Européen.

Ils ont la figure large, le teint foncé et des cheveux noirs, plats et luisants ; bien plantés sur leurs jambes, tout en eux indique la force et l'énergie.

La femme esquimaude vieillit vite et prend un fort embonpoint ; elles s'habillent comme les hommes avec des parkas (une espèce de longue robe faite en peau de renne), des pantalons en peau également et des mocassins. Les mocassins sont des espèces de bottes en peau de renne montant jusqu'aux genoux et tout à fait imperméables.

Pendant les quinze jours que j'ai passés au milieu d'eux, j'ai été à même d'étudier leurs mœurs très curieuses, qu'il serait trop long de vous détailler ici.

Les Esquimaux sont des pêcheurs audacieux et expérimentés, et j'ai trouvé parmi eux de véritables artistes dans l'art de graver l'ivoire.

Nous nous embarquons ensuite sur le *Roanoke*, le dernier steamer qui quittera Saint-Michel et qui y a été

envoyé spécialement pour prendre les mineurs du Klondike. Nous avons à bord 12.500.000 francs de poudre d'or gardée par deux officiers de la police montée, qui sont chargés de la déposer à Seattle.

Nous gagnons les îles Aléoutiennes où nous arrivons après une épouvantable traversée sur la mer de Behring.

Les soixante-dix îles Aléoutiennes sont d'origine volcanique et l'on y rencontre encore plusieurs volcans constamment en éruption. Une seule de ces îles possède une colonie de Blancs.

Sans aucun arbre, mais couvertes d'herbes et de mousses avec de jolies fleurs partout, ces îles ont un climat très agréable. L'on a installé dans la principale d'elles, à Unalaska, plusieurs fermes où le bétail engraisse très bien.

La température y est très douce et rarement le thermomètre descend au-dessous de zéro.

Unalaska possède une église russe fort jolie ainsi que de grands magasins d'approvisionnements et des dépôts de charbon.

On n'y rencontre ni ours, ni loups, mais en revanche beaucoup de renards bleus, dont les métis indiens font même l'élevage.

Ces naturels des îles Aléoutiennes, par leur croisement avec la race russe, forment aujourd'hui des métis et ceux-ci considèrent comme un outrage d'être comparés à des Indiens.

La manière dont ils chassent le phoque est particulièrement curieuse.

Leurs barques étroites et longues sont entièrement recouvertes de peau de lion de mer, à part deux ouvertures rondes dans lesquelles deux hommes se glissent. Sur cette barque se trouve attaché tout l'attirail du chasseur y compris la peau gonflée d'un jeune phoque qui servira de flotteur et d'appât.

Armés d'une flèche-harpon dont la pointe en ivoire est attachée à une lanière en peau de renne et retenue au centre de la tige, ils lancent celle-ci avec une adresse prodigieuse dans le flanc du phoque. Le harpon s'enfonce dans les chairs et la tige en bois se détachant par les mouvements de l'animal flotte sur l'eau en indiquant aux chasseurs la piste à suivre. Dès qu'ils l'ont rejoint ils rattrapent le flotteur, attirent doucement la bête et l'assomment d'un violent coup de massue.

Les Aléoutes ont des habitations en bois confortablement aménagées, et j'ai trouvé chez plusieurs d'entre eux de petits salons fort proprets avec un piano ou un harmonium.

C'est à une compagnie américaine qu'est réservé le droit de chasse au phoque dans le détroit de Behring. Mais le voyageur de passage seulement peut les chasser aussi.

Parmi les charges qui sont imposées à cette compagnie figure notamment l'obligation de nourrir les Aléoutes.

Plusieurs de ces îles sont le rendez-vous des phoques où ils vont en masse à l'époque de la reproduction. C'est là qu'on les tue également après les avoir rassemblés en grand nombre.

J'ai parlé plus haut de la quantité de saumons, morues, halibuts et harengs qui abondent sur les côtes de l'Alaska et du Pacifique.

Dans les environs de Vancouver, c'est par bandes énormes que les saumons remontent la rivière Fraser, à ce point que souvent ils obstruent celle-ci et qu'on pourrait la traverser en marchant sur ce banc naturel.

Les Américains ont établi sur les côtes du Pacifique quelques grandes usines pour la fabrication des conserves ; mais nos compatriotes y trouveraient place encore pour la création de beaucoup d'établissements de ce genre.

Nous arrivons à Seattle le 19 octobre et de là regagnons Montréal en traversant les États-Unis par Billings, les réserves indiennes, Kansas City, Saint-Louis, Chicago et Toronto.

Et maintenant il me reste à conclure en souhaitant que nos compatriotes n'attendent pas pour jeter les yeux sur ces riches contrées qu'elles soient bondées d'émigrants de toutes les nations.

Qu'ils se rappellent qu'au Transvaal *nous sommes encore arrivés trop tard.*

À ceux que n'effrayeront pas les quelques difficultés de la route et du climat ; aux commerçants qui voudront être des premiers à introduire les produits de la France dans ces terres lointaines, auxquelles on s'accorde à prédire un grand avenir, je ne puis assez répéter : « N'hésitez pas à faire quelques sacrifices ; car en travaillant à développer les relations du commerce français vous travaillerez aussi à votre fortune personnelle. »



Sur le chemin de Sheep Camp, en 1897.

Cliché Frank La Roche (1853-1934).

AUX MINES D'OR DU KLONDIKE

Par Léon BOILLOT

(1899)

I

D'Europe à Seattle. — Départ pour Dawson. — En mer. — Nos compagnons de route. — La mine d'or de Treadwell. — Juneau et Skagway.

LE voyageur qui pour des motifs d'intérêt ou de plaisir a pris pour objectif la ville naissante de Dawson, dans le Territoire du Nord-Ouest, province du Canada, pourra s'y rendre cette année-ci sans grande fatigue ni frais extraordinaires, dans un espace de temps relativement court, soit de trois semaines environ.

En effet, il faut huit jours de traversée de Paris à New York, cinq en chemin de fer de New York à Seattle ou Vancouver, quatre par bateau d'un de ces ports à Skagway, un par chemin de fer de Skagway à Bennett, et à peu près six par vapeur de Bennett à Dawson ; le retour par la même route prend quelques jours de plus, à cause de la difficulté de remonter le Yukon. La distance est de 8.000 kilomètres au moins. Le voyageur ne sera plus obligé de se munir d'un approvisionnement

complet, exigé sagement jusqu'ici par la police canadienne, afin de prévenir une famine possible et les crimes qu'elle engendrerait.

Il n'aura pas non plus, par conséquent, à être le factotum que nécessitaient les conditions antérieures et le voyage au Klondike ne sera plus une véritable entreprise de pionniers. Plus de chevaux, de chiens ou de bœufs à harnacher, à atteler, à guider, à accabler de coups ou de malédictions ; adieu les traîneaux, les véhicules de tout genre à charger, à décharger, à réparer avec quelques clous et un mètre ou deux de corde. Et la tente à dresser, et le bois à couper à même la forêt pour le service du poêle portatif, et la cuisson du pain pétri de ses propres mains, et le sciage des planches sur une plate-forme *ad hoc*, et la construction du bateau, de la barque ou du canot, avec son complément de rames, de mâts, de cordages et de voiles, le tout improvisé, et perfectionné suivant le génie créateur de l'Argonaute moderne, tout cela sera devenu chose du passé pour ne plus se reproduire que dans quelques cas isolés. Le pittoresque du voyage y perdra, mais le confort y gagnera. On ne redoutera pas plus d'aller à Dawson qu'à Madagascar ou au Japon.

De la traversée de l'Atlantique et de la ville de New York, nous n'avons rien à dire ici. En 26 heures un train express transporte le voyageur de New York à Chicago, couvrant une distance de 1.500 kilomètres, soit une distance moyenne de 60 kilomètres à l'heure, et traversant une contrée riche et bien cultivée, parsemée de beaux villages et de cités industrielles. C'est peut-être la partie la plus riche des États-Unis, comme aussi la

plus peuplée. Pays de rivières, de collines, de bois, de champs, de pâturages, de fermes et d'usines. La nuit se passe dans un des confortables wagons-lits Pullman ou Wagner avec leurs portiers Noirs.

Chicago, avec son million et demi d'habitants, se pose en rivale de New York qui en a près de trois ; sa situation à la porte des grands lacs et comme tête de ligne de tous les importants chemins de fer qui y convergent du sud et de l'ouest est unique ; la ville elle-même est loin d'être aussi propre et aussi attrayante que New York, mais la même activité y règne, et ce qu'il y a de plus rare à rencontrer, là ou ailleurs, c'est un Américain n'ayant pas l'air pressé.

Plus loin, les plaines n'ont rien de remarquable ; elles sont assez bien cultivées et plantées de blé et de maïs. La voie ferrée circule ensuite au milieu des mauvaises terres du Dakota, sans herbes ni arbustes, aux ocres de couleurs vives sculptées en buttes, en tours, en bastions par l'incessante érosion des eaux : là des viaducs du chemin de fer audacieusement jetés par-dessus des précipices béants et à peine supportés, semble-t-il, par une frêle construction en troncs d'arbres dressés verticalement, semblent des araignées montées sur des jambes grêles et trop longues. Puis on arrive aux montagnes Rocheuses, qui offrent une série de scènes intéressantes, et des campements d'Indiens Sioux égrenés le long du Yellowstone et du Missouri.

Se succèdent alors paysages alpins, torrents mugissants, tunnels et ponts, bref la mise en scène habituelle d'une ligne de montagnes ; puis de nouveau la plaine, c'est la vallée de la Columbia ; une autre chaîne de

montagnes appelées les Cascades ; enfin, la côte du Pacifique.

Seattle, petite ville de 50.000 âmes, est un port américain commandant, en concurrence avec Victoria et Vancouver, ports canadiens, le commerce de l'Alaska, du Japon, de la Chine et des îles du Pacifique.

Elle était, l'hiver dernier, le siège d'une activité extraordinaire ; les nombreux chercheurs d'or américains qui se rendaient au Klondike s'y étaient donné rendez-vous, et la plupart s'y pourvoyaient de tout ce qui était nécessaire alors pour tenter l'entreprise. À un moment donné les marchandises à transporter s'étaient accumulées d'une façon si excessive que les vapeurs firent défaut, et qu'il fallut réquisitionner des trois-mâts, des barques et des goélettes, traînés par des remorqueurs. Pour les voyageurs ce fut bien pis ; des spéculateurs sans scrupule frétèrent de vieux navires à vapeur, leur firent donner une couche de peinture et les mirent comme neufs à la disposition du public, moyennant des prix exagérés. Tel était alors l'engouement de la foule que tout semblait assez bon et que rien n'était trop cher, pourvu qu'on partît et qu'on arrivât vite. Hélas ! beaucoup partirent qui n'arrivèrent pas, et d'autres s'estimèrent heureux de partir et de revenir la vie sauve. En effet, par une fatale coïncidence, une série de désastres marqua l'ouverture de la saison d'émigration dans les mois de janvier et février 1898. Ainsi le vapeur *Clara Nevada* se perdit corps et biens, en tout 65 personnes, à ce que l'on croit, car nul ne réchappa ; il y eut une explosion à bord, puis le feu détruisit le navire en fort peu de temps, et tout ce qui

en resta, ce furent quelques épaves jetées par les flots sur la plage.

Le vapeur *Corona* fit naufrage sur les côtes d'une île déserte et fut entièrement démoli et brisé par la fureur des vagues ; les passagers se sauvèrent, mais ayant dû attendre là plusieurs jours, par un froid intense, l'arrivée des secours, quelques-uns d'entre eux, à demi vêtus, contractèrent des maladies de poitrine dont ils moururent peu après ; en outre, tous les approvisionnements furent perdus, et beaucoup de ces infortunés se trouvèrent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient.

Nous sommes quatre qui partons pour le Klondike : un Français, moi-même ; un fermier de Californie et un mineur, tous deux Américains ; un étudiant en médecine d'origine allemande. En chemin, notre caravane se grossira de deux nouveaux membres, un Anglais et un Irlandais.

Nous nous embarquons sur la *Queen* ; c'est un des meilleurs vapeurs de la flotte, il peut porter environ 600 passagers ; inutile de dire que ce nombre est plutôt dépassé. Le mélange est curieux ; deux compagnies du 14e d'infanterie des États-Unis envoyées pour faire respecter l'ordre qu'on dit gravement troublé à Skagway et Dyea par le fameux joueur Soapy Smith et sa bande ; des chercheurs d'or, mineurs et prospecteurs de tous les pays du monde. Voici les Australiens, de grands et solides gaillards, de six pieds de haut en moyenne, musculeux, aux épaules carrées, larges, aux hanches étroites, ne perdant pas une occasion de dire avec orgueil que c'est en Australie que l'on a trouvé les plus grandes pépites d'or ; l'une pesait quelque chose

comme 200 kilos et valait environ 400.000 francs. Car, à bord, l'on ne parle que pépites et poudre d'or : il est entendu que c'est l'unique sujet digne de la conversation du moment.

Voici les Anglais et Canadiens, parmi lesquels les Canadiens français surtout sont bien représentés ; nous pouvons mentionner aussi quelques Africains blancs venant de la colonie du Cap et du Transvaal.

Ces cheveux jaunes révèlent indubitablement le Suédois, ces yeux bruns et vifs l'Irlandais. L'Américain, aux gestes nerveux, toujours alerte et impatient, va, vient, bouscule, n'est jamais en repos, s'assied pour ne pas rester debout, se lève parce qu'il ne peut tenir en place, a l'air de faire quelque chose, ne fait rien, et se rassied la minute suivante pour repartir aussitôt ; d'ailleurs courtois, patient, gentleman. Quelques Français et Italiens, causeurs, gouailleurs, polis, empressés, écorchant l'anglais et les premiers à rire de leur baragouin. Çà et là, des nationaux de diverses contrées lointaines. D'où viennent-ils ? On n'a jamais pu le savoir, un mutisme concentré étant leur principale caractéristique. Des accords plaqués sur le piano du salon accompagnent une voix qui a dû être belle jadis, et qui roucoule la romance des *Deux petites filles en bleu*. Cela nous rappelle que l'élément féminin est présent et, bien qu'en minorité, omnipotent. Il y a là des femmes d'officiers ou de commerçants d'Alaska, des aventurières, ex-prima donna cantatrices ou comédiennes, qui vont jouer le dernier acte de leur drame intime sous les cieux rigoureux de l'Arctique. Les artistes se succèdent au piano : voici un négociant russe habitant New York

qui s'en va avec sa famille à Dawson ; il chante *Faust*, ses filles l'accompagnent ; en confidence, il nous déclare qu'il a chanté l'opéra avec Mme X…, bien connue à Paris il y a nombre d'années ; nous l'admettons. On trouve à bord une bibliothèque gratuite à l'usage des passagers, et, la navigation étant facile dans cette succession de baies et de canaux, le temps passe sans incident ni mal de mer.

Nous faisons escale à Victoria, capitale de la Colombie britannique, ville de 30.000 habitants située à l'extrémité sud de l'île de Vancouver et commandant le détroit de Juan de Fuca. C'est une ville anglaise, calme et sérieuse, aux maisons à un, deux, ou au plus trois étages, dans une situation exceptionnelle, d'où la vue s'étend sur la baie avec, au-delà, les sommets perpétuellement neigeux de la chaîne Olympique. Un tramway électrique nous conduit à Esquimalt, port militaire, où stationnent à l'ordinaire quelques bâtiments de guerre anglais : on y trouve une cale sèche réputée la plus grande du monde.

C'est à Victoria qu'il faut se procurer des certificats de mineur. Force donc est de remplir les formalités administratives : au petit jour, la troupe des mineurs s'ébranle vers la ville et bientôt se forme en file indienne à la porte des bureaux. Il y a là près de 200 personnes battant la semelle sur le trottoir, pour se réchauffer. L'attente dure de 7 à 11 heures. C'est payer un peu cher le privilège de déposer 50 francs entre les mains d'un brave fonctionnaire, qui, en échange, il est vrai, vous remet une déclaration par laquelle le gouvernement canadien s'engage à ne pas mettre ses gardes

champêtres à vos trousses lorsqu'il vous prendra fantaisie de couper du bois, de pêcher ou de chasser dans les déserts inexplorés du Territoire du Nord-Ouest.

La navigation intérieure de ces détroits et canaux de la côte du Pacifique est assez délicate ; on est presque toujours en vue de la côte, si près même qu'en beaucoup d'endroits le chenal semble laisser à peine assez d'espace pour le passage du bateau. On traverse successivement les détroits de Géorgie, de la Reine-Charlotte, de Clarence, de Stephens, et finalement le canal de Lynn, qui est à proprement parler une baie longue et étroite enfermée, de chaque côté, par des montagnes ; le paysage est tout à fait celui des fjords de la Norvège : des eaux bleues et généralement calmes, des colosses de granit s'élançant abruptement de la mer jusqu'aux nuages, portant sur leurs épaules massives et anguleuses des neiges et des glaciers, et les flancs couverts d'une végétation luxuriante et serrée, des îles innombrables et boisées, hantées par l'ours et le daim, tandis que l'aigle à tête blanche plane au-dessus des nombreuses bandes d'oies et de canards, peuplant les canaux et bras de mer. En été, des fleurs aux teintes éclatantes, mais presque toujours sans odeur, des baies de tous genres et de toutes les couleurs sont répandues de tous côtés et à profusion. Mais, en somme, en hiver, tout ce qu'on peut apercevoir du paysage, ce sont des sapins, des cèdres, des bouleaux couverts de neige, tandis que les sommets, hauts parfois de 2.000 à 3.000 mètres, se confondent en une teinte neutre avec les nuées flottant de l'un à l'autre. La ligne de direction est droit au nord : il y a à

peu près 10 degrés de latitude entre Seattle et Skagway, soit 1.500 kilomètres en suivant les sinuosités de la côte navigable.

Le 22 février, grand enthousiasme : c'est la fête de Washington, le patriote, dont la mémoire associée à celle de son ami La Fayette est toujours chère à l'Américain ; les comités s'organisent, et la présence d'un ou deux artistes à bord ayant été remarquée, on les invite à dessiner au savon, sur la grande glace de l'escalier du salon, le portrait du grand homme. Après quelques tâtonnements, effaçages et retouches, le chef-d'œuvre est consommé et déclaré parfait par l'unanimité des femmes d'officiers, qui doivent s'y connaître et qui décorent le cadre avec le drapeau étoilé, des fleurs et des guirlandes. Un discours du président ouvre la soirée ; l'orateur, après avoir complimenté les dames de leur intrépidité et de leur résolution, les félicite d'être assez courageuses pour consentir à supporter le froid, les frimas, les fatigues, les privations et ce qu'il y a de plus insupportable au monde, c'est-à-dire… l'homme !

Des chants patriotiques, des morceaux de musique, des déclamations se succèdent et se prolongent très tard dans la soirée ; à la fin, chacun se retire dans sa cabine, pleinement satisfait, et le silence ne tarderait pas à régner, n'étaient les nombreux chiens de l'entrepont qui, surexcités par le vacarme inusité de la « célébration », se sont mis, eux aussi, à « célébrer » à pleine gueule et ne sont pas disposés à se restreindre aussi vite que leurs maîtres. Finalement, ils se calment à leur tour, et bientôt tout est tranquille à bord.

Outre l'inévitable « colonel » américain (d'ordinaire du Kentucky) que vous et moi prendrions simplement pour un avocat (ce qu'il est d'ailleurs le plus souvent), il y a à bord le chef de l'expédition de secours envoyée par le gouvernement des États-Unis à la rescousse des milliers de mineurs et propriétaires supposés en proie à la famine et au froid dans les vastes territoires du Yukon et particulièrement du Klondike. Une somme d'un million de francs votée par le Congrès fut immédiatement employée à acheter des vivres, des vêtements, à se procurer, en Norvège, des Lapons et des rennes au nombre d'une centaine, enfin à construire une certaine quantité de locomobiles à glace. À l'instar de beaucoup d'autres lieux, les couloirs du Congrès sont pavés de bonnes intentions, mais, dans le cas particulier, le résultat fut désastreux. Les lichens devant servir à la nourriture des rennes ne furent pas préparés et emballés avec soin et se gâtèrent complètement en route, de sorte que les rennes, déjà très éprouvés par le mal de mer, refusèrent d'y toucher et périrent l'un après l'autre, longtemps avant d'avoir vu les côtes d'Alaska. Les Lapons, importés par contrat à raison de 5.000 francs par an et dépenses de voyage payées, durent être rapatriés. Quant aux locomobiles à glace, elles finirent par trouver un emploi dans les colonnes des journaux humoristiques, qui s'en firent des gorges chaudes, et le public avec ! Joe Ladue, le fondateur de Dawson, a l'honneur d'être l'inventeur de ce projet grandiose, la prise d'assaut des glaces du Klondike (et du pôle) au moyen d'automobiles à patins !

Jack Dalton, le créateur de la *Dalton Trail* (piste), lui aussi est un inventeur, mais son idée est plus simple et plus pratique. Il se borne à construire un traîneau consistant en une boîte longue montée sur deux systèmes de glissoires indépendants l'un de l'autre, permettant de contourner les obstacles à angles assez aigus sans crainte de verser. Un cheval attelé à un brancard ordinaire peut, avec ce traîneau, tirer aisément de 1.000 à 1.500 kilos sur une surface de glace unie à pente modérée. Une centaine de ces voitures furent construites par le gouvernement et envoyées à un des ports d'Alaska ; où elles demeurèrent empilées dans un hangar ; les mules du convoi de l'armée régulière, au nombre de 110 à 120, furent aussi réquisitionnées et embarquées à Seattle, à bord d'un trois-mâts mis à la queue d'un remorqueur. Mais après un jour ou deux de navigation, le vapeur largua son amarre, planta là le navire, les mules et tout le reste et retourna au port ! Seul et isolé dans sa dignité, le chef de l'expédition atteignit le port de Dyea, où, après quelques semaines d'attente vague, il rentra dans une obscure médiocrité. Les quelques marchandises qu'il avait amenées avec lui furent, dit-on, vendues à l'encan quelque temps après. Et ainsi finit cette expédition officielle, militaire et gouvernementale, flanquée de mules et de rennes, bardée de traîneaux et de locomobiles, et qui, heureusement pour eux, fut complètement ignorée des soi-disant affamés qui ne l'attendaient pas et n'eurent pas, par conséquent, à pleurer la ruine d'espérances qu'ils n'avaient jamais eues.

Le 58e degré de latitude est dépassé, et la *Queen*, après avoir laissé en arrière l'embouchure de la rivière Takou, s'engage dans l'étroit chenal qui sépare l'île Douglas du promontoire où est située la ville de Juneau.

À gauche on aperçoit les constructions et les cheminées de la grande mine d'or de Treadwell, s'avançant jusqu'au bord même de l'eau, car la veine de minerai aurifère sort de la mer ou s'y plonge.

C'est dans ce genre la plus grande mine du monde. Le minerai est de très basse qualité, mais se trouve en quantités si énormes que le roc est traité comme dans une carrière, c'est-à-dire exploité à la mine et par bancs de dimensions considérables ; d'après le rapport annuel qui vient d'être publié, la mine est travaillée par 263 Blancs et 24 Indiens. Les salaires moyens étaient de 12 fr. 50 par jour pour les mineurs, qui en outre sont logés et nourris. Dans l'année finissant le 31 mai 1898, il s'est miné 254.329 tonnes (de 1.000 kilogr.) et il y avait en vue 4.477.500 tonnes en réserve pour les pilons.

540 pilons écrasent le minerai et marchent jour et nuit ; le coût pour extraire une tonne de minerai s'est élevé à 60 francs et le profit net pour l'année a été de 1.216.305 francs. Les travaux de développement de la mine se poursuivent sur les niveaux, respectivement, de 110, 220, 330 et 440 pieds, le puits le plus profond atteignant 458 pieds, où la veine fut trouvée exactement au point où les calculs l'avaient placée. De ce fait, ajoute le rapport, il n'est pas déraisonnable d'ajouter (aux 4.477.500 tonnes précédentes) 4.000.000 de

tonnes de plus de minerai en vue dans la mine. « Comme le profit est en moyenne de 5 francs par tonne, il y a donc, en réserve et en vue, plus de 40.000.000 de francs à retirer de cette fameuse mine de Treadwell. »

Elle fut payée, dit-on, 2.000 francs par John Treadwell, qui l'acheta en 1882, environ deux ans après la fondation de Juneau par le Canadien français Joseph Juneau. Ce dernier mène actuellement une existence précaire et misérable à Dawson.

Juneau, à 3 kilomètres de la mine Treadwell, est un petit port de 2 à 3.000 habitants, la plupart mineurs et prospecteurs, car toute cette partie de l'Alaska est riche en minéraux, on trouve des placers et des veines de quartz aurifères un peu partout : les mines de Silver Bow (l'arc d'argent) sont bien connues. La ville est bâtie sur la pente d'un plateau formé par l'érosion de rochers presque à pic qui s'élèvent à une hauteur de plus de 1.000 mètres. Quelques hôtels, *saloons*, restaurants, magasins, donnent un peu d'animation aux rues, tandis que de nombreuses Indiennes, *squaws* enveloppées de couvertures de laine aux couleurs vives, s'accroupissent sur la neige au bord des trottoirs et étalent devant elles des bonnets en fourrure, des mocassins, des paniers, des colliers en verroterie, enfin une quantité d'objets de leur confection et que les voyageurs emportent comme souvenirs. Une couple d'heures suffit à visiter la ville, qui, à part le village indien, ses pirogues, une petite église avec clocher construite en troncs d'arbres superposés, n'offre rien de curieux.

Le paysage est sévère, grandiose, jusqu'à Skagway, à 150 kilomètres plus au nord. Nous admirons les cimes dentelées et les glaciers plongeant dans l'océan, par pente abrupte et sans transition ; la nature, comme les conditions économiques, est ici toute en contrastes, ce que nous remarquons d'ailleurs en plus d'une occasion. Tout est matière à surprise dans ce pays étrange.

Par exemple, le coup d'œil au tournant du promontoire de rochers qui masque la vue de Skagway. Qui s'attendrait à voir soudain, dans ce coin de pays si sauvage et en apparence si désert, apparaître une série de jetées, de quais auxquels s'amarrent des vapeurs, des remorqueurs, des chalands et des voiliers de tout tonnage, gréement, trois-mâts, barques, goélettes, brigantins, etc., canots et pirogues, péniches et périssoires, en un mot le matériel naviguant de tout port de mer qui se respecte ? Nous tombons donc en pleine civilisation, et, ce qui le prouve encore, c'est que voici le douanier et le courtier en douane avec lequel il va falloir négocier l'entrée de nos marchandises. Car nous avons dans nos bagages une foule de choses qui payent des droits ; c'est un mauvais quart d'heure à passer, mais du moins l'on se dit que c'est le dernier ennui que cause l'excès de civilisation.

II

Skagway, le Sésame du Nord. — La Babel de l'Alaska. — Soapy Smith et sa bande. — Un grec fameux et sa fin. — Le Comité de vigilance des 101. — La foule. — Les restaurants. — Un Yankee entreprenant. — Pêche à travers la glace. — Le *Whitelaw* en flammes. — L'hôpital.

Le passager débarqué à Skagway vers la fin de l'hiver dernier arrivait, après avoir arpenté rapidement la jetée de bois qui relie l'embarcadère à la ville, devant quelques baraques en troncs superposés, mortaisés aux extrémités, ou encore en simples planches grossièrement façonnées, qui s'alignaient, flanquées d'une espèce de trottoir en planches, élevé de quelques centimètres au-dessus du sol. Le passager en question était dans l'une des artères de la ville. Il s'y trouvait tout à coup en présence d'un individu à mine peu engageante, mais dissimulée plus ou moins sous les touffes d'un immense bonnet en fourrure de rat musqué ou de renard ; un manteau en poil de chien, des mitaines fourrées, des mocassins en peau de phoque ou des bottes en cuir jaune montant aux genoux, complétaient son accoutrement. Le *Chi-Cha-Ko* (c'est le nom indien signifiant « nouveau venu » ; il est donné dans le Yukon aux chercheurs d'or venus pour la première fois en Alaska) répondait à l'invitation d'entrer se chauffer, non sans avoir jeté un regard investigateur sur ledit individu, sur la rue, et sur la baraque surmontée de l'inévitable enseigne *Saloon*, qui n'est ni salon, ni café, ni cabaret, ni tripot, mais qui combine les traits

caractéristiques de ces trois derniers genres d'établissements. À l'intérieur, un comparse derrière le comptoir indiquait d'un geste l'énorme poêle en fonte, ronflant, gémissant, rugissant, craquant sous l'action des mille et une langues de feu jaillissant des bûches, des souches de bouleau et de pin qui se succèdent et se consument rapidement, car, au-dehors le froid était intense, avivé par une bise du nord qui pénétrait même les plus épais vêtements de laine.

La conversation s'engageait sur les sujets habituels, le froid, le temps, etc. Sur ces entrefaites, un autre comparse attifé à peu près comme le premier faisait son apparition, prenait place autour du poêle et racontait à ses auditeurs comment il venait d'arriver de Dawson, sur la glace, en vingt ou vingt-cinq jours, en preuve de quoi il faisait circuler un flacon rempli de poudre et de pépites d'or : cela venait d'un claim n° X sur Bonanza ou Eldorado Creek, valant des millions ; il partait pour aller le vendre aux États-Unis et se disait fort satisfait de son séjour au Klondike. Sans doute il y avait de légers inconvénients : ainsi il n'avait pas été heureux au jeu et avait perdu quelques milliers de dollars en quelques soirées au *black jack* ou au poker, mais on ne pouvait tout avoir, et qu'est-ce que cinq ou dix mille piastres pour un homme qui ramasse l'or à la pelle sur son claim ? Absolument rien. Et puis le jeu est si plaisant ! Savez-vous comment il se joue ? Non ? Eh bien, tenez, vous allez voir ! Alors on passait dans une chambre à côté, garnie d'une table et de quelques chaises ; les cartes sortaient de la poche où retournait le flacon d'or, et le jeu commençait entre les deux gail-

lards à fourrures ; si le nouveau venu n'était pas entièrement un *greenhorn* (un benêt), il trouvait une excuse pour se retirer aussi vivement que possible. Sinon il se mettait de la partie, et invariablement son apport allait grossir les millions du soi-disant mineur chanceux. Neuf fois sur dix, c'est ce dernier cas qui se produisait et le malheureux dépouillé s'esquivait d'ordinaire sans se plaindre : en guise de consolation il pouvait, une fois sur le trottoir, lire la proclamation du « Comité de vigilance des 101 », laquelle était affichée sur la porte même du saloon, ordonnant aux joueurs de profession, grecs, escrocs, filous, chevaliers d'industrie et leurs confrères, de quitter la ville immédiatement. Deux compagnies du 14e régulier des États-Unis étaient là campées pour prêter main-forte à l'autorité, représentée en ce moment-là par ledit Comité des 101, composé des citoyens les plus considérés de Skagway. Quelquefois aussi la dupe se fâchait tout rouge et faisait un tel vacarme qu'un rassemblement se formait aussitôt et que, devant son attitude menaçante, les escrocs rendaient à leur victime tout ou partie de son argent.

Ces filous faisaient partie d'une bande organisée par un homme fort intelligent et de bonne famille, qu'on nommait Soapy Smith ; il avait une quantité d'acolytes pour son œuvre néfaste de pillage, et peu de jours avant la fin de sa carrière de crime (juillet), quelques-uns d'entre eux avaient dévalisé d'une somme de trois mille dollars en poudre d'or un mineur revenant de Dawson. Les autorités ouvrirent une enquête ; Soapy prétendit que ses amis avaient gagné cet argent à un

jeu honnête. Mais cette réponse ne satisfit personne. Son arrestation fut demandée. Le prévôt étant jugé incapable d’apaiser l’opinion publique, un corps de volontaires fut organisé afin de disperser la bande. L’un des volontaires, M. Reid, s’attaqua certain jour à Smith. Revolvers et fusils furent de la partie. Reid fut mortellement blessé. Smith fut emporté mort. La foule présente mit aussitôt la main au collet de deux Soapy, un nœud coulant leur fut prestement glissé sur les épaules et ils allaient être lynchés quand la police, prévenue, arriva juste à temps pour les délivrer. Les autres membres de la confrérie se dispersèrent aussitôt : quelques-uns allèrent à Dawson, mais là ils furent prévenus qu’à la moindre plainte contre eux, ils seraient expulsés en plein hiver et lâchés sur la glace, soit en haut, soit en bas de la rivière. L’avis fut compris, paraît-il, car jamais plus on n’entendit parler d’eux.

Libre de poursuivre sa route, notre *Chi-Cha-Ko* enfilait Broadway, la principale rue de la ville, à peine débarrassée des cadavres de chiens ou de chevaux qui encombraient encore les autres rues ; il voyait des cabanes en bois, en toile ou en tôle de fer ; partout des perches supportant les fils transmettant l’électricité pour la lumière et le téléphone ; des tentes de toute forme, etc. Un bon nombre de ces constructions provisoires, de ce provisoire qui dure indéfiniment et jusqu’à ruine complète, étaient recouvertes d’une toile goudronnée noire fixée avec des pointes à large tête de métal blanc, ce qui donnait à l’ensemble une apparence de monument funèbre d’un effet sinistre ; on voyait là des traîneaux, des chars, des canots traînés par des

chiens, des chèvres, des chevaux, des bœufs, des ânes, des mules, montés, guidés, chassés par des individus de tout sexe, de tout âge, jurant, criant, hurlant, se disputant dans les langues les plus diverses. Cette foule était vêtue de costumes non moins divers, de ces costumes qui, à distance, font prendre un homme pour une femme et *vice versa* ; ici, en effet, les dames portent des culottes et des bottes. Ajoutez à cela les odeurs, provenant de différentes causes, mais principalement de plats et de ragoûts inédits autant que singuliers, composés par les nombreux restaurants pour les goûts variés de l'Européen, de l'Australien, de l'Américain, de l'Asiatique ; seul le prix était uniforme et assez raisonnable. Un repas passable consistant en une soupe, une viande rôtie avec pommes de terre, un morceau de gâteau ou un fruit, le tout arrosé d'une tasse de thé ou de café, valait 2 fr. 50. Les salles à manger offraient de simples bancs de bois blanc, des tables pareilles pas toujours recouvertes d'une nappe ou d'une toile cirée, des services en étain et des femmes pour servir aux tables, car la main-d'œuvre était trop élevée pour y employer des hommes. Généralement les hôtels n'étaient qu'une sorte de garni, à chambres divisées en compartiments en planches brutes, offrant chacun juste l'espace nécessaire à une personne pour y dormir ; le plus souvent la literie, consistant en une paire de couvertures de laine, était fournie par le logeur. Vous aviez alors à payer de 2 fr. 50 à 3 francs par nuit ; une très petite chambre à un lit, des plus simples, se payait 7 fr. 50 par jour ; la vermine, par contre, était gratis et abondante. Les en-

seignes étaient d'autant plus prétentieuses que l'établissement était d'importance moindre ; une foule affairée remplissait les boutiques, restaurants, et surtout faisait queue à la porte du bureau de poste. Car le titulaire, avec l'aide insuffisante qu'il avait à sa disposition, ne pouvait suffire à distribuer assez promptement, au gré du public, les milliers de missives qui, partant de tous les points du monde, s'étaient donné rendez-vous à Skagway. Et l'orthographe ! quels outrages commis en son nom, s'étalant sur les enseignes, les bâtiments, les clôtures, les journaux, les circulaires, etc. ! Quels noms et quelles professions, quelles réclames et quelles annonces ! Le volapük serait nécessairement né de ce chaos linguistique, s'il n'avait été déjà inventé. Il y avait cependant un trait commun pour unir cette masse si disparate d'éléments humains : c'était la poursuite du même but, c'était la recherche de l'or. Et, croisés modernes, leur cri n'est plus « Jérusalem ! Jérusalem ! », mais « Eldorado ! Eldorado ! ». Et, sous l'influence de ce terme magique, tous se tournent vers ce Nord mystérieux et terrible, ce Nord aux deux pôles, auquel il faut peut-être en ajouter un troisième, le pôle de l'or.

Voyez-les, ces fils d'Antée, portant sur leurs épaules non un monde, mais un fardeau de 20 à 50 kilos ; ces épaules vont à la conquête d'un pays ; leurs armes, c'est le fardeau qui contient la ration quotidienne de farine, de lard, de provisions de tout genre, tout un lot de vêtements, d'outils et d'ustensiles divers. Le terrain doit être conquis à pied, l'approvisionnement doit être transporté de la mer au lac, et, bien que beaucoup s'aident de chevaux, de chiens et d'autres moyens de

transport, néanmoins un grand nombre n'ont que leurs bras et leurs muscles pour ce combat acharné où plusieurs perdront leurs biens ou même leur vie.

À cette époque, Skagway avait une formidable rivale dans la petite ville de Dyea, à environ 10 kilomètres plus au nord et de l'autre côté d'un éperon de rochers qui sépare les deux localités. Dyea, en effet, commande le Chilkoot Pass, plus élevé de 300 mètres que le White Pass, offrant par contre une route moins longue jusqu'à Bennett. Mais depuis quelques mois, la construction d'une route carrossable et ensuite d'une voix ferrée de Skagway à Bennett par le White Pass a décidément fait pencher la balance en faveur de cette dernière route ; le chemin de fer, aux dernières nouvelles, marchait jusqu'au pied du sommet, et on s'attend à ce qu'il soit complété jusqu'à Bennett au printemps 1899 ; la distance de Skagway au sommet est de 25 kilomètres environ ; de là au lac Bennett, de 26 à 27 ; la route de Dyea par le Chilkoot est de quelques kilomètres plus courte, mais comme nous l'avons dit, plus escarpée. Le Chilkoot Pass est de 1.200 mètres et le White Pass de 800 mètres de hauteur, mais sous cette latitude la limite de la végétation se trouve à la faible hauteur de 400 à 500 mètres, de sorte que ces deux cols sont entièrement dépourvus d'arbres sur plusieurs kilomètres à chaque versant.

Skagway, qui, il y a un an, ne comptait que quelques douzaines de baraques et de tentes, est maintenant une ville de 5 à 6.000 âmes régulièrement disposée, comme toutes les villes américaines, en rues et avenues se coupant à angle droit, un côté de l'angle

représentant environ 75 mètres. Il y a quelques églises qui, le dimanche, réunissent un certain nombre de fidèles, pressés de se recommander à la protection divine pour leur voyage aventureux. Toutes les constructions sont en bois, et il y a encore bon nombre de tentes. L'eau se tirait de puits creusés en arrière des maisons, car Skagway est située sur l'ancien lit de la rivière ; maintenant elle est amenée, par des conduites en fer, d'un réservoir naturel formé par un lac à 4 kilomètres de la ville et à une altitude de 150 mètres. C'est sur ce lac qu'en hiver on pêchait la truite ; des trous étaient pratiqués à travers la glace, et quand le poisson venait respirer à la surface, il était harponné d'une main sûre.

Pour arriver au lac on se dirige vers la scierie plantée au pied de la côte, au point où la plage cesse d'être baignée par les eaux de la baie ; un sentier pittoresque s'élance à l'assaut des hauteurs boisées, passant d'un côté du ravin à l'autre par de petits ponts rustiques en branches d'arbres, ensuite au pied d'une paroi de rochers verticale où un Yankee entreprenant a réussi à faire peindre une enseigne en lettres de plusieurs mètres de hauteur vantant les mérites du cigare « Général Arthur » ; le portrait de cet ancien président (sans ressemblance garantie !) peut être aperçu à deux ou trois kilomètres de distance.

En passant on peut remarquer les jalons d'un claim de quartz aurifère dont les extrémités vont jusqu'à la baie. Une sorte de cadre en bois protège un avis écrit au crayon : ce n'est pas autre chose que la déclaration

de la prise de possession de ce claim, dans le but de l'exploiter.

Il s'est ainsi trouvé plusieurs claims pareils dans le voisinage de Skagway, un placer même ayant été découvert non loin du petit lac, à 200 mètres d'altitude, mais il ne paraît pas que ce soit rien de considérable.

Si, après avoir parcouru le lac dans toute sa longueur, qui est de 2 kilomètres environ, non sans admirer la végétation fournie qui en orne les bords, les pics dentelés qui le surmontent et s'élèvent à une hauteur de près de 2.000 mètres, nous redescendons dans la vallée, nous passons rapidement devant les trois ou quatre jetées qui conduisent aux débarcadères auxquels sont amarrés des vapeurs canadiens, anglais, américains.

Plus loin des femmes indiennes arpentent la plage, courbées en avant, s'arrêtant de-ci de-là pour ramasser divers objets dont elles font un tas. Le terrain est jonché de débris, de poutres, de sacs éventrés, de balles de foin consumées, de boîtes entr'ouvertes. Des vêtements déchirés et brûlés en partie, des souliers dépareillés et des chapeaux défoncés, des outils, haches, scies, presque ensevelis dans le sable, annoncent un naufrage. En effet, dans la nuit précédente, la goélette *Whitelaw* venant des États-Unis a pris feu, et les malheureux qui passaient leur dernière nuit à bord se sont vu réveiller par le bruit strident des flammes ou par l'âcreté de la fumée. Ils n'ont eu que le temps de se jeter à l'eau sans rien pouvoir emporter, heureux de sauver leur vie : là, sous leurs yeux, se consument leurs approvisionnements et se dissipent leurs espé-

rances. Car ils savent, les misérables, que sans un apport d'au moins 200 kilos de vivres, le passage de la frontière leur sera impitoyablement refusé par les autorités canadiennes. Et la plupart ont consacré leurs dernières ressources à s'équiper, comptant sur l'or des placers pour se refaire une bourse. Heureusement pourtant tout n'est pas perdu, une volonté énergique et des bras solides vont restaurer les fortunes un moment détruites.

En poursuivant notre promenade, nous arrivons à l'hôpital, qui abrite une vingtaine de patients dont la plupart sont atteints de fièvres typhoïdes, cérébrales, etc. Il y a souvent des cas de méningite aiguë, presque foudroyants ; quelques heures d'inconscience, de fièvre intense, et le patient trépasse. Un jeune homme a eu les pieds gelés sur la sente. On lui a amputé tous les orteils et il maudit son sort. Nous rencontrerons plusieurs cas pareils, il faut dire que souvent la faute en est aux infortunés eux-mêmes qui ne prennent pas la peine de changer souvent leurs bas et chaussures humides et comptent sur l'exercice prolongé pour se maintenir les pieds au chaud. Quelques-uns aussi sont victimes de leur ignorance. Un fait curieux est que, par un froid très intense, rien n'avertit que vous êtes sur le point de geler. Aucun symptôme, aucune douleur ; si vous voyagez en compagnie, peut-être un de vos compagnons s'apercevra-t-il que vos joues sont extraordinairement blanches, et alors il faut vous arrêter de suite et vous frictionner énergiquement la figure avec de la neige, ou, si vos pieds sont mouillés, il faut immédiatement faire halte, allumer un feu, vous dé-

chausser, faire sécher bas, bandes, mocassins ou bottes, et ne vous remettre en route que lorsque le tout est parfaitement sec, autrement vous courez le plus grand risque de vous trouver les pieds et les jambes gelés sans le savoir, la réaction ne se produisant que quelques heures plus tard.

III

Campement sur la glace. — Une échauffourée. — Le défilé du Porc-Épic. — Encombrement. — Un crime sur le chemin. — Cruautés envers les animaux. — Le sentier des chevaux morts. — Cinq kilomètres en dix heures. — Un hôtel de première classe. — Difficultés de la route.

Vers fin mars, notre quartier général fut transféré de l'hôtel de Skagway à une tente plantée sur la glace au pied même du défilé du Porc-Épic, à 6 ou 7 kilomètres de la ville ; la saison étant déjà avancée, le soleil chaud, il fallait se hâter de transporter les vivres et marchandises au moins au-delà du défilé ; nous résolûmes donc d'établir une cache dans la vallée au-dessus, à 5 kilomètres seulement du campement. Les chevaux furent munis de bâts, car les traîneaux ne pouvaient être utilisés avec avantage dans cette gorge si étroite et si accidentée ; on chargeait 150 kilos sur chacun d'eux et l'on faisait un voyage par jour.

Un beau matin, au moment de se mettre en marche, une série de coups de feu éclata subitement à une petite distance, accompagnée d'exclamations, de menaces, d'imprécations furieuses ; les chevaux dressèrent les oreilles, tous les hommes, moins un,

s'enfuirent ou se cachèrent derrière les balles de foin qu'on était en train de charger ; les balles sifflèrent, et bientôt, à quelques mètres sur le chemin, une petite troupe passa, battant en retraite dans la direction de Skagway et suivie à distance par une foule excitée et menaçante ; la fusillade se ralentit et bientôt la bande disparut derrière un bouquet d'arbres ; c'étaient les acolytes de Soapy Smith qui, ayant à leur jeu de bonneteau dévalisé quelque mineur récalcitrant, s'étaient attirés quelques coups de revolver comme appoint. Ils avaient riposté, d'autres mineurs étaient survenus et avaient pris part au sport, qui avec un fusil, qui avec une carabine ou un revolver, et bientôt tout le camp s'était mis en branle dans l'espoir de s'emparer de ces parasites détestés et de les lyncher, quand une prompte retraite les sauva à temps. L'émotion se calma bientôt ; deux hommes blessés, peu grièvement, furent emportés et soignés ; hommes et chiens rentrèrent dans le calme, oublièrent l'incident et, d'un pas tranquille et mesuré, s'engagèrent bientôt dans le défilé, dont les difficultés ne tardèrent pas à absorber leur attention sans partage. Mais on rit plus d'une fois par la suite du pas de course effréné de certain des nôtres dans la direction de la tente où il avait un immense revolver ; ce jour-là, il avoua n'avoir pensé qu'à se cacher.

Le temps s'était mis au beau sur la côte, la neige fondait le jour, se durcissait la nuit et peu à peu diminuait dans cette lutte quotidienne avec le soleil et le souffle chaud du printemps ; la rivière Skagway commençait à sourdre en des centaines d'endroits de

dessous la couche de glace, épaisse, de plusieurs pieds, et la couvrait dans la journée d'un courant rapide et assez profond. La foule des chercheurs d'or se hâtait de pousser ses campements en avant et surtout de passer le défilé du Porc-Épic, car, dans cette gorge de quelques décimètres de largeur par places, les rocs gros comme des maisons s'entassent les uns sur les autres et ne livrent un passage incertain et dangereux qu'aussi longtemps que la glace et la neige en comblent les interstices et en quelque mesure en nivellent les aspérités. Des troncs d'arbres jetés ici et là, en guise de ponts, en travers des gouffres où le torrent roule ses eaux mugissantes, aidaient à la marche, mais il fallait se hâter, et dès avant le jour notre caravane se mettait en route pour ne se reposer qu'à la nuit.

De Skagway la vallée, sur environ 7 à 8 kilomètres, se dirige en ligne droite vers le nord-est avec une largeur moyenne de 1 kilomètre, puis tourne brusquement à l'est, tandis que le défilé du Porc-Épic garde la direction originelle, mais entre des parois de rocs très resserrées et très escarpées ; 4 ou 5 kilomètres de ce passage nous mènent à une autre vallée qui peu à peu s'élève vers le White Pass ; le torrent en suit le fond, mais son cours n'est pas si accidenté, ni si tortueux qu'au Porc-Épic.

Nous étions en possession de traîneaux Dalton pour transporter nos tonnes de provisions et d'effets ; mais bientôt l'expérience nous apprit que le seul moyen pratique d'opérer était de nous servir de nos animaux comme chevaux de bât ; le passage des traîneaux, même avec une charge modérée, était trop difficile et

trop long ; la seule chose possible était de leur faire traverser une seule fois le défilé et de les laisser là temporairement, pour transporter à dos de cheval les caisses, sacs et colis. L'encombrement du sentier était tel qu'il fallait se résigner à le poursuivre à la file indienne et s'arrêter quelquefois une heure pour donner au convoi de retour le temps de passer ; c'est ainsi que l'on s'estimait heureux de faire 1 kilomètre en une heure quand tout allait bien, mais souvent il arrivait des accidents qui occasionnaient de plus grands retards, et alors il fallait entendre les cris, les jurons, les imprécations et les blasphèmes en dix langues, qui s'élevaient de tous côtés, les hennissements des chevaux et des mules, les beuglements des bœufs et les aboiements des chiens, battus, terrassés, assommés par leurs maîtres.

Une mule vient de s'abattre sous un poids trop lourd d'au moins 150 kilos ; son conducteur l'accable de coups de pied et de coups de poing, le sang jaillit. Nous nous avançons menaçants, l'homme se radoucit, essaye de s'excuser et nous demande de l'aider à relever sa bête ; la charge est aussitôt soulevée par des bras robustes, et la mule soulagée se remet sur pied et reprend son rang et sa marche pour aller, peut-être, retomber vingt pas plus loin. Le sentier est souillé de sang par intervalles, et ce cramoisi sur la neige d'un blanc mat semble crier vengeance. Heureux encore quand ce n'est pas du sang humain, comme il arrive quelquefois ; tel fut, entre autres, le cas de ce jeune homme trouvé sur la piste même, la poitrine trouée d'une balle et les poches retournées ; il regagnait son

abri, à la nuit, et fut ainsi tué à quelques pas de tentes remplies de gens.

Mais, en somme, les crimes ne furent pas nombreux, si l'on tient compte du nombre relativement considérable d'ex-forçats, repris de justice, aventuriers, pour la plupart armés jusqu'aux dents, qui grossissaient les rangs de cette invasion de civilisés. On doit reconnaître que la vie et la propriété ne couraient pas plus de risques sur ce chemin que dans une de nos grandes villes d'Europe ou d'Amérique, mais il semble que la bile de ces gens-là, surchauffée par un régime trop prolongé de lard et de haricots, trouvât à se déverser sur les animaux.

Fidèles bêtes, brutes confiantes, qu'avez-vous reçu en retour de vos efforts, de votre dévouement ? Le plus souvent des coups et une nourriture à peine suffisante. Pauvres chiens, aux pattes ensanglantées par l'incessant contact avec la glace aiguë et la neige mordante, laissés sans pansement et condamnés au même supplice le lendemain ! Et vous, pauvres chevaux, les flancs déchirés à coups de gaule ou de bâton ferré, puis, une jambe cassée, abandonnés au bord du chemin, implorant d'un œil presque suppliant le coup de grâce que finalement un passant indigné vous donnait de son revolver ! Ce sentier des chevaux morts sait quelque chose de ces atrocités, car là les interstices des rochers ont été comblés de leurs cadavres, au nombre, dit-on, de deux ou trois milliers dans l'automne de 1897. Faut-il s'étonner si, sur les milliers d'aventuriers qui essayèrent alors de forcer le passage, un très petit nombre seulement parvinrent à franchir le col ?

Mais le temps manque pour s'apitoyer. *Go ahead*, « en avant », c'est le cri et le geste, et chacun pour soi, c'est la devise ; ce n'est pas à dire cependant que l'on ait perdu tout sentiment.

Ici, tout à coup, la foule s'entr'ouvre ; on laisse passer un traîneau bas en forme de panier d'osier, bondé de couvertures de laine d'entre lesquelles une tête sort, livide, les yeux clos, la bouche écumante ; c'est un moribond ou un blessé que ses amis ont recueilli, soigné de leur mieux, et finalement décidé d'amener en ville, à l'hôpital, probablement sa dernière étape. Pas un mot ; mais la pitié se lit sur ces visages solennels, car tous se disent : « Peut-être sera-ce mon tour demain. » Puis *march on* (corruption du canadien français : marche donc !), crie-t-on aux chiens, et le torrent humain reprend sa course vers le nord qui fascine et qui tue.

Enfin la caravane est en branle. La route se poursuit lentement, et les mêmes obstacles surgissent bientôt. Tout à coup, à un tournant du chemin, nous apercevons quelques cabanes surmontées d'énormes enseignes : *Hôtel du White Pass, Hôtel du Klondike*. Nous nous arrêtons au premier, qui est, nous dit-on, *strictly first class* ; c'est une construction longue et basse, à un seul étage en contrebas de la rue. Nous appuyons sur une sorte de trébuchet, qui choit, comme dans l'histoire du Petit Chaperon rouge, et la porte s'ouvre. Nous pénétrons dans la salle à manger, pièce de 15 mètres carrés, dont le centre est occupé par un fourneau en fonte de belle proportion, entièrement chargé de pots, de bouilloires, de cafetières que la vapeur fait danser et

siffler en cadence, comme pour narguer l'atmosphère glaciale du dehors.

Deux côtés de la chambre sont occupés par une grande table de bois et des bancs de même longueur. Les autres extrémités sont garnies de chaises, de couvertures, de barils, tandis qu'aux murailles sont suspendus des vêtements, des chapeaux, des fourrures et que, sur des rayons fortement étayés, tout un entassement de sacs de farine s'élève jusqu'au toit qui fait plafond. Une voyageuse en bottes, en parka et en bonnet de fourrure se prélasse sur un *rocker* (chaise à balançoire), pendant que quelques mineurs dépêchent un repas composé d'un ragoût, de l'inévitable porc aux haricots, et d'un peu de fruits cuits de Californie, ce qui leur revient à 5 francs par tête.

Que si nous passons la ruelle qui sépare l'hôtel proprement dit du dortoir, le même genre de trébuchet cherra et nous nous trouvons dans une pièce haute de 6 mètres à peu près, le poêle au milieu comme toujours, — c'est le meuble le plus indispensable de toute habitation du Yukon, — et entouré d'une bande d'hommes aux visages mordus par la gelée, se chauffant les mains, séchant leurs bas et mocassins, causant, fumant, chiquant, assis, qui sur un bout de banc, qui sur une caisse vide ou une boîte en fer-blanc ayant contenu du pétrole. Les vêtements humides sont mis à sécher sur des cordes tendues en travers de la pièce à une hauteur de 3 mètres, pendant qu'il se fait un mouvement incessant d'ascension et de descente des *bunks*, compartiments ou casiers, divisant toute la hauteur du mur et recevant chacun un hôte pour la

nuit ; tous doivent fournir leur propre couverture, et, à raison de 2 fr. 50 par nuit, vous n'avez droit qu'aux planches qui forment votre case. Le plus grave inconvénient de ces dortoirs en commun est la vermine qui pullule, et dont il est fort difficile de se garder ; une fois logée dans la fourrure ou la laine, elle est presque impossible à extirper.

À partir de ce point on arrive aux contreforts du massif neigeux qui forme le col du White Pass, et la vallée est laissée en arrière pour tout de bon. La pente est rapide, mais le chemin est bien battu et assez uni. D'ici au sommet on compte deux heures ; le froid est plus vif à mesure que l'on monte, et à cette saison des tourmentes de neige ragent presque continuellement sur les pics qui couronnent le col. Elles sont parfois si violentes que le sentier est enseveli sous des amoncellements de neige et que le trafic est interrompu souvent pendant plusieurs jours. Ceci se passe également au Chilkoot, de 300 mètres plus élevé que le White Pass, mais par un temps ordinaire cette partie du voyage est la plus facile, à cause de la voie bien battue dans la neige durcie, et la plus uniforme, car le mouvement de va-et-vient se continue aussi plus régulièrement. En effet, le retour se fait par des dévaloirs à pente vertigineuse mais sans danger, la neige offrant un point d'appui suffisamment résistant.

Arrivés au sommet, les chevaux de bât sont déchargés et enfourchés pour le retour. On confectionne une bride et des étriers au moyen de cordes toujours à la main, et l'on se laisse dévaler en bas des pentes, hommes et bêtes, trébuchant, roulant, culbutant, fina-

lement arrivant sains et saufs au pied du couloir. Pas toujours, cependant, ainsi que l'atteste la présence de quelques cadavres de chevaux dont les jambes se sont brisées à la descente et qu'il a fallu achever sur place.

IV

Le White Pass. — Un sergent diplomate. — Les caches au sommet. — Le drapeau. — Tempêtes de neige. — Pugilat. — La ville du Lever du Soleil. — Log Cabin.

« Non, il ne sert à rien de causer, *partner* (compagnon) ; il faut mettre la main à la poche et vivement, ou vous ne passerez pas. — Quant à vous, Jimmy, c'est *all right* ; vous pouvez filer. »

Celui qui parle est un gaillard de 1^{m},90, le visage criblé d'engelures non cicatrisées, à veston rouge, caché sous un manteau de toile huilée qui lui descend jusqu'aux pieds, à culottes collantes noires à bande jaune canari et à bottes à la hussarde ; un bonnet d'astrakan à oreilles couronne le tout. C'est un sergent de la police canadienne qui interpelle à la fois deux personnages se tenant en face de lui. L'un, un *Chi-Cha-Ko* évidemment, se confond en explications incompréhensibles. L'autre, Jimmy, qui a du flair, du savoir-vivre, vient de glisser quelque chose dans la main gauche du représentant de l'autorité, dont la droite proteste énergiquement de sa détermination à ignorer tout argument mal sonnant.

« Payez et vous serez considéré », ce mot est surtout vrai à la frontière : agents du fisc, de douane, de police, en tout temps et en tout pays, que feriez-vous,

livrés aux seules ressources d'un maigre salaire ? Comment résisteriez-vous aux intempéries sans le secours d'un cordial quelconque ? Et comme chacun sait qu'elles sévissent plus fréquemment dans les environs des postes, c'est surtout là que le cordial doit être libéralement administré, autrement le service serait impossible, l'application des règlements boiteuse, et l'observation des lois titubante. On ne peut donc qu'approuver, soit au point de vue de l'intérêt privé desdits agents, soit à celui de l'intérêt public, cette sage coutume qui consiste à fermer l'œil et à ouvrir la main quand on a affaire à Jimmy l'intelligent et à changer légèrement d'attitude quand il s'agit d'un simple *greenhorn*.

Nous voici, en effet, au sommet du White Pass. Cet amas de neige d'où sort une hampe portant une loque, c'est la cabane des officiers de douane et de police, surmontée du drapeau anglais, mis en lambeaux par l'ouragan. Elle est complètement ensevelie dans les glaces et les neiges : telle la hutte du Club alpin en montant à la Jungfrau de Grindelwald. Mais ici, au lieu de 3.000 mètres, nous ne sommes qu'à 800 mètres d'altitude. On descend à la hutte comme à une cave, par des escaliers taillés dans la neige ; le jour pénètre dans l'unique pièce par une fenêtre à grand'peine maintenue en communication avec la lumière extérieure.

Deux hommes, l'un en uniforme rouge de lieutenant de police, l'autre en civil, écrivent à une table appuyée à la fenêtre, couverte de papiers, de documents, de billets de banque. Autour d'eux les chercheurs d'or s'exécutent et essayent de donner un œuf pour avoir

un bœuf. Qu'est-ce que dix, cinquante, cent, deux cents piastres (écus de 5 francs), en regard des milliers et des millions en perspective au terme du voyage ? Peu de chose. Aussi est-ce en souriant et plaisantant que la plupart des tondus déplient leurs billets de banque ou font sonner en les comptant ces belles pièces américaines de cent francs en or. Les officiers sont d'ailleurs courtois et bienveillants et ne paraissent pas abuser de leur position, qui leur laisse pleins pouvoirs et les fait seuls arbitres pour décider des droits à prélever. On a remarqué qu'ils étaient beaucoup plus coulants avec les petits et les pauvres, et certes il vaut mieux qu'il en soit ainsi que le contraire.

Suivons la foule qui s'éparpille pour regagner ses tentes et ses caches plantées des deux côtés du chemin. Ce vaste plateau éclatant de blancheur et couvert de caches, c'est un lac. Qui s'en douterait ? Pris de glace, enseveli sous quelques mètres de neige durcie, on a déblayé la neige, par places, percé la glace et atteint l'eau, qui chaque nuit gèle et chaque matin est remise à l'état libre. Comme depuis quatre à cinq kilomètres en arrière nous n'avons plus rencontré d'arbres, la place n'est pas très favorable pour un campement. Néanmoins de nombreuses caches se succèdent sur une distance d'un kilomètre en deçà et au-delà du drapeau, qui est un point de ralliement, un phare de sauvetage pour les Argonautes en détresse, perdus sur ces hauts plateaux, alors que cabanes, tentes et caches, tout a disparu sous le linceul à cristaux étincelants que dépose presque chaque jour en hiver la tourmente boréale. Tous le connaissent ; on ne parle

guère du sommet, qui se déplace pour ainsi dire selon la capricieuse violence de l'ouragan, mais on dira : « Au drapeau », car lui reste immuable. La hampe en est déchiquetée, l'étoffe en est déchirée, et les couleurs déteintes ; pourtant c'est le drapeau.

Mais nous voici en présence d'une de ces caches, et voyons de quoi elle se compose : en grande partie de lard et de jambon des États, empilés au centre et entourés d'une barricade de sacs de farine du Manitoba, car il faut se prémunir contre la voracité des chiens. Ceci, c'est une caisse de chandelles pour s'éclairer dans les longues nuits d'hiver du Yukon. Plus loin sont des boîtes de conserves, thon, sardines de France, etc. : voilà des légumes évaporés, pommes de terre, oignons, carottes, etc., puis des viandes en boîtes, rosbif, mouton, lapin d'Australie ; de nouveau des sacs, ceux-ci remplis de fruits secs de Californie, pêches, pommes, prunes, abricots, raisins. Une bonbonne de vinaigre, un fromage en cercle, des cornichons en seau, et encore du sucre, du sel, des pois et des haricots en sacs, le tout enfermé sous une double enveloppe de toile forte et goudronnée. En faisceaux, vous voyez les piques, les pelles, les haches, les avirons ; dans un grand coffre de charpentier, des scies, des vrilles, des marteaux, des clous, des vis, et même du verre à vitre. Il serait trop long d'énumérer le tout ; il ne faut cependant pas oublier le poêle, les tuyaux, les ustensiles de cuisine, la tente, les sacs-lits, les sacs à vêtements et souliers, voire même des malles, des coffres et des valises. Une toile à voile est jetée sur la pile de marchandises, et c'est la seule protection jugée nécessaire dans ces pa-

rages inhospitaliers, mais honnêtes… Au début, c'est un chaos ; au bout de quelques jours, l'ordre s'établit, on arrive facilement à transporter cette quantité d'objets sans rien perdre ni rien oublier.

Le drapeau est dépassé : bientôt les derniers vestiges humains disparaissent et l'obscurité s'épaissit, augmentée par les flocons serrés en suspension ; les chevaux sont mis au trot sur la surface unie du lac glacé ; bientôt le canyon est atteint ; c'est un défilé de 3 kilomètres entre des parois resserrées et verticales de rochers, au pied desquels, en été, se fait l'écoulement des eaux du lac. La nuit est noire ; par une sorte d'instinct le cheval de tête choisit son chemin, les autres suivent, et c'est machinalement que la bande descend, remonte, contourne, verse, se ramasse et finalement, transie de froid et affamée, vers minuit, découvre les lumières d'un camp à la lisière du bois.

C'est la « ville du Lever de Soleil » (*Sunrise City*). Nous dressons notre tente, nous mettons en place le poêle et son tuyau, et, les chevaux ayant été pourvus, nous faisons un léger repas avant de nous faufiler entre nos couvertures, étendues sur la neige même.

Un beau soleil nous réveille, par une claire matinée ; les fatigues de la veille sont oubliées et bientôt nous sommes en marche vers Log Cabin, qui n'est qu'à 5 ou 6 kilomètres ; nous y arrivons vers midi, et, ayant choisi un emplacement convenable, nous y dressons la grande tente et établissons là notre quartier général pour plusieurs jours. Car, ici, nous sommes à peu près à mi-chemin entre le sommet, où nos provisions sont

restées, et Bennett, où nous devons les transporter et établir la prochaine cache.

Comme c'est dimanche, et que la tente est debout, on se repose ; Log Cabin était alors composée d'une demi-douzaine de huttes en troncs d'arbres, et de centaines de tentes disposées sans ordre sur la langue d'un promontoire couvert de pins et de sapins présentant une barrière efficace aux vents furieux qui désolent cette contrée ; c'était une sorte d'oasis.

Le lendemain, changement de décor : de nouveau, tempête rageante. Cependant, en route pour le sommet ! Il faut prendre un chargement, le descendre à Log Cabin et recommencer le lendemain et le jour suivant, et ainsi de suite jusqu'au complet épuisement du stock ; donc courage, et en avant.

Il y a une série de lacs du sommet à Log Cabin, reliés par des canyons ; mais à ce moment-là il est impossible de les distinguer, puisque tout est recouvert d'une glace épaisse et que la glace est recouverte d'une couche de neige profonde de plusieurs mètres et sans cohésion, excepté sur la voie bien battue, mais très étroite. La montée se fait sans encombre, les traîneaux étant vides. La descente est moins gaie ; ce terrible canyon (défilé) nous en fait voir de grises. En quelques instants le torrent a fait sa trouée à travers la glace, l'eau vive, courante, se montre au fond de certains entonnoirs ; le sentier suit la pente, et la déclivité est si considérable par places qu'il est impossible de se tenir debout.

Alors, cheval et traîneau roulent en bas du talus, heureux quand ils ne plongent pas dans l'eau pro-

fonde ; on en est quitte pour décharger le tout, relever l'animal, porter à dos au haut de l'escarpement, sacs, boîtes et caisses, et refaire le chargement pour recommencer le même jeu un peu plus loin. Et ce n'est pas tout ; sur les lacs, le milieu du sentier se trouve plus élevé que ses côtés, de sorte que le traîneau a une tendance à le quitter et à aller s'enfoncer dans la neige molle. Son poids entraîne le cheval, et l'attelage disparaît dans cette masse sans cohésion : autre opération de sauvetage et nouvelle occasion de s'infiltrer une dose de petits cristaux blancs entre la peau et le vêtement. Enfin la rue de Log Cabin est criblée de trous profonds que bœufs et chevaux y ont formés en s'enfonçant et qui sont des plus dangereux ; que de jambes brisées, et, par suite, que de bêtes abattues !

V

À Log Cabin. — Où le pain vaut son pesant d'or. — Terrible condition de la piste. — Difficultés en chemin. — Bennett. — Sa situation. — Tête de ligne. — Les hôtels. — Le lac et les rapides. — Les caches. — Une échappée au poste de Tagish. — Procession des chercheurs d'or sur le lac. — À la voile sur la glace. — Le gué de Caribou.

Log Cabin était, à la fin de l'hiver 1897-98, l'asile, le refuge des hardis pionniers du Yukon ; là, en effet, le dur pèlerinage touchait à sa fin, du moins en ce qui concerne le halage des traîneaux et le portage à dos d'homme ou d'animal ; c'était là aussi que le sentier se bifurquait, une branche portant droit au nord sur Bennett à 12 kilomètres, l'autre directement à l'est par le

lac Too Shie sur Windy Arm, un bras du lac Bennett balayé par le vent. Cette dernière voie était plus facile que l'autre, mais plus longue.

Avant de joindre la file qui jour et nuit est en mouvement entre Log Cabin et Bennett, jetons un coup d'œil circulaire sur la place ; quelques cabanes de troncs d'arbres (*logs*) s'élèvent de-ci de-là, au milieu des tentes de toutes formes, de toutes dimensions, quelques-unes servant d'écuries pour les chevaux et pouvant en abriter jusqu'à 50. D'autres contiennent des centaines de tonnes de foin en balles, des sacs d'avoine et d'orge, tandis que d'autres, encore plus petites, prennent le titre pompeux d'hôtels, restaurants, saloons, etc.

Moyennant 2 fr. 50 on peut y savourer une tasse de café et une tranche de pâté, ou, pour une redevance plus forte, quelque obscure ratatouille ornée d'accessoires ratatinés qui ont dû être des pommes de terre, des navets, des oignons. Un prétendu dessert composé de pruneaux ou de pommes cuites, et vous en avez pour 5 francs et davantage.

Quelques professionnels, docteurs, horlogers, cordonniers, sont installés dans de petites tentes au bord du chemin et s'efforcent de gagner péniblement leur voyage dans l'intérieur. Pour qui aime à scruter les nébuleux mystères de cet itinéraire, il est probable que le docteur se trouvera être un charlatan, l'horloger un forgeron et le savetier un véritable disciple de saint Crépin.

Il est tard et, par suite d'un arrêt temporaire de la circulation sur l'unique rue du campement, la farine a

été laissée en arrière. Impossible de faire le pain pour le repas du soir, et les hommes sont trop fatigués pour retourner la chercher. Nous visitons donc les principaux restaurants, hôtels, boulangeries, mais de pain nulle part ; enfin une femme consent à en céder à peu près gros comme les deux poings et ne demande que 5 francs en retour : c'est presque au poids de l'or. Dorénavant nous aurons soin d'avoir toujours à proximité un sac de farine.

Un certain mardi, le voyage au sommet s'effectue par une tombée de neige aveuglante et humide, qui finalement nous mouille de part en part ; notre premier traîneau, chargé de balles de foin, glisse sur une pente de verglas et roule sens dessus dessous au fond du ravin avec l'homme et le cheval : ce n'est pas sans peine que le sauvetage s'accomplit.

Plus loin Jack le mulet s'obstine à rester en arrière, et on a mille peines à lui faire rejoindre la colonne. Enfin, quand on a atteint le camp, à la nuit, transi, mouillé, affamé, épuisé, c'est pour trouver la tente aplatie sur le sol et recouverte d'une forte couche de neige. Donnant d'abord aux chevaux les soins qu'ils réclament, nous nous mettons à l'œuvre avec les pelles, et, après deux heures de dur travail, nous tirons sur les cordes pour retendre la toile, ce qui n'est pas petite affaire, la tente ayant 8 mètres de long sur 5 de large et de haut ; puis il faut couper le bois imprégné d'eau et impossible à allumer. Après quelques jours de rude labeur, toute la cache du sommet est transférée à Log Cabin, et maintenant il va falloir la reporter plus loin, à Bennett, ou même plus loin encore, si la glace des lacs

Lindeman et autres tient bon quelques semaines. La piste est encombrée, les fondrières sont nombreuses, en partie comblées par les cadavres de chevaux, dépecés, gluants, réduits en bouillie. C'est une série ininterrompue de fosses longues de 2 ou 3 mètres et profondes d'un mètre plus ou moins ; la marche consiste à descendre ces cavités et à les gravir, de sorte que tantôt c'est le cheval qui y disparaît, tantôt le traîneau.

Ce qu'on y a brisé de traits, de timons, de traîneaux ! et combien de chevaux s'y sont tués ! Une rapide inspection de la route suffit à révéler le triste état de choses : on ne voit sur ses bords que lambeaux de chair éparpillés et débris de tous genres. Une forte journée de travail est nécessaire pour faire le voyage de Bennett et retourner à la nuit.

Bennett est et restera un des centres les plus actifs et les plus populeux de l'Alaska ; sa position commande les deux principaux passages, le Chilkoot, le White Pass, et la navigation des lacs et rivières jusqu'à Dawson et Saint-Michel.

C'est le terminus d'un chemin de fer en construction depuis Skagway, qui est exploité déjà jusqu'au sommet du col et qui le sera, on le croit, jusqu'à Bennett au printemps de 1899. Comme tous les villages improvisés de la contrée, la localité consiste en une rue unique formée par l'alignement plus ou moins correct d'une douzaine ou deux de baraques et cabanes et d'un plus grand nombre de tentes : nous sommes à la mi-avril, le temps s'éclaircit, le soleil luit, le froid persiste, 15° à 20° au-dessous de zéro, mais il est si sec qu'il fait

moins d'impression que certains 1° ou 2° au-dessus humides et pénétrants à Paris.

La neige couvre le sol de son tapis immaculé, et la glace est encore solidement établie sur toute la surface du lac, les caches aussi se sont multipliées, et le défilé d'allants et de venants affairés, pressés, poussés, ne cesse de jour ni de nuit.

Les milliers d'envahisseurs venus par les deux cols se réunissent ici ; il leur faut désormais un bateau, un radeau ou une barque, qu'ils doivent se construire eux-mêmes ; le bois de grosseur nécessaire se fait très rare à Bennett.

Les planches ne doivent pas avoir moins de 0^{m},12 à 0^{m},15 ; les plus gros fûts de pins ou de sapins qui croissent aux environs n'ont plus qu'un diamètre de 0^{m},15 à 0^{m},20 et sont très rares. Cependant on voit quelques fosses de scieurs de long, et des bateaux en cours de construction.

Mais une scierie est établie à quelque distance de Bennett, qui a accaparé les meilleures réserves de forêts et a vendu les planches sciées, d'abord à raison de 300 dollars les mille pieds carrés, puis qui les vend un peu moins cher depuis que la demande de bateaux est en décroissance. Comme la majeure partie des chercheurs d'or est trop pauvre pour acheter ces planches, il leur faut chercher ailleurs le bois avec lequel ils bâtiront leur arche. À cet effet, ils ont installé leurs caches sur la glace même du lac, pour les transporter de là à un point quelconque de ses rives, presque partout revêtues de belles forêts.

Laissons-les là pour le moment et faisons un tour en ville. Le sentier du White Pass pour chevaux aboutit presque à l'extrémité du lac Lindeman, que celui du Chilkoot a longé tout entier. Le lac Lindeman est relié au lac Bennett par une série de rapides dangereux appelés « Homans », qui n'ont pas plus d'un kilomètre et demi de long ; l'eau a à peu près un mètre de profondeur, mais le courant y est si violent que la navigation est impossible.

Entrons maintenant, si vous voulez, à l'Hôtel du lac Bennett, cabane de troncs d'arbres non équarris n'ayant qu'une pièce au rez-de-chaussée, à une seule fenêtre donnant si peu de jour que la porte est constamment ouverte pour y suppléer. Une table flanquée de deux bancs grossiers court le long du mur au-dessous de la fenêtre : au milieu de la pièce bout un fourneau immense, couvert de marmites, pots, poêles à frire, tandis que la cuisinière et son homme remplissent les plats, versent le thé, se multiplient, courant de l'un à l'autre, ayant peine à satisfaire la foule d'affamés qui se pressent à la table.

Quelques-uns, forcés d'attendre, se tiennent en arrière, causant à voix basse, se chauffant les mains au tuyau presque rouge, pendant que d'autres font leur provision de tabac ou dégustent un petit verre, au comptoir là-bas, au fond, présidé par un vieux type de mercanti à barbe, à lunettes, à calotte.

Pour le menu, c'est toujours le même : en ce sens qu'on vous sert ce à quoi vous ne vous attendez pas et qu'on ne vous sert pas ce que vous attendez ; mais ce

qui ne manque pas, c'est l'augmentation de prix, à laquelle vous ne vous attendez que trop.

Comme une chandelle vient d'être placée sur la table, fichée dans le goulot d'une bouteille, on peut fermer la porte, et les hôtes commencent à grimper par l'échelle qui mène au dortoir, dans la soupente où chacun finit par trouver un casier avec ou sans couvertures. Les retardataires restent en bas et se racontent les dernières histoires des placers, autour d'un verre de grog, puis eux aussi s'en vont se coucher, et bientôt tout dort dans l'hôtel, pendant qu'au-dehors il gèle par 25° centigrades.

Comme on nous annonce que la glace commence à devenir mauvaise en bas de la rivière, nous décidons d'aller nous renseigner exactement au poste de police, à 50 kilomètres de Bennett, à peu près à l'endroit où les eaux du lac entrent dans celles du lac Tagish. Là, pensons-nous, nous apprendrons quel est le point en aval qu'il est possible d'atteindre en sûreté.

Un beau matin donc, le 19 avril, par un temps superbe et clair, et un froid de 25 degrés, sec et exhilarant qui fouette le sang dans les veines et nous invite à des actes d'énergie et de vaillance, notre jument la Noire est harnachée au traîneau, aux gaies couleurs, bleu, blanc et rouge. Assis sur un sac de foin, munis de quelques provisions de bouche et les jambes enveloppées de couvertures, nous voilà bientôt lancés au trot sur la belle glace du lac Bennett, long de 42 kilomètres.

Sur les vingt premiers, une couche de neige recouvre généralement la glace, mais elle disparaît près

de l'île, là où le lac s'élargit à 7 ou 8 kilomètres, et les profondeurs vertes et noires de l'eau se révèlent à travers la limpidité de la carapace solide. C'est une véritable partie de plaisir ; pas de chargement, un trot accéléré, deux amis heureux d'échapper pour une fois à la routine journalière qui dure depuis bientôt un mois, et puis cet air merveilleux, ce soleil glorieux, cette nature admirable et la bonté du Seigneur, tout cela ne provoque-t-il pas le chant et la louange ! Aussi ne nous en faisons-nous pas faute, et c'est à gorge déployée que notre expédition franchit les distances, dépassant la masse mouvante des aventuriers attelés à leurs petits traîneaux chargés de 200 à 300 kilos, surmontés d'un mât et d'une voile, aidés de chiens, en tandem, la langue pendante.

De superbes montagnes aux cimes panachées de glaciers s'élancent presque à pic des rives aux pentes revêtues de forêts, excepté pourtant à l'extrémité nord du lac, où l'accumulation des débris a formé un plateau élevé de quelques mètres au-dessus du niveau des eaux et distant de 5 à 6 kilomètres du pied des montagnes. Ce sont des dunes de sable et de terre végétale, recouvertes d'une magnifique forêt de pins, sapins et cèdres.

Ici une rivière, par endroits à eau courante, unit ce lac au suivant, en faisant un coude à angle droit qu'on appelle Caribou Crossing (le gué du caribou), et, après un parcours de 6 à 8 kilomètres, pénètre dans le lac Tagish pour gagner l'autre rive.

Nous nous engageons sur un promontoire où l'eau court sur la glace, qui commence à fléchir et à osciller

sous le poids. Jugeant l'endroit peu sûr, nous rétrogradons et pour la première fois nous apercevons un écriteau avertissant les voyageurs de ne pas s'aventurer sur la rivière, mais de suivre la rive, qui est sans danger. Suivant cet avis, nous arrivons vers les deux heures après midi en vue du poste, qui consiste en une hutte nichée dans les pins, à l'air confortable. Mettant pied à terre, nous sommes bientôt à la porte, ornée d'un thermomètre et d'une peau de lynx fraîchement écorché.

Nous entrons ; comme de coutume, c'est une seule pièce qui sert de salle à manger, chambre à coucher, cuisine, salon et bureau. Un soldat de la police est transformé en cuisinier, tandis que l'agent des forêts, M. W…, préside la table et en fait les honneurs à quelques voyageurs justement arrivés de l'intérieur.

M. W…, qui est un charmant causeur, plein de gaieté et d'obligeance, nous indique un emplacement pour camper, là-bas sur les dunes de sable, dans les bouquets d'arbres. Nous trouverons amplement de quoi construire notre barque ; quant à descendre plus en aval, il ne le conseille pas, vu qu'il est hors de question d'atteindre le lac Laberge avant la débâcle des glaces. Il n'est que temps pour se préparer à la navigation.

Il est trop tard pour songer à retourner à Bennett ce jour-là ; aussi restons-nous à souper et à causer. Notre agent est un enthousiaste ; comme pays rien ne vaut le Canada, et comme ville rien ne peut se comparer à Ottawa. En parlant il se redresse de toute la hauteur de ses six pieds, ses yeux brillent, sa moustache se hérisse, et la main étendue, éloquent, il en énumère les

beautés non pareilles. Quelle situation et quel climat ! La rivière et les bâtiments du Parlement, et ses rues montantes, et ses rues descendantes ! Et puis il s'y fait des expositions, *sir*, faut les voir.

Mais on se fatigue de tout, même de vanter le Canada ; on étend donc un peu de foin sur les rondins qui forment le plancher ; nous nous blottissons sous une paire de couvertures, et bonne nuit ! Après un déjeuner frugal, pareil au dîner et au souper, nous repartons pour Bennett, non sans faire une halte à l'endroit qu'on nous a désigné pour y camper et d'où l'on découvre une vue superbe sur les montagnes. Nous avons avec nous deux chercheurs d'or venus de quelques centaines de kilomètres dans l'intérieur, du côté des montagnes de la rivière Pelly.

VI

De l'hiver à l'été en un jour. — Une catastrophe. — Caribou Crossing. — Comment on construit les bateaux. — Chasse aux poules de bruyère. — Pêche à l'ombre chevalier. — Préparatifs pour la navigation des lacs et rivières. — Lancement et départ.

Passer de l'hiver à l'été en un jour semble incroyable ; c'est pourtant ce qui nous arriva le 22 avril. Par un ciel sans nuage et un soleil brûlant, nous chargeons pour la dernière fois nos traîneaux, à raison d'une tonne chacun, puis nous laissons Bennett dans les frimas, la neige, la glace.

De toutes parts l'œil, sous l'azur du ciel, ne découvre que les tons froids d'un paysage d'hiver, bleu,

violet, lilas, gris. Une longue procession d’êtres humains de tous âges et de toute description se meut lentement sur la surface du lac, une masse grisâtre ici et là teintée du roux ou du noir des voiles hissées sur les traîneaux, car le vent souffle du sud, descend des hauteurs avoisinant les cols et aide puissamment à la poussée en avant de tous ces gens-là.

Nous nous mettons en marche, et quand le gros de la colonne est dépassé, car elle s’éparpille bientôt dans toutes les directions vers les points des rives les mieux boisés, nous commençons à trotter gaiement, car c’est le dernier jour de la marche pénible dans la sente. Mais voici qu’un traîneau, celui de la Noire, s’arrête ; son conducteur est jeté à terre ; les compagnons l’entourent et s’enquièrent. Le choc a été rude, la clavicule droite est brisée, mais le bras se meut sans trop de peine. L’avis général est de déposer le patient dans une des nombreuses tentes bordant le rivage ; il s’y refuse, se sentant, dit-il, la force de marcher de l’avant et d’atteindre les dunes de sable, libres de neige, où l’on va camper pour un séjour prolongé.

Donc, tous remontent sur leur siège, le trot est repris et accéléré, la glace devenant de plus en plus unie et mordante. Un peu après six heures le but est atteint, et nous voici à Caribou Crossing, dans un repli du terrain couvert d’un véritable tapis de bruyère verte, courte et serrée ; quelques fleurettes commencent à ouvrir leur calice, les bourgeons apparaissent sur les branches d’aubépine, tandis que du côté du lac une rangée de pins et de bouleaux repousse l’assaut du vent. Mille insectes se poursuivent sur les feuilles, les

oiseaux volètent discrètement, et l'air est doux et embaumé des senteurs résineuses des sapins.

C'est véritablement le printemps, ou plutôt l'été, car, sans transition, le changement s'opère de saison à saison dans ce Nord étonnant. Il fait encore grand jour, et bientôt la puissante corde qui supporte le faîte de la grande tente est passée dans la fourche d'arbres distants de 15 mètres et hâlée à force de bras. Quand elle est tendue et fixée au tronc, les piquets sont enfoncés, les cordelettes attachées, et bientôt sous le couvert hospitalier de la toile à voiles chacun s'occupe, soit à préparer le repas, soit à joncher le sol de rameaux de sapin, soit à faire un bandage pour l'estropié, au moyen d'une planchette et d'une écharpe qui maintiendront le bras immobile jusqu'à ce que le ressoudage de l'os se soit effectué. On fait donc sauter le couvercle d'une caisse à chandelles, on l'encoche aux extrémités, et en un clin d'œil notre patient est entortillé, lié, ficelé et mis par des mains rudes, mais bienveillantes, en voie de guérison. De docteur ? Il n'y en a pas ; on fait sans eux, et on s'en trouve… Passons, cela leur ferait trop de peine.

Les traîneaux sont laissés sur la neige, au pied de la dune ; les chevaux, mis en liberté, marquent leur joie de retrouver le vert et le sec par des gambades folles et se vautrent dans le sable, les quatre fers en l'air. La neige disparaît rapidement des pentes des montagnes sous l'action d'un soleil puissant et de la douceur de l'air ; la glace des lacs seule va tenir bon pour un mois environ ; d'ici là on a le temps de se préparer à la navigation.

Nous sommes bien installés à Caribou Crossing, avec abondance de bois sec à proximité. L'intérieur de la tente appelle notre attention immédiate. La place d'honneur est réservée au poêle, qui est monté sur quatre pieux fichés en terre. Juste en face, une table est improvisée au moyen de quatre piquets sur lesquels on ajuste, en la retournant, la caisse à rebords bas d'un des traîneaux, longue de trois mètres et large d'un mètre.

C'est parfait ; comme sièges, des caisses, des barils et même des tabourets faits d'une section d'arbre, percés à la vrille de trois trous dans lesquels sont fichés des rondins. À loisir, un artiste en menuiserie fabrique deux ou trois chaises en branches de bouleau blanc et vert du plus bel effet ; pour les lits, une couche de sable fin qui est d'abord lavé dans le *pan* pour s'assurer qu'il ne contient pas d'or, et là-dessus un amas de branchettes de sapin sur lesquelles le sac-lit est déposé ; le tout est d'un confortable parfait : ce n'est pourtant pas le repos que nous allons trouver ici. Nous décidons de renvoyer les chevaux à Skagway pour les y vendre, attendu qu'à Bennett ils n'ont aucune valeur ; comme le foin s'y vend à raison de 150 dollars la tonne de 1.000 kilos, peu de personnes peuvent se payer le luxe d'entretenir une écurie. D'ailleurs, la plupart de ces bêtes n'ont plus aucune utilité, le reste du voyage devant se faire par eau.

Donc, nous prenons congé, non sans émotion, des six fidèles animaux qui ont été nos compagnons pendant ces quelques semaines et qui sont en bonne condition, sans une égratignure, en dépit des culbutes,

chutes et plongeons qu'ils ont exécutés, ce soir par exemple, quand, dans un des plus mauvais passages du Porc-Épic, la Noire disparaît tout à coup, la glace cédant sous son poids, et se débat entre les rocs et dans le courant rapide. Nous la croyons perdue ; cependant avec quelque peu d'aide elle réussit à se sortir de ce mauvais pas, et nous la hissons sur la terre ferme, transie et haletante, mais saine et sauve. Et puis, ces braves bêtes ont été bien soignées, et la pensée qu'elles peuvent tomber en des mains brutales inspire un sentiment de pitié et de regret. Il semble que la souffrance soit la condition morale de la vie, et que plus on aime, plus on souffre. Mais qui voudrait aimer moins pour avoir moins à souffrir ?

Le temps est sec et admirable : il gèle la nuit, quelques degrés au-dessous de zéro ; c'est la fin avril, les bourgeons s'entr'ouvrent, les saules verdissent, les couleurs se corsent, le mica des sables étincelle aux rayons du soleil, la cascade gronde à quelque distance, les oiseaux se poursuivent en chantant, oiseaux bleus, oiseaux bruns et rouges, encore innomés ; les pins balancent en rythme leur couronne au souffle de la brise, exhalant une senteur délicieuse, et sur le fond sombre de la forêt se détachent les troncs élancés et d'un blanc verdâtre du bouleau.

Mais il est temps de commencer l'inspection des arbres qui doivent fournir le matériel de notre embarcation : il les faut droits, avec un peu de branches, d'un diamètre suffisant, pas moins de 20 centimètres, en même temps qu'assez rapprochés les uns des autres

pour réduire à un minimum la distance entre eux et l’échafaudage nécessaire pour le sciage de long.

Ces conditions ne sont pas faciles à trouver réunies ; mais, finalement, les arbres sont choisis, et, pour nous en assurer la possession, nous faisons une entaille dans l’écorce et nous y écrivons le nom de l’expédition. Ayant calculé qu’une douzaine d’arbres feront à peu près l’affaire, nous retournons avec des haches et commençons à les abattre et à les ébrancher, ce qui est l’occupation d’une journée. Pour la plate-forme on choisit un endroit où au moins trois arbres, et si possible quatre, se trouvent disposés en un parallélogramme de dimensions convenables, par exemple 4 mètres sur 2. S’il n’y a que trois arbres, on remplace le quatrième en creusant un trou là où il devrait être par rapport aux autres et en y dressant une bille bien calée au moyen de terre et de pierres.

Sur ces quatre colonnes on cheville des traverses qui sont réunies l’une à l’autre par des mortaises, de sorte que tout l’échafaudage est solidement construit et compact. Du sommet de deux de ces piliers, des billes vont rejoindre le sol à 2 ou 3 mètres de leur base, ce qui servira au hissage des troncs sur la plate-forme, au moyen de cordes et de poulies. Les troncs de sapin blanc et de pin, coupés aussi longs que possible, pourvu que le moindre diamètre soit de 15 centimètres, sont amenés au pied de l’échafaudage et, là, écorcés et équarris grossièrement et à la hâte.

Un de ces troncs ainsi préparés est hissé sur l’échafaudage et solidement fixé dessus, puis un homme y grimpe avec une scie dont son compagnon

tient l’autre bout. Le tronc a été marqué au préalable au moyen d’une ligne noircie au charbon, tendue d’un bout à l’autre.

On obtient ainsi une série de lignes parallèles, distantes de 5 ou 6 centimètres, donnant l’épaisseur des planches. La scie est mise ensuite en mouvement, et le travail se poursuit monotone ; les planches sont entassées à l’ombre, pour sécher. Puis on scie encore des pièces carrées, de différentes dimensions, qui doivent servir à la charpente de la barque.

Il y a, en outre, à façonner le mât et les avirons pris à des arbres secs à cause de leur légèreté. C’est un travail considérable, qui dure quelques semaines, et c’est ainsi que tout le mois de mai se passe à cette besogne.

Il y avait dans notre voisinage immédiat une bande d’Argonautes d’environ 40 personnes, venant de l’Iowa, et possédant une machine à vapeur avec laquelle ils faisaient marcher une scierie ; ils eurent assez de planches pour construire deux bateaux à vapeur, un grand et un petit.

Cette compagnie avait comme destination une rivière se jetant dans le Yukon inférieur à plus de 1.500 kilomètres au-dessous de Dawson ; mais les avis s’étant partagés sur les chances de cette entreprise lointaine, l’association se rompit, et finalement le vapeur, construit pour 40 personnes, n’en portait que 10 ou 12 à son passage à Dawson.

Tout le reste s’était éparpillé le long de la rivière. Ce cas fut d’ailleurs très fréquent ; on vit rarement une association de plus de 2 ou 3 personnes parvenir sans

querelle à son terme ; des couples d'amis même ne pouvaient s'entendre très longtemps, et cependant il était presque impossible de marcher seul ; c'est là un des phénomènes les plus curieux à noter dans l'histoire morale de l'immigration.

Les bœufs qui avaient transporté les marchandises de leurs propriétaires servaient en ce moment à les nourrir ; il y avait alors abondance de viande fraîche, un peu coriace mais saine, et reposant l'estomac du régime prolongé du lard et du jambon. Le prix en était assez modéré : 25 sous la livre. Puis dans les ruisseaux, maintenant à eau courante, les truites et les ombres chevaliers se pêchaient aisément au harpon, quand ils remontaient les rapides en bandes pour aller frayer ; les canards et les oies aussi se voyaient en vols immenses, se dirigeant à tire-d'aile vers le nord, et souvent s'abattant pour chercher leur proie dans les cours d'eau et les marais.

C'était à l'extrémité du lac que les campements étaient le plus nombreux. À la fin de mai les bateaux étaient presque tous achevés, et comme on n'avait pas autre chose à faire, une fusillade nourrie faisait rage dès l'aube, qui se montrait alors à 3 heures du matin, jusqu'à la nuit à près de 10 heures. On tirait les canards hors de portée, et quelquefois on relevait une touffette de plumes ; on les tirait au pistolet et au revolver, au fusil de chasse et à la carabine, aux armes de chasse et aux armes de guerre, et finalement on allait acheter une tranche de bœuf. Les canards du Yukon sont les plus réfractaires qu'on ait jamais vus, et les oies ne leur cèdent en rien.

Quant au caribou et à l'élan, ils se font rares dans ces parages à présent si visités par l'homme. Il arrivait cependant assez fréquemment qu'on en rencontrât de solitaires ; un de nos voisins, M. A…, chasseur de profession, remontant la rivière Wilson, qui, venant de l'ouest, se jette dans le Yukon non loin de Caribou Crossing, aperçut un élan se baignant dans le courant, et réussit à l'abattre après lui avoir logé sept balles dans le corps.

Il revint au camp et avisa ses amis qu'ils pouvaient aller se pourvoir de chair fraîche moyennant une moitié du chargement à son profit. Comme l'animal se trouvait à quelque 35 ou 40 kilomètres de distance, la plupart des amis préférèrent se passer de cette aubaine, tandis que d'autres bravement s'en furent dépecer et rapporter à dos 30 à 40 kilos de bonne viande très pareille au bœuf, mais plus tendre et ayant un petit goût sauvage.

Les forêts, qui couvrent de vastes territoires le long de ces lacs, seraient magnifiques si elles n'étaient si souvent et si terriblement dévastées par les incendies que provoquent quelquefois la négligence des campeurs, mais plus fréquemment encore la combustion spontanée. Ce fait explique la rareté extraordinaire du gibier. Le chasseur peut parcourir des hectares de bois superbes, qui, semble-t-il, devraient pulluler de gibier de toute sorte, sans voir autre chose que çà et là un lièvre, et plus souvent un écureuil ou une poule de bruyère.

Les colonnades de sapins, de cèdres, de pins, sont parfois si serrées que la lumière a peine à éclairer les dessous, d'un noir verdâtre, de ces dômes de feuillage

et de rameaux ; l'air est immobile, le silence est terrible, il pèse sur vous et remplit l'âme d'une horreur inexplicable. En effet, on ne s'attend à rien d'effrayant, on réalise plutôt l'absence complète de tout être bon ou mauvais. Pas un son, pas un bruissement, pas le plus léger froissement de branches ou de feuilles, l'atmosphère est vide et la vie est éteinte ; on se surprend à s'écouter marcher comme un autre soi-même, et oppressé on s'assied, l'arme entre les mains, prêt à faire feu sur l'apparition qui, on le sait, ne se produira pas.

Silence des bois, horreur des bois, mystérieuse forêt, majesté des antres impénétrables, fûts et colonnes, involontaires témoins de cette question muette qui reste sans réponse : on sort de là, comme d'un rêve, sans se souvenir.

La mousse est épaisse, on y enfonce quelquefois à mi-jambe, et l'eau est là partout, suintant, jaillissant, s'infiltrant, limpide, enfiévrée. L'espace se fait, la lumière revient ; un sifflement à distance, vous avancez prudemment, puis vous apercevez bientôt un joli écureuil gris, au dos roux, vous regardant planté sur ses pattes de derrière, effaré, tremblant, redoublant ses cris aigus. Va, petit, ce n'est pas à toi qu'on en veut !

La variété des mousses est immense ; par places, c'est un ouvrage de tapisserie qui ne déparerait pas le salon le plus élégant ; c'est un fouillis de rameaux minuscules, crêpés, déliés et de teintes exquises, lilas, lie-de-vin, comme brodés sur un fond plus sombre d'émeraude et de vert pomme. On n'a garde de fouler aux pieds ces chefs-d'œuvre. Tout à coup un bruit

sourd nous fait dresser l'oreille : c'est comme un roulement de camion à distance ; après un arrêt de quelques secondes, il se fait de nouveau entendre ; puis une masse noire traverse la clairière et s'abat sur le sol à une distance de quelques mètres ; on peut distinguer un oiseau de la grosseur d'un poulet, l'infime cause de tout ce tracas. Il vient de quitter un sapin et se pose à terre en vous regardant fixement. Feu ! le voilà mort : c'est une poule de bruyère de petite espèce, à chair excellente, au plumage d'un brun presque noir avec une frange blanche dessinant les petites plumes, et au-dessus de l'œil une cocarde demi-ronde d'un cramoisi très vif. C'est un fort bel oiseau, mais il est également stupide, car, au lieu de fuir, il se tourne vers le chasseur comme hypnotisé, l'observe et offre ainsi un but facile au fusil ; il est assez commun en Alaska ; le mâle se reconnaît à une aigrette.

Des pistes nombreuses de lynx se reconnaissent et traversent, ici et là, des bancs de sable.

Descendant un talus formé par l'érosion d'ardoises pourries, on arrive à un étang circulaire de 1 kilomètre de diamètre, recouvert d'herbe et de roseaux sur presque toute sa surface, excepté un petit bassin au centre, à eau plus profonde, où se cachent sans doute des palmipèdes. Avançant bravement dans l'eau glaciale qui monte bientôt au haut des jambes, l'intrépide chasseur voit s'envoler une bande de canards hors de portée, et par acquit de conscience il fait en l'air une décharge qui n'a pour résultat que d'éveiller des myriades de maringouins ; ceux-ci, sonnant la charge, forcent l'imprudent à une retraite précipitée. De poules

de bruyère qu'on peut prendre, il n'y en a pas ; les canards, on les trouve en masse, mais on ne peut pas les avoir : curieux pays !

Revenons à notre bateau : il a été décidé qu'on le ferait carré, à fond plat, de dimensions plus que suffisantes pour porter six hommes et 6 tonnes de fret de toute nature ; il aura donc 10 mètres de long, 2^{m},50 de large et 0^{m},50 de profondeur.

Les pièces de la charpente sont assemblées sur un chantier établi près de la tente et non loin du rivage ; puis les planches, soigneusement rabotées, sont clouées sur place ; enfin, le tout étant solidement chevillé et boulonné, on retourne le bateau pour le calfater en élargissant les fentes, en séparant les planches, et en bourrant les interstices de filasse sur laquelle on verse de la poix bouillante ; après cela l'eau ne pénétrera pas.

Les ponts de l'avant et de l'arrière sont achevés, le mât mis en place ; une cabine devant servir de cuisine et de chambre à manger reçoit le poêle ; un puissant aviron est encastré en guise de gouvernail dans une fourche naturelle d'arbre et renforcé d'un boulon à l'extrémité ; une pompe est placée de façon à pouvoir épuiser l'eau qui peut s'infiltrer ; enfin la voile, faite d'une fraction de la grande tente, est attachée à ses vergues, et, en capitales rouges et bleues, les mots VILLE DE PARIS s'étalent sur sa blanche étoffe.

Puis au moyen de rouleaux et de planches la pesante embarcation est lancée, car depuis quelques jours les glaces ont entièrement disparu, et l'ère de la

navigation a été ouverte, ce dont témoignent les centaines de bateaux qui franchissent le Caribou Crossing.

Deux ou trois jours suffisent pour s'assurer que tout est en ordre, que la barque tient bien dans l'eau et que la pompe est une superfluité ; alors on procède au chargement.

Les traîneaux sont démontés, et les parties les plus pesantes placées au fond, puis les sacs, caisses, boîtes, ballots, s'entassent méthodiquement et de façon que l'arrière soit tant soit peu plus chargé que l'avant. Enfin sur le tout se posent les longues caisses de 3^{m} X 1^{m} garnies des sacs-lits. Ainsi chargée la *Ville de Paris* a un tirant d'eau de 35 à 40 centimètres et peut naviguer dans les eaux les plus basses que nous soyons exposés à rencontrer en bas de la rivière.

Le vendredi 3 juin, le chargement est terminé, et le soir à 8 heures nous nous embarquons. Nous prenons d'abord un peu de repos, car le vent est faible, et nous attendons qu'il fraîchisse pour larguer l'amarre.

Un peu après minuit, le capitaine (c'est un de nos hommes qui s'entend quelque peu au maniement d'un bateau) nous réveille ; nous nous mettons à l'eau chaussés de nos hautes bottes en caoutchouc et nous poussons la barque en pleine eau. La brise est encore trop légère pour que nous usions de la voile ; aussi devons-nous avoir recours aux rames, et nous voilà partis au petit jour, car, à cette saison, déjà il ne fait plus nuit. Non sans regret nous disons adieu à ce camp dans les dunes et les pins, où nous avons passé un peu plus d'un mois par un beau temps presque continuel.

VII

Les lacs. — La rivière Six Mile. — Au poste de Tagish. — Un prêche en plein air. — Quatre assassins indiens. — Tragédie. — Le lac Marsh. — La flottille de bateaux. — Un violoniste hongrois. — Une truite saumonée.

En quelques minutes le chenal qui verse les eaux du lac Bennett dans le lac Tagish est atteint ; mais, comme le courant n'est pas très rapide et que le vent est tombé, il nous faut ramer à force de bras ; puis, là où la rivière fait un coude presque à angle droit avant d'arriver au second lac, le vent saute et nous souffle en face, de sorte qu'il nous est impossible de mouvoir la pesante masse ; force est d'aborder et d'attendre que le vent tourne de nouveau et nous permette d'avancer.

Il est environ 6 heures du matin et on reste en panne jusqu'à 10 heures ; enfin la saute favorable se produit et nous nous remettons en route. Nous entrons sans peine dans le lac Tagish, bien que le passage soit très étroit et abonde en bancs de sable où plusieurs bateaux s'échouent et dont ils sont quelquefois des heures à sortir. Les eaux sont couvertes d'embarcations de toutes grandeurs, formes et gréements ; leur voilure est non moins pittoresque de formes et de couleurs, et le personnel aussi hétérogène qu'on peut le souhaiter d'une invasion de ce genre.

Mais bientôt il faut baisser la voile, l'air est calme et, pour ne pas rester tout à fait immobiles, deux hommes descendent à terre et au moyen d'une longue corde halent la barque, aidés par les camarades restés à bord et armés de gaffes.

On arrive ainsi en face du terrible Windy Arm (le bras du vent), qui est l’entrée d’une baie très étroite et longue de 18 à 20 kilomètres, très redoutée des navigateurs. De nombreux naufrages ont eu lieu à ce point, et il arrive souvent que la traversée de cette nappe d’eau est impossible pendant plusieurs jours ; mais nous la faisons à la rame et bientôt à la voile, car une bonne brise s’est levée. Le lac Tagish est long de 30 kilomètres ; sa largeur moyenne est de 2 à 3. Il est rejoint par le Taku Arm, venant du sud, et qui doit être de longueur considérable si l’on en juge par la dépression entre les montagnes, qui peut se discerner à perte de vue.

Tous ces bras sont désignés par le Dr Dawson, le fameux géologue canadien, sous le nom de lac Tagish et sont les lieux de pêche et de chasse des Indiens de ce nom. De hautes montagnes de 2.000 à 3.000 mètres enserrent les lacs Bennett et Tagish et leur donnent une forme d’S renversée, la direction générale étant nord, est et nord. Vers l’extrémité nord du lac Tagish et sur le versant ouest, les montagnes s’éloignent des rives, laissant de vastes plaines marécageuses entre leur pied et les eaux du lac, qui se déversent par la rivière Six Mile (9 kilomètres) dans le lac Marsh.

Des rochers à fleur d’eau à l’entrée de ce chenal exigent quelque attention ; mais bientôt nous voici à Tagish Post, station de la police canadienne ; c’est ici qu’il faut faire viser les papiers de douane délivrés au White Pass, et, comme c’est dimanche matin et que l’observation du jour dominical est rigoureuse au Canada, nous devons renvoyer à lundi la visite des bureaux.

Nous en profitons pour faire un tour à travers le camp fourmillant de monde, tandis que des centaines de bateaux se suivent côte à côte sur la rive bordée de saules.

À quelques mètres de là les sombres sapins s'élèvent serrés, ombrageant des tentes et entourant d'une enceinte de verdure les spacieux parallélogrammes où se dressent les constructions officielles ; ce sont des *loghouses*, ou maisons en troncs d'arbres longues et basses, percées de très petites fenêtres et de quelques portes aménagées pour la police, les douaniers, les officiers et leurs familles ; elles contiennent des appartements, des réfectoires, des bureaux, des magasins.

Mais approchons-nous du centre de la place formée par les trois corps de bâtiments à angle droit : une foule s'est assemblée là, hommes, femmes, même quelques enfants ; les uns se sont assis sur des bancs grossiers, faits d'une planche clouée sur des pieux enfouis dans la terre, d'autres sont accroupis sur le sol, d'autres encore ont improvisé des sièges avec des objets trouvés sur les lieux, traîneaux, baquets, barils, troncs d'arbres. Vis-à-vis des bancs une table très simple recouverte d'un tapis sur lequel repose une Bible : c'est le prêche. Chacun se recueille, et au milieu d'un silence solennel, le ministre, un jeune homme imberbe, à lunettes, en costume de mineur et nu-tête, prie, dirige le chant, et débite un sermon. Les hymnes sont chantées debout par toute l'assistance. Ce sont les mélodies et les cantiques populaires que tous les gens de race anglo-saxonne connaissent par cœur, les ayant

appris dans leur jeunesse à l'école du dimanche. Le discours est plein d'allusions à la condition des émigrés, et les prières, la dernière surtout, dans laquelle le prédicateur recommande à la grâce divine les parents, les familles, les amis laissés en arrière, font se gonfler bien des cœurs et couler bien des larmes. Car, après tout, n'est-ce pas pour eux qu'on est parti ? N'est-ce pas pour ce qu'on a de plus cher qu'on endure tant de privations, qu'on accepte tant de sacrifices ? Et tous ne savent-ils pas, dans cette assistance, qu'avant longtemps leurs rangs seront décimés et que les bien-aimés pour lesquels ils se sacrifient, beaucoup d'entre eux ne les reverront pas ? Comment l'émotion pourrait-elle être absente à l'évocation de tels souvenirs et de telles réflexions ? C'est un fait remarquable que, parmi ces hommes rudes, de terribles jureurs souvent, la plupart prêts à verser le sang, il n'y en a pas un seul qui ne respecte la parole de Dieu. Ils sont indifférents peut-être, jamais moqueurs, et en présence d'une croyance sincère, ils s'inclinent avec déférence. Et aujourd'hui ces géants, tout en muscles et en énergie, qui semblent taillés à la hache dans la chair humaine, s'inclinent, humbles et confiants, comme de petits enfants. L'impression est profonde.

Après la quête faite par des officiers en uniforme écarlate, et recueillie dans leur chapeau en feutre gris à bords rigides, on se disperse pour aller déjeuner, car il est midi. Ceux qui ne sont pas pressés visitent le poste et, curieux, examinent une tente à l'entrée de laquelle un sergent fait bonne garde, la carabine à la main et le revolver muni d'une cartouchière pleine. Des piquets

réunis par une corde tiennent à distance la foule, qui est évidemment dans l'attente de quelque chose.

Le sergent pénètre à l'intérieur de la tente et en ressort bientôt, conduisant quatre Indiens de 16 à 20 ans liés l'un à l'autre par une chaîne pesante rivée aux chevilles au moyen d'anneaux, terminée par une enclume énorme que porte en ses mains le dernier des prisonniers. Ce sont les assassins de Meehan et de Fox, deux prospecteurs qui au printemps furent, l'un tué, l'autre blessé, dans une embuscade dressée par ces vauriens.

Le cortège s'avance lentement, traverse la place et pénètre dans un des corps de logis que nous avons décrits.

Suivons-le : les prisonniers sont conduits dans une chambre assez vaste contenant deux tables le long des murs ; à l'une sont assis, mangeant et buvant, une dizaine de soldats, les nouveaux venus se placent seuls autour de l'autre et commencent à attaquer de fort bon appétit, et en plaisantant, ce qu'on peut deviner à leurs sourires, les plats de viande et de farineux qu'un soldat met devant eux. Ils se ressemblent comme tous les Indiens, et rien sur leur visage impassible ne dénote le criminel. Ils ont cru faire acte de braves, ils considèrent leur crime comme un honneur. Tout Indien en ferait de même s'il en avait l'occasion. Faudrait-il donc déclarer correct le mot cynique d'un Américain : « Il n'y a d'Indien bon que l'Indien mort » ? Les vieux trappeurs, les coureurs des bois vous diront qu'il ne faut jamais se fier à cette race.

VIII

La rivière Fifty Mile. — Miles Canyon. — Un tramway en troncs d'arbres. — Les rapides du White Horse. — Nombreuses victimes. — Naufrages. — Un mariage en canot. — Le lac Laberge. — Trois jours sur une île.

La rivière Lewis, après avoir traversé les lacs Bennett, Tagish et Marsh, coule pendant 80 kilomètres avant d'atteindre le lac Laberge ; dans cette partie de son cours, elle se nomme la rivière Fifty Mile. Sa largeur est de 200 mètres environ ; elle forme de nombreux méandres, et son lit abonde en promontoires et en barres de sable. Les rives sont boisées et accidentées ; les bancs d'argile s'élèvent par places à cent mètres de hauteur et sont habités par des myriades de martinets qui s'y creusent des nids, dont les ouvertures innombrables font penser à une écumoire déroulée tout le long de la rivière. Le vent remonte la vallée et le courant est peu rapide. Nous prenons donc l'aviron, et vers 5 heures du soir nous accostons à un kilomètre au-dessus du Canyon Hôtel ; ici la rivière fait un coude à angle droit et à l'ouest, sur quelque cent mètres, pour en faire un second et reprendre la direction du nord à l'entrée même du canyon. Nous allons examiner les lieux, mais sans nous prononcer ; au premier coude, où sont deux ou trois longs bâtiments en troncs d'arbres tout à fait pareils à ceux de Tagish Post et s'intitulant pompeusement *Hôtel* et *Saloon*, il y a un tramway avec rails faits de troncs d'arbres écorcés et sur lesquels roulent, tirés par deux chevaux, des camions à roues de fer à très large bande concave destinées à emboîter la

convexité des rails en bois. Ce tramway suit une ligne formant l'hypoténuse de l'angle dont le sommet est le commencement de Miles Canyon et va rejoindre la rivière juste au-dessous des rapides du White Horse, à 6 kilomètres de l'hôtel.

Ainsi les voyageurs prudents évitent le canyon et les rapides en prenant le tramway : leurs provisions sont transportées par la même voie, l'embarcation seule, « vidée », est abandonnée à la violence du courant et happée au passage en aval du White Horse. Seulement la taxe de trois sous par livre prélevée pour ce service est quelquefois cause que l'on préfère tenter la descente, gens, marchandises et barque, moyennant une rétribution raisonnable acceptée par un pilote d'expérience.

C'est ce qui nous arrive : rentrés à bord, nous sommes accostés par un de ces pilotes, qui nous persuade de louer ses services pour une somme de 45 dollars. Il propose de nous descendre ce jour-là jusqu'à l'entrée du canyon, car il a sa tente dressée là ; nous acceptons et nous amarrons, passant une double corde autour d'un arbre solide, car le courant est déjà très fort, et entre les parois verticales de la brèche étroite par où se précipitent en mugissant les eaux refoulées de la rivière, nous voyons s'élever un dos d'âne d'écume blanche qui ne promet rien de bon. Comme nous dormons à bord, ainsi que d'habitude, nous tenons à ce que notre sommeil ne soit pas troublé par des cauchemars affreux où nous nous verrions, la chaîne brisée, partir en dérive comme une flèche, entrer dans ce Styx, chevaucher le dos d'âne et, arrivés

au bassin central, être saisis dans le tourbillon du remous et fracassés contre les colonnes de basalte noir. Mais le matin nous retrouve, ô surprise, en sûreté à la même place, et bientôt notre pilote arrive avec son aide et prend place à l'avant, où un aviron est solidement fixé, tandis que le second s'empare du gouvernail, qui n'est, comme on le sait, qu'une puissante rame. On nous recommande, à nous quatre de l'équipage, de ramer avec autant de force qu'il est possible, afin de marcher plus vite que le courant, qui est de 24 kilomètres à l'heure, et de permettre ainsi au pilote de manœuvrer.

Après une prière mentale, courte mais éloquente, nous voilà partis ; le canyon est entré, franchi, puis le bassin, puis encore le canyon, et nous voilà dehors ; cela a pris un peu plus de deux minutes pour faire ce kilomètre. Nous avons ramé dur et n'avons vu qu'une masse noire, des rochers à droite et à gauche, qu'une masse blanche, l'écume, en avant et tout autour de nous, et nous n'avons entendu que le roulement de tonnerre de ces eaux violemment comprimées dans l'impasse, et le cri strident, dominant ce tonnerre, du pilote commandant la manœuvre. Son cri redouble d'intensité quand on tourne une colonne, sans la toucher heureusement, car un contact à ce moment-là serait fatal. Enfin, tout va bien, et nous continuons, encouragés par ce premier succès.

Cette course folle nous amène au rapide du White Horse, près de 3 kilomètres plus bas que le canyon ; on y arrive par une succession de rapides peu dangereux ; même on aborde pour changer d'hommes ; les deux pi-

lotes nous quittent ici et sont remplacés par un sang-mêlé, à l'encolure puissante. Il nous recommande également de ramer à outrance pour gagner le courant de vitesse ; en route donc et bon courage ! Nous voici bientôt engagés dans les rapides, un peu moins longs que le canyon, mais plus dangereux peut-être ; les eaux resserrées dans un étroit chenal bondissent en montagnes d'écume roulant sur d'énormes blocs de roche où se sont brisés maints esquifs, et où ont péri maints équipages. Voici ce qu'en dit M. Ogilvie, autrefois géomètre-arpenteur officiel et maintenant gouverneur du Yukon : « Vous pouvez descendre les rapides du White Horse, si vous voulez, du moins vous pouvez essayer. Pas moi. J'ai découvert que, dans une seule saison, treize hommes ont perdu la vie en les descendant, et, bien que je ne donne pas ceci comme certain, je crois que ce doit avoir été une forte proportion de ceux qui l'ont tenté. »

Le canyon est large de 30 mètres à peu près, et ses rochers de basalte presque à pic ont de 20 à 30 mètres de hauteur. La chute totale dans le canyon et les rapides du White Horse a été mesurée : elle est de 10 mètres. Puis à quelque distance au-dessous de ces derniers le courant est rapide et la rivière large, avec de nombreuses barres de gravier. Le nom de White Horse (cheval blanc) ne se rapporte pas à un cheval blanc quelconque, mais, dans le Canada, il évoque l'idée de péril, de danger. C'est du moins ce que nous explique un coureur des bois canadien. Il est certain que ces rapides ont fait de nombreuses victimes, à ce point qu'en juin dernier la police a interdit aux femmes

et aux enfants de les descendre ; ils doivent prendre le tramway et rejoindre leurs gens au-dessous des rapides.

Nous les avons franchis heureusement, Dieu merci, et nous accostons immédiatement pour prendre un court repos, car la tension des nerfs et l’effort énergique qu’il a fallu déployer pour ramer nous ont quelque peu fatigués. Mais comme nous décidons de ne pas déjeuner avant d’avoir atteint une section de la rivière où le courant est moins vif, nous nous remettons en route sans tarder. Ici la rivière est divisée en plusieurs bras par des barres de gravier jonchées des débris des bateaux qui ont chaviré dans les rapides ; quelques-uns sont encore en assez bon état et n’ont qu’une voie d’eau réparable ; mais de certains autres il ne reste qu’une pile de bois enchevêtrés, brisés menus, rappelant un jeu de jonchets. Quelques naufragés étendent sur la rive les rares effets qu’ils ont pu sauver, tandis que d’autres, n’ayant plus rien à sécher, se sèchent eux-mêmes. Pour nous, nous n’avons fait qu’embarquer une lame ou deux, qui n’ont causé aucun dommage ; pleins de reconnaissance, nous prenons congé de notre pilote, qui reçoit en souriant son argent et nos éloges et déclare en même temps qu’il n’a jamais vu (en parlant de nous) de si piètres rameurs. Nous baissons la tête, humiliés, tout en admettant que c’est la vérité. Nous lui serrons la main, et au revoir, sans rancune.

Nous apprenons que George Hamner, le fameux pilote des rapides de White Horse, s’est marié récemment, et, comme il convient à sa carrière de pé-

rils et d'aventures, la cérémonie du mariage a été célébrée dans un bateau descendant les rapides. Quand le ministre dit : « Je vous déclare mari et femme », il eut à élever la voix au point de crier et eut peine à se faire entendre dans le mugissement des eaux déchaînées. L'épouse est une personne cultivée qui, il y a quelques années, visita le Transvaal et interviewa le président Krüger pour la *Tribune* de New York.

D'ici au lac Laberge, il y a 40 kilomètres, et la rivière Fifty Mile présente les mêmes caractères que dans sa partie supérieure ; elle décrit de nombreux circuits et court au pied de collines peu élevées et boisées, assez larges par endroits, formant des îlots et des barres de sable et de gravier. À son embouchure, les collines s'abaissent et font place à des plaines couvertes d'herbes et coupées de marécages ; nous campons sur la rive. Le lendemain nous nous avançons à la rame et prudemment dans le delta aux eaux peu profondes et nécessitant l'emploi fréquent de la sonde. Enfin nous gagnons le large, mais le vent ne se presse pas de souffler ; nous continuons à ramer, et bientôt la brise se lève, malheureusement elle vient du nord, c'est-à-dire en sens contraire à notre marche. Nous travaillons avec acharnement, mais, vers deux heures, force nous est d'atterrir sur une île, car il devient impossible de faire avancer notre pesante barque en face de cet obstacle. Nous passons ainsi trois jours sur ces îles du lac Laberge.

IX

La rivière Thirty Mile. — Dangers de cette rivière. — Nous l’échappons belle. — Les rivières Teslin, Lewis, Big Salmon.

Le canyon et les rapides passés, on pouvait s’attendre à n’avoir plus que de l’agrément en descendant la rivière, mais nous devions être détrompés, car la rivière Thirty Mile nous réservait des surprises désagréables. En effet, à peine étions-nous engagés dans ses méandres que nous fûmes emportés par un courant excessivement rapide, de 12 kilomètres à l’heure, ce qui n’est pas déjà si mal, si l’on se représente qu’il faut avoir l’œil incessamment sur les rochers et les barres, qui pullulent dans ces eaux. Premièrement, il y a à droite une pointe de roc avec laquelle peu de bateaux n’ont pas eu affaire ; vous y êtes portés directement, et ce n’est qu’à force de rames qu’il est possible de l’éviter et de rester dans le courant resserré entre le roc et la rive. Comme nous passions, une des chevilles qui retenaient l’aviron d’avant se rompit, et l’homme qui le maniait fut presque jeté à l’eau avec sa rame. Heureusement celle-ci était retenue avec une corde solide, et l’on put ainsi, sans accident, tenter d’aborder, ce qui était urgent pour la réparation de la fourche d’avant, de laquelle on ne pouvait se passer. Deux hommes sautent à terre avec l’amarre, et l’un d’eux réussit à passer l’extrémité autour d’un sapin, mais l’autre, le timonier, qui tenait le milieu de la corde et devait l’enrouler autour du tronc d’un arbre coupé à un mètre du sol, excité et hors de lui, croyant saisir le tronc, ne faisait

qu'embrasser le vide ; pendant ce temps la corde lui glissait entre les mains, et la *Ville de Paris* s'en allait à la dérive ; on voyait le moment où l'amarre, arrivée au bout de sa longueur et fortement enroulée autour du sapin, allait se tendre et se détacher au premier choc. Les hommes restés à bord suivaient de l'œil cette scène et attendaient stoïquement l'instant psychologique. Si le câble partait, c'étaient sûrement le naufrage et ses conséquences. Fort heureusement, grâce à la Providence sans doute, la corde en se tendant accrocha le bout d'une grosse poutre fixée en travers à l'avant et la fit sauter en éclats, amortissant le choc, l'annulant pour ainsi dire. La barque était sauvée avec son équipage. Nous réparâmes l'accident en remplaçant les chevilles de bois par des tiges de fer appartenant aux traîneaux, et après deux ou trois heures d'arrêt nous nous remîmes en route.

Nous voici à l'embouchure de la rivière Teslin, qui vient du sud, du lac du même nom, et dont les eaux sont de couleur brun foncé, tandis que celles de la Lewis sont bleues. Cinquante kilomètres plus loin, la rivière Big Salmon (gros saumon) se jette dans la Lewis, qui conserve une largeur d'environ 200 mètres et dont le courant est ici de 7 à 8 kilomètres à l'heure.

X

Les Cinq Doigts. — Les rapides de Rink. — Fort Selkirk. — Un tombeau indien. — Le Yukon. — La rivière Blanche. — La rivière Stewart. — Les caches. — Le poste de Sixty Mile. — La rivière Indienne. — Les oies et les îles du Yukon. — Vitesse du courant. — Arrivée à Dawson.

Environ 50 kilomètres en aval de Little Salmon, la rivière s’élargit en bassin, ses eaux étant retardées par une barrière naturelle de plusieurs îlots de roche conglomérée et nommés les Five Fingers (cinq doigts), non, comme on le croit généralement, à cause de leur nombre, mais parce que le principal de ces récifs, vu du haut de la côte de la rive droite, est divisé en groupes de rochers imitant les cinq doigts de la main. Telle est du moins la version du major T… de Québec.

L’eau refoulée par cette muraille est surélevée d’environ 30 centimètres, et, se précipitant dans les intervalles des rocs, elle produit un bombement de quelques mètres. On choisit d’ordinaire le passage de droite, qui, bien qu’étroit, a l’eau la plus profonde, et avec un peu d’attention, si l’on engage le bateau de façon à enfiler carrément le chenal, il n’y a pas d’autre inconvénient que d’embarquer un peu d’eau. Le rocher passé, voici une série de rapides sans importance, et le courant, très vif à cet endroit, nous emporte bientôt vers les rapides de Rink qu’on peut éviter en se tenant très près de la rive droite, où l’eau est profonde et à peine agitée.

Entre les rapides et la rivière Pelly (70 kilomètres), on ne rencontre aucun cours d'eau important, mais en général les îlots sont en très grand nombre et groupés ensemble. La Pelly est large d'environ 200 mètres à son confluent avec la Lewis, qui en a alors à peu près 800 ; les deux cours d'eau réunis forment le Yukon. C'est ici, sur la rive gauche, que se trouvent les ruines de l'ancien Fort Selkirk, poste de quelque importance. Il fut établi en 1848 par Robert Campbell pour le compte de la Compagnie de la baie d'Hudson, au confluent des deux rivières, mais à cause des inondations fréquentes il fut transporté en 1852 à sa place actuelle.

Il fut construit en blocs de lave tirés d'une puissante coulée vomie par un ancien volcan situé à quelques kilomètres à l'ouest de la jonction des rivières et encore recouvert d'une couche de cendre d'une grande épaisseur. Cette coulée est visible à la rive droite du Yukon sur une longueur de plusieurs kilomètres, et s'élève à sa partie supérieure à plus de 70 mètres au-dessus du fleuve. En 1854, les Indiens Chilkoot décidèrent de mettre fin à la concurrence que leur faisait ce poste, et, après de nombreux actes d'hostilité, ils saccagèrent finalement le fort et le brûlèrent ; il n'en reste plus aujourd'hui que quelques blocs de lave noircis.

À sa place quelques bâtiments en troncs bruts renferment les magasins d'un nouveau poste. On y trouve aussi une mission et une école ; l'été dernier, l'administration d'Ottawa résolut d'en faire le siège du gouvernement du territoire du Yukon, et y envoya 150 hommes de la milice du Canada ; des baraques furent construites pour les loger. Il y a en outre un certain

nombre de cabanes d'Indiens et des tentes de Blancs qui trappent, chassent, font du bois, etc.

Il y a à Fort Selkirk plusieurs tombeaux indiens, entre autres celui du chef Harnan : d'habitude les Indiens disposent de leurs cadavres par la crémation ; mais les chefs et les sorciers (ou médecins) ont le privilège de choisir la place où on les ensevelira et où l'on placera leurs tombeaux, qui sont en général bien entretenus. Ce sont des enclos de 1 mètre de haut et de 2 ou 3 mètres de long et 1 mètre ou 2 de large, en planches dressées et ornées de peintures aux ocres multicolores. Des bandes d'étoffe peintes les recouvrent, tandis que des bannières en foulard flottent au vent et qu'une perche haute de plusieurs mètres porte trois boules, une au sommet et deux aux extrémités d'une traverse.

Après Fort Selkirk, et sur une distance de 150 kilomètres, jusqu'à la rivière White (blanche), le Yukon a de 500 à 600 mètres de largeur, avec des îles nombreuses et généralement bien boisées. La rivière Blanche vient de l'ouest et est ainsi nommée à cause de ses eaux très chargées d'une cendre volcanique et d'argile, qui les colore en blanc sale ; à partir de ce point le clair et bleu Yukon devient trouble et gris. La rivière forme à son confluent un delta de sable mouvant de quelques cents mètres.

15 kilomètres plus loin, voici la Stewart River venant de l'est. Ici des collines de hauteur moyenne enserrent la rivière et s'élèvent en terrasses successives vers des altitudes plus considérables à l'intérieur ;

nous arrivons là dans l'après-midi, décidés à y passer la nuit.

Deux hommes de la bande nous quittent pour aller prospecter sur la Stewart ; nous devons donc décharger leurs provisions et prendre congé, en leur souhaitant bon succès. Tout un camp s'est établi le long des rives boisées du confluent, et un mouvement commercial important s'y produit ; les cabines en troncs sont communes et les caches tout à fait abondantes. Ce sont ici des plates-formes en rondins de quelques mètres carrés, supportées par des perches plantées dans le sol et hautes de 3 mètres environ. On y monte par une échelle et l'on y entasse les vivres et marchandises qu'on veut ainsi soustraire à la voracité des chiens errants et des bêtes sauvages. Une toile goudronnée ou un toit en branches les protège contre la pluie et le soleil. Le prospecteur peut donc explorer la contrée, ne prenant avec lui que ce qu'il lui faut pour son entretien de quelques jours, et puis il vient se repourvoir à son magasin. Les caches sont inviolables, elles garantissent au mineur la vie et la liberté, et le misérable qu'on surprendrait à y toucher serait immédiatement fusillé ou pendu.

En face de l'embouchure de la Stewart il y a des barres de gravier où l'on s'échoue au moment d'aborder. Sans hésiter, on chausse ses bottes de caoutchouc, on saute à l'eau, et à coups d'épaule et de levier on dégage le bateau et on le repousse en eau profonde. Il faut quelquefois dépenser une heure ou plus à cet exercice fatigant, mais absolument sans danger, avant de réussir.

Le lendemain, 18 juin, est le dernier de notre pérégrination sur le Yukon ; nous comptons être le soir même à Dawson, à 100 kilomètres en aval de la Stewart ; nous nous embarquons après avoir pris congé de nos deux prospecteurs.

À 30 kilomètres de là on passe le poste de Sixty Mile, groupe de baraques en troncs d'arbres avec scierie appartenant à Joe Ladue et centre d'échanges commerciaux assez importants, car la rivière Sixty Mile, qui rejoint ici le Yukon, est bien connue pour ses gisements aurifères. Nous continuons à avancer lentement, le courant étant assez vif, et tout ce que l'on a à faire est de se maintenir dans le chenal principal, qui est le plus profond et le plus rapide, et à éviter les barres ; nous avons décidé d'atterrir sur l'une des îles et d'y faire provision de bois, car, information prise, à Dawson le combustible est rare et fort cher ; donc nous accostons et nous voilà abattant, la hache en main, quelques beaux fûts de sapin que nous tronçonnons ensuite en sections de trois mètres et que nous entassons à bord de la *Ville de Paris*, à l'intérieur, à l'avant, à l'arrière, que nous suspendons même à ses rebords extérieurs. Ainsi lestés nous rentrons à bord et nous voyons défiler rapidement les forêts qui revêtent les îles et qui sont remplies d'oies qu'on ne peut surprendre. Puis le courant nous emporte à raison de 6 à 8 kilomètres l'heure, rasant l'embouchure de l'Indian River (rivière indienne) et, plus bas, quelques ruisseaux sans importance. Enfin, vers 7 heures du soir, un écriteau fixé sur un rocher plongeant dans le Yukon nous annonce que Dawson n'est plus qu'à un kilomètre.

Étonnés, nous manœuvrons en vue d'aborder à temps et sans encombre, le courant étant très rapide ici, et notre expérience sur la Stewart nous ayant appris à craindre les bancs. Vaine attente ! Nous voilà échoués à la sortie du Klondike, et il nous faut une heure pour nous sortir de là et accoster vis-à-vis des bâtiments de la police à Dawson.

XI

La ville de Dawson. — Son histoire. — Son avenir. — Sa population. — Caractère des habitants. — Les vétérans du Yukon. — Les *Chi-Cha-Kos*. — Les magasins. — Les « salons ». — Les restaurants et ce qu'on y mange. — Viande et gibier. — Les voituriers. — Le soleil de minuit.

« Tout ce qu'il y a de bon a déjà été dit, il ne reste plus qu'à le redire » ; ce mot est de Goethe. Qui n'a pas vu Dawson n'a rien vu ; ce n'est pourtant qu'un amas de cabanes et de tentes, disposées avec une apparence d'alignement le long de fondrières décorées du nom de rues et d'avenues, et l'on pourrait plus aisément faire la description de cette ville, de 15.000 à 20.000 habitants suivant la saison, en parlant de ce qu'il n'y a pas que de ce qu'il y a. Les éléments de civilisation qu'on y rencontre sont encore dans un état si embryonnaire qu'ils créent les contrastes les plus tranchés et souvent les plus comiques. L'observateur y trouve une riche mine de sujets extrêmement intéressants : nous essayons d'en montrer quelques-uns.

Le débarcadère à lui seul est une étude ; vous avez résolu d'atterrir aussi près que possible des bâtiments

officiels bâtis sur la berge, entourés d'une palissade et de troncs d'arbres de diamètre très médiocre et surmontés du drapeau britannique portant à l'angle les armes du Canada, mais sur une distance de près de 2 kilomètres le rivage couvert de galets est inabordable. Un triple, un quadruple rang d'embarcations aux types fantaisistes forme une barrière impénétrable à l'ambitieux qui a projeté de mettre pied à terre.

Le premier rang est à sec sur la plage ; le second est à demi dans l'eau ; les bateaux des autres rangs se cramponnent aux premiers au moyen de chaînes, de cordes, de câbles, d'amarres ; cela est bercé, soulevé, entrechoqué, balancé par les petites vagues du Klondike, qui se jette dans le Yukon à quelques cents mètres en amont. L'unique ressource est de former un nouveau rang à l'extérieur en s'amarrant aux bateaux les plus rapprochés, ce qu'on ne vous permet pas toujours de faire sans protester.

Enfin il se trouve une âme compatissante qui se laisse toucher, et nous voilà au terme de notre voyage par eau… mais pas encore à terre ; il s'agit, en effet, de se frayer un passage jusqu'au bord.

Comme on est poli et qu'on n'aime pas à déranger, évidemment on ne passe pas à travers les tentes érigées au milieu des bateaux ; on se donne la peine de marcher le long du bordage, large de quelques centimètres, et, à moins d'être équilibriste, on est certain de tomber à droite dans l'eau glaciale du courant, ou à gauche dans les haricots et le porc, dans la poêle ou sur les angles des caisses à provisions. Puis, ces préliminaires achevés, il faut répéter le même exercice avec

un second bateau, puis un troisième et quelquefois une demi-douzaine, et cela plusieurs fois par jour.

Vous imaginez l'agrément ; en guise de variante, on se trouve parfois en présence d'un essai de voie de communication sous forme de pièces de bois et de troncs d'arbres jetés entre le bateau et la rive. Vous vous y engagez prudemment, et, arrivés au beau milieu de la passerelle, cela vous tourne sous les pieds ; vlan, un plongeon ! Le plus simple serait de porter des bottes en caoutchouc, mais pensez donc ; les traîner tout le jour à travers les rues de Dawson par une chaleur de 30° centigrades ! Non, ce n'est pas à conseiller.

La rivière baisse constamment ; son lit est à découvert sur une largeur de quelques dizaines de mètres jusqu'au pied de la berge, haute de 3 mètres, que longe la rue principale. Au-delà de la rue et à quelque distance en arrière s'élèvent les habitations des officiers et employés du gouvernement ; un peu plus haut à droite, les casernes entourées d'une palissade ; à gauche, un ruisseau, venant des collines à l'est de la ville, s'est creusé un lit profond de quelques mètres et passe sous le pont de la chaussée. Sur une certaine distance, les cabanes et huttes en bois ne la franchissent pas, mais ensuite les deux côtés de la rue sont garnis d'une rangée ininterrompue de constructions et de tentes sur une longueur d'un kilomètre.

C'est là la grande artère commerciale de Dawson, avec ses « salons », ses bars, ses hôtels, ses restaurants, ses magasins ; c'est là que se promène l'oisive lassitude de centaines, de milliers d'êtres qui, après avoir surmonté bien des fatigues, bravé bien des dan-

gers, lutté contre les éléments hostiles, pendant des mois, se trouvent brusquement jetés sur cette plage et ne savent que faire d'eux-mêmes. Tout à coup leurs yeux se sont dessillés, leurs illusions se sont évanouies, la réalité implacable s'est montrée sans fard, et les malheureux se demandent : Que suis-je donc venu faire ici ? Tel docteur a abandonné sa clientèle, tel professeur son école, tel épicier sa boutique, et ici il n'y a pas grand'chose à faire dans ces professions-là ou d'autres similaires. Le champ est au mineur, au prospecteur ; mais à peine y en a-t-il un sur cent autres de différents métiers.

Ils comprennent maintenant les objections que leur raison leur avait faites avant de partir, et qui étaient tombées devant l'espoir de devenir riches en trouvant un placer merveilleux ; ils savent que l'or ne se découvre pas aisément, que les criques aurifères sont toutes occupées, jalonnées, et que pour en trouver d'autres il faut savoir prospecter et aller très loin. Ils ont la ressource, il est vrai, de trouver du travail comme manœuvres sur les placers, mais ils n'ont jamais fait de travaux rudes, et de plus les salaires sont tombés de façon à ne donner qu'un gagne-pain à peine suffisant dans ce pays de cherté exorbitante ; d'ailleurs les travaux ne commencent qu'en octobre, et d'ici là il faut vivre.

Sans doute, la plupart ont quelque argent, et tous un approvisionnement suffisant pour les entretenir quelques mois au moins ; mais la nourriture n'est pas tout, l'hiver sera tôt venu, et il faut des vêtements de laine très épais ou des fourrures, des chaussures, des

quantités de bas, puisqu'on en porte trois ou quatre paires à la fois et sans se plaindre. Et puis, en supposant qu'ils puissent passer l'hiver sans trop d'inconfort, le printemps ou plutôt l'été, car les saisons moyennes n'existent pas là-haut, les retrouvera dans des conditions semblables ou pires, car alors les ressources seront épuisées et le problème restera non résolu. C'est, sans doute, livrés à ces réflexions amères que les malheureux arpentent l'unique rue plusieurs fois par jour, entre les repas, et le soir, lassés, rentrent à bord, sous la tente, pour recommencer le matin suivant cette marche sans but, cet exercice sans objet. Des milliers y ont passé et, heureusement pour eux et pour tout le monde, ils ont eu la sagesse de vendre aussitôt que possible la majeure partie de leur pacotille ou même le tout et de descendre le fleuve dans leur bateau ou par le vapeur. La nostalgie aussi les a saisis, et subitement ils ont voulu revoir leur *home*. Rien n'a pu les retenir ; une sorte de panique a couru dans les rangs de cette grande armée des chercheurs d'or ; ils ont crié « Sauve qui peut », et à certains jours la flottille, qui se hâtait de fuir, rappelait par le nombre celle qui envahissait le lac Marsh quelques semaines auparavant.

Mais suivons la foule, et quelle foule ! De suite vous distinguez le *Chi-Cha-Ko* du vétéran ou pionnier du Yukon, comme il s'appelle lui-même ; le premier a gardé une certaine tenue, ses vêtements conservent une sorte de décence et son air est timide, presque embarrassé. Il avance prudemment et les yeux baissés, comme s'il cherchait à découvrir des pépites parmi les galets et le sable. Comme sa promenade est fantaisiste,

il s'arrête, il se tourne indécis, regardant sans voir, écoutant sans entendre ; ses pensées sont là-bas.

Le pionnier, au contraire, s'en va crânement, toujours pressé, toujours actif, toujours alerte ; de ses habits il n'a souci ; il est souvent en haillons pendants, sales, graisseux ; ses bottes sont éculées, son chapeau est informe ; toutefois il le porte d'un air conquérant, s'ingénie à lui donner l'apparence d'un bicorne, d'un tricorne ou d'une corne quelconque, ce qui a l'air essentiellement militaire. En passant, il jette un coup d'œil dédaigneux sur le *tender foot* (pied tendre, novice), qu'il reconnaît de suite à sa barbe bien peignée, lui qui, par genre, porte dans la sienne un petit monde de débris qu'il serait intéressant d'analyser, si l'on en avait le temps. Sa peau est celle d'un Indien, tant pour la teinte que pour le tissu ; on ne peut mieux la comparer qu'au cuir d'alligator dont on fait ces sacs de voyage si en vogue aux États-Unis. Son regard est perçant, porte droit et ne cherche pas les pépites là où elles ne se trouvent pas. Sa poignée de main est cordiale, peut-être un peu trop expressive à votre gré. Tout en causant, il roule une chique entre ses dents et salive abondamment.

Dawson est située sur une barre de gravier, d'alluvions ou de galets, déposés par le Klondike à son confluent dans le Yukon, formant un triangle dont les deux côtés sont les deux rivières se rencontrant à angle droit et le troisième la colline de 100 à 300 mètres de hauteur courant du Klondike au Yukon. Sa superficie est d'environ 200 acres, soit 80 hectares ; sa plus grande longueur est d'un peu plus de deux kilomètres

et sa largeur d'un kilomètre un quart ; la plus grande partie de ce plateau est marécageuse et plantée de sapelots et de bouleaux rabougris ; la berge, le long du Yukon, est un peu exhaussée au-delà du niveau général, c'est ce qui l'a sans doute fait choisir pour le tracé de l'avenue principale. La seconde avenue, qui ne compte que quelques constructions, est déjà dans la bourbe, et les rues transversales ne commencent réellement que vers la partie inférieure de la ville, où le terrain se relève graduellement vers le pied de la colline.

Le terrain sur lequel la ville est construite est presque en entier la propriété de Joe Ladue, un pionnier du Yukon qui, à l'origine des découvertes aurifères sur les creeks, reconnut l'importance du terrain et le jalonna. Il en prit possession en septembre 1897, quelques semaines après que l'or du Bonanza fut mis au jour, et installa une scierie qu'il avait amenée du poste de Sixty Mile. Ce terrain est divisé en parallélogrammes de 30 mètres sur 18, par sept avenues allant du sud au nord et autant de rues de l'ouest à l'est, mais, à moins qu'on ne fasse les travaux nécessaires pour drainer et assainir le marécage, la plus grande partie de ces lots resteront sans emploi.

Le terrain situé entre la rue principale et la rivière, appartenant au gouvernement, a été affermé à Alexandre Mac Donald, qui le sous-loue à raison de 10 livres sterling le pied courant et en retire, dit-on, plus de 25.000 dollars par mois. On annonce cependant qu'au mois de mai 1899 ce monopole expirera, et les

tenanciers pourront avoir affaire directement aux autorités, qui exigeront des prix moins élevés.

Les habitants de Dawson préfèrent camper et habiter la côte et le sommet de la colline, quoiqu'ils soient ainsi plus éloignés des affaires ; de fait, la disposition générale des habitations de tout genre est celle d'un anneau elliptique enserrant le marais. En été, ce dernier est la source d'émanations fétides et putrides, causant un grand nombre de cas de fièvre typhoïde et autres.

La ville d'affaires s'est donc forcément développée le long de la rive. Les lots bâtis sont actuellement tous occupés, la plupart par des locataires qui payent 10 dollars le pied courant du terrain seulement. Ils construisent eux-mêmes, et comme les planches coûtent 200 dollars les mille pieds, on peut juger de la dépense qu'occasionne la moindre bâtisse. Un bureau, de dimension très restreinte, ne peut se louer à moins de 150 à 200 dollars par mois ; certains lots se sont payés 30.000 dollars et ne supportent qu'une maison de proportions ordinaires, contenant une salle de moyenne grandeur au rez-de-chaussée et un étage ou deux au-dessus.

Dix lots sur la première avenue, vendus pour 100 dollars il y a deux ans, sont évalués aujourd'hui à plus de 300.000 dollars. Les maisons en troncs situées sur les autres rues et avenues, se louant de 150 à 250 dollars par mois, ne contiennent, le plus souvent, qu'une pièce de quelques mètres carrés, avec une porte et une fenêtre ; beaucoup même, sur Front Street, qui est la rue principale, n'ont pas de vitres aux fenêtres.

Le verre à vitre ayant fait défaut, les derniers carreaux qu'on pouvait avoir étaient de 8 sur 10 et se vendaient 12 fr. 50 chacun, de sorte qu'il a fallu les remplacer par une pièce de mousseline très mince, qui laisse pénétrer une lumière diffuse. Quelques fenêtres n'ont pas même de cadre, et sont de simples ouvertures pratiquées dans la paroi en planches au moyen d'une scie.

Comme en chemin on a appris à n'être pas difficile et à tirer parti des situations les plus absurdes, on saisit l'occasion, dans les nuits d'insomnie, de faire un cours privé d'astronomie sans quitter son sac-lit. On se réveille, on ouvre l'œil, et aussitôt les beautés de la Grande Ourse se déploient aux regards.

Le sac-lit, en effet, est toujours à la mode ; les lits, tels que vous les entendez, n'existent pas encore là-bas. On a toujours recours à la robe de fourrure ou aux couvertures de laine, avec cette différence peut-être qu'on les étend sur une plate-forme, à un mètre du sol, faite de planches brutes et sans ressorts, bien entendu. Autant vaut alors coucher par terre, où, du moins, vous ne risquez pas de tomber en rêvant. Outre les trous qui sont censés représenter des fenêtres, il y a entre les planches formant les parois de certaines maisons des interstices de grandeur suffisante pour admettre à toute heure du jour et de la nuit d'amples provisions d'un air qui serait pur sans ce malencontreux et pestilentiel marécage d'à côté ; mais on ne peut tout avoir, le ventilateur et l'air frais.

Les boutiques regorgent de marchandises et les prix sont élevés. Comme leur fonds consiste, pour la plupart, en assortiments complets amenés par les

immigrants, elles sont par le fait de véritables bazars en miniature où l'on trouve de tout, depuis des aiguilles jusqu'à une meule de fromage, à un canot, à une paire de bottes ; le tout, de rencontre, est plus ou moins fripé et usé. Cependant il y a quelques places où l'on vend du neuf, n'ayant jamais servi, on nous l'affirme ; les grandes compagnies, l'Alaska Commercial C^{o} et le North American Trading C^{o}, ont leurs propres vapeurs sur le Yukon et sur l'océan ; les uns et les autres se rencontrent à Saint-Michel et transportent, chaque été, de la côte du Pacifique un fret considérable.

Les glaces encombrent le Yukon cinq à six semaines après qu'elles ont évacué les cours supérieurs des lacs et de la rivière. Ce n'est qu'à fin juin que les premiers bateaux peuvent quitter Saint-Michel et remonter jusqu'à Dawson, qu'ils atteignent au plus tôt vers le 15 juillet. Leur arrivée est le signal de la baisse des prix, qui ne sont jamais si exorbitants précisément que quelques semaines avant l'arrivée des vapeurs, car alors les approvisionnements tirent à leur fin et les négociants en profitent pour liquider leurs soldes.

Sur la plage, entre les bateaux et la berge, de nombreuses tentes sont dressées, ayant devant le front des tréteaux chargés d'objets à vendre ou à échanger : ce sont des mercantis trop pauvres ou trop pressés de s'en aller pour louer une boutique en ville.

Ils ont donc ouvert un marché en plein vent, ils achètent aussi et troquent, toujours armés de leurs balances à peser l'or en pépites, en grenailles ou en poudre, la seule monnaie courante au Klondike, en même temps que d'un sac de peau pour l'y renfermer.

Le client fait son achat sans jamais discuter le prix, jette son sac de poudre d'or au vendeur qui s'en empare, pèse à vue d'œil, il faut bien le dire, et, apparemment satisfait de l'opération, rend à l'acheteur son sac légèrement plus diminué qu'il ne serait nécessaire en stricte justice.

D'ailleurs, si tout ne s'achète pas, à Dawson, et pour cause, tout s'y vend, et à de bons prix. Vous voulez un cheval ? 2.000 francs ; un baudet, 1.000 francs ; un poulet vivant, 50 francs ; un œuf frais (pondu à Dawson même), 10 francs ; une pastèque, 125 francs ; une orange, 2 fr. 50 ; une petite pomme, 25 sous ; les sacs de papier, on les donne. Les consommations en minuscules quantités sont à 50 sous dans les « salons » (cafés) ; la bouteille d'eau minérale ou de bière coûte 25 francs ; le whisky 75 francs ; le vin de champagne en proportion.

Un repas dans les restaurants, consistant en un peu de soupe, une tranche de bœuf ou d'élan rôti, et du fruit cuit, avec une tasse de thé ou de café, coûtait 12 fr. 50 au commencement de l'été ; l'arrivée des vapeurs l'a fait tomber à 7 fr. 50. La viande est de 5 à 8 francs la livre et le poisson un peu moins cher, surtout à partir du mois d'août, où les saumons arrivent de l'océan en remontant le courant. Le changement d'eau et les efforts énormes qu'ils déploient dans cette lutte les ont colorés en rouge cramoisi et lie-de-vin, et leur chair est devenue molle et spongieuse ; peu d'entre eux sont encore en bonne condition. Aussi n'en mange-t-on guère ; on les pêche au filet et au harpon, et même simplement avec le recueilloir. On fait sécher la

chair au soleil, et avec cela on nourrira les chiens en hiver.

La majeure partie des aliments consiste en farine, pois, haricots en sacs, pommes de terre, oignons et quelques autres légumes évaporés et en caisses, en fruits secs, pruneaux, pêches, pommes, abricots, etc., en viandes salées, lard, jambon, bœuf, langues ; en conserves de rosbif et de gigot en boîtes ; en sardines à l'huile, beurre, sucre cristallisé en sacs, fromage en cercle, etc.

L'estomac se fatigue vite de cette nourriture, qui, si excellente qu'elle soit en elle-même, manque de la première des qualités : la fraîcheur. On a réussi cependant à faire passer par la sente de Darton quelques milliers de bœufs et de moutons qui trouvent à partir de mai une abondante pâture et qui ont été parqués à Fort Selkirk, où l'herbage est facile à obtenir. Des spéculateurs ont élevé là de vastes abris, et au fur et à mesure des besoins ils expédient le bétail en très bonne condition à Dawson par radeau, en trois jours.

De plus, les nombreux chasseurs et trappeurs qui battent la contrée tuent assez fréquemment l'élan et l'ours, qui constituent un très bon manger ; l'élan surtout, que les Canadiens appellent orignal, a une chair fine et plus tendre que celle du bœuf, qu'elle égale pour le poids ; il n'est pas rare d'abattre des individus pesant de 700 à 800 kilos. Les andouillers de cet animal se terminent en palettes énormes et mesurent de bout à bout près de 2 mètres ; sa tête ressemble beaucoup à celle de la mule. C'est donc un fort beau coup de fusil, surtout si le chasseur se trouve à proximité d'une ri-

vière, car alors il construit un radeau, y dépose la carcasse dépecée de l'élan et, tout en surveillant, l'aviron à la main, sa précieuse charge, calcule assez correctement que 400 à 500 kilos de viande à 1 dollar le kilo lui rapporteront au bas mot 400 dollars.

Il y a dans l'intérieur du pays une quantité de champignons comestibles, mais l'ignorance à leur égard est si grande qu'ils sont laissés de côté comme si tous étaient vénéneux.

Dawson est, comme nous l'avons dit, un assemblage de baraques en bois et de tentes élevées sans aucune prétention à l'ordre ou à la symétrie, sauf en ce qui concerne la première rue, et ici même un ingénieur aurait d'importantes rectifications à faire. Il n'y a ni égouts ni canaux pour l'écoulement des eaux, de sorte qu'à la première crue ou après une forte pluie d'orage, une inondation se produit et que, comme en juin dernier, on doit se servir de canots, l'eau remplissant les habitations à 2 ou 3 mètres de hauteur.

Par-ci par-là un trottoir en planches, tantôt sur le sol, tantôt élevé de quelques marches, ce qui donne un aspect serpentin à la foule en mouvement.

Foule bigarrée, ondoyante et diverse, vétérans du Yukon et *Chi-Cha-Kos*, soldats de la police montée en uniforme rouge ou chocolat, femmes et filles des chercheurs d'or en bloomers ou en jupon court et en bottes, et aussi femmes fardées, de ces *painted women* dont parle Macaulay. Leur caractère n'est pas toujours des plus aimables, s'il faut en croire la chronique ; en effet, nous lisons aux dernières nouvelles de Dawson qu'un incendie considérable y a réduit en cendres une qua-

rantaine de bâtiments du Front Street, le 14 octobre au matin, et que la cause du sinistre a été qu'une certaine Miss Belle M. de l'Arbre Vert, s'étant prise de querelle avec une amie, lui avait, en guise d'argument, lancé à la tête une lampe allumée.

En sous-ordre une armée de chiens de tout poil, de toute lignée, de toute gueule, depuis l'aboiement sonore du terre-neuve jusqu'au glapissement plaintif du malamouse ou du husky, mi-chien, mi-loup. Le milieu de l'avenue leur est laissé, ainsi qu'aux rares chevaux et mules qui trouvent maintes occasions de se rafraîchir les entrailles en traversant les nombreuses fondrières. Il y a quelques camions à deux chevaux pour le transport urbain des marchandises ; on loue leurs services et ceux du charretier à raison de 50 francs l'heure, soit un peu plus de 80 centimes la minute ; aussi les minutes sont-elles comptées. Avez-vous, par exemple, à déménager de votre bateau dans une chambre ou une tente en ville ? L'homme et son attelage arrivent, il tire sa montre, vous tirez la vôtre, et gravement vous fixez la minute à la seconde près, et puis en avant ! Avec une rapidité vertigineuse vous empoignez les sacs, les caisses, les ballots, et les empilez sans merci et sans ordre sur la plate-forme du fourgon, et l'on part au trot, voire au galop. À destination la pile de colis est démolie avec la même célérité frénétique, et le dernier n'a pas mordu la poussière que, haletant, la sueur coulant à flots, l'œil farouche, vous tirez votre montre de votre poche, puis vous arrêtez et soldez le compte sans perdre une seconde. Pensez donc, 80 centimes la minute !

En juin et juillet, le soleil se lève à 1 h. 30 du matin et se couche à 10 h. 30, et l'entre-deux est parfaitement clair, au point qu'on photographie à minuit aussi bien qu'à midi, une sorte d'aube légèrement colorée d'orange ne cessant pas de faire pour ainsi dire trait d'union d'un soleil à l'autre. Aussi en profite-t-on pour traiter les affaires et entreprendre des courses ; les moustiques, maringouins, moucherons et pestes de même acabit dorment alors, ou du moins font semblant et sont moins agressifs qu'en plein jour, et c'est un répit qui n'est pas à dédaigner, car l'obsession de ces insectes est si grande que l'on doit se préserver la figure et le cou avec une pièce de mousseline insérée dans le couvre-chef, et les mains avec des gants. On peut aussi s'enfumer au moyen d'un feu d'une mousse humide entassée dans une poêle à frire dont on tient le manche, tout en causant affaires.

XII

L'été à Dawson. — Le bureau des postes assiégé. — Les jeux. — Les salles de danse. — Les mineurs. — La police. — Les églises et les hôpitaux. — Les banques et les journaux.

En été, c'est-à-dire de juin à septembre, les environs de Dawson sont charmants, le climat est délicieux : tout est vert et frais, les collines sont revêtues de bouleaux et de peupliers pas très hauts, c'est vrai, mais serrés, touffus et couronnés de feuillage de l'émeraude le plus tendre ; mille fleurs à couleurs gaies teintent les clairières en violet, pourpre et lilas. Le ciel

est d’un azur léger et presque toujours clair, des nuées diaphanes le voilent à peine et quelquefois se résolvent en petites pluies de peu de durée. Parfois aussi un orage s’annonce, les nuages deviennent opaques, l’éclair zigzague, le tonnerre gronde, il tombe une forte averse ou il grêle, et deux heures plus tard le ciel a revêtu de nouveau sa tunique bleu pâle. Toutefois l’atmosphère, bien que claire, n’a pas la hauteur ni la transparence lumineuse des climats plus chauds ; elle semble flotter à petite distance au-dessus des collines et donne une impression d’affaissement plutôt que d’exaltation.

Le Yukon a un courant rapide et mêle ses eaux bourbeuses à celles très claires du Klondike, qui sur une distance assez grande accaparent, immaculées, près de la moitié du lit du fleuve, offrant l’étrange spectacle d’un cours d’eau mi-partie bleuâtre, mi-partie jaunâtre ; et ce qui est non moins étrange, c’est que la partie claire est contaminée, tandis que la trouble est saine. Ce phénomène s’explique aisément par le fait que la ville flottante est ancrée sur la rive droite où arrive le Klondike, et que ses immondices sont simplement jetés par-dessus bord. Au contraire, l’autre rive baignée par le Yukon est sans habitation aucune, sauf à un kilomètre plus bas, et par conséquent l’eau en est plus pure, quoique chargée de matières terreuses qui lui donnent une teinte sale.

Le fleuve est sillonné de canots faisant la pêche ou allant puiser de l’eau potable au milieu du courant, et de radeaux immenses faits de troncs d’arbres, coupés sur les nombreuses îles en amont et liés ensemble.

Mais qu'est-ce que ce rassemblement de plus de cent personnes à la file indienne, à la porte d'un bâtiment en bois ? Approchons-nous, observons et instruisons-nous. Nous sommes en présence de l'un de ces problèmes admirables que toute administration qui se respecte est appelée à résoudre. Ces cent ou deux cents administrés (cette espèce existe même dans le Yukon), paisiblement rangés à la queue leu leu, ne semblent d'ailleurs pas autrement pressés ni étonnés. Les premiers, près de la porte de la baraque, sont debout, comme pour ne pas manquer leur tour quand le Sésame s'ouvrira, les suivants savent par expérience qu'ils ont amplement le temps de fumer une pipe, de lire leur journal ou de discuter la dernière circulaire du commissaire de l'or. La plupart ont apporté un siège ou ce qui en tient lieu, de vieilles caisses, des baquets, voire des branches d'arbres. Vers dix heures, soit après trois ou quatre heures d'attente, la porte s'entrebâille, un heureux est introduit. La porte est refermée violemment et verrouillée. Ce privilégié se trouve en face d'un ou deux grands gaillards de la police qui lui demandent son nom, et, sur sa réponse, saisissent dans certains casiers *ad hoc* des paquets de lettres liés avec une ficelle. Le lien est méthodiquement et soigneusement détaché, les adresses des lettres lues lentement, presque épelées, et quand le tas a été ainsi passé en revue, ledit privilégié est informé qu'il n'y a rien pour lui. Il s'en va en soupirant, car il a peine à cacher son désappointement, tant il est sûr qu'il y a là quelque part, dans ces coins et recoins, des missives de sa fa-

mille, de ses bien-aimés laissés là-bas au pays et dont il attend avec anxiété des nouvelles.

Un autre est introduit, le même cérémonial pointilleux, automatique, solennel, est répété comme il convient dans une fonction civile exercée par des militaires. C'est beau, c'est grand, c'est sublime ; mais la plus petite lettre ferait bien mieux l'affaire. Vous l'avez deviné, nous sommes au bureau des postes.

Les dames, dit-on, sont un peu mieux partagées, elles ont l'accès de la porte de côté et entrent à volonté dans l'arche ; on rapporte même qu'on les a vues quelquefois en sortir tenant à la main une enveloppe. Ce n'est pas que la police soit inférieure à celle d'autres villes du genre de Dawson, bien au contraire ; mais à chacun son métier. C'est son devoir de mettre la main au collet de certains particuliers, et elle a les doigts trop peu déliés pour défaire les nœuds de la ficelle postale. Son rôle est ailleurs, et il faut dire qu'elle le joue à merveille ; peu de centres miniers sont aussi tranquilles et aussi bien surveillés que Dawson. Dans ses deux ans d'existence, c'est à peine s'il y a un crime ou deux à mentionner ; les vols y sont inconnus, ou du moins très rares et pas considérables, la sécurité est parfaite et l'ordre règne jusque dans les plus éloignés des creeks, au point que le mineur peut à toute heure porter lui-même ou faire transporter à dos de mulet ses sacs de pépites d'or, de n'importe quel claim jusqu'à Dawson.

Et si l'on se rend compte que ces braves gens sont exposés, pendant la plus grande partie de l'année, au froid et aux intempéries les plus extrêmes et ne reçoivent qu'un salaire relativement très modique, on ne

peut s'empêcher, *in petto*, de les admirer et presque de les plaindre. Ils trouvent bien ici et là quelques petites compensations, mais de cela nous aurons occasion de reparler.

Le dimanche, les « salons », les bouges, les boutiques sont fermés ; tout travail, tout trafic cesse : c'est, en un mot, le jour du repos tel que les Anglais l'entendent. Socialement et économiquement cette mesure a son utilité et offre des avantages ; du moins personne ne s'en plaint à Dawson.

Poursuivons notre investigation et pénétrons dans un de ces « salons » portant des noms pompeux, tels que le *Monte-Carlo*, la *Combination*, l'*Eldorado*, l'*Aurore*. La salle ouvrant sur la grande rue est occupée par un bar ou comptoir, souvent richement sculpté et surmonté de glaces de prix, derrière lequel fonctionnent deux ou plusieurs garçons en manches de chemise et tabliers blancs. Ils servent des consommations, y compris de la limonade, à partir de 2 fr. 50 l'une ; elles tiendraient presque dans un dé à coudre.

De là on passe derrière dans une série de pièces : l'une, où se tient le brelan, remplie de joueurs de profession et de mineurs qu'ils dévalisent, mais d'un air si sérieux et si sympathique que les pigeons trouvent la chose toute naturelle et sortent de là le sac vide, mais résolus à prendre leur revanche dès qu'ils auront lavé un peu plus de poudre d'or. D'ailleurs, pas le moindre bruit ; l'ordre et presque le silence règnent partout, car l'ex-gouverneur, le major Walsh, avait nettement déclaré qu'il autorisait les jeux à condition qu'il n'y eût pas de plaintes et que, si on venait jamais lui rapporter

quelque escroquerie, il fermerait aussitôt les salles. Puisque la roulette, le *black jack*, le poker et d'autres combinaisons de ce genre vont leur train aujourd'hui, il faut en conclure que les filous et les escrocs ont su conserver une apparence de haute respectabilité. On pourrait même dire qu'ils ont gagné l'estime et la gratitude des gens qu'ils plument, puisque ceux-ci ne se lassent pas de perdre en quelques heures, sous la direction et par les soins de gentlemen si distingués, ce qu'ils ont mis des mois de labeur et de privations à amasser. L'autre pièce est aménagée pour le spectacle, qui consiste en vaudevilles, farces, pantomimes, chants, exécutés sur une scène en face et au pied de laquelle se tient un orchestre de quatre ou cinq musiciens : violon, clarinette, piston et piano. Le parterre est garni de chaises ou de bancs en bois brut et flanqué sur toute sa longueur d'une double voie de loges, à droite et à gauche de la salle. Le quatrième côté, au fond, est occupé par un comptoir constamment assiégé par une foule altérée.

Plus tard, dans la soirée, les bancs sont enlevés, les musiciens montent sur l'estrade, les garçons commencent à se trémousser, et les filles se joignent bientôt au tourbillon ; la danse entre en branle. Comme la plupart des gens ne savent pas danser, un maître de ballet les initie et marque la mesure en tapant du pied sur le plancher avec fracas. Les pas sont des plus simples, et les mineurs les exécutent avec l'élégance d'un ours grizzly, vêtus de leurs loques de tous les jours, en manches de chemise, en bottes et chapeau sur la tête. La représentation se fait tout à fait à la bonne fran-

quette, sans prétention, sans vanité, sans fard, au moins chez les hommes. Pour beaucoup la boisson seule a des charmes, et ils s'empoisonnent de mauvais whisky à raison de cinquante sous le petit verre.

On le voit, les goûts et récréations du mineur ne sont guère relevés ; les jouissances matérielles sont tout pour lui, comme l'or qu'il recherche est tout son bonheur. Il prospectera donc de longues années, parcourant des milliers de kilomètres, par tous les temps et en toute saison, bravant les périls, les bêtes sauvages, les Indiens, le froid, la faim, et, ce qui est peut-être le plus terrible de tout, la solitude, car il arrive assez souvent que le prospecteur ne rencontre pas d'être humain pendant des mois. Puis, s'il réussit à « se frapper riche », comme disent les Canadiens français, c'est-à-dire à faire une trouvaille rémunératrice, rien ne pourra le retenir, et, quelle que soit la distance et la fatigue, il partira, son sac rempli de poudre ou de pépites, et, arrivé au camp, il dépensera son pécule en quelques jours, voire en quelques heures. Après quoi, les poches vides, il reprendra le chemin du désert et ira recommencer cette vie terrible comme le pays où elle s'écoule ; peut-être ne fera-t-il plus désormais que végéter, allant d'un lieu à l'autre, s'aidant d'un chien, d'un cheval, voire d'un bœuf, lavant tout juste assez d'or pour pouvoir s'acheter un *grabstake*, c'est-à-dire des vêtements et quelques provisions. Si, au contraire, la fortune lui sourit de nouveau, loin d'être éclairé par l'expérience, ou corrigé par la perspective des forces déclinantes et des infirmités de l'âge, il se ruera aussitôt à l'orgie sans frein et sans vergogne…

Les conditions sanitaires de la ville et le manque d’eau potable ont causé, l’an dernier, une sorte d’épidémie qui a terrassé quelques-uns même des plus forts et des plus robustes. La plupart des cas étaient des fièvres typhoïdes, paludéennes, malariales, etc.

En outre des hôpitaux réguliers, il y a des infirmières et gardes-malades privées qui soignent les patients à domicile. Il y avait certainement à la fin de l’été, à Dawson, un très grand nombre de fiévreux, mais la mortalité n’était pas considérable.

Cependant on attendait avec impatience les premières gelées de septembre pour assainir la place. Il paraît qu’un ingénieur français distingué, M. de L…, avait proposé au Conseil d’entreprendre à forfait l’assainissement de la ville au moyen d’égouts et de tranchées. On ne connaît pas le résultat de cette demande.

Outre l’église catholique, incendiée il y a quelques mois et rebâtie en été, il y a une église presbytérienne (Dr Crant), une église anglicane (Dr Mac Donald) et une église norvégienne ; cette dernière est une tente sur la rive même du fleuve. Ces différentes églises attirent chaque semaine de nombreux fidèles et, le soir, en particulier, les chants d’hymnes et de cantiques se font entendre au loin, entonnés avec ferveur par toute l’assistance. Il m’est arrivé de voir dans l’une d’elles deux individus taillés en hercules pleurer à chaudes larmes à l’audition d’un chant qu’ils n’avaient pas entendu peut-être depuis le temps où ils étaient encore enfants et pleins d’illusions. Maintenant engagés dans cette lutte amère de l’existence, les souvenirs d’enfance

revenaient sans doute à leur esprit avec une telle force qu'ils ne pouvaient contenir leur émotion, et ils pleuraient silencieusement… Enfin, comme l'état social n'est pas complet sans une prison, on en a établi une dans l'enceinte palissadée entourant les baraques des officiers et des soldats de la police. C'est là qu'étaient, en août dernier, les quatre jeunes Indiens condamnés à être pendus le 1er novembre, et quelques délinquants dont les moins coupables sont employés à construire de nouveaux bâtiments ou à maintenir en bon état les anciens.

Dawson possède deux banques, la British Bank of North America (Banque britannique de l'Amérique du Nord) et la Canadian Bank of Commerce (Banque canadienne du commerce). La première a un capital de 4.666.666 dollars, la seconde de 6.000.000 de dollars. Elles vendent des traites, et en achètent, ainsi que des pépites et de la poudre d'or. On compte trois scieries travaillant jour et nuit ; leur produit combiné est de 25.000 pieds, et le prix des planches est de 200 dollars le mille ; les ordres ne peuvent pas être exécutés assez vite. Tout ce bois sert à construire des bâtiments, des magasins, des entrepôts, etc.

Quant aux hôtels, restaurants et salons, ils sont légion ; le plus grand et le meilleur hôtel est le Fairview (Bellevue).

De l'autre côté du Klondike s'élève un faubourg de Dawson, appelé Klondike City, relié à la ville par un pont en bois suspendu jeté sur les deux bras de la rivière et une île intermédiaire ; le prix de passage est de cinquante sous, et le pont a coûté 20.000 dollars. Il fut

emporté en juin par une crue du Klondike, dont le courant est ici très fort, et il a été réparé depuis. Il est long de 520 mètres, avec une arche de 76 et une autre de 66 mètres.

Deux journaux, le *Yukon Midnight Sun* (le soleil de minuit du Yukon) et le *Klondike Nugget* (la pépite du Klondike), paraissent une ou deux fois par semaine et se vendent 50 sous le numéro ; les annonces s'y payent à raison de 50 francs le pouce, colonne simple.

XIII

Le Klondike et ses affluents. — Les placers de Bonanza et de l'Eldorado. — Le Dôme. — Comment on a découvert l'or. — Les richesses du Klondike. — Les creeks de Hunker, Gold Bottom, etc. — M. Mac Donald.

Bonanza Creek se jette dans le Klondike, à un kilomètre et demi au-dessus de Dawson, non loin de la jonction du Klondike et du Yukon, à main droite en remontant la rivière. Depuis son confluent jusqu'à deux ou trois kilomètres de sa source, le courant est paresseux, et lors de l'étiage, en été, il ne fournit que tout juste assez d'eau pour alimenter les boîtes à laver (*sluice boxes*) pour les opérations hydrauliques. La vallée a, sur presque toute sa longueur, 150 à 300 mètres de large et conserve une direction assez uniforme. Quelques barres de gravier et de sable seulement, la majeure partie du terrain plat étant recouverte d'arbres, de mousses et de marécages. Les flancs de la vallée ne sont pas formés de rochers perpendiculaires, mais au contraire de bancs et de terrasses en retrait et

finissant par s'arrondir au sommet de la colline. De chaque côté du ruisseau courent des filets d'eau appelés *pups*, qui ne sont que l'écoulement temporaire des eaux que le chaud soleil d'été fait sortir du sol dégelé à peu de profondeur de la surface.

À 22 kilomètres, le ruisseau Eldorado se jette dans le Bonanza, rive droite. Cet endroit est connu sous le nom de Fourches (*Forks*), et est le centre d'une agglomération d'une douzaine ou deux de cabanes, plusieurs d'entre elles décorées du nom d'hôtel, de salon ou de restaurant. Les deux cours d'eau sont à très peu près d'égal volume et aurifères, quoiqu'on admette généralement que, si l'Eldorado l'emporte par la quantité d'or, le Bonanza lui est supérieur par la qualité du titre, qui vaut en effet un dollar l'once de plus que l'autre.

Excepté vers le nord, le vaste plateau situé entre les montagnes Rocheuses aux pics dentelés et le massif de collines arrondies qui rayonnent du Dôme, est bien arrosé et plus ou moins boisé. Il est prospecté par des chercheurs d'or, dont la présence est indiquée par des feux de camp nombreux.

Jusqu'à présent les recherches pour la découverte de quartz aurifère n'ont pas été faites sur une grande échelle, les placers attirant de préférence l'attention des mineurs, attendu qu'ils peuvent s'exploiter sans grands frais et sans l'aide de machines. De plus, c'est l'opinion de plusieurs experts que le Klondike proprement dit ne donnera pas de filons. Du moins une série assez considérable d'essais faits avec des spécimens de quartz fort variés, et pris un peu sur tous les points des placers, n'ont pas eu de résultats satisfaisants.

On dit que le bouleversement qui a renversé les montagnes de cette région, et qui les a pulvérisées et arrondies, a été si complet que les veines intactes de quartz sont sans doute à une très grande profondeur et ne pourront être, si elles le sont jamais, découvertes que par accident.

Le quartz trouvé à la surface est à l'état fragmentaire et entièrement privé d'or ou de pyrites aurifères.

Mais les prospects ne sont pas confinés au Klondike, ni au voisinage immédiat de Dawson. À peu près tous les tributaires importants du Yukon sont examinés et fouillés par les chercheurs d'or. Le long des bancs du Yukon, entre Dawson et Forty Mile, on a trouvé des veines de minerai chargé de cuivre natif ; à Dawson même, deux ou trois veines ont été déterminées et livrent du minerai de pyrites aurifères de qualité inférieure. Plus haut sur la rivière, dans les formations calcaires carbonifères, on trouve des minerais de bromure d'argent et de galène, tandis qu'on annonce la découverte sur la Stewart de filons de minerais saturés d'or vierge.

Voici, suivant M. Ogilvie, le nouveau gouverneur général du Territoire du Nord-Ouest et pendant des années arpenteur et géologue du gouvernement dans le Yukon, quelle a été l'origine de la découverte de l'or dans le Yukon :

« La découverte de l'or au Klondike, comme on l'appelle, bien que le nom propre de la rivière soit un nom indien, *Thronda*[1], a été faite par trois hommes :

[1] L'orthographe varie suivant les auteurs : *Thron dak, Thron-Dak, Troandik, Thronda*... (N. D. É.)

Robert Henderson, Frank Swanson et un nommé Munson, qui en juillet 1896 prospectaient le long de la rivière Indienne. Ils remontèrent le cours d'eau sans trouver rien qui les satisfît, jusqu'à ce qu'ils parvinssent au Dominion Creek. Après avoir fouillé là aussi, ils escaladèrent la colline, découvrirent Gold Bottom, obtinrent de bons prospects et se mirent à l'œuvre.

« Leurs provisions venant à manquer, ils décidèrent de partir pour Sixty Mile afin de s'y ravitailler, et dans ce dessein ils descendirent la rivière Indienne jusqu'au Yukon, puis remontèrent celui-ci jusqu'à Sixty Mile, où quelqu'un avait établi un poste d'échange.

« De là passant à Forty Mile, ils rencontrèrent un homme, un Californien, qui pêchait en compagnie de deux Indiens : c'étaient des Indiens du Canada, des hommes du roi Georges, comme ils s'appellent eux-mêmes avec orgueil. Un des articles du Code du mineur est que, s'il vient à faire une découverte, il doit se hâter de la publier ; aussi nos individus se crurent-ils obligés d'informer les pêcheurs qu'il y avait une riche « paie » sur Gold Bottom. Les deux Indiens se joignirent à la bande, et tous ensemble se mirent en route vers Bonanza, d'où ils descendirent sur Gold Bottom. Ils y prospectèrent une demi-journée et rétrogradèrent sur Bonanza, à une distance de 15 kilomètres, où ils prirent un petit tas de terre, un *pan* (plat)[1], qui les encouragea à continuer. En quelques instants ils recueillirent là 12 dollars 75 cents.. Un claim de « découverte » fut ja-

[1] Un *pan* ou plat reçoit deux pelletées de gravier. Il y a dix plats au pied cube. Un ouvrier pourrait en laver 90 par jour.

lonné, ainsi qu'un au-dessus et un au-dessous pour les deux Indiens.

« En août 1896, le prospecteur californien, connu généralement sous le nom de Georges le Siwash, parce qu'il vivait avec les Indiens (Siwash), descendit à Forty Mile pour chercher des provisions. Il rencontra plusieurs mineurs et leur fit part de sa trouvaille en leur montrant les 12 dollars 75 qu'il avait mis dans une vieille douille de cartouche de Remington. Ils ne voulurent pas le croire, sa réputation de véracité étant quelque peu au-dessous du pair.

« Les mineurs disaient de lui que c'était le plus grand menteur qu'on eût jamais vu, et ils doutèrent de sa parole. Néanmoins ils étaient préoccupés de savoir la vérité.

« Finalement, ils vinrent me trouver, me demandant mon opinion : je leur fis remarquer qu'il ne pouvait y avoir le moindre doute quant aux 12 dollars 75 en or en sa possession. La seule question, par conséquent, était de savoir où il les avait trouvés. Il ne venait ni de Miller, ni de Glacier, ni non plus de Forty Mile. Donc l'or semblait bien avoir été ramassé à l'endroit où Georges l'indiquait. Alors une grande excitation s'ensuivit. Tous les mineurs se précipitèrent vers le pays fortuné, si riche en or. Tout le ruisseau, sur une distance d'environ 30 kilomètres, donnant environ 200 claims, fut jalonné en quelques semaines. Eldorado Creek, long de 11 à 12 kilomètres et fournissant à peu près 80 claims, fut occupé à peu près dans le même espace de temps.

« Boulder, Adams et d'autres vallons encore furent prospectés et donnèrent de bonnes indications de sur-

face, l'or étant trouvé dans le gravier des ruisseaux. De tels indices constatés à la surface peuvent être considérés comme preuve de l'existence d'un sous-sol excellent. C'est en décembre que le caractère des fouilles fut déterminé. Un certain claim sur Bonanza, ayant été soigneusement examiné, permit d'établir la valeur du district. Le possesseur de ce claim avait l'habitude de laver chaque soir une couple de baquets de gravier et payait ses hommes à raison d'un dollar et demi l'heure, un beau salaire, comme on voit. Sur un claim de l'Eldorado, on fit un *pan* (plat) de 112 dollars. C'était magnifique. Il y eut un *pan* encore plus considérable au n° 6, et cela continua ainsi en augmentant de jour en jour. La nouvelle en parvint à Circle City, qui se vida de ses habitants, lesquels accoururent à Dawson. Mais, hélas ! à leur arrivée, les pauvres diables découvrirent qu'il y avait déjà des mois que tous les creeks avaient été jalonnés.

« Parmi les retardataires se trouvait un Irlandais qui, se voyant dans l'impossibilité de s'adjuger un claim, arpenta le creek du haut en bas, et s'efforça de terroriser les occupants en les menaçant, grâce à ses relations à Ottawa, de faire réduire de 500 à 250 pieds la longueur de leurs claims. Il offrit un jour de parier 2.000 dollars qu'avant le 1er août tous les claims seraient diminués de moitié. Certain mineur à qui il avait fait cette offre vint et me questionna à ce propos. Je lui dis : « Pariez-vous ? » Il répondit : « Quelquefois. » Alors je lui dis qu'il n'avait jamais été si sûr de tenir 2.000 dollars qu'il l'aurait été s'il avait accepté ce pari. Ce genre d'intimidation fut poussé si loin que je dus

faire afficher des proclamations portant que les dimensions des claims étaient réglées par acte du Parlement du Canada, et qu'aucune modification ne pouvait être apportée, si ce n'était par ce même Parlement. J'engageai les mineurs à ignorer absolument les menaces faites à ce sujet.

« Bonanza et Eldorado Creek font ensemble 278 claims ; leurs différents affluents en donnent autant, et tous ces claims sont bons. Je n'hésite pas à déclarer qu'une centaine de ceux de Bonanza rapporteront plus de 150.000.000 de francs. Le claim n° 30 Eldorado, à lui seul, donnera 5 millions, et dix autres voisins 500.000 francs chacun. Ces deux ruisseaux produiront, j'en suis tout à fait certain, de 300 à 400 millions de francs, et je peux dire en confiance qu'il n'y a pas d'autre région de même étendue dans le monde qui, dans le même temps, ait contribué à créer autant de fortunes permettant à leurs propriétaires de retourner dans leurs familles et de vivre en paix pendant le restant de leurs jours, surtout si l'on considère que le travail doit se faire avec des moyens extrêmement limités, que les vivres et la main-d'œuvre sont rares, et que l'on doit se servir des expédients les plus rudimentaires. Quand je vous dirai que, pour travailler proprement un claim, il faut de 10 à 12 hommes et que, cette année-là, il ne s'en trouvait que 200, vous aurez une idée des difficultés qu'il y a à surmonter.

« Sur Bear Creek, à 10 ou 12 kilomètres, de bons claims ont été découverts, ainsi que sur Gold Bottom, Hunker, Last Chance et Cripple Creek.

« À Gold Bottom on a trouvé des pans de 15 dollars, ainsi qu'à Hunker Creek, et, quoiqu'on ne puisse pas dire que ces claims soient aussi riches que Bonanza ou Eldorado, ils sont plus riches que n'importe quels ruisseaux connus dans la contrée. À 50 kilomètres en remontant le Klondike, Too Much Gold (Creek de Trop d'or) fut découvert. Le nom lui vint de ce que les Indiens qui y travaillèrent pour la première fois, remarquant le mica scintillant au fond de l'eau et pensant que c'était de l'or, dirent qu'il y avait trop d'or, plus d'or que de gravier. »

M. Ogilvie, qui est une autorité dans la matière, dit plus loin : « Un claim de l'Eldorado fut piqueté par un jeune homme, qui le vendit quelques jours plus tard pour 85 dollars ; l'acheteur n'y mit jamais la pioche et le vendit à son tour au commencement d'avril 1897 pour une somme de 31.000 dollars en monnaie légale du Canada, ce qui en poudre d'or à 17 dollars l'once est équivalent à 35.000 dollars au moins. Un autre exemple : un Canadien français étant pris de liqueur vendit son claim sur Eldorado pour 500 dollars. Une fois dégrisé, il en eut du regret. Des personnes qu'il savait devoir s'y connaître l'informèrent que tout contrat fait en état d'ivresse était illégal : il menaça alors de commencer un procès pour annuler la vente. Il n'y a pas de doute que tous les participants ne fussent plus ou moins ivres au moment où le contrat fut conclu, et plutôt que de risquer un procès, l'acheteur du claim lui offrit environ un dixième du claim original, pourvu qu'il se désistât de tout droit et titre, réel ou imaginaire, qu'il pouvait avoir. Il accepta cette proposition vers le

milieu de mars dernier, et, en avril, il vendit sa part dans cette petite portion de claim pour 15.000 dollars.

« Dans une visite que je fis à Eldorado vers la fin de juin, j’estimai la production de 24 claims sur ce creek et je trouvai qu’elle s’élevait à 826.000 dollars à raison de 17 dollars l’once, ce résultat provenant d’un simple grattage de chacun de ces claims. Cependant il y en a quatre ou cinq d’entre eux qui excédèrent 100.000 dollars chacun. Un claim d’Eldorado fut vendu 45.000 dollars, soit 5.000 comptant, le 13 avril, 15.000 le 15 mai (si le paiement n’était pas effectué à cette date le claim et l’argent restaient au vendeur) et la balance de 25.000 le 1er juillet, à défaut de quoi l’acheteur perdait tout. Je pensai tout d’abord que la transaction était extrêmement hasardeuse, et je m’imaginai que probablement il allait perdre une bonne somme dans l’affaire. Lui, cependant, connaissait très bien son terrain, et il me dit, quand les documents nécessaires au transfert furent réunis, qu’il ne s’était jamais senti de sa vie si sûr d’une fortune, quoiqu’il eût miné pendant près de vingt ans.

« Il ne pouvait pas encore laver, car le ruisseau était toujours gelé. Il se mit donc à l’œuvre avec deux rockers et paya ses 15.000 dollars le 11 mai, quatre jours avant leur dû ; la balance de 25.000 était complète vers le 20 juin. C’était acquérir en fait le claim pour deux mois de travail.

« Un autre exemple tiré du Bonanza Creek : le 16 avril dernier, George Carmack vendit pour son associé Tagish Charley une moitié d’un claim pour 5.000 dollars, dont 500 dollars au comptant, balance au

1er juillet. À défaut l'acheteur perdait le claim et son argent.

« Le 1er juillet, comme je passais devant la cabane de Carmack, j'entrai pour le voir et trouvai l'individu payant les 4.500 dollars du solde.

« Après la conclusion de l'affaire, je demandai à l'acquéreur comment la chose avait tourné. « Oh, dit-il, passablement bien. » Je le priai de me dire le résultat de son opération : « Certes, répondit-il, j'ai fouillé 24 pieds de long, 14 de large, et ai lavé 8.000 dollars. »

« Je lui dis : « Eh bien, je connais la superficie de votre claim. En supposant qu'il soit également riche partout, nous allons voir combien vous allez en retirer. » Je calculai de tête et lui dis : « 2.400.000 dollars. » Il s'écria : « Que vais-je faire de tout cet argent ? — Oh ! ne vous tracassez pas, répliquai-je, vous n'aurez pas tant de tourment que cela, il est difficile que votre claim atteigne cette richesse. Admettant qu'il produise un quart de cela, vous aurez encore 600.000 dollars. Admettant de nouveau que ce n'est qu'une bande étroite qu'il vous est arrivé de toucher, à ce taux-là vous auriez encore 83.000 dollars, ce qui est bien assez pour votre bonheur. » Bonanza Creek a à peu près 30 kilomètres de long. Comme un claim a 500 pieds mesurés en ligne droite dans la direction générale de la rivière, on compte donc sur ce creek plus de 200 claims ; sur ce nombre, environ 100 sont bons, les uns riches et quelques-uns très riches. Les 100 autres sont probablement bons également, mais il

n’y a pas eu assez de prospects pour en garantir le rapport définitif.

« Plus de 70 claims ont été jalonnés sur Eldorado Creek. De ce nombre plus de 40 sont reconnus riches. Je ne suis pas ambitieux d’argent, mais je voudrais choisir 30 claims sur Eldorado Creek, allouer à leurs possesseurs 1.000.000 de dollars chacun et garder le reste pour moi-même. J’aurais certainement encore assez pour mener jusqu’à la fin de mes jours une existence agréable et pour laisser aux miens ce qu’on appelle une honnête aisance.

« Les claims de côtes ont été jalonnés sur ces creeks, et quand je partis, le 12 juillet, quelques-uns donnaient de fort beaux prospects : des pans livrant de 6 à 8 dollars dans quelques cas.

« Un jour, comme je rendais visite à Clarence Berry, le possesseur des n°s 5 et 6 Eldorado, il me dit que ses hommes avaient touché une couche très riche le jour précédent et ajouta : « Vous devriez vous amuser à essayer vous-même un peu de ce gravier. » Je refusai d’abord, puis je me décidai enfin à charger un pan et à le laver, mais pas pour moi-même. Mon désir était seulement de laver un pan riche, pour pouvoir dire que je l’avais fait. Je lui demandai combien il pensait que je ferais au pan : « Oh ! à peu près 300 dollars », me répondit-il. Je partis, piochai dans le riche gravier qu’on me montra, mais j’avoue qu’il ne m’aurait pas été possible de dire s’il y avait de l’or, ou non, dans ce que je remuais. Je remplis bien le pan, peut-être un peu plus que les deux pelletées réglementaires, je le pris, le lavai, le séchai et le nettoyai.

« Au taux de 17 dollars l'once, je trouvai 595 dollars dans ce pan, soit le salaire de 6 mois et plus d'un bon commis ! Cela me prit 20 minutes. Autant que je sache, ce pan est le plus riche qui ait été lavé dans le pays.

« Hunker est le creek qui, à ce que l'on croit, rivalisera de richesse avec ceux de Bonanza et Eldorado ; il est à une vingtaine de kilomètres de Dawson et coule parallèlement à Bonanza : comme ce dernier, il se jette dans le Klondike ; la vallée de Hunker a environ 27 kilomètres ; ce n'est qu'à partir du premier de ses affluents, le Last Chance, qu'on trouve de l'or.

« Cette découverte fut faite quelques mois après celle du Bonanza. Il était alors trop tard pour le travailler avec succès ; aussi rien de positif n'en peut être dit, sinon que les prospects sont très satisfaisants. Dernièrement un claim de ce creek fut acheté en partie à terme pour une somme de 23.000 dollars qui fut tirée du claim même ; le propriétaire eut même un excédent qui lui permit d'acheter le reste pour 40.000 dollars. Le Gold Bottom Creek, qui joint le Hunker un peu au-dessus de la Découverte, a aussi donné de très bons prospects, mais toute cette région est à peine connue. Cet hiver cependant verra un grand développement de ses ressources ; le lit de roche (*bed rock*) se trouve à environ 6 mètres de profondeur. »

Il y a d'autres creeks dont nous pourrions parler. Mais à quoi bon ? Tout ce que nous aurions à dire se résumerait en cette seule constatation : il y a là-bas de l'or, il y a beaucoup d'or. « Mais, comme le dit avec raison M. Auzias-Turenne, dans son livre récent, il serait oiseux d'insister sur l'exagération de la presse de Van-

couver, de Seattle, de San Francisco, etc., quant à l'étendue des célèbres gisements aurifères. On était malheureusement d'autant plus porté à croire ces journaux que les vaisseaux du Yukon rapportaient à la même époque de splendides cargaisons de pépites. Le Klondike a produit 2.500.000 dollars en 1897. C'est 4 millions de dollars qu'il faudrait dire, car une grande partie du revenu des lavages est restée dans le pays sous forme de travaux nécessaires à de plus grandes exploitations. À mon avis, les caisses et les bourses des États-Unis ne recevront pas plus de 6 millions de dollars du Klondike en 1898. Voici l'explication d'un homme qui est à proprement parler le roi du Klondike, M. Mac Donald. Cet Écossais catholique qui franchit le Chilkoot en 1895 et, faute d'un dollar, priait un des pères jésuites de lui faire crédit d'une messe en 1896, possède aujourd'hui des intérêts dans plus de soixante des meilleurs claims du pays. Selon ses propres paroles, « le Klondike produira, d'avril à septembre 1898, cent millions de francs. Si ce n'était l'intérêt de 10 % du gouvernement, ce chiffre-là serait dépassé ; mais cette taxe aura pour résultat fatal une diminution considérable des fouilles aurifères en 1899. »

Et maintenant une question se pose : celle de savoir si ce surcroît de production est de nature à diminuer la valeur de l'or en général et du numéraire en particulier ? Dans les siècles précédents, moins l'or était abondant, plus il avait de valeur. De nos jours, nous voyons le phénomène contraire se produire : l'or est de plus en plus abondant, sans diminuer de valeur. On en a eu la preuve récente, lors des grands arrivages d'or

du Transvaal. La majeure partie de cet or alla grossir les réserves de la Banque d'Angleterre, sans que cette grande accumulation ait porté aucune atteinte à la stabilité de la valeur de l'or ; le numéraire ne subit aucune dépréciation.

La baisse de l'or est, en effet, arrêtée par la demande incessante dont il est l'objet. « L'institution du crédit, dit M. E. F. Johanet, l'accroissement de la population, la multiplicité des entreprises, la facilité et la rapidité des communications, les développements de l'industrie en exigeant l'emploi d'un plus grand numéraire, en occasionnant la perte, l'usure et l'usage d'une plus grande quantité de matières d'or ont opposé une digue à la dépréciation. Le continuel roulement entre l'or et le papier produit un mouvement de transactions autrefois inconnu ; il active l'industrie, dont les produits deviennent plus abondants et moins chers ; en assurant au capital un emploi plus fécond et plus constant, il a accru le pouvoir d'achat de l'or. »

Mais ce n'est pas seulement aux usages monétaires que l'or fournit son contingent ; la moitié environ de la production est employée dans les arts et l'industrie, et de ce chef, la consommation du métal précieux ne peut qu'aller en augmentant. Il semble donc impossible que l'abondance de l'or cause sa dépréciation. Un fait, cependant, l'exposerait à toutes les fluctuations : le monnayage libre et illimité de l'argent. Or, contre ce fait, les grandes nations qui détiennent presque toute la monnaie du monde se sont sagement prémunies en suspendant la frappe libre. Et, en définitive, il est en-

core loin le jour où notre louis d'or tombera à 10 francs !

XIV

Un voyage d'exploration. — Prospection d'un creek. — Une percée dans la forêt. — Ces pauvres baudets. — Maladie et démoralisation. — Moustiques et maringouins. — L'Heureux Camp. — Des morilles. — Sur Quartz Creek. — Une découverte aurifère. — Éboulement. — Étayement des puits. — Location de claims.

Le 11 juillet au matin, à 4 heures, un compagnon et moi nous poussions devant nous, dans la rue de Dawson, trois baudets bâtés. Après avoir dépassé la scierie, nous nous arrêtions devant la porte d'une cabane au-dessus de laquelle flottait le drapeau anglais. Le propriétaire, un ex-lutteur renommé, venait à notre rencontre et bientôt une tente, des vivres, des couvertures, et des outils de prospection étaient empilés avec méthode sur le dos des ânes et artistement liés au moyen d'un nœud solide. Nous devions faire de compagnie une exploration dans la direction du Mac Question Creek, un affluent de la rivière Stewart, réputé inexploré mais riche en or. Deux prospecteurs avec deux animaux nous y avaient déjà précédés en s'y rendant par une autre route. Quand nos préparatifs furent terminés, notre caravane, composée de huit hommes et de trois bêtes, se mit en marche en suivant un sentier le long de la côte, à l'est de la ville. Nous passâmes le Klondike au moyen d'un bac ; les baudets, un peu trop pesamment chargés, avançaient avec lenteur ; le passage à gué de la rivière ne fut pas sans difficulté, car

nos bêtes s'effrayaient des rapides, peu profonds, mais assez turbulents à cet endroit.

Après avoir franchi la rivière, le chemin nous conduisit dans une superbe forêt de bouleaux mêlés de quelques sapins blancs. Puis bientôt nous pénétrâmes dans le canyon marquant l'entrée de la vallée de Bonanza ; la marche se poursuivit sans incident, mais avec lenteur, car nos ânes avaient peine à retirer leurs petits sabots de la boue gluante de la sente ; vers midi on fit halte ; nous recueillîmes quelques branches éparses sur les débris de quartz et nous fîmes flamber un feu pour préparer nos aliments : lard, biscuit, thé.

Pendant ce temps, les animaux, débarrassés de leur fardeau, se régalaient des herbes succulentes qui croissent en abondance dans ce sol d'alluvion. Le repas, mangé de grand appétit, étant terminé, nous lavâmes la vaisselle, rechargeâmes les ânes, et bientôt nous étions repartis. Le soleil était brûlant, le terrain glacé. Et cette anomalie se traduisit par un défoncement pitoyable de la sente ; nous piétinions un limon noirâtre, tenace, épais, qui nous retenait en place, surtout quand nous enfoncions jusqu'à mi-jambe.

Dans de pareilles conditions on avançait lentement. À un certain moment l'embourbement devint tel qu'il fallut absolument faire l'ascension de la colline pour s'éloigner des bords mêmes de la rivière. Mais soudain, le pauvre aliboron qui portait la tente glissa, le pied lui manqua, et le voilà pirouettant sur lui-même, pour aller, avec sa charge, s'étaler dans une mare de boue liquide, à 10 mètres plus bas. Notre premier mouvement fut de rire de l'aventure, la culbute étant si

comique ; le second fut de nous précipiter au secours de la bête qui, les quatre fers en l’air et reposant mollement sur la tente formant coussin, ne se pressait pas de reprendre son équilibre. Il fallut dénouer les cordes, décharger son bât, objet par objet, ensuite nettoyer le tout tant bien que mal, recharger et repartir. Vers 7 heures du soir, nous déclarâmes en avoir assez pour la journée, et nous nous arrêtâmes pour camper près du numéro 25, après avoir fait une quinzaine de kilomètres en autant d’heures.

C’est à cet endroit qu’un facétieux Irlandais, Ruddy Connor, a dressé sa tente portant l’enseigne engageante de l’*Hôtel de la goutte de rosée*. Le mouvement sans précédent des voyageurs depuis le début de l’été l’a mis entièrement à court de vivres, à sec de liquides, si bien qu’il a été contraint de placer, bien en évidence, un écriteau portant ces mots : « Repas à 75 dollars pour ceux qui ont des sacs remplis, repas gratis pour ceux qui n’ont pas de sac du tout. »

Ayant bien pénétré l’intention de cet hôtelier de génie, nous nous décidons à camper en face de son écriteau et de faire appel au contenu de nos sacs pour le dîner.

Talonnés par le désir d’arriver au but, nous n’avons malheureusement pas le loisir de prendre un long repos, et nous nous levons à minuit et demi, presque avec le soleil. La route est monotone, les repas le sont aussi. Ils se composent perpétuellement de lard et de haricots, mais l’appétit est tel que l’on oublie ce que ce régime a de spartiate. Ce jour-là, vers 2 heures, l’arête séparant la vallée de Bonanza de celle du Quartz est at-

teinte, et nous y trouvons, heureusement pour nos bêtes, un sentier sec et dur. Sur ces hauteurs nous éprouvons une sensation exquise : l'air est si pur et si calme, la lumière si douce, les fleurs sont si éclatantes, les bruyères d'un vert si tendre ! Par instants, on se croirait sur les croupes du Jura, avec cette différence que la pierre calcaire est remplacée par le quartz ; mais tout à coup les andouillers d'un élan ou d'un caribou blanchis par le soleil viennent nous rappeler que nous sommes aux antipodes de la civilisation. Finalement, nous nous arrêtons, vers le soir, dans une ravine couverte de broussailles. À la lisière des arbres, les compagnons qui nous ont devancés nous attendent. C'est l'heure du repas. Quelques-uns d'entre nous le préparent sans tarder : un échafaudage de morceaux de bois et de piquets enfoncés en terre s'élève bien vite au-dessus d'un feu flambant où des arbres entiers sont jetés ; le tout supporte les vases, marmites, récipients remplis de tout ce qu'il faut pour parfaire un festin gargantuesque. D'autres s'occupent à dresser la tente, tandis que les ânes sont laissés libres de trouver leur fourrage dans la côte tapissée d'herbes variées.

Le jour suivant, nous abordâmes des parages inexplorés, abondants en montées et en descentes ; mais heureusement le terrain était ferme et parfois desséché. La forêt remplaçait les broussailles ; elle devenait même si serrée, que nous fûmes obligés d'envoyer en avant-garde deux ou trois sapeurs qui, la hache à la main, ouvrirent un passage à travers le fouillis inextricable du bois. Malgré les traces nombreuses et fraîches de caribous, d'élans, de panthères, de lynx, d'ours et

d’autres bêtes sauvages, il fut impossible à deux des nôtres, bons marcheurs et excellents tireurs qui, la carabine en main, précédaient la caravane, d’apercevoir et de tirer le moindre coup de fusil, et pourtant il arriva parfois que l’herbe foulée au pied par l’animal n’avait pas eu encore le temps de se redresser.

Après quatre journées de cette marche dans l’intérieur, les difficultés augmentèrent, la lassitude et la maladie mirent à bas la moitié du contingent ; la dysenterie, la diarrhée, les fièvres terrassèrent les plus robustes : force nous fut d’établir un campement et de nous arrêter quelques jours jusqu’à ce que les malades eussent repris assez de forces pour se remettre en marche. Nous choisissons pour emplacement du camp le bord d’un ruisseau à l’eau limpide, dans la forêt même : en semblable occurrence, quand l’eau et le bois ne manquent pas, le prospecteur se déclare satisfait. Les vivres étant courts, nos chasseurs battirent la campagne, mais sans succès. Un jour pourtant, ils rencontrèrent une tente occupée par quatre ou cinq prospecteurs qui venaient de tuer un élan et qui, généreusement, leur en offrirent un quartier.

Les gens valides de notre caravane occupèrent leur séjour au camp à prospecter dans le ruisseau ; ils y trouvèrent des « couleurs », c’est-à-dire quelques parcelles d’or intéressantes sans doute, mais pas assez abondantes pour justifier des travaux plus importants. Le travail, dans ces conditions, se fait ainsi : on détache, à coups de pic, du gravier des bancs et on le lave dans un *pan* (sorte de plat ou plutôt de casserole à frire sans manche) avec l’eau du ruisseau même, en

faisant osciller constamment ce pan, de façon que l'or, qui est le plus pesant, se rassemble et se tasse au fond ; l'eau que l'on fait courir sur le gravier entraîne celui-ci et ne laisse bientôt dans le plat que du sable noir, qui consiste en réalité en cubes minuscules de fer magnétique contenant très souvent de l'or. Ce sable, étant presque aussi lourd que l'or, se sépare assez difficilement du métal précieux ; néanmoins, avec un peu de pratique, on arrive aisément à laver le tout, de façon qu'il ne reste dans le pan que les particules d'or et quelque peu de sable qu'on élimine en séchant ce résidu sur le feu.

Nous étions arrivés aux confins de cette vaste plaine qui, comme nous l'avons vu, s'étend des contreforts du Dôme à ceux des montagnes Rocheuses, à plus de 150 kilomètres à l'est. L'étude du terrain et le résultat des prospections nous avaient convaincus que nous étions parvenus à la limite de la ceinture aurifère. Et, comme l'état d'abattement de nos malades persistait, nous décidâmes de battre en retraite pour gagner la vallée du Quartz Creek, que nous savions peu explorée et peu connue.

Une marche lente permit aux convalescents de suivre, tant bien que mal, le gros de la colonne ; les baudets, allégés de tout le poids des provisions consommées depuis le départ, en profitèrent pour s'émanciper. Nous arrivâmes ainsi un soir pour bivouaquer dans un endroit appelé, par ironie sans doute, l'« Heureux Camp », car les moustiques, les maringoins nous y firent souffrir mille tortures et faillirent presque nous faire verser des larmes de douleur. Nous trou-

vâmes confirmée la véracité de cette description d'un homme qui s'y connaît pour y avoir passé :

« En été, il y a des moustiques sans nombre, des marais à traverser, des montagnes à gravir. Eh bien, tout le temps ces infernales bêtes vous dévorent jusqu'à ce que parfois la vie elle-même semble être une malédiction. Je sais ceci par expérience, et j'ai vu des hommes forts, durs, vigoureux, verser des larmes de rage impuissante devant ces ennemis innombrables et presque invisibles. Maintenant, supposez que vous portiez des bottes de mineur en caoutchouc montant jusqu'aux cuisses et qui sont presque indispensables dans ce pays-là, pendant la saison d'été, chacune pesant 3 ou 4 livres, un lourd habillement de laine, des couvertures, des vivres pour dix, vingt ou trente jours, quelquefois plus, une hache, un pic, une pelle et d'autres articles indispensables, un poids total de 50, 60, 90 et souvent plus de 100 livres, tout cela porté à dos, pataugeant à travers les marais, vous débattant dans la broussaille, gravissant les pentes escarpées des montagnes sous un soleil écorchant qui, de fait, couvre la peau d'ampoules, pendant que tout le temps la sueur coule à flots et que, incessamment aussi, le maringouin, doué d'ubiquité, vous assaille à chaque point vulnérable, s'attaquant surtout à vos yeux, à vos oreilles et à vos mains et trop souvent, hélas ! à votre langue, sans qu'il soit possible de s'y soustraire. Et puis, ayant échappé à cette torture, quand vous franchissez le sommet de l'arête, les vents solidifient presque vos vêtements saturés de sueur, vous glacent jusqu'à la moelle, et raidissent vos doigts au point qu'ils

peuvent à peine se mouvoir. Après une journée passée dans ces conditions, imaginez que vous vous asseyez au milieu d'une nuée de moustiques pour prendre votre repas, qu'il vous a fallu plus d'une heure pour préparer, et qui consiste en pain pétri à la hâte et cuit sur la braise de votre feu de camp, en haricots peut-être à demi bouillis, en lard dans la même condition, en café ou en thé de mauvaise qualité. Si vous êtes fumeur, vous savourez ensuite une pipe, puis vous vous enveloppez dans vos couvertures avec quelques rameaux répandus sur le sol, la tête soigneusement couverte, car le maringouin ne dort jamais, et vous trouvez enfin un sommeil tel que les conditions peuvent le permettre, mais qui est d'ordinaire, je dois le dire, profond et assez doux. »

L'Heureux Camp est situé sur l'arête bordant la vallée du Dominion à l'est, non loin du Dôme. Nous lâchâmes nos baudets en liberté ; comme il faisait grand jour à 10 ou 11 heures du soir, ils s'éloignèrent bientôt avec le grelot qu'on leur avait confectionné, deux jours auparavant, au moyen d'une boîte à conserve vide et d'un gros clou en guise de battant. Grâce à cette invention (non patentée), on pouvait les suivre aisément quand ils erraient dans la forêt, ou les retrouver quand ils s'égaraient. Après le souper on se coucha ; mais les moustiques étaient si agressifs que plusieurs d'entre nous préférèrent s'asseoir auprès du feu et s'enfumer à outrance pour échapper aux piqûres de ces affreuses bêtes. Le lendemain nous subîmes là un orage épouvantable, avec éclairs sinistres et coups de tonnerre effrayants, tandis que la pluie perçait nos

vêtements de part en part. Il y a souvent, en été, de violentes perturbations de l'équilibre atmosphérique, mais elles sont heureusement de courte durée, et elles contribuent à maintenir l'air pur et frais.

Le jour suivant, descente le long de l'arête qui sépare Quartz Creek de Canyon Creek : le paysage est charmant ; après les bruyères et les arbrisseaux viennent des broussailles, puis des bois avec des sous-bois luxuriants ; les clairières sont, par places, tapissées d'herbes et de fleurs dont les tons s'harmonisent parfaitement, fonds verts relevés de motifs de couleurs gaies, tandis que les troncs blancs des peupliers, des trembles et des bouleaux semblent former des panneaux pour encadrer la scène. Près du sommet, des quantités de baies rouges, noires et bleues, surtout des bleues, des airelles grosses et délicieuses, offrent un rafraîchissement bienvenu au voyageur altéré. Elles se vendent à raison de 2 dollars le litre dans les restaurants de Dawson. En descendant la côte, tout en traversant une partie de la forêt récemment endommagée par un incendie, l'un de nous heurte de son pied un objet qu'il examine de plus près avec étonnement : c'est une morille ! Et en effet, à droite, à gauche, partout nous comptons des douzaines, des centaines de ces champignons émergeant de la mousse verte ou des feuilles mortes qui déjà jonchent le sol. Cette découverte est accueillie avec joie, car elle va amener quelque variété dans le menu. Mais voici qu'au dîner chacun refuse de goûter à ce plat, de peur de s'empoisonner. Enfin un de nos compagnons se hasarde, disant « s'y connaître en champignons ». Il

déclare les nôtres excellents. Il prouve son dire en en absorbant une large portion. Et aussitôt c'est à qui en mangera le plus ; la morille est admise par acclamations au menu quotidien. Celles-ci sont plus grosses (quelques-unes sont comme le poing) que celles d'Europe, mais elles n'ont peut-être pas une saveur aussi fine ; toutefois, en raison de ses qualités nutritives, la morille est un précieux aliment naturel dans ce pays où elle abonde.

En sortant du bois, nous fûmes si frappés de la position et de l'aspect du terrain que nous décidâmes d'y faire des fouilles. Notre tente fut dressée au bord du Quartz, en un point où des travaux faits récemment avaient laissé des vestiges, sous forme d'écluse, de boîtes et d'amas de gravier. Au lavage nous obtînmes des résultats satisfaisants. Le lendemain l'investigation fut poursuivie, et bientôt, vers l'intersection des deux cours d'eau, nous découvrîmes que des fouilles avaient été commencées à l'extrémité du plateau qui avait attiré notre attention ; nous nous approchâmes et, comme la place était désertée, nous essayâmes la terre : on déclara les prospects très bons. Aussi quand revinrent les mineurs, dont nous avions vu les travaux, leur offrîmes-nous de procéder en commun à la prospection de ces terrains, à condition que, si le résultat était favorable, nous jalonnerions le claim entre nous tous.

Nous nous mîmes donc à l'œuvre, et le lendemain quatre pans donnèrent ensemble un dollar et demi, soit 38 sous le pan. Si l'on considère que 10 sous au pan est un résultat excellent, on peut penser que nos essais furent trouvés très encourageants ; les jours suivants,

nous fîmes au pan 50 sous et même davantage : le *bed rock* n'était même pas atteint, et les prospects étaient exécutés sur le bord de la roche. On creusa alors à 3 ou 4 mètres, et les fouilles furent continuées sur différents points du terrain ; malheureusement l'eau de surface était si abondante, grâce à l'action du soleil dégelant l'humus, qu'il devint très difficile et même dangereux de travailler. En effet, la partie du terrain où la découverte avait été faite était ombragée par de grands arbres qui, arrêtant les rayons du soleil, laissaient la terre sèche, tandis qu'ailleurs, un incendie de forêt ayant détruit tout ombrage, le dégel était complet. Il fallut donc étayer les parois de la fosse avec des sapins coupés en longueur, mais cela même n'empêcha pas l'un de nous d'être presque enseveli par un éboulement de gravier. C'est à grand'peine qu'il fut retiré du trou avec une épaule contusionnée. À une profondeur de 5 mètres environ, malgré les étais formés de tronçons d'arbres de $0^{m},10$ à $0^{m},12$ de diamètre et renforcés d'une palissade de rondins courant tout le long des parois du puits, il fallut renoncer à ces fouilles par trop périlleuses. Nous avions cependant de bons prospects, et ils nous donnaient un vif espoir de succès, mais la partie dut être remise à plus tard. Nous décidâmes de la reprendre méthodiquement à l'hiver.

Satisfaits de ce commencement, nous mesurâmes et piquetâmes les claims suivant le nombre des assistants, et, aussitôt cette opération achevée, nous reprîmes le chemin de Dawson, afin de faire enregistrer notre déclaration de propriété.

En route, un de nos ânes, qui portait un sac vide destiné à être rempli de morilles, ne voulut pas se laisser appréhender au moment convenable. Il prit un temps de galop à travers le bois ; pourchassé longuement, il finit par disparaître.

On ne s'en inquiéta pas autrement, supposant qu'il était retourné au camp, mais trois ou quatre jours plus tard, il fut retrouvé presque mort de faim ; dans sa course au milieu des arbres, sa corde s'était déroulée et entortillée autour d'un tronc. Le pauvre animal attendait soit la délivrance, soit la mort.

Notre voyage de retour à Dawson se fit sans incident. Aux Fourches, nous nous arrêtâmes à l'hôtel hospitalier de Mme White, de New York. Et le soir même, par une forte averse, nous rentrions à Dawson, d'où nous étions partis deux semaines auparavant.

XV

Quelques types du Klondike. — Alexandre Mac Donald, Joe Ladue, Henderson, etc. — Journaux de Dawson. — Le Klondike et ses richesses. — Animaux à fourrure. — Le pays des grandes chasses. — Les oiseaux du Yukon. — Administration du territoire.

Parmi les hommes aujourd'hui reconnus comme les vétérans du Yukon, il faut nommer MM. Hart, Harper, Mac Question, Hunker, Mac Donald, Ladue, Henderson ; leurs histoires sont à peu près identiques ; comme des centaines d'autres, l'esprit d'aventure et d'entreprise les a conduits un jour vers les territoires à peine connus qui couvrent tout le nord du continent américain, entre

les 58e et 70e parallèles ; pendant des années ils ont parcouru ces immenses étendues de pays, vivant de chasse, de pêche, lavant de l'or un peu partout, gagnant juste de quoi acheter des vivres et des vêtements pour l'hiver, menant une vie isolée, rude, sauvage, mais cependant profitable, car c'est toujours ainsi qu'une contrée nouvelle a été d'abord explorée, puis envahie, enfin absorbée et peuplée.

Il y a plus de 25 ans que Harper arriva dans le Yukon. Il venait de la contrée aurifère du Caribou. Franchissant les montagnes Rocheuses, traversant les régions du Liard, du Mackenzie, du Porc-Épic, affluents du Yukon, il remonta ce fleuve jusqu'à la rivière Blanche. Mac Question y arriva à peu près vers le même temps, ayant pris le chemin de la rivière de la Paix et du lac Athabasca par le Mackenzie. Ces deux coureurs des bois se rencontrèrent et s'associèrent pour faire le commerce des fourrures. Ils fondèrent ainsi des postes à Forty Mile, Sixty Mile, Fort Selkirk et d'autres endroits. L'or, dont ils n'ignoraient pas l'existence, ne semble pas cependant avoir été l'objet de graves préoccupations de leur part, et, bien qu'ils en eussent trouvé déjà en 1873 sur la rivière Blanche, ils ne sont pas parvenus à la célébrité romanesque à laquelle sont arrivés des explorateurs plus jeunes et plus récents, tels que Mac Donald et Ladue.

Alexandre Mac Donald vint au Klondike il y a quelques années et y prospecta tout d'abord de place en place sans grand succès. Il avait plus d'une fois fait fortune dans les mines du Colorado et de la Colombie britannique, mais il avait tout perdu. Il se trouvait dans

le pays, il y a deux ans, quand la nouvelle de la découverte de l'or se répandit, et il fut un des premiers à juger de la valeur extraordinaire des placers. Il piqueta aussitôt des claims sur les creeks et, par de judicieuses acquisitions, il augmenta tellement la valeur de ses possessions qu'aujourd'hui on ne le désigne pas autrement que du nom de « roi du Klondike ». C'est un Écossais ayant plus de six pieds de haut, de forte taille, épais, dont la figure respire à la fois l'honnêteté et la bonhomie. Il possède quelques-uns des plus riches claims de l'Eldorado et du Bonanza et plusieurs autres de grande valeur sur d'autres creeks. Joe Ladue est Canadien d'origine, mais il s'en alla très jeune dans l'État de New York, où il travailla comme garçon de ferme pendant plusieurs années. Les nouveaux territoires du Nord-Ouest l'attirèrent instinctivement, et en 1882 il arriva au Yukon ; il y trafiqua et devint un des membres de la maison Harper, Mac Question et Cie. Il y a trois ans, il établit une scierie au poste de Sixty Mile, puis en 1897, lors de l'excitation générale causée par les nouvelles découvertes, il devina l'importance, en quelque sorte stratégique, du confluent du Klondike et du Yukon, et il s'empressa de demander le terrain en question pour y établir une ville. On lui concéda le territoire. C'est ainsi que Dawson prit naissance ; en outre Ladue a des intérêts considérables dans un bon nombre de claims ; c'est un homme d'une quarantaine d'années, comme Mac Donald ; il est de taille moyenne, d'une santé très précaire. Bob Henderson, Carmak, Hunker sont aussi des personnages fameux qui, tous, sont venus au Yukon, il y a longtemps, et ont profité de

la découverte de l'or. Dans quelles proportions sont-ils riches ? Nul ne saurait le dire. Ont-ils un, deux, trois, cinq, dix millions ? Peut-être. Ont-ils moins ? Peut-être aussi. Leur fortune est en claims. Or que valent ces claims ? C'est ce qu'il est impossible de préciser. L'un de ces richards du Klondike, Mac Donald, est venu en Angleterre il y a quelques mois pour négocier ses claims. Il en demandait 600.000 livres, soit 15 millions de francs. Il n'a pas pu les placer.

Il y a aussi les nouveaux venus, dont l'histoire n'est pas non plus banale. Voici, par exemple, Frank Phiscator ; il est arrivé en 1895, à moitié mort de faim, venant de Baroda, localité du Michigan. Tout l'été il avait couru, cherché, creusé et lavé sans rien trouver : ses membres n'étaient plus qu'une plaie, tant il avait arpenté le pays en tous sens ; il était si las, si découragé qu'il se laissa un jour tomber sur les bords du Dosulphuron Creek pensant y mourir. La glace insensibilisait peu à peu ses pauvres jambes malades, tandis que les moustiques bourdonnaient autour de ses paupières à demi fermées sous un soleil aussi brûlant qu'un cautère. Et comme il les entr'ouvrait, il aperçut quelque chose qui brillait à travers le cristal du ruisseau. C'était de l'or ! Quel ravissement ce fut pour lui de plonger ses mains dans l'eau pour saisir cet or, pour le respirer, pour l'adorer.

Anderson, parti la même année de San Francisco, avait laissé à sa femme de quoi vivre douze mois, lui promettant et se promettant bien d'être de retour avant ce délai, muni d'une sacoche lourdement bourrée de pépites. Dix-huit mois s'écoulèrent sans que le

voyageur donnât de ses nouvelles. Sa femme était réduite à la misère. Trop fière pour mendier, la pauvre abandonnée songeait au suicide. Soudain, le *Portland* est signalé revenant des pays mystérieux. Elle accourt sur le port, et quand elle voit son mari descendre du paquebot avec ses sacs de pépites, elle roule à terre inanimée.

Bien des femmes ont accompagné leur mari dans l'Eldorado : la première qui ait eu le courage d'escalader les glaciers du Chilkoot est Mme Berry, femme d'un jeune fermier de Californie. À sa suite d'autres vinrent, tentées par la fortune ; mais ce qu'il faut citer, c'est l'apparition de deux petites sœurs de la Miséricorde, deux Canadiennes de Québec, c'est-à-dire deux Françaises, venues là, non pas attirées par l'appât de l'or, mais pour prier, pour guérir, pour sauver peut-être les victimes de la fièvre de l'or !

Malgré les déconvenues dont nous avons parlé à diverses reprises, la valeur du Klondike comme terrain aurifère est indiscutable. Voici ce qu'en dit le Dr Dawson, géologue distingué du Canada : « Parlant du caractère général de la contrée, je n'hésiterai pas à dire qu'elle est extrêmement riche en or. Elle est pareille à d'autres grands districts miniers, en ce que le métal alluvial lavé par les ruisseaux a le premier été découvert et recueilli. Mais les montagnes d'où ces cours d'eau descendent doivent également être riches en or. Là, un jour, les grandes veines et filons de quartz aurifère seront découverts et travaillés, tandis que les pilons et le matériel de machines seront répartis à profusion dans les montagnes. Mais ce quartz est encore à découvrir.

« Le Yukon n'est pas une si mauvaise contrée que beaucoup se l'imaginent, excepté en hiver. Le climat est bon en été, quoique cette saison ne dure pas très longtemps. Le pays est beau et vert, et il fait bon y travailler. Mais les hivers sont longs et extrêmement froids. Cependant les conditions climatériques ne seront jamais assez rigoureuses pour empêcher le développement minier de cette région.

« La tâche est énorme, avec cette immense surface de pays et les difficultés de locomotion et de transport. Il se passera un temps considérable et des efforts répétés seront nécessaires avant que cette région soit complètement développée. Mais de grandes découvertes de terrains aurifères comme celles qui ont été récemment faites donnent à croire que l'ère de développement futur sera extraordinairement profitable. »

Le Dr Nordenskiold, professeur de minéralogie à l'Université d'Upsal, envoyé dans le Yukon par le gouvernement suédois, dit que la contrée est très riche et sera très productive pour longtemps. Il prétend qu'on trouvera les immenses dépôts de quartz qui ont donné naissance aux graviers aurifères du Klondike. L'or déjà trouvé provient d'anciens lits de rivières très différentes des rivières actuelles.

Le quartz sera de qualité inférieure et se trouvera près des creeks du Klondike. L'or n'a pas été porté par les glaciers à une grande distance. Le terrain du district de la rivière Stewart contient beaucoup d'ardoises, par conséquent on y éprouvera quelques déceptions quant à l'or. En somme, le rapport du Dr Nordenskiold est très favorable.

Après l'or, les fourrures sont le principal élément de richesse de la région.

Le plus grand des animaux du pays est l'élan d'Amérique ; c'est un animal de la taille d'un fort cheval et pesant jusqu'à 800 kilos ; sa chair est excellente et sa fourrure, d'un gris clair, très chaude et très épaisse. Il va en troupes et voyage de préférence le long de la crête des montagnes ; le matin, on peut surprendre aisément ses traces dans la neige fraîche et attendre patiemment son retour, qui s'effectue toujours par le chemin même qu'il a pris pour aller pâturer. De plus, il n'a pas conscience du danger, et le plus souvent il ne s'enfuit pas ; il est donc facile d'en détruire toute une bande à la fois. Les Indiens, qui vivent de chasse et de pêche, en massacrent parfois des troupeaux considérables en les cernant : les pauvres animaux, saisis de terreur, se serrent les uns contre les autres, sans chercher à se sauver, et sont tous égorgés sur place, souvent sans nécessité.

Le caribou est un cerf de grande taille, qui fournit aussi une fourrure estimée ; ses mœurs sont sensiblement les mêmes que celles de l'élan ; il a du reste, comme ce dernier, reculé à de grandes distances dans l'intérieur, où cependant il se rencontre en troupeaux de centaines de têtes.

L'ours, le loup et le lynx sont aussi pourchassés avec ardeur, en hiver, car leurs peaux sont très recherchées ; celle du lynx est la plus chaude et la plus légère de toutes pour la confection de robes ou de couvertures servant de lit aux explorateurs.

Il y a plusieurs espèces d'ours : d'abord le grizzly, d'une force et d'une taille prodigieuses ; c'est le plus grand des ours ; puis le *silver tip* (tache d'argent), ainsi nommé parce qu'il a le haut du poitrail blanc, le reste de la robe étant gris, est beaucoup plus petit. Il est très féroce. Les coureurs des bois prétendent que ces deux variétés ne dorment pas dans leurs gîtes en hiver, comme le font les autres, mais voyagent continuellement et sont redoutables à rencontrer ; on les évite donc autant que possible. Les autres ours, brun, noir, cannelle, sont presque inoffensifs ; ils se nourrissent en été, soit des baies, si abondantes sur les versants élevés, soit de saumons pêchés dans la rivière. Le lieutenant Schwatka, qui a exploré l'Alaska, il y a quelques années, rapporte qu'en été les ours étaient si nombreux sur certains ruisseaux, attirés là par le saumon, que les prospecteurs avaient dû leur abandonner la place ; il dit aussi que les moustiques attaquaient les ours si obstinément qu'on trouvait parfois certains de ces animaux rendus aveugles par suite de piqûres aux yeux.

L'ours, même le grizzly, n'attaque pas volontiers l'homme, à moins d'être blessé ; dans ce cas il devient fort dangereux. Un de nos compagnons d'excursion au Quartz Creek nous a affirmé que dans une partie de chasse, il y a un an, un grizzly se jeta à l'eau pour gagner à la nage le canot d'où un coup de feu l'avait blessé. Ce ne fut qu'après avoir reçu plus de quarante balles dans le corps qu'il cessa de vivre.

Les fourrures peut-être les plus demandées sont celles de renards ; il y en a de gris d'argent, de noirs,

de bleus et de roux, les deux premières variétés étant les plus estimées. Les renards sont communs et les loups rares, surtout les noirs ; dans le Yukon les loutres sont rares aussi ; le castor ne se rencontre pas.

Les lièvres arctiques sont tantôt très rares et tantôt très abondants, suivant les années. On a observé à leur égard un fait très curieux ; pendant trois ans on n'en voit pas trace, puis, les deux années suivantes, ils sont extrêmement nombreux et se multiplient beaucoup. Ensuite ils disparaissent alors en quelques mois. Ils ont ainsi un cycle de sept années dans lesquelles ils apparaissent et disparaissent mystérieusement sans qu'on ait pu jusqu'ici se rendre compte des raisons de ce phénomène. On ne trouve jamais aucune trace de leurs cadavres.

La martre est soumise aux mêmes règles d'apparition et de disparition.

Les chèvres et moutons (*big horn*) se trouvent sur les pentes des montagnes et sont prisés pour leur chair et pour leur peau, qui fournit une fourrure chaude et épaisse ; il en existe une variété tout à fait blanche dans les montagnes du chaînon des Rocheuses, non loin du Yukon, à 60 kilomètres en aval de Dawson.

Les oiseaux sont rares, excepté les canards et les oies sauvages, qui se voient par milliers dans les mois de mai à septembre et qui pondent leurs œufs ou élèvent leurs couvées sur les innombrables lacs, étangs et mares de l'intérieur.

L'aigle à tête blanche est commun sur la côte, mais assez rare à l'intérieur ; une variété d'aigle brun de pe-

tite taille est assez nombreuse, de même que les corbeaux ; la pie, au contraire, se voit rarement.

La poule de bruyère abonde, la perdrix pas du tout ; mais par endroits la perdrix blanche (ptarmigan) est très nombreuse. Parmi les petits oiseaux, les *snow birds* (oiseaux de neige) courent par bandes sur la neige ; en été, des troupes d'oiseaux de la couleur et de la grandeur des moineaux animent les bois du Klondike ; les martinets sont légion le long du fleuve, tandis que les hirondelles décrivent leurs gracieux arcs de cercle dans l'air, au-dessus des toits de Dawson, qui, par parenthèse, sont couverts de verdure et de fleurs. En effet, les planches grossières qui recouvrent en deux plans inclinés les cabanes et les huttes des Dawsoniens sont chargées d'une couche épaisse de terre végétale ; les graines s'y développent d'autant mieux que l'intérieur est plus chaud.

Quelques personnes industrieuses ont tiré parti de cette circonstance pour établir des potagers sur le toit de leur habitation. Aussi, dans une simple promenade, un observateur quelconque peut-il juger assez sainement du caractère des gens dont il aperçoit la maison. Voilà des navets, des oignons, des laitues ; assurément l'habitant de cette cabane est un ami du bien-être matériel, un gourmand, un épicurien ; voici, au contraire, des campanules, des crocus, des églantines ; c'est la demeure d'un idéaliste, d'un rêveur…

Un autre oiseau qui a tout à fait la tournure impudente du geai sans en avoir le manteau, c'est le pillard de camp (*camp robber*) ; le corps est gris, les ailes sont noires, et la tête est ornée d'une huppe donnant à

l'animal un air crâne ; très hardi, il vient sans hésiter voler la viande suspendue à l'entrée de la tente et ne se laisse pas intimider même par un coup de feu. Dans les forêts pullulent les écureuils rouges.

C'est là l'énumération à peu près complète des espèces animales du territoire du Yukon.

Il faut aussi mentionner la découverte sur les creeks, à quelques mètres de profondeur, de restes d'ossements et de dents d'animaux antédiluviens, des fragments de squelettes assez complets, des défenses de mammouth, l'une entre autres mesurant encore plus de un mètre de long et évidemment brisée aux deux extrémités. C'est sur le Hunker, l'Eldorado et le Dominion que la plupart de ces débris fossiles ont été exhumés.

Le Territoire du Yukon est administré par un gouverneur général (aujourd'hui M. Ogilvie), assisté d'un conseil composé de six membres ayant pleins pouvoirs et qui peut nommer ou révoquer tous les employés subalternes, à l'exception du juge, qui est indépendant.

Le District ou Territoire du Yukon est une province ou plutôt un département du Territoire du Nord-Ouest qui, en fait, embrasse toute cette partie du continent au nord du 60e parallèle et comprise entre les 100° et 141° de longitude occidentale (Greenwich).

Un commissaire de l'or est chargé de tout ce qui concerne les mineurs et les mines, patentes, titres, actes d'enregistrement, etc. Les permis pour la coupe du bois des forêts du gouvernement et pour l'usage du bois flottant et dérivé sur les rivières sont donnés par

un agent des forêts. Il y a quatre arpenteurs sous les ordres du commissaire de l'or.

Un corps de police à cheval ou « montée », au nombre de 250 hommes, est réparti sur les lignes de trafic du territoire, avec des stations à Bennett, au lac Tagish, aux rapides du Cheval blanc, à l'embouchure de la rivière Teslin, à Selkirk, à Dawson (où sont le plus grand nombre de soldats) et à Cudahy, avec de fréquentes patrouilles entre ces différents points pour le maintien de l'ordre.

Il convient de dire que ces patrouilles produisent un excellent effet. L'ordre et la tranquillité règnent dans tout le pays, dans les centres habités comme sur les gisements aurifères. C'est là un résultat admirable et assez surprenant même, dont il faut féliciter grandement la Commission du Yukon et les officiers de la police, car on peut bien admettre que dans cette population de gens entraînés vers le nouvel Eldorado, à la recherche de l'or, il s'est glissé un nombre considérable de gens d'une moralité douteuse. La vigueur avec laquelle sont appliquées les lois britanniques, la difficulté de s'échapper du pays, ont empêché jusqu'ici les mineurs de se livrer aux violences si fréquentes dans les anciens camps miniers d'Amérique. Il y a eu, cela va sans dire, des incidents qui se sont dénoués tragiquement, mais ils ont été l'exception.

Quant à la ville de Dawson, elle a été, dans le courant de l'été dernier, érigée en municipalité avec un Comité provisoire de six membres. Depuis lors une administration municipale permanente y a été instituée.

À Dawson, en particulier, l'ordre est parfait. Il n'y a jamais de disputes ni de rixes. Personne ne ferme ses portes. L'or est si abondant dans les maisons qu'il ne vaut pas la peine d'être volé. Aussi Dawson s'enorgueillit-elle d'être la ville la plus honnête du monde.

XVI

La rivière Forty Mile et ses placers. — Les gisements de charbon. — Barres aurifères. — Légende indienne. — Les vapeurs du Yukon. — Mouvement commercial du fleuve. — Statistiques et prix courants. — Production aurifère du Klondike. — La taxe sur l'or.

Tournons pour quelque temps le dos à Dawson ; nous laisserons la ville se transformer pendant notre absence, si rapidement qu'à notre retour, au lieu de la chemise de flanelle rouge ou bleue, de l'habit à bandes multicolores en *mackinaw* et des bottes américaines ou *muckalucks* en peau de phoque, nous trouverons presque partout la redingote ou le paletot sac, le col blanc et les souliers en cuir verni ; au lieu d'aller loger comme aux premiers temps sous le mince couvert d'une tente ou sur les planches raboteuses d'un pont de bateau, nous jouirons d'un gîte confortable au *Fairview* et au *Yukon Hôtel*. Nous prendrons un des nombreux steamers récemment arrivés de Saint-Michel et qui y retournent après un jour ou deux d'escale à Dawson ; la descente du Yukon, qui est facile, nous fournira quelques observations intéressantes. Nous ne la poursuivrons pas d'ailleurs au-delà de la région aurifère,

bien que, au dire de quelques-uns, la ceinture dorée du continent américain, qu'on peut tracer tout le long des Andes, puis des sierras du Mexique et des montagnes Rocheuses, se continue jusqu'à la mer de Behring, passe le détroit et vienne se relier à une autre ceinture qui s'étend de l'Oural à travers toute la Sibérie.

À 70 kilomètres en aval de Dawson, la rivière Forty Mile, découverte en 1886, débouche dans le Yukon venant de l'ouest ; à son confluent, on trouve les villes de Forty Mile sur la rive droite et de Cudahy sur la rive gauche, séparées par moins d'un kilomètre. Elles se font concurrence ; l'une et l'autre ont hôtels, salons, restaurants, grands opéras et boulangeries, comme tout centre minier qui se respecte. Il est difficile de décider laquelle des deux est la métropole, mais comme les Fortymilois peuvent exhiber le premier cheval venu dans le pays et un théâtre en *logs* qui a coûté 1.000 dollars et où l'on joue *L'Homme de l'île Douglas*, on se sent ébranlé et l'on se déclare prêt à lui donner la palme.

À 35 kilomètres de son confluent, la rivière Forty Mile franchit la ligne imaginaire formant la frontière entre le Canada et l'Alaska ; c'est tout près d'ici que le premier or en pépites fut trouvé dans la région du Yukon. Bien que de l'or fin ait été rencontré dans plusieurs endroits, entre autres sur le Stewart, en quantités rémunératrices, les mineurs ne se déclarent satisfaits que s'ils trouvent des pépites ; en effet, l'or fin est beaucoup plus difficile à travailler, le déchet est considérable et l'emploi du mercure fort dispendieux. Sitôt donc que la découverte de pépites se fut produite

en 1886, les prospecteurs affluèrent et se dispersèrent dans toute la région.

En 1891, le révérend Mac Donald, missionnaire canadien venant de Birch Creek, rivière qui prend sa source au nord et non loin du Forty Mile, ayant ramassé une pépite, la montra à des mineurs qui aussitôt se mirent à prospecter ce nouveau creek. Circle City fut alors fondée pour devenir le quartier général du trafic avec Birch Creek, distant de 30 kilomètres.

À 6 kilomètres en aval de Cudahy, le Coal Creek, venant de l'est, se jette dans le Yukon ; on a trouvé sur son parcours de nombreuses veines de charbon, lignite de bonne qualité ; quelques morceaux en ont été traités par la fournaise à Dawson et ont donné un assez bon coke. On peut se figurer la valeur de ces dépôts carbonifères si l'on pense que le bois est cher, qu'il se fait de plus en plus rare, que sa consommation par tête d'habitant est considérable, puisque c'est l'unique matière employée pour la construction des maisons et des bateaux, qu'il est indispensable à la mise en œuvre des claims et à leur outillage, et qu'enfin il se vendait l'été dernier, à Dawson, à raison de 20 dollars la corde (environ 4 stères) ; or, on estime qu'une tonne du charbon découvert sur le Yukon et quelques affluents équivaut à au moins 2 cordes du meilleur bois de la région. Les dernières nouvelles de Dawson annoncent que le bois est en ce moment (novembre) à 40 et 50 dollars la corde prise sur le quai. En dépit de ces hauts prix, plusieurs négociants en bois n'ont pas fait d'argent parce que leurs hommes ont perdu beaucoup de radeaux sur les barres de sable. Presque sur chaque barre, entre

Dawson et Fort Selkirk, on voit échoués un ou deux radeaux de troncs d'arbres.

L'*Alaska Commercial Company* a maintenant une équipe de 12 ou 15 hommes sur Nation Creek, extrayant du charbon pour les steamers de la compagnie qui naviguent en été sur le Yukon ; on comptait empiler de 2.000 à 3.000 tonnes de ce combustible au bord du fleuve pendant l'hiver.

Sur la rivière Forty Mile, à 12 kilomètres de son embouchure, les collines se rapprochent et forment un canyon ne livrant qu'un passage assez étroit aux eaux tourbillonnant sur les rochers du lit ; de fréquents accidents se sont produits à cet endroit. On trouve sur la rivière de riches barres aurifères : l'une d'un kilomètre de long, appelée la « Pâte aigre » (*Sour Dough*), se trouve juste au sortir du canyon. Depuis de longues années elle a été la ressource *in extremis* des mineurs malheureux qui venaient y refaire leurs fortunes entamées. Ils y gagnaient jusqu'à 20 dollars par jour.

Une autre barre aurifère aussi riche, dit-on, et plus considérable, est la barre de Roger, située sur la rive gauche du Yukon, à 90 kilomètres de Dawson et 20 de Forty Mile. Elle est de 3 kilomètres de long et sa largeur est à peu près la même. Elle avance en promontoire au pied d'un groupe de rochers connu sous le nom de « Roc du Vieux », et faisant face à un massif semblable de l'autre côté de la rivière et appelé le « Roc de la Vieille ». Une légende indienne nous explique ces deux noms :

Il y avait une fois un puissant *tshaumen*. C'est le nom du médecin des tribus du sud ; il occupe une posi-

tion et exerce une influence pareilles à celles des sages ou mages des anciens temps dans l’Orient.

Dans la même localité que ce personnage influent vivait un pauvre homme qui avait le malheur d’avoir une mégère pour femme. Il l’endura très longtemps sans murmures, espérant qu’elle s’adoucirait, mais au contraire le temps ne sembla qu’aggraver le mal. À la fin, étant absolument las de cette torture incessante, il se plaignit au *tshaumen*, qui le réconforta et le renvoya chez lui en lui promettant que tout irait bientôt pour le mieux. Peu après, il s’en alla à la chasse et resta plusieurs jours absent, dans l’espoir de rapporter du gibier, mais sans succès. Il revint éreinté et affamé au logis, et il y fut reçu par la virago avec une explosion d’injures plus violente que jamais. Cette réception l’exaspéra à ce point que, rassemblant toute sa force et son énergie, le galant mari allongea à son épouse un coup de pied qui l’envoya promener par-dessus la rivière, où elle fut changée en une masse de roc qui a subsisté depuis lors, souvenir éloquent de sa méchanceté et leçon solennelle à toutes les mégères futures. Comment il se fait que l’inoffensif époux fut, lui aussi, métamorphosé en pierre sur l’autre bord du fleuve, on ne nous l’explique pas ; peut-être faut-il supposer que le résultat inespéré de son action le pétrifia d’étonnement.

Quoi qu’il en soit de la légende, les deux rocs sont là, et l’on pense qu’autrefois ils étaient reliés par une barrière de pierre que le Yukon a usée et détruite à la longue : la barre a été formée par les eaux tombant en cataracte de cette écluse naturelle.

La rivière de Seventy Mile a aussi des placers et des barres aurifères de valeur et de vaste étendue qui ne demandent qu'à être exploités pour donner un bon rendement. Mais il faut pour cela des pompes et un certain équipement de matériel très coûteux à transporter, tandis que la main-d'œuvre est encore chère. Il est vrai que, chaque année, les prix s'abaissent un peu. Le temps n'est donc pas éloigné où toutes ces richesses seront mises en valeur et ajouteront au stock monétaire, au bien-être universel.

Le Yukon franchit le cercle arctique à Fort Yukon, à 550 kilomètres de Dawson, après avoir suivi dans son cours une direction généralement nord-ouest ; il reçoit en ce point l'apport des eaux de la rivière du Porc-Épic, qui vient du nord-est, et puis redescend vers le sud-ouest pour se jeter dans la mer de Behring, après un parcours de 2.420 kilomètres depuis Dawson. De son embouchure, où se trouve le poste de Kutlik, on compte 150 kilomètres jusqu'à Saint-Michel. Ce port, situé sur une île, est le lieu de rendez-vous des vapeurs océaniques qui viennent de tous les points de la côte du Pacifique et des vapeurs fluviaux qui naviguent exclusivement dans les eaux du Yukon, de Kutlik à Dawson ou même au White Horse, sur une distance totale de 2.940 kilomètres. À ce dernier point, un transbordement a lieu, à cause des rapides, jusqu'à la tête du canyon, d'où un autre vapeur navigue jusqu'à Bennett, éloigné de 126 kilomètres, de sorte que la longueur totale des eaux navigables du Yukon s'élève à 3.066 kilomètres.

Il y avait, en juillet, à Saint-Michel, des milliers de personnes cherchant à remonter le Yukon. Les rives du

fleuve étaient littéralement bordées de tentes, et, bien que plus de 40 steamers neufs eussent passé la barre, venant des ports du Pacifique, un grand nombre de ces aventuriers ne pouvaient, faute de bateaux, s'embarquer à temps pour atteindre Dawson avant la fermeture de la saison par la glace.

Toutes sortes d'embarcations remontaient le fleuve, remorquées, halées, poussées à la perche, et portant toute espèce de gens et de marchandises. Une barque longue de 30 mètres était chargée de whisky et d'autres boissons. Le nombre des femmes sur cette route égalait presque celui des hommes. De fréquents accidents ont eu lieu sur la côte avant d'arriver à Saint-Michel. Ainsi le *Cormorangh* perdit un remorqueur à vapeur et deux chalands en acier. Le *Portland* perdit aussi deux chalands ; la flottille des steamers Moran était endommagée, et l'on réparait ses bateaux dans un des ports de la côte. On rapporte également que l'*Oil City*, le vapeur de la Standard Oil Company, a été mis en pièces.

Les steamers du Yukon sont allongés et étroits ; ils ont de 15 à 50 mètres de long, sur 7 à 10 de large ; quelques-uns peuvent porter 500 tonnes. Ils sont bâtis sur le modèle des steamers naviguant sur le Mississippi et ont deux étages : l'inférieur contenant la machine, les chaudières, les marchandises et un espace libre pour y entasser le bois coupé le long des rives et chargé au fur et à mesure des besoins ; le supérieur, où sont les cabines, les salles à manger, le salon, le fumoir, etc. La guérite du capitaine et du pilote surmonte le tout et est placée tout à fait à l'avant. Généralement

ces bateaux portent deux cheminées jumelles et une roue à aubes à l'arrière. Leur vitesse peut atteindre 12 ou 13 nœuds à l'heure dans les eaux sans courant, leur tirant d'eau est de moins d'un mètre.

À la date du 17 septembre dernier, il en était arrivé déjà 57 de Saint-Michel à Dawson, ayant remonté le fleuve en 15 à 20 jours. L'un d'eux, le *Yukoner*, commandé par le capitaine Irwin, de Victoria, ne mit que huit jours et dix heures, établissant ainsi le record de vitesse. Il espérait faire en moins de temps encore la descente du fleuve, mais diverses causes le firent rester une dizaine de jours en route.

Les prix sont encore très élevés à Dawson, et il est certain que le nombre actuel des habitants de la ville est hors de proportion avec la demande de bras. Voici ce que disait, à ce sujet, au printemps 1898, le juge Mac Guire, qui venait de retourner au Canada :

« Je me hasarderai sans crainte à avancer que des 16.000 habitants de Dawson, sur lesquels 13.000 sont arrivés ce printemps, 3.000 seulement auraient dû venir. De ceux qui sont venus, bien peu se rendent compte des difficultés de la route, et quand ils s'en rendront compte il sera trop tard. Le prochain hiver peut être bien plus rigoureux que le dernier, et il est probable que beaucoup périront sur la glace. »

M. Mac Guire, il convient de l'ajouter, doit être un pessimiste, qui ne voit pas en beau les choses du Klondike. En effet, il a donné sa démission parce qu'il ne considérait pas son salaire, de 5.000 dollars par an, comme suffisant. Pour justifier sa demande de mise à la retraite, il écrivit ce qui suit : « Le juge du Territoire

du Yukon devrait être mieux rétribué qu'un simple manœuvre ; or il n'y a pas de travailleur ordinaire, à Dawson, qui ne gagne plus de 5.000 dollars par an. »

Au sujet de la valeur probable de l'or extrait au Klondike en 1898, voici encore deux opinions :

Le major Walsh l'estime à 11.000.000 de dollars, et M. Mac Question, à 8.000.000.

Il faut dire que le premier de ces messieurs, ayant été gouverneur du Yukon jusqu'en septembre dernier, est peut-être le mieux à même de formuler un jugement sur la question. D'un autre côté, le chef du bureau d'essais de l'or des États-Unis à Seattle a publié un rapport officiel constatant que son bureau a reçu du Klondike de l'or pour une valeur de 4.300.000 dollars, et il déclare qu'une lettre du bureau d'essais de San Francisco annonçait une recette de 3.600.000 dollars de la même source, soit ensemble 7.900.000. Si l'on tient compte du fait qu'une fraction du produit aurifère du Klondike, pour 1898, est restée dans le pays pour des opérations ultérieures ou des achats de claims, qu'une autre fraction a été absorbée par la taxe gouvernementale et qu'enfin une autre fraction encore a été débarquée directement à Victoria et Vancouver, on conclura que ces évaluations sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité.

Il est probable que le prix de transport des marchandises par le fleuve subira une modification, si l'on en juge par la concurrence qui se prépare. Les diverses compagnies annoncent, en effet, qu'elles vont augmenter le nombre des vapeurs et développer le service. Il se construit, en ce moment, à San Francisco, un grand

steamer dont le capitaine assure qu'il sera de force à remonter les rapides du White Horse. Un autre, l'*Aquila*, sera transporté par le tramway au-dessus des rapides et naviguera dans les eaux des lacs supérieurs, l'été prochain.

Une centaine de rennes appartenant au gouvernement des États-Unis sont en route, par le Dalton Trail, pour Circle City. On attend avec intérêt le résultat de cette expérience pour juger de leur utilité en Alaska.

On annonce que la « royauté » (*royalty*) ou taxe de 10 pour 100, prélevée par le gouvernement canadien sur le produit brut des placers du Territoire du Yukon (elle n'existe que là), va être réduite à un taux strictement suffisant pour payer les dépenses dans ce territoire. Cette taxe a été attaquée avec violence par les mineurs, qui prétendaient qu'elle était surtout injuste comme impôt. Eux seuls, disaient-ils, en étaient atteints, alors que les tenanciers et propriétaires de « salons », de tripots, de jeux, d'hôtels, de restaurants, etc., à Dawson, qui font tous des affaires sinon plus lucratives, du moins plus sûres que les mineurs, en étaient exempts. De plus, ajoutaient-ils, beaucoup de claims qui, sans cela, pourraient être exploités avec profit, cessent de l'être à cause de la « royauté », car un bénéfice de 10 pour 100 ne tentera que fort peu de capitalistes, qui se décideraient à travailler s'ils retiraient 20 pour 100. C'est ainsi que plusieurs prospecteurs de claims ont renoncé à les faire opérer cet hiver, espérant que cette taxe inique serait abolie avant longtemps, ou tout au moins grandement réduite. Ils se sont contentés de faire « représenter »

leurs claims, c'est-à-dire qu'ils ont payé des individus pour les occuper personnellement pendant trois mois et empêcher ainsi le bail de devenir nul et sans effet.

La loi minière canadienne ne donne pas le droit de propriété sur le terrain du claim au mineur qui le jalonne, mais seulement sa possession pour une année à partir du jour où il est enregistré et à condition que le mineur l'habite et l'occupe au moins trois mois dans cette période ou se fasse représenter par une autre personne. La loi américaine, sur ce point, est plus libérale et n'exige que trois semaines. Il y a un an, il en coûtait 1.000 dollars à quelqu'un pour obtenir un représentant ; cet été on en pouvait embaucher à raison de 500 dollars et même à moins. Cette mesure a été imaginée dans le but d'empêcher la spéculation sur les claims et d'obliger le détenteur provisoire à travailler ou à faire travailler le sien sans retard, soit l'année même de son obtention.

XVII

À bord du *Columbian*. — Incendie à Dawson. — Ruines à Selkirk. — Le colonel Evans. — Les pommes de terre de Sixty Mile. — Produits agricoles du Yukon. — Les autres routes. — La barre de Cassiar. — Un campement d'Indiens. — Amour maternel.

Mais le moment approche où il faut prendre congé de Dawson et de ses placers. C'est le commencement de septembre, et les gelées peuvent, d'une nuit à l'autre, transformer la nappe liquide du fleuve en une feuille de glace assez forte pour interrompre la naviga-

tion sur le Yukon. En effet, les affiches portent que les derniers vapeurs vont partir dans quelques jours, et tous les mineurs, spéculateurs, mercantis qui n'ont pas à passer l'hiver au Klondike, s'empressent d'acheter leurs billets de retour, soit en descendant le fleuve par Saint-Michel, soit en le remontant par Skagway ou Dyea. La première route est la moins chère, mais la plus longue ; le prix de la cabine est de 160 dollars, repas compris, de Dawson à Seattle ou San Francisco, et le voyage dure environ 25 jours : 10 jours pour descendre le Yukon, et une quinzaine de Saint-Michel jusqu'à destination ; la mer de Behring est généralement orageuse, et le trajet est par conséquent assez pénible.

Le seconde route est plus courte ; il faut 9 à 10 jours par vapeur jusqu'à Bennett ; le prix du billet est de 140 dollars sans les repas, qu'il faut payer en sus, à raison de 2 dollars chacun. Puis de Bennett à Dyea ou à Skagway, il faut au moins une forte journée ou mieux deux à pied ou à cheval par-dessus les cols ; le bagage, s'il y en a, doit être porté à dos de mulet par le White Pass ou par le tramway aérien du Chilkoot Pass[1]. Dans l'un et l'autre cas, c'est une grosse dépense. Enfin, de Dyea ou Skagway à Victoria ou à Seattle, il faut de nouveau payer le passage à bord d'un steamer quelconque faisant le service régulier de l'Alaska, traversée qui demande environ 4 ou 5 jours. Dans ces conditions, le voyage complet de Dawson à l'un des ports du Pacifique est de 15 à 16 jours, si la correspondance se fait sans retard entre vapeurs, ce qui est généralement le

[1] Voir, p. 95, *Le Grand câble de Chilkoot.*

cas. Par suite de la concurrence entre lignes rivales, le passage de Skagway à Victoria ou à Seattle ne coûtait en septembre 1897 que 12 dollars.

Donc, au revoir Dawson, et au printemps prochain, s'il plaît à Dieu ! Peut-être te retrouverons-nous à la même place, mais cela n'est pas certain, car un incendie toujours à craindre peut te faire transporter tes pénates ailleurs, par exemple de l'autre côté du fleuve, où l'emplacement serait certainement plus salubre.

Déjà, du reste, le bruit a couru que, le 14 octobre dernier, la ville avait été réduite en cendres. Mais c'était un bruit exagéré ; il n'y avait guère eu qu'une quarantaine de bâtiments détruits par le feu, ce qui avait occasionné une perte évaluée à 500.000 dollars.

Il y a quelques mois, une pompe à vapeur et une pompe à composition chimique (qui éteint instantanément un feu, même très violent), des dévidoirs et un char à échelles avaient été commandés par la North American Trading C^{o}, sur les instances de quelques personnes qui avaient offert de fonder une compagnie de pompiers volontaires. Ces appareils arrivèrent à Dawson en août, mais pour un motif quelconque ils ne furent pas délivrés ni mis en état de fonctionner, de sorte que deux mois plus tard, lors du grand incendie, rien n'était prêt. Une demi-douzaine de citoyens ayant précédemment fait partie du corps des pompiers sur la côte du Pacifique s'offrirent pour prendre le commandement de la manœuvre et réussirent à faire fonctionner la pompe chimique et le char à échelles en peu de temps et avec de bons résultats.

Quant à la pompe à vapeur, il fallut d’abord la décrasser, du vernis et de la graisse s’étant introduits dans les portées. Finalement, après deux heures de ce nettoyage, elle fut en état de servir, et grâce à elle les ravages du feu furent circonscrits.

Plusieurs hommes furent blessés en combattant l’incendie, mais non grièvement ; d’autres eurent les sourcils et la barbe brûlés, mais personne ne fut tué. La ville tout entière y eût passé sans l’intervention et l’énergique défense de plus de 2.000 hommes armés de couvertures mouillées, de seaux et de haches. On a dit qu’il n’y avait pas à Dawson assez de bois en planches ni de verre à vitres pour refaire le quartier brûlé, que les incendiés étaient en grande détresse et qu’ils devraient habiter sous la tente le reste de l’hiver.

Nous nous embarquons le 6 septembre à 4 heures de l’après-midi, sur le steamer *Columbian*, bateau neuf et bien aménagé. Ses dimensions sont moyennes : 40 mètres sur 8 ; sa machine est de la force de 400 chevaux. Officiellement il peut transporter 235 personnes. Il y en avait certainement quelques-unes de plus, mais on n’y regarde pas de si près, et la compagnie entasse le plus possible de passagers sur ses bateaux. Les inspecteurs ne sont pas gênants dans le Yukon : ils n’existent pas. À 5 heures, le steamer fait rugir la sirène, et, au milieu des acclamations d’une foule considérable entassée sur le quai et la jetée, la roue à aubes fixée à l’arrière bat lentement l’eau du fleuve. Que d’yeux humides, que de mains agitant les mouchoirs, que de cœurs palpitants d’émotion ! Pour

quelques-uns c'est l'au revoir, pour beaucoup c'est l'adieu final.

Les îles boisées du Yukon, depuis Dawson jusqu'à la rivière Stewart, sont bordées d'interminables piles de bois en stères, appartenant pour la plupart à une association de spéculateurs qui ont obtenu du gouvernement le monopole du bois du Yukon, ou à des coupeurs de bois qui, en cédant la moitié du produit aux titulaires, ont obtenu le privilège d'exercer leur profession. En amont du confluent de la Stewart et surtout après Fort Selkirk, ces piles se rencontrent moins fréquemment et sont beaucoup moins grandes. Elles sont préparées par des particuliers qui les vendent aux steamers de passage et seulement dans des endroits où ceux-ci peuvent aborder facilement. Elles viennent même à manquer tout à fait par places, et alors, comme le vapeur doit renouveler sa provision de combustible (il n'y a pas de charbon pour les steamers) au moins une fois par jour, on atterrit à un point favorable, vingt ou trente volontaires s'arment de haches et de scies, et bientôt la forêt retentit du cri strident de la scie, de la cadence résonnante de la hache, du craquement formidable de l'arbre qui s'abat en brisant ses membres dans sa chute. On l'ébranche, on le tronçonne, pendant que d'autres hommes font la navette entre le bois et le bateau, portant les bûches sur leurs épaules. Ceux-ci, en retour de leur travail, sont nourris gratuitement à bord.

Les passagers, pour la plupart, sont heureux de retourner au pays. Quelques-uns ont fait une fortune raisonnable ; d'autres, ayant perdu leurs illusions et

leur argent, sont contents néanmoins d'aller reprendre dans leurs foyers l'occupation qu'ils avaient délaissée pour la recherche séduisante de l'or. Tous cependant, si vous les interrogez, vous diront qu'ils ont des claims à vendre, et semblent fonder sur leurs propriétés de grandes espérances, flairant sans doute en vous un acheteur possible.

Le Bonanza et l'Eldorado, après deux ans de travaux d'exploitation, donnent à peine la mesure de leur capacité ; il n'y a pas de doute que la partie inférieure du Bonanza, par exemple, ne soit riche, mais elle est encore à travailler.

Hunker, Dominion, Sulphur et d'autres creeks sont à peine prospectés ; c'est cet hiver qui déterminera avec quelque degré de certitude leur valeur, et il est certain que les premiers résultats de leur exploitation correspondront aux prospects préliminaires qui ont été obtenus. En outre, comme nous l'avons vu, les barres aurifères, le long du Yukon et sur les creeks du territoire américain, tels que le Forty Mile supérieur, le Seventy Mile, le Birch, etc., sont riches et payeront de forts dividendes dès qu'elles pourront être attaquées par des moyens mécaniques à l'aide de « géants », de « moniteurs », de pompes et d'élévateurs, comme cela se pratique sur les placers à minage hydraulique de la Californie et de la Colombie britannique. Mais ce genre de mines ne peut être exploité avec succès que par des compagnies possédant le capital nécessaire pour se procurer l'outillage, qui est coûteux et dont le transport sur les lieux double le prix d'achat original. En dépit de ces difficultés les opérations ont été commencées sur

les différents placers, et l'année 1899 verra probablement un déploiement d'activité extraordinaire et rémunérateur. Le capitaliste pourra alors juger ces mines en connaissance de cause, et la spéculation trouvera moins à s'exercer, devant le mouvement d'affaires légitimes et sensées qui ne peut manquer de se produire.

L'automne colore les feuilles en orange et les bords du fleuve présentent un coup d'œil fantastique, le même ton se répétant sans interruption pendant des centaines de kilomètres. Il doit y avoir très peu de vent, car les arbres ont leur feuillage aussi fourni qu'au commencement de l'été ; les eaux très hautes, venant des lacs, annoncent que les pluies doivent avoir été abondantes dans la région des montagnes de la côte, mais ici, dans la vallée du Yukon, le beau temps continue, l'air est doux et léger, et nous avons la perspective d'un voyage facile et agréable ; mais l'absence de toute note verte dans le paysage, ainsi que les vols innombrables de cygnes, d'oies, de cigognes, prouvent que l'hiver est imminent.

Quelques bateaux et barques retardataires sont rencontrés en route ; nous invitons les hommes qui les montent à rebrousser chemin en leur disant qu'il n'y a plus rien à faire au Klondike. Ils répondent en riant et en hochant la tête et passent outre.

Échoué sur la rive, un petit vapeur dont nous ne pouvons apprendre le nom témoigne du danger de la navigation. Il sert d'habitation temporaire à quelques prospecteurs qui explorent le voisinage.

À Fort Selkirk, où l'on s'arrête une demi-heure, nous faisons la connaissance du colonel Evans, commandant en chef des troupes de la milice canadienne envoyées là pour y tenir garnison.

La région possède des richesses minérales ; outre les placers cités, on trouve des dépôts aurifères sur plusieurs rivières et ruisseaux ; les plus connus sont les Sixty Mile et Forty Mile, tandis que de nombreux cours d'eau charrient de l'or très fin. Plusieurs barres sur le Yukon payent assez bien ; l'une d'elles, nommée Cassiar Bar, entre la rivière Teslin et le Big Salmon, fut travaillée en 1886 par quatre mineurs qui en tirèrent quelques milliers de dollars en un mois.

Des fouilles sur le Stewart ont aussi été exécutées sur les barres. Le seul gros or trouvé dans cette région l'a été sur la rivière Forty Mile, la plus grosse pépite ramassée valant environ 200 francs. Elle fut perdue, le mineur qui la possédait s'étant noyé en descendant le canyon.

Quant à l'or en filons, on n'a rien trouvé de bien jusqu'à présent, seulement çà et là quelques veines peu importantes et en général du quartz aurifère très pauvre. Du cuivre natif a aussi été obtenu en quelques endroits, ou échangé par les Indiens, qui se refusent à désigner les emplacements où ils l'ont découvert.

Après avoir quitté Selkirk, nous ne tardons pas à rencontrer quelques barques et canots montés par plus de 120 soldats et officiers de la milice canadienne venant rejoindre leur colonel, après avoir descendu la rivière Teslin (l'*Hootalinqua* des mineurs).

Les miliciens, reconnaissant parmi les passagers du *Columbian* la présence du populaire major T…, font retentir leurs acclamations en son honneur et le saluent en poussant leurs « Hip ! hip ! hurrah ! », auxquels on répond du bord avec enthousiasme.

Leur exode à partir de Telegraph Creek, sur la rivière Stikine, sous le 58e parallèle, a été pénible et a duré près de quatre mois. Cette route avait été préconisée par les autorités comme étant plus courte et plus facile que les autres et aussi parce qu'elle était « toute canadienne », c'est-à-dire ne traversant pas le territoire américain. Mais l'expérience de milliers d'infortunés est là pour attester son impraticabilité ; c'est ce qu'admit l'aimable et courtois major T…, qui fait route avec nous de Selkirk à Victoria.

Mais reprenons le récit du voyage de retour. Le passage des Five Fingers ne se fait pas sans quelque difficulté ; le steamer doit forcer la vapeur pour pouvoir vaincre la résistance du courant ; l'espace entre les rochers est étroit et ne laisse que juste la place nécessaire à notre bateau ; l'eau comprimée entre les piliers de rocher acquiert une vitesse vertigineuse.

Pendant quelques minutes, le vapeur reste immobile, il est même sur le point de reculer, tandis que sa double cheminée halète et vomit des torrents de fumée. L'anxiété est grande parmi les passagers, et les yeux se fixent sur les rochers, qu'on toucherait presque de la main, pour savoir s'il y a mouvement et dans quelle direction. Mais tout est sauvé : imperceptiblement, le point fixé semble se mouvoir fort lentement, il

bouge à peine, mais enfin il bouge ; tout à coup il marche rapidement : l'obstacle est vaincu !

Plus haut, on passe la barre de Cassiar, où quelques boîtes à laver et des cabanes indiquent des travaux faits par des mineurs dans le gravier aurifère. Des boys, qui vendent leurs cordes de bois au commissaire du bateau, nous disent qu'ils y ont lavé de l'or, mais n'ont pas pu faire plus de 2 à 3 dollars par jour, ce qui est absolument insuffisant dans cette contrée ; ils ont préféré couper du bois et le vendre aux bateaux à raison de 8 dollars par corde, dont ils peuvent faire aisément deux par jour, soit 16 dollars. Cette barre, longue de plus d'un mille, pourrait être exploitée avec succès au moyen de machines hydrauliques, mais pas autrement.

Non loin de l'embouchure de la Teslin, nous apercevons échoué le steamer *Anglian*, qui s'est brisé sur les rochers de la rivière, en essayant de la remonter. Ce vapeur fut construit l'hiver dernier au lac Teslin ; les machines avaient été transportées à grands frais de la rivière Stikine, sur des traîneaux attelés de chevaux et de chiens. Il mesure 26 mètres de long et a un tirant d'eau de 1 mètre. Il a mené 77 soldats et plus de 30 passagers à Fort Selkirk. Il est probable que les glaces le démoliront entièrement.

Arrivés au White Horse nous quittons le *Columbian*, qui ne peut remonter les rapides, et, laissant nos bagages aux soins de l'agent des tramways, nous prenons le chemin de l'hôtel, en longeant à pied les rapides et le canyon. Non loin de là est un petit campement indien dont les tentes abritent quelques familles : un ou deux

hommes seulement, plusieurs squaws, un bon nombre d'enfants et quelques huskys (chiens-loups). Nous entrons dans la tente de *Skookum* (bon) Jim, qui baragouine quelques mots d'anglais

Sitôt que j'essaye de faire un croquis de l'intérieur de la tente et de ses personnages, les femmes détournent la tête ou se couvrent la figure de longues couvertures, ou même s'étendent tout du long sur les peaux de bouquetin et de mouton de montagne qui sont étendues sur le sol. Imperturbable, je m'accroupis et patient j'attends, le crayon à la main, que le calme et la confiance se rétablissent. Enfin les têtes reparaissent ; je happe au vol, pour ainsi dire, un nez, une oreille, une ride ; après une séance qui dure tout l'après-midi, je réussis enfin à obtenir un tout assez complet de l'anatomie du Siwash et de ses squaws. Des voisines curieuses (les dames squaws le sont aussi) entrent, se pelotonnent sur les peaux de bêtes, répètent le même manège et s'en vont. Pour se venger de mon indiscrétion, la femme de Skookum, Kitty, saisit un morceau de papier et un crayon que je lui prête obligeamment, et elle se met à faire mon portrait ou plutôt ma caricature.

C'est une série de figures assurément bizarres, mais où l'on distingue fort bien la tête, le corps et les principaux membres. Ce n'est vraiment pas trop mal pour une Indienne qui n'a jamais fait d'académies. Bientôt la glace se rompt tout à fait, lorsque nous déployons un foulard de soie et qu'une mimique expressive fait comprendre que nous désirons l'échanger contre quelque ouvrage en verroterie ou quelque objet en corne de

bouquetin. Pendant ce temps, Jim s'empare d'une plaque que l'on dirait être un morceau d'étoffe grossière ; c'est de la viande de chèvre sauvage séchée au soleil et dure comme de la pierre.

Il en émince quelques copeaux avec son couteau et replace le reste sur un tas de peaux d'écureuils fraîchement écorchés que prépare l'aïeule de la famille, vieille, ratatinée, mais coquette encore, témoin l'anneau suspendu à la cloison du nez et le cube d'argent qui décore sa lèvre inférieure, où il est à demi incrusté.

Elle a devant elle un gros caillou sur lequel elle étend les peaux d'écureuil qu'elle aplatit à coups de pierre, de la main droite. Près d'elle une jeune fille, du nom de Kitty, vend à des prix exorbitants quelques bracelets, anneaux, bijoux en argent qu'on croit être fabriqués par les Indiens, mais qui, probablement, sont le produit du génie inventif yankee, à qui l'on doit tant de merveilles, entre autres la noix de muscade en liège.

C'est dans ces tentes que ces pauvres gens vont passer l'hiver, et sans feu encore, car les feux qu'ils allument pour se chauffer et faire cuire l'eau et certains aliments sont toujours en dehors. Ils n'ont donc guère que leurs couvertures de laine et leurs fourrures pour se défendre du froid. Aussi les maladies de poitrine sont-elles fréquentes parmi eux et causent-elles une grande mortalité.

Ces Indiens sont de taille moyenne et rappellent le type des Indiens du nord de l'Amérique. On suppose qu'ils se rapprochent très exactement, comme type, du Peau-Rouge tel qu'il apparut à nos ancêtres, lors de la

conquête. C'est principalement à eux qu'ont affaire les voyageurs pour le transport du Klondike. Ayant eu de fréquents rapports avec les négociants en fourrures, ils connaissent si bien toutes les roueries du commerce, la loi de l'offre et de la demande, la valeur des services qu'ils rendent, qu'ils demandent 100 francs et souvent plus pour porter 100 livres. Pour les besoins de leur négoce, ils se servent d'un patois mélangé de français et d'anglais.

Leur recensement, en 1890, a fait connaître qu'ils étaient une trentaine de mille répartis dans toute la région. Mais depuis la découverte de l'or, ils se sont portés en grand nombre sur tout le parcours de Juneau à Dawson, en quête de voyageurs à exploiter.

Ils n'ont d'autres moyens d'existence que la chasse et la pêche. Les fourrures sont pour eux une source de grands bénéfices ; la pêche, surtout celle du saumon, leur procure une nourriture à eux et à leurs animaux.

Il n'y a dans l'intérieur de leurs demeures que des peaux entassées sans ordre dans les coins ou déployées sur le sol, un coffre ou deux curieusement décorés de dessins originaux, et peints de couleurs gaies, des ustensiles, surtout des cuillers faites en corne de bouquetin bouillie et quelques ornements de broderie et de verroterie.

La musique est presque inconnue parmi les Siwashs ; cependant nous remarquons chez Jim une sorte de guitare faite d'une vieille boîte à cigares ornée d'un manche et garnie de clefs et de 2 ou 3 cordes ; quelques harpons et flèches et une carabine complètent le mobilier.

Autour de la tente sont dressées des perches chargées de pièces de viande séchant au soleil, morceaux informes, déchiquetés, souillés de sang, dégoûtants à voir : c'est la provision d'hiver. Tout près veillent les *malamouses*, mi-chiens, mi-loups ; ils sont immobiles à l'approche de l'homme. Mais, se présente-t-il un chien étranger, ils entonnent leur péan de guerre, qui consiste en glapissements plaintifs, et, se jetant sur l'intrus, lui livrent une bataille en règle ; même ils le dévoreraient sans l'intervention du maître.

Pendant que les hommes vont chasser ou se reposent, les femmes confectionnent les vêtements d'hiver, les gilets de chasse doublés de fourrure, les mocassins, les pantoufles brodées de grains de couleur ; les jeunes gens ne possédant pas de fusil fabriquent des lacets faits de filaments détachés de la corne des bouquetins et au moyen desquels ils étranglent en quantité des écureuils dont ils mangent la chair et préparent la peau pour des bordures de vêtement.

Les enfants vont et viennent sans soins ni surveillance, excepté dans les endroits où il y a une mission. L'ignorance de ces Indiens est phénoménale, leur saleté sans pareille ; leurs vêtements exhalent une odeur rance repoussante, et les marmots sont recouverts d'une épaisse couche de crasse ; ils ne se lavent pas et ne paraissent pas se douter que l'eau peut servir à des usages de propreté.

Ils n'ont aucune croyance religieuse et, à part un certain culte qu'ils paraissent rendre aux morts, on pourrait supposer qu'ils sont rebelles à tout sentiment désintéressé.

Les efforts des missionnaires russes et anglais ont eu cependant des résultats marqués, et, sans eux, ces pauvres Indiens seraient à ranger parmi les êtres les plus dégradés de la race humaine. L'amour maternel brille pourtant chez eux de tout son éclat. On raconte l'histoire d'une pauvre Indienne qui, étant enceinte, mit au monde et éleva une espèce de monstre couvert de poils et à l'allure d'ours. Une épidémie ayant décimé sa tribu, la superstition populaire attribua le fléau au pauvre être déshérité, et il fut décidé qu'on le sacrifierait à la divinité irritée, afin de l'apaiser.

À cet effet, une bande de sauvages armés fit irruption dans la tente habitée par la mère et l'enfant ; sitôt que l'Indienne comprit le but de cette visite, elle se jeta au-devant des agresseurs et déclara qu'ils ne passeraient outre que sur son cadavre.

Et, joignant le geste à la parole, elle se précipita sur les hommes stupéfaits, qui prirent la fuite.

XVIII

Le *Nora*. — Une fausse alerte. — Le lac Lindeman. — Tempête sur le Chilkoot Pass. — Une catastrophe. — Les Échelles. — Sheep Camp. — Canyon City. — Chien indien pêchant le saumon. — Les glaciers. — Dyea. — Sitka. — Le retour. — Sir Wilfrid et le planton. — Les Canadiens français.

Des rapides du White Horse, un vapeur, le *Nora*, fait le service jusqu'à Bennett en une vingtaine d'heures. La correspondance entre les bateaux est rarement régulière, et cette fois-ci nous eûmes à attendre jusqu'au lendemain. Un certain nombre de passagers

s'embarquèrent sur un autre petit steamer, remorquant un chaland, qui partit la veille au soir, mais qui fut dépassé par le *Nora* avant d'atteindre Bennett. Notre *Nora* était surchargé, et il n'y avait pas même assez de *bunks* (cases) pour la moitié des voyageurs. Cependant nous nous arrangeâmes du mieux que nous pûmes ; la traversée n'était pas longue, et chacun mit du sien pour ne pas se montrer trop exigeant ou trop difficile. L'espace servant de salle à manger pouvait contenir à peu près une douzaine de personnes, mais si serrées à la table les unes contre les autres que leur bras droit seul avait la liberté de ses mouvements ; c'était pitié de voir à quels exercices pénibles et baroques on était forcé de se livrer pour porter à sa bouche le morceau qui n'y arrivait pas toujours ; de plus il fallait se presser, car il n'y avait pas moins de 200 affamés attendant de passer par la même filière, douze par douze, jusqu'à extinction. Dans cette position gênée on savait à peine ce que l'on mangeait : cela devait pourtant être bon, cela surtout ne ressemblait en rien à l'ordinaire de porc et de haricots dont on s'était rassasié pendant des mois.

Il fait nuit noire quand le *Nora* accoste à Bennett ; un instant auparavant l'animation la plus grande avait régné à bord. Les hommes, chargés de leurs bagages, se mettaient en devoir de débarquer. Là-dessus quelques retardataires, en sortant de leurs *bunks*, renversent la lampe à pétrole dans le passage étroit ; elle se brise, l'huile enflammée se répand sur le plancher ; quelqu'un saisit bravement la lampe et court la lancer par-dessus bord, tandis que d'autres jettent leurs cou-

vertures à terre et, après quelques efforts, réussissent à maîtriser l'incendie. On se félicite de cet heureux résultat, et l'on débarque satisfait d'en avoir fini avec cette navigation lacustre et fluviale qui n'est pas sans dangers et qui a duré 10 jours depuis Dawson.

Ici la troupe des rapatriés se sépare. Une partie prend la route de Skagway par le White Pass, l'autre celle de Dyea par le Chilkoot. Connaissant déjà le premier col, nous nous décidons pour le second. Donc, dès que paraît le jour, nous chargeons les bagages sur un char qui va les transporter, à un kilomètre de là, au bord du lac Lindeman. Quelques chaloupes à vapeur font la navette entre cette place et le village de Lindeman, situé à la tête du lac, à 9 kilomètres. Puis, ayant laissé nos effets à la charge de la compagnie du tramway aérien[1] qui promet de nous les envoyer à Dyea le jour même, nous nous mettons en route pour le Chilkoot, à pied et par petits groupes. On part vers 9 heures par un soleil brillant, mais à mesure que l'on gravit les escarpements du col, le temps, de beau qu'il était, devient mauvais, puis affreux, et au bout d'une heure de marche la pluie, chassée par un vent impétueux, commence à transpercer les vêtements. Quelques voyageurs cherchent un abri dans les tentes assez nombreuses qui bordent le chemin et se posent en hôtels et restaurants. Bientôt nous sommes réduits à deux, et héroïquement nous persistons à aller de l'avant. Finalement M. de L… reste en arrière pour se sécher dans un hôtel quelconque. Je continue seul.

[1] Voir, p. 95, *Le Grand câble de Chilkoot.*

Le chemin, qui rappelle tout à fait un sentier alpin, monte de Lindeman au col en longeant d'abord à mi-côte le versant puis le fond même de la vallée, occupé par des lacs de peu d'importance et appelés Deep Lake, Long Lake, Crater Lake, et les torrents qui les relient. On gravit ainsi un défilé entre des montagnes dénuées de végétation, et l'on arrive à une sorte d'amphithéâtre formé par les déclivités très escarpées du Chilkoot, piles énormes de rochers entassés dans le plus grand désordre et dont le bassin est rempli par les eaux du lac. On escalade les rochers au pied desquels s'élèvent les quelques baraques contenant la machine du tramway aérien, dont les câbles, supportés par des échafaudages puissants, se détachent sur le ciel au sommet du col. Si la montée est pénible, la descente l'est encore davantage ; un vent à décorner les bœufs souffle en tempête là-haut ; la pluie rend glissants les énormes blocs de granit empilés en une confusion chaotique sur une pente presque verticale de 300 mètres de hauteur. Je me risque cependant en bas des couloirs, des dévaloirs et des cheminées, perdant souvent l'équilibre, me déchirant les ongles aux aspérités, escaladant des pointes de rocs au sommet desquels l'ouragan a lancé mon couvre-chef, après lui avoir fait décrire en l'air, à quelques mètres, des paraboles fantaisistes…

Tout au fond est la dépression où serpente le torrent, alimenté par les glaciers, qui mettent pour ainsi dire le nez à la fenêtre. Leur masse, sillonnée de crevasses glauques, s'avance en effet avec une sorte de précaution par-dessus les remparts de granit qui bor-

dent la vallée. Le col est haut de 1.050 mètres environ, et est couronné de pics dentelés et dénudés.

La descente amène aux Échelles (*scales*), au pied même du col, ainsi appelées parce qu'en hiver des marches sont taillées dans la neige et la glace pour faciliter l'ascension des porteurs de charges. Ce trajet se fait ainsi plus aisément qu'en toute autre saison sur les rocs mêmes. Un peu plus loin se trouvent d'autres constructions en bois pour les services du tramway, dont les câbles, portant de grands paniers ou baquets suspendus, font passer les marchandises d'un versant à l'autre du col.

C'est près d'ici que, le dimanche 3 avril 1898, une avalanche détachée du flanc occidental de la montagne couvrit une centaine de malheureux qui étaient en route pour le sommet ou qui en descendaient ; les trois quarts à peu près furent tués et asphyxiés ; la plupart étaient des Américains. Cette catastrophe eut pour effet de jeter la défaveur sur le Chilkoot Pass, qui dès lors, et aussi pour d'autres raisons, a été déserté par la majorité des voyageurs.

La pluie cependant cesse, et, comme rien ne presse, puisque notre bagage est resté en arrière, nous nous arrêtons à Sheep Camp (camp des moutons), qui n'est qu'à 5 kilomètres du sommet et rappelle tout à fait, par son style de construction et sa position à cheval sur le torrent, certains villages des hautes vallées du Valais. À partir d'une petite distance au-dessus des Scales la forêt a reparu, et dans ces riches terrains d'alluvion elle prend de belles proportions, recouvrant le fond et les pentes de la vallée d'un épais manteau de feuillage

d'un vert exquis, brillant, uniforme, qui présente un contraste parfait avec les teintes rousses automnales de la vallée du Yukon, admirées quelques jours auparavant. La nature artiste procède dans ce pays par grandes masses ; c'est tout orange, ou tout vert, ou tout gris ; le paysage gagne en grandiose ce qu'il perd en variété, mais il n'est cependant jamais monotone.

Après nous être séchés, restaurés, reposés à l'Hôtel du Great Northern, nous poussons le matin suivant à sept kilomètres en aval jusqu'à Canyon City, groupe d'habitations pareilles à celles de Sheep Camp et situé à la jonction des vallées de Dyea et de Chilkoot. D'ici à Dyea il y a environ 10 kilomètres sur une route carrossable plus ou moins ballastée et longeant le bord de la rivière. Le paysage est ravissant, l'eau bouillonnante roule sur un lit de galets parsemé de rocs, et les flancs des hauteurs, de 2.000 à 2.500 mètres environ, sont revêtus à une grande élévation de forêts magnifiques, tandis que leurs têtes sont couronnées de glaciers immenses dont les moraines se frayent un chemin jusqu'en bas des déclivités. L'un d'eux surtout, le glacier d'Irène, est superbement azuré par les crevasses qui le sillonnent. Cette gamme de verts, de blancs, de gris et de bruns est relevée et pour ainsi dire éthérisée par un ciel d'une pureté, d'une transparence admirables. Et nous sommes en septembre.

En approchant de Dyea, la rivière se divise en une quantité de bras et de criques qui présentent un spectacle remarquable. En effet, ces cours d'eau grouillent de saumons de taille respectable, pesant de 10 à 20 kilos, qui cherchent à les remonter aussi haut que

possible pour frayer ; dans ce but, ils luttent, se tordent, sautent hors de l'eau, se meurtrissent sur les cailloux et finalement périssent. Les Indiens armés de gaffes et de harpons les amènent au bord sans difficulté, et, dans l'espace de quelques heures, ils en capturent des centaines. Nous sommes témoins d'une pêche intéressante opérée par un chien husky. Il se jette à l'eau, saisit un saumon entre ses mâchoires et l'entraîne sur le rivage. Sa victime se débat, joue de la queue avec vigueur et réussit à regagner l'élément liquide. De nouveau le chien se précipite pour le ressaisir et bientôt le ramène victorieusement sur le sec. Le saumon épuisé cesse sa résistance, et le fidèle quadrupède court en long et en large comme pour avertir son maître de sa bonne aubaine.

Enfin nous voici à Dyea, agglomération de huttes en bois maintenant désertes pour la plupart ; des Indiens et seulement quelques Blancs s'y trouvent encore. Les Peaux-Rouges y ont un camp assez considérable et une flottille de pirogues échouées sur le sable. Ils n'ont plus, pour le moment, la ressource des portages à dos de marchandises par le Chilkoot, et la pêche le long de la rivière se fait sans le secours des canots. Ils vivent donc à ne rien faire, si ce n'est à trafiquer, tandis que leurs femmes confectionnent mille petits objets en étoffe bordés de verroterie, tels que pelotes, mocassins, pantoufles, vêtements de bébés, etc. À cette industrie elles ne sont pas si habiles que leurs sœurs des îles et de la côte inférieure. Néanmoins leur travail est curieux et leurs prix sont raisonnables. Nous passons la journée et le lendemain à attendre nos bagages

laissés à Lindeman, et finalement le dimanche soir on nous annonce qu'ils sont arrivés.

Le lundi matin, nous faisons une dernière visite aux tentes indiennes et à quelques « magasins », si dépourvus de toute animation que les propriétaires eux-mêmes, effrayés de la solitude, se retirent dans leurs appartements privés. À plusieurs reprises il nous faut faire un tintamarre effroyable pour les obliger à sortir de leur antre. Puis nous quittons cette plage pittoresque et nous nous embarquons à bord d'un remorqueur qui va nous conduire à bord du steamer *City of Topeka*, en rade de Skagway.

Une demi-heure plus tard nous touchons le quai de cette dernière ville, et, comme nous sommes en avance de quelques heures, nous en profitons pour faire une courte promenade. Peu de changements dans ces six mois d'absence ; le seul important est la construction du chemin de fer qui longe la rue principale et fonctionne jusqu'à petite distance du sommet du White Pass. On assure qu'il ira à Bennett au printemps prochain. Ainsi, dans quelques mois on n'aura pas à marcher du tout de Paris à Dawson : tout le trajet s'effectuera par vapeur et par chemin de fer, et, comme nous l'avons déjà dit, le voyage demandera vingt-cinq jours environ.

Nous avons quelque peine à nous habituer à la modicité des prix. En effet, sur l'espace de quarante et quelques kilomètres nous avons payé pour le même genre de repas : 5 francs à Bennett, 3 fr. 75 à Crater Lake, 2 fr. 50 à Sheep Camp, et enfin 25 sous à Dyea et à Skagway.

Le retour n'offrit plus rien de remarquable ; le steamer touche à Killisnoo, sur l'île de l'Amirauté, station de pêche où une usine à vapeur occupe quelques Blancs et passablement d'Indiens. Un certain nombre de chaloupes, également à vapeur, partent chaque matin pour les parages peu éloignés où les harengs sont rassemblés par millions, et le soir elles reviennent pleines jusqu'aux bords. De ces poissons on extrait l'huile dont en remplit des barils, et on fait du résidu une sorte de guano qui, paraît-il, est très riche en matière fertilisante. Cette industrie ne s'exerce que pendant 2 ou 3 mois de l'année. Un vieux mortier, portant l'aigle à double tête, rappelle qu'il y a plus de trente ans les Russes possédaient le pays.

Sitka, dans l'île Baranof, capitale de l'Alaska, est une ville bâtie par les Russes, et compte près de trois mille habitants. Lors de la domination russe, le gouverneur général habitait une magnifique résidence sur une pointe de rocher à l'entrée du port. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques pierres. Mais on trouve encore quelques maisons d'agréable apparence et de style européen, et la ville subventionne une école industrielle. La pêche du saumon et sa mise en boîtes forment la principale industrie des habitants ; ceux-ci, pour la plupart Indiens, chassent en outre le daim, très abondant dans ces îles.

Une visite intéressante à faire est celle de l'église russe, avec son dôme peint en vert d'émeraude et sa tour à coupole renfermant la cloche.

L'intérieur est orné de peintures de saints entourés de cadres et de décors d'or et d'argent, tandis que les

sculptures de l'œuvre en bois sont remarquablement riches ; des candélabres en argent massif, des bannières en soie somptueusement brodées, et des tapis de prix complètent le mobilier.

Sitka occupe une situation ravissante ; de hauts sommets s'élèvent en arrière de la ville ; en avant se trouve le port, petit, mais sûr. Une quantité d'îles en masquent l'entrée, et des forêts les revêtent, ainsi que les pentes des montagnes, jusqu'à une grande hauteur.

Ici le climat est fort humide, la chute de pluie étant de 2^{m},10 annuellement ; il est par conséquent très doux aussi. La température moyenne de janvier n'est que très légèrement au-dessous de 0° centigrade.

Le traité de cession de l'Alaska aux États-Unis par le gouvernement russe en 1867 fut conclu moyennant une indemnité de 7 millions de dollars payés à la Russie, plus 200.000 dollars à deux compagnies, jouissant, l'une du monopole des fourrures, l'autre de celui de la glace.

Peu après l'annexion de ce territoire, une controverse quant à la délimitation des frontières s'éleva entre les gouvernements américain et britannique, et elle n'est pas encore terminée. Cependant une convention pour un arrangement final a été déposée devant le Sénat des États-Unis.

Le reste du voyage se fit sans incident par Metlakahla, Victoria, Vancouver, Seattle, San Francisco, Chicago, et enfin Ottawa.

Dans cette dernière ville, quand nous arrivâmes, on était en train de banqueter en l'honneur de lord Aberdeen, le gouverneur du Canada, justement sur le point

de quitter le pays. Le lendemain, ayant affaire dans les bureaux de l'administration, nous nous enquîmes, auprès d'un planton qui gardait la porte, où nous pouvions voir sir Wilfrid Laurier. Ayant donné l'information nécessaire, il ajouta : « Sir Wilfrid ! mais il est naïf comme un bébé, n'y a pas le moindre brin d'orgueil en lui ! » Cet éloge rassurant nous encouragea, et nous le trouvâmes bien mérité. Le président du Conseil privé se montra fort aimable et empressé ; il est Canadien français et a conquis par ses talents et son énergie la position éminente qu'il occupe, avec l'assentiment de la nation, qui a pour lui les sentiments les plus profonds d'estime et de respect.

Cette petite mais vigoureuse nation canadienne française, qui compte maintenant plus d'un million et demi d'âmes, a fourni de nombreux immigrants au Klondike. Ils sont réputés pour leur force et leur honnêteté, et n'ont pas de rivaux dans le maniement des bateaux ou l'exploitation des forêts ; ils font d'excellents mineurs et se sont fait une réputation universelle comme trappeurs, chasseurs et coureurs des bois.

XIX

Conclusion.

Nos lecteurs ont pu voir que le territoire du Yukon est une grande et rude contrée, riche en minéraux et appelée sous ce rapport à un grand avenir.

Ils ont pu conclure aussi de ce que nous avons raconté que ce n'est pas le premier venu qui peut s'y

rendre dans l'espoir d'y faire fortune en ramassant les pépites sur les placers.

Il faut, pour y aller : de l'argent, de la santé, de l'énergie, surtout de l'énergie et encore de l'énergie.

Le voyage à lui seul exige une somme assez ronde. Le prix du passage de l'Atlantique n'est qu'une faible fraction du total ; il y a ensuite à traverser le continent américain, puis à prendre un vapeur jusqu'à Skagway, de là à aller par chemin de fer ou train d'animaux de bât à Bennett, et finalement de Bennett à Dawson par bateau ; tous ces frais réunis peuvent s'élever à 1.750 francs en voyageant en seconde classe et à plus de 2.000 francs en première. Puis le retour coûtera une somme égale. Mais ce n'est pas tout : il faut des vêtements, des vivres, des outils, du moins si l'on va là-bas comme prospecteur ou mineur. Sans doute, tout maintenant se trouve en abondance sur place, à Dawson ; mais à quels prix ? Nous en avons donné des exemples. Et puis, une fois là, même muni de tout ce qu'il faut pour prospecter, on doit s'attendre à beaucoup de mécomptes, de travaux pénibles, de perte de temps.

Supposez qu'un jeune homme plein de vigueur et d'enthousiasme parte de Dawson à la recherche de l'or ; il découvrira bien vite que, sur un rayon de 100 kilomètres, tous les creeks sont occupés et que le terrain a déjà été très bien fouillé. Ce n'est pas à dire qu'on n'y puisse plus rien trouver, mais c'est difficile.

S'il veut aller plus loin, il lui faut emporter ses vivres, ses outils et ses couvertures. Un très robuste gaillard peut porter jusqu'à 50 kilos sur son dos, mais c'est exceptionnel. La moyenne des chercheurs d'or ne

peut prendre que la moitié de cette charge, soit 25 kilos, car il faut bien se rendre compte qu'on ne suivra pas une route départementale, ni même un chemin vicinal, mais un sentier gravissant et descendant sans les contourner toutes les aspérités du terrain, quelque abruptes qu'elles puissent être. Une fois en route, il faut plonger dans des fondrières d'une boue épaisse qui s'attache comme de la glu à vos jambes, franchir des torrents ou des bras de rivière sur un tronc d'arbre frêle et oscillant jeté en travers du courant et sur lequel on doit s'aider des pieds et des mains, traverser la forêt si dense que les branches vous fouettent le visage jusqu'à l'ensanglanter, à moins que vous ne préfériez vous tailler un passage un peu plus libre à coups de hache ou de machette. Si de ces 25 kilos on déduit le poids des couvertures et des instruments du mineur, il ne restera que peu de chose pour les aliments. Avec cela on ne va pas loin, peut-être 4 ou 5 jours, mettons 10 au maximum. Dans cet intervalle-là on ne fait pas grande avance, car il faut calculer le temps du retour aussi bien que celui de l'aller, et alors que reste-t-il pour prospecter ? Absolument rien. D'aucuns obvient à cette difficulté en faisant une cache à une certaine distance et en l'approvisionnant amplement, quitte à repartir de là comme d'une base d'opérations pour s'avancer plus loin dans l'intérieur, en établissant d'autres caches plus en avant et ainsi de suite.

Mais la saison est courte : trois mois environ. Aussi, après toutes ces marches et contremarches, il reste fort peu de temps pour travailler aux fouilles. Et ceci non plus n'est point facile, le sol étant partout recouvert

d’une couche épaisse de mousse qui en masque entièrement la surface, de sorte que les indices sont presque entièrement absents. Il faut tâtonner et deviner, puis débarrasser le terrain de son manteau de végétation, et alors on trouve le sol gelé à une grande profondeur. Nous avons montré par quels procédés on le dégèle. Souvent, après avoir beaucoup peiné pour creuser un puits profond de 5^{m},10 ou 20 mètres, on trouve des « couleurs », c’est-à-dire des parcelles d’or, mais en quantité insuffisante pour exploiter le claim avec profit. Il faut alors pousser plus loin et recommencer les mêmes opérations avec la même difficulté, sans être sûr d’avoir plus de succès… On doit avouer que, pour mener cette existence le plus souvent solitaire (car un parti de prospecteurs se disperse généralement dans toutes les directions afin d’augmenter les chances de découvertes), il faut une dose peu ordinaire de patience obstinée et de force d’endurance.

Que si vous avez 2.000 à 3.000 francs disponibles, vous pouvez les placer sur un cheval de bât qui portera 100 à 125 kilos de votre bagage, et alors vous pourrez cheminer plus à votre aise et racheter le temps, car il vous sera possible de voyager en ligne droite et sans arrêt dans la région déjà explorée. Mais les obstacles habituels subsistent.

Une santé de fer et un cœur bardé de l’*æs triplex* des anciens sont donc de toute nécessité pour affronter les périls de ce pays où tout est extrême : aride, désert, désolé, là où il est pauvre, et livrant des trésors incalculables et inépuisables là où il est riche, excessivement froid et excessivement chaud. Le thermomètre

parcourt la gamme la plus étendue connue, de 40° au-dessus en été jusqu'à 50° et davantage au-dessous en hiver. Il y a peu de neige, excepté sur les montagnes. Pourtant, dans ces froids extrêmes, l'air est très sec et calme, ce qui permet de les supporter avec une facilité relative. L'hiver commence d'ordinaire après la mi-septembre et continue jusqu'à fin mai ; on dit que les mineurs ne possédant pas de thermomètre laissent leur mercure dehors toute la nuit. Si au matin ils le trouvent gelé, c'est un signe qu'il vaut mieux rester à la maison ce jour-là, le froid étant trop intense pour permettre de travailler.

De la mi-juin aux premiers jours d'août il n'y a pas de nuit, et les travaux ou les marches peuvent se poursuivre sans interruption ; par contre, en hiver, il n'y a guère qu'un peu plus de 4 heures de jour dans les 24 heures ; le reste du temps, on est illuminé par l'éclat d'une chandelle à l'intérieur, des étoiles et de la neige au-dehors.

Voici maintenant quelques détails sur la manière de travailler les placers du Klondike ; il est évident que la nature du climat et l'éloignement des lieux suffisent à eux seuls pour fixer le caractère et les conditions d'exploitation des claims. D'abord quant à la façon de jalonner un claim : le prospecteur mesure 250 pieds (autrefois c'étaient 500 pieds) dans la direction de la vallée ; la largeur en est déterminée par les bancs du ruisseau, de telle sorte que le claim court d'une base à l'autre des collines ou des montagnes le long d'une ligne imaginaire aérienne à trois pieds au-dessus du niveau de l'eau. S'il n'y a pas encore de claims jalonnés

sur ce creek, le claim est connu sous le nom de « découverte », et le piquet porte le n° 0. Le claim suivant jalonné en amont est marqué n° 1, et s’appelle n° 1 *au-dessus* ; celui à côté du n° 0, en aval, est aussi marqué n° 1, mais est nommé n° 1 *au-dessous*, et ainsi de suite. Il ne peut donc y avoir deux claims avec le même numéro sur chaque creek (ruisseau). Un claim situé à une distance de moins de 15 kilomètres du bureau du commissaire de l’or doit être enregistré dans les trois jours qui suivent sa location, et si c’est une « découverte », la preuve doit être fournie par la présentation de l’or qu’on y a trouvé. Un jour additionnel est accordé par chaque 15 kilomètres de distance du bureau. Le droit d’enregistrement d’un claim est de 15 dollars. Une taxe de 10 pour 100 sur l’or miné est levée par des officiers nommés à cet effet.

Dès que le prospecteur a piqueté un claim, il fait une épreuve expérimentale au pan. Cela peut donner très peu d’abord, mais si l’on considère que du gravier livrant 5 sous d’or au pan est une quantité payante, on verra que l’étalon du mineur n’est pas si élevé, après tout.

M. Ogilvie dit : « Quant à la quantité qui donne des résultats satisfaisants, on considère que 10 sous le pan avec une épaisseur de 3 ou 4 pieds de gravier aurifère est une affaire excellente. »

Après qu’on s’est ainsi assuré que le claim vaut la peine d’être travaillé, il faut préparer les boîtes à laver (*sluices boxes*). Au Klondike, cet article est fort rare et fort cher, si on se le procure à la scierie. Le mineur industrieux abattra lui-même assez d’arbres pour se faire

les planches nécessaires à la construction des boîtes. Les boîtes ainsi obtenues sont mises en position et tout est prêt pour l'opération du lavage, mais il faut maintenant jeter le gravier aurifère, qui repose toujours sur le *bed rock* ; or le plus souvent une autre couche de gravier (celui-ci non aurifère) existe entre la couche payante et la surface. Il arrive quelquefois qu'il faut enlever dix ou quinze mètres de terrain avant d'atteindre l'aurifère. Comme il serait trop long et coûteux de déplacer cette tranche improductive, on fore des puits jusqu'au fond du gravier, et on perce des galeries souterraines le long de la couche payante. Le moyen dont on se sert est intéressant, vue que c'est en hiver seulement qu'on peut l'employer : en effet, pendant l'été, et jusqu'à la fonte des neiges, la surface est couverte de torrents bourbeux. Plus tard, la neige étant partie, les sources commencent à geler, les courants se dessèchent et bientôt toute la masse de la surface jusqu'au lit de roche est congelée solidement ; c'est alors qu'il est possible de pénétrer à l'intérieur du sol en faisant des feux sur l'aire où l'on veut creuser et en maintenant ces feux allumés pendant plusieurs heures. Au bout de ce temps, le terrain se sera dégelé et amolli à une profondeur de six pouces peut-être. On enlève cette tranche aisément ; un autre feu est allumé sur le même emplacement et ainsi de suite jusqu'à ce que le gravier aurifère soit atteint. Quand le puits est foré à cette profondeur, des galeries sont ouvertes dans plusieurs directions, toujours au moyen des feux. Le sautage à la mine n'aurait pas d'effet à cause de la dureté du terrain. Le gravier contenant l'or est sorti des

galeries au moyen de treuils établis à l'ouverture du puits et mis en tas jusqu'en été, c'est-à-dire jusqu'au moment où les torrents recommencent à couler ; alors il est jeté à la pelle dans les *sluices boxes* et lavé.

Pour les claims de bancs ou de collines où l'eau est très rare, il faut faire usage du *rocker* (berceuse), qui est une simple boîte longue d'un mètre et un peu moins large, faite de deux compartiments posés l'un sur l'autre. Le supérieur étant très peu haut, ayant pour fond une feuille de tôle percée de trous d'un centimètre et demi de diamètre, l'inférieur contient un plan incliné à peu près au milieu de sa hauteur et sur lequel est une épaisse couverture de laine. L'appareil est monté sur deux morceaux de bois en arc de cercle ressemblant à ceux d'un berceau. Quand on veut en faire usage, on le pose sur une couple de grosses branches ou planches, afin qu'il soit balancé aisément. Pour s'en servir, il faut creuser un trou dans lequel une quantité suffisante d'eau s'amasse, puis le mineur trie et met de côté les cailloux et le gros gravier, rassemblant en un tas le fin gravier et le sable près du rocher. Il en remplit la boîte supérieure, et imprime d'une main le mouvement de balancement au rocker, tandis que de l'autre il arrose copieusement le gravier. Les petits fragments passent à travers les trous dans le compartiment du dessous, sur la couverture, qui arrête et retient les fines particules d'or, tandis que les sables et la terre roulent par-dessus et tombent au fond sur le plan incliné de la boîte, de manière que cette matière sans valeur est rejetée à l'extérieur.

En travers du fond de la boîte sont fixées de minces baguettes le long desquelles on place du mercure qui s'amalgame à l'or ayant glissé de la couverture. Si l'or est en pépites, les plus larges restent dans le compartiment supérieur, leur poids les retenant jusqu'à ce que la matière plus légère ait passé outre, et les plus petites sont retenues par une baguette placée à l'extrémité extérieure du fond de la boîte. La couverture est sortie de temps à autre et rincée dans un tonneau. Si l'or est fin, on met du mercure au fond du baril pour qu'il puisse s'amalgamer à l'or.

L'usage des « boîtes à laver » est préféré, quand il y a ample provision d'eau avec une chute suffisante.

Des planches sont assemblées de façon à former une boîte de dimensions convenables, soit d'environ 2 mètres de long, 50 centimètres de large et 30 de haut. Des baguettes sont fixées en travers du fond à intervalles réguliers, ou bien encore des trous ne traversant pas la planche sont pratiqués dans le fond et disposés de telle sorte qu'une parcelle d'or voyageant en ligne droite ne pourrait manquer de se loger dans un de ces trous. Plusieurs de ces boîtes sont mises en place, s'emboîtant l'une dans l'autre, et inclinées. Un courant d'eau est alors dirigé dans la boîte supérieure ; puis le gravier amassé tout près des boîtes est jeté par pelletées dans la boîte supérieure, et est lavé par l'eau courante.

L'or est retenu par son poids et arrêté par les baguettes ou les trous mentionnés plus haut. S'il est fin, on place du mercure dans la boîte pour le saisir. De cette façon on peut dans le même temps laver trois fois

plus de gravier qu'avec le rocker, et par conséquent on recueille trois fois plus d'or.

Les boîtes ayant fini leur service sont brûlées, et leurs cendres sont lavées pour leur faire rendre l'or qu'elles contiennent.

C'est donc l'hiver qui est la saison active du travail sur les placers, comportant surtout des claims de rivières et partant impossibles à exploiter en été.

Mais outre ces claims de ruisseaux, de bancs et de ravins qui se trouvent au fond de la vallée et sur ses flancs immédiats, on a découvert vers le mois de mars 1898 une série phénoménale de claims à des hauteurs variant de 100, 200, 300 mètres au-dessus du niveau du ruisseau sur Eldorado et Bonanza Creek. Il paraîtrait qu'ils marquent les bords de l'ancien lit de la rivière ; l'eau s'est depuis creusé un lit de plus en plus profond, mais l'or a été déposé sur les bancs comme il l'est aujourd'hui à plusieurs centaines de pieds plus bas. Le premier de ces claims de montagnes fut découvert par Bourke, qui, pauvre manœuvre sans argent et sans autre ressource que ses bras, s'était vu obligé de travailler à gages sur un claim de l'Eldorado.

Au mois de mars donc, il vit scintiller de l'or dans le sillon tracé par les troncs d'arbre qu'il charriait. Il retourna là pour fouiller le terrain, mais ne trouva rien d'abord. Bientôt ensuite, à plus de 20 pieds de profondeur, il trouva une couche de gravier fort riche, qui lui rapporta, dit-on, plus de 25.000 dollars ; puis il vendit son claim 50.000 dollars. C'était à French Gulch, en face du n° 17 Eldorado, et à 300 ou 400 pieds au-dessus du creek. Quelques-uns de ces claims se trouvè-

rent être extrêmement riches, et leurs dimensions furent réduites à 100 pieds de côté, puis on les reporta à 250 pieds. Des investigations ultérieures firent retrouver l'ancien chenal en face du n° 31 de l'Eldorado, sur la rive droite et au-dessus de l'embouchure du creek d'Oro Grande. Ces claims s'étendent tout le long de la vallée d'Eldorado, sur un niveau à peu près uniforme, et dans la vallée de Bonanza. Ils commencent vers le n° 60 au-dessous, sur la rive gauche, à environ 150 mètres de haut, dans la direction des Fourches. Les claims, sans motif apparent, passent la rivière et occupent ainsi les deux rives. Au n° 17, l'Adams Creek vient de l'ouest, et entre l'Adams et l'Eldorado, et longeant le Bonanza, se voient les fameux claims de montagne de Petit Skookum et de Grand Skookum, qui ont livré jusqu'à 100 dollars par heure et par homme.

Une scène de grande activité minière a pour théâtre les rives de ces ruisseaux sur tout leur parcours, qui est de 30 kilomètres pour Bonanza et de 12 pour Eldorado. Le sol est couvert de huttes, de monceaux de gravier, de fossés, de boîtes à laver. Au-dessous de sa surface le terrain est littéralement criblé de trous de puits, de tranchées, de tunnels, de galeries latérales, tandis que sur la première et la seconde rangées des bancs et le long de la roche, des fouilles et des tunnels mettent à découvert de grandes quantités d'or grossier reposant sur le fond pierreux.

La méthode aujourd'hui en usage pour travailler les claims de ruisseau (*creek*), de ravin (*gulch*), de bancs (*bench*) et de collines (*hill claims*), est de creuser des puits et des galeries, bien que dans certains cas on ait

ouvert des tranchées jusqu'au lit de roche (*bed rock*) ; des pompes refoulant l'eau d'infiltration et de surface, le gravier aurifère est jeté par pelletées sur des tables d'où on le rejette dans les boîtes à laver. La lenteur du courant est une grande entrave à l'application du minage rapide et facile. Les puits et les tranchées se remplissent bien vite d'eau ; le plan incliné en général n'offre pas un degré suffisant pour le lavage en boîtes, et de plus il n'y a pas d'espaces où entasser les énormes amas de gravier, à moins qu'on ne les laisse sur son propre claim ou qu'on ne les emprunte à celui du voisin.

Les puits creusés jusqu'au *bed rock*, avec leurs galeries latérales, sont opérés pendant les mois d'hiver, alors que le sol est gelé, compact, et qu'il n'y a pas d'eau de surface. Comme le terrain est trop dur pour être attaqué avec succès, même avec la meilleure pique, on le dégèle au moyen de grands feux de bois qu'on allume le soir. En quelques heures, il est devenu assez friable, sur une profondeur de quelques centimètres, pour être creusé sans difficulté le jour suivant, et on procède ainsi à tour de rôle, avec le feu d'abord, puis avec le fer. Il en est de même quand on est arrivé à la couche « payante » (*pay streak*), qui se trouve de 3 à 7 mètres de profondeur, et dont l'épaisseur varie de quelques centimètres à 1 mètre ou 1^{m},50.

Pour l'extraire de la base des puits, on ouvre des galeries courant dans toute l'épaisseur de la couche payante, qu'on hisse à la surface au moyen de treuils placés au-dessus de l'ouverture des puits. Elle est mise en tas et laissée là jusqu'au printemps suivant pour

être lavée. Ce lavage est effectué au moyen de *sluices* et de *rockers*. On ne fait presque pas de puits ni de galeries dans les mois d'été, ou plutôt on n'en fait que si les claims sont secs et élevés, ce qui est rarement le cas. En quelques endroits le gravier est recouvert de détritus et de marne, parfois sur une épaisseur de 20 pieds ou davantage, et forme une masse congelée toute l'année.

Une autre raison pour laquelle il est presque impossible et souvent dangereux de prospecter en été, c'est la présence dans le sol de gaz délétères qui tuent parfois d'imprudents mineurs. L'été dernier, il y a eu, sur les creeks, plusieurs cas d'asphyxie mortelle dus à cette cause.

On estime que la production d'or du Klondike en 1897 a été de 6.000.000 de dollars, soit 30.000.000 de francs ; trois des experts les plus compétents, et que nous avons déjà cités, donnent pour 1898 une évaluation moyenne de 10.000.000 de dollars ou de 50.000.000 de francs, tandis que pour cette même année la production de l'or du monde entier a été de 237.504.800 dollars, soit en francs 1.187.500.000, les trois principaux producteurs étant l'Afrique avec 58.306.000 dollars, soit 291.500.000 francs, et les États-Unis avec 57.363.000 dollars, soit 286.800.000 francs, et l'Australie avec 55.684.200 dollars, soit 278.400.000 francs.

On le voit, le Klondike est encore bien en arrière, mais si l'on tient compte du petit nombre d'années d'exploitation, deux ou trois ans au plus, du mode primitif et absolument insuffisant de l'extraction, si de plus

on réfléchit que le terrain des creeks même les plus rapprochés de Dawson, par conséquent les plus faciles à exploiter, n'a pour ainsi dire été qu'effleuré et que, selon les prévisions de gens compétents, on retirera l'an prochain 30.000.000 de dollars, soit 150.000.000 de francs du Klondike, tandis que la production totale des deux creeks seulement du Bonanza et de l'Eldorado est évaluée de 300 à 400 millions de francs, on conclura que ce territoire a en perspective le plus brillant avenir minier.

Mais encore un coup, pour arracher ses richesses à cette terre marâtre, il faut un assemblage peu commun de qualités physiques et morales avec le concours de ressources financières assez importantes.

Le mineur ou le prospecteur a dans ces régions-là des obstacles presque surhumains à surmonter, des ennemis terribles à vaincre, entre lesquels, pour n'en citer que quelques-uns, il y a le froid intense, la nuit presque continuelle d'un long hiver, les moustiques, l'humidité, la fièvre, le scorbut qui, après une saison ou deux, attaque presque invariablement quiconque a été privé, comme c'est le cas général, de viande et de légumes frais. Et puis, comme on l'a vu plus haut, si quelques-uns ont la chance de découvrir le claim qui « paye », il y en a des centaines et des milliers qui voient leurs cheveux blanchir, leur échine se voûter, leurs illusions s'envoler, sans avoir réussi qu'à vivoter bien chétivement pendant les longues et pénibles années de leurs pérégrinations à la recherche de l'or.

Après tout, n'est-ce pas Dieu qui fait le riche et le pauvre, qui abaisse et qui élève ?

APRÈS LA RUÉE



Retour de mineurs à bord du steamer *Roanoke*
(Seattle-Washington), en 1898.

Cliché Frank La Roche (1853-1934).

LE KLONDIKE DIX ANS APRÈS

Par Othon GUERLAC

(1908)

Les facilités actuelles du voyage au Klondike comparées aux difficultés et aux dangers d'antan. — Skagway. — Dyea, la ville morte. — Le chemin de fer de Skagway à White Horse. — La descente du Yukon. — En bateau de White Horse à Dawson City. — La vie à Dawson n'est plus celle d'un campement de mineurs comme il y a dix ans.

IL y a dix ans, en 1898, tous les journaux du monde entier étaient remplis d'informations sur le Klondike qui venait de se révéler comme l'Eldorado par excellence où des fortunes inouïes s'édifiaient avec une rapidité surprenante. Tentés par l'appât de l'or, mineurs, prospecteurs, marchands, aventuriers se ruaient à l'assaut du pays, sans se soucier des fatigues inouïes qu'un climat rigoureux leur réservait.

Nos lecteurs n'ont pas perdu le souvenir du récit que publia, en 1899, un de ces prospecteurs hardis, M. Léon Boillot[1]. Ils se rappellent sans doute ce qu'était à ce moment un voyage au Klondike : une aventure folle

[1] Voir, p. 263, *Aux mines d'or du Klondike.*

sur des navires aménagés en hâte et pleins à chavirer ; une ruée vers la White Pass sur des pistes encore glacées ; un pêle-mêle fantastique d'hommes et de femmes de toutes les races et de tous les pays lancés à la poursuite de la richesse — et souvent de la mort.

Les choses ont bien changé depuis lors. Tout d'abord la durée du voyage a été considérablement réduite. Au lieu des deux mois de naguère, on met, si l'on veut, douze jours pour aller de New York à Dawson City.

Ce voyage se divise exactement en quatre parties : 1° De New York à Seattle ou à Vancouver par n'importe laquelle des grandes lignes transcontinentales : cinq jours ; 2° De Seattle ou de Vancouver à Skagway, le long des côtes de la Colombie britannique et de l'Alaska au milieu d'un chapelet d'îles de toutes les grandeurs : trois jours ; 3° De Skagway, point d'accès dans l'intérieur, à White Horse, point de départ de la navigation sur le Yukon : une journée qui se fait en chemin de fer par-dessus la White Pass ; 4° De White Horse à Dawson City sur les bateaux de la Compagnie du Yukon : trois jours. Total : 12.

La première partie, de Vancouver à Skagway, est du reste depuis longtemps classique et des milliers d'Américains la font tous les ans ; mais c'est à Skagway que commence véritablement le voyage du Klondike.

C'est à bord d'un bon vapeur anglais venant de Vancouver, sous une pluie fine bien caractéristique de ce climat ultra-humide, que j'ai fait mon entrée à Skagway, port d'accès du Klondike, situé au fond du canal de Lynn, fjord d'une centaine de kilomètres, fjord

magnifique, large parfois de quelques centaines de mètres, et dont les hautes murailles qui tombent à pic dans la mer ont un caractère singulièrement sauvage.

Réveillés de bon matin pour contempler le grandiose et terrifiant spectacle de ce canal si redouté et où, l'année précédente, sombra un des navires de la compagnie, nous vîmes vers sept heures, surgir devant nous, à demi couché dans la brume, le mur de fond qui annonce la fin, le bout du cul-de-sac.

Parallèlement à la côte s'avancent de longues jetées noires. L'eau est peu profonde. Sur la gauche, où s'ouvre la vallée de Skagway, apparaît, baignée dans l'humidité et à peine visible sous les nuages qui se traînent au ras de toits, une petite ville de bâtisses sombres ou rouges. Sur la jetée des douaniers attendent pour inspecter notre navire la *Princesse May*. L'inspection terminée nous descendons sur le wharf, où attend un magnifique omnibus de l'hôtel élégant appelé *Fifth Avenue Hotel*.

Skagway était encore endormi. Une large rue longitudinale avec ses grands magasins de nouveautés, ses librairies, ses marchands de curiosités, ses *saloons* (lieux de réunion), ses trottoirs en bois, sa chaussée où passent les rails du chemin de fer à voie étroite, tout cela n'a rien de spécialement couleur locale. Les magasins ressemblent à des milliers d'autres vus aux États-Unis. Tout ici me semble familier.

En tournant toutefois dans la cinquième avenue nous passons devant un établissement qui, par son aspect imposant et solennel, inspire le respect. Placé à proximité de la poste, presque en face d'une des six

églises de l'endroit (six églises pour 1.085 habitants !) ce *Board of Trade* (chambre de commerce) annonce évidemment une grande institution formée sans nul doute par les grands capitalistes de la ville. Une inspection superficielle ne tarde pas à détromper les naïfs qui auraient de telles illusions. Ce *Board of Trade* est un vaste hall de jeu où, sur des tables vertes, sont empilées des colonnes de pièces d'or, tandis que dans le fond se dresse un bar où les favorisés de la chance vont célébrer leur victoire et les autres noyer leur désappointement. Le jeu continue d'être le grand sport de ces pays de l'or, où le hasard élève et abaisse à son gré les destinées. Les tenanciers, au contraire, ici comme ailleurs, ne dépendent pas de ce dieu capricieux et font fortune à coup sûr comme l'indique la maison du propriétaire, une jolie villa blanche, demeure idyllique entourée d'un admirable parterre de fleurs qui n'ont rien d'arctique.

Saloons et maisons de jeu offrent aux hommes, que le *Struggle for life* a fatigués, les seules distractions auxquelles les mineurs semblent tenir. Quant aux saloons destinés, ici comme dans les autres parties des États-Unis, à élever le moral des masses par des spectacles réconfortants, ils exhibent sur leurs murailles des œuvres d'art d'un caractère mi-licencieux, mi-sensationnel. Les saloons ne sont pas les seuls agents de moralisation ici. Ils ont comme concurrent peu dangereux, je le crains, l'Armée du salut, dont les braves escouades que rien n'arrête, pas même le respect humain, campent aux portes mêmes de ces bouges de

perdition et remplissent l’air de la musique discordante de leurs tambourins et de leurs voix criardes.

La vie dans cette petite ville du nord, telle qu’elle m’est apparue ce premier dimanche et les jours suivants, ne me semble pas très différente de ce qu’elle est dans beaucoup d’autres villes américaines de la même importance, situées dans des régions plus accessibles.

Je m’installai d’abord dans le *Fifth Avenue Hotel*, le grand caravansérail de l’endroit, extrêmement confortable, qui a un beau palmier et quelques meubles de luxe dans la salle à manger ; puis je me mis en quête d’un barbier. Les coiffeurs d’Alaska sont aussi propres et méticuleux que leurs collègues de latitudes plus tempérées. Ils vous couvrent le visage de linges chauds et vous aspergent d’eau antiseptique après vous avoir renversé dans ces grands fauteuils à mécanique qui sont construits sur le modèle des fauteuils de dentiste. Dans ce même salon de coiffure un cireur de bottes vous accommode vos chaussures à la façon américaine — c’est-à-dire en en faisant de véritables miroirs mouvants. Quant à la conversation elle roulait, comme de juste, sur une rencontre de football entre deux équipes rivales.

Ce qu’est la ville : des rues coupant à angle droit des avenues parallèles, un véritable jeu de damier à la manière américaine avec de-ci de-là des places vides, des espaces inoccupés et puis de jolis cottages entourés de verts gazons et de parterres fleuris, des cabanes aux formes singulières et aux couleurs voyantes, et puis quelques édifices plus imposants comme la maison

d'école, le palais de justice et, dans Broadway, un curieux édifice de bois, à la façade découpée comme une pendule coucou.

C'est cette petite ville qui fut en 1898 le point de départ du grand exode vers le Klondike. En ce temps-là tous ces cottages, aujourd'hui sans locataires, étaient bondés de voyageurs qui attendaient leur tour de gravir la montagne ou de commerçants qui vendaient à des prix extravagants les denrées nécessaires au voyage. Les rues à moitié désertes de cette bonne petite ville de province étaient alors agitées par le remous de cette cohue cosmopolite qui montait à l'assaut du lointain et énigmatique Eldorado. Au dire des statisticiens la population était de 5 à 8.000 habitants.

Mais Skagway n'était pas alors la seule ville d'où l'on partît pour l'intérieur. Elle avait une rivale. Le canal de Lynn se termine, en effet, par deux bras séparés par une étroite bande de terre mamelonnée et rugueuse. Sur l'un de ces bras se trouve Skagway : c'est le *Chilkoot-Inlet*. Sur l'autre bras, ou *Chilkat-Inlet*, se trouve, ou plutôt se trouvait autrefois Dyea, le second port d'embarquement pour la vallée du Yukon. En 1897 et 1898 les mineurs avaient le choix entre les deux routes. Par Dyea comme par Skagway on pouvait, en suivant le torrent qui descend de la montagne, gravir les défilés qui conduisent dans le bassin du Yukon. La route de Dyea était plus courte mais plus abrupte : la passe de Chilkoot est en effet à 3.500 pieds de hauteur. La route de Skagway, par la White Pass (2.600 pieds), était plus longue mais moins pénible. C'est celle-ci qui a fini par prévaloir, grâce à ses avantages divers et à la

construction du chemin de fer. Mais en 1897 et 1898 le mouvement se partagea entre les deux villes, et Dyea égalait Skagway en activité.

J'ai voulu voir Dyea. Comme à Skagway, une longue jetée a été construite pour les bateaux, l'eau n'étant point très profonde. Mais la jetée ne sert plus : les planches sont tombées et tout ce qui survit est une interminable rangée de poteaux noirs. Le rivage lui-même est envahi par le sable et il faut, pour atteindre la ville, piétiner péniblement à travers une dune sans fin.

Quant à la ville, elle n'est que l'ombre d'elle-même. Broadway n'est qu'un vaste désert ensablé avec, de chaque côté, des cabines défoncées, des maisons ouvertes à tous les vents, des bâtisses dont les enseignes encore visibles semblent une cruelle ironie dans cette morne solitude. Pas une âme dans cette Pompéi, vieille de six ans. Le silence et la désolation. Seules les mouettes s'agitent sur le rivage et le long de la rivière de Dyea j'aperçois une tente, d'Indiens sans doute, d'où sort un peu de fumée. Pour le reste, cette ville, qui, il y a huit ans, était remplie de l'agitation et du bruit d'un grand centre de population, est tombée au silence d'un cimetière. *Dyea is dead*. L'organe inutile s'est atrophié et va tomber.

De Skagway à White Horse, c'est-à-dire du terminus de la navigation côtière au point de départ de la navigation fluviale, de la mer à la vallée du Yukon, la distance par-dessus la fameuse White Pass, est de 177 kilomètres. C'est la seule partie du voyage qui se fasse en chemin de fer. Le trajet dure sept heures ; en

considération des difficultés de construction et de la courte durée du trafic, le tarif est extrêmement élevé. De Skagway à White Horse le prix est de 100 francs. De Skagway au sommet de la White Pass, c'est-à-dire pour une distance de 32 kilomètres, le prix, aller et retour, est de 25 francs. Au point de vue de l'histoire du *boom* de 1898, c'est la seule partie vraiment intéressante, car c'est sur ces 32 kilomètres que se fit à travers la neige, sur une piste de quelques centimètres de largeur, la longue et souvent mortelle montée des mineurs chargés de leurs bagages ; au point de vue du paysage, c'est un décor pittoresque de montagne avec ses ravins, ses cascades, ses rochers, à travers lesquels le chemin de fer à voie étroite se fraye audacieusement sa route.

Le trajet commence au beau milieu de la rue principale de Skagway. Cela se fait aux États-Unis, dans de plus grands centres que Skagway. Nous regardons pour la dernière fois cette curieuse petite ville, dispersée au hasard, le long de l'embouchure de la rivière Skagway, au pied de ces hauts rochers d'où descend en longs tuyaux l'eau potable et sur le flanc desquels on lit en gros caractères : « Fumez les cigares du général Arthur » ou « Ayez confiance dans le Seigneur » ! Religion et commerce fraternisent ici pour ruiner les beautés naturelles, comme il arrive si souvent, même dans des régions plus civilisées de ce continent, puis nous nous engageons dans la vallée de la rivière Skagway pour monter à la White Pass.

La White Pass est la station qui marque le point culminant de l'ascension. Elle est à vingt milles de

Skagway et à 2.600 pieds d’altitude. On y accède au sortir d’un tunnel qui protège en hiver la voie ferrée contre les avalanches. C’est une petite station en bois flanquée de quelques baraques à cheval sur la frontière de l’Alaska et le territoire du Yukon. Nous sommes dorénavant en territoire canadien, ou mieux anglais.

Les premières eaux du bassin du Yukon sont là à nos pieds : une étroite nappe frissonnante qui s’étend entre les rochers, est la première surface liquide où s’alimente le grand fleuve qui s’en va d’ici à l’océan. La température à ces hauteurs est froide ; le thermomètre marque 0°, et nous sommes en juillet. Le soleil commence à poindre et éclaire ce plateau rocailleux et dénudé, à la végétation rare, aux flaques d’eau claire, bordé de chaque côté par des mamelons et des pics où s’étale une neige fraîchement tombée. Le télégraphe qui ne nous a pas quittés suit la ligne du chemin de fer. De petits sapins rabougris, minuscules, des buissons aux fleurs rouges et jaunes constituent ici la seule flore. Mais à mesure que nous redescendons sur l’autre versant les pins grandissent, la végétation devient plus abondante, et on a l’impression de passer par degrés dans des latitudes plus chaudes. Sur le sommet de cette région désolée une petite station apparaît : Log Cabin, avec un bureau de poste et un hôtel.

À une heure de l’après-midi nous arrivons dans la vallée à l’entrée du lac Bennett. Ici le train stoppe pour une bonne heure en attendant le train qui revient de White Horse. Bennett est un phénomène économique du même genre que Dyea. Il y a neuf ans c’était, comme Dyea, une ville pleine de mouvement et

d'activité commerciale, un grand port d'embarquement, un chantier, un lieu de transit.

C'est ici, devant ce lac aux eaux calmes, pas plus large que la Seine à Passy, que les mineurs, après avoir échappé aux dangers de la White Pass, construisaient les radeaux qui devaient les amener d'une traite à Dawson City. Des magasins, des hôtels, des saloons, des jetées, de vastes chantiers, des églises même se dressaient sur cette petite colline bosselée qui dévale vers le lac. Après le léger *lunch* pris au buffet de la gare, nous sommes allés visiter l'emplacement de feu Bennett. Le même spectacle qu'à Dyea se présente à nos yeux étonnés ; des trottoirs en bois défoncés, des rues envahies par les herbes, des baraques qui s'écroulent, des maisons ouvertes à tous les vents, partout le silence et la désolation. Bennett, comme Dyea, en perdant son rôle économique, a perdu l'existence. Personne ne songerait plus à partir d'ici en bateau puisque c'est le chemin de fer qui nous emmène à White Horse, où le Yukon n'est plus entravé de ces rapides qui faisaient naguère la terreur des voyageurs, et permet de commencer le trajet par eau à l'endroit où il est à la fois plus rapide et plus sûr.

À partir de Bennett, la route a tous les charmes d'un voyage en Savoie ou en Suisse.

Ce n'est qu'à cinq heures du soir, après avoir traversé des plaines un peu tristes encadrées de mamelons ras et de chaînes basses, côtoyé des lacs peuplés de canards sauvages, passé par de vastes étendues où, à perte de vue, n'apparaissent que des troncs noircis de forêts incendiées, après nous être ar-

rêtés à la fameuse station de Caribou qui sert d'embranchement pour une autre région minière, que nous sommes finalement arrivés à White Horse, la véritable entrée du territoire du Yukon.

White Horse est un grand village de 1.000 habitants éparpillés en petites maisons le long de trois ou quatre larges avenues perpendiculaires à la gare entre le fleuve et les collines. Quelques grands magasins de nouveautés, un très bon hôtel, une pharmacie qui vend en même temps des magazines, des cartes postales illustrées et des journaux, plusieurs restaurants très appétissants où des garçons en veste blanche immaculée servent un repas à 2 fr. 50, tout cela n'annonce pas non plus la barbarie. La seule couleur locale est offerte par les grands chiens *malamout* qui se promènent en liberté dans les rues. White Horse a, pour justifier son importance sociale, deux avantages. C'est ici que se trouvent les ateliers de construction de la Compagnie de navigation du Yukon et c'est ici également que se trouvent les casernes de la police montée du Nord-Ouest. Ce corps de gendarmerie, qui constitue dans ces régions le seul rempart de la loi, pendant longtemps représentait à lui seul toute la civilisation.

Ses casernes sont situées au pied des collines : de petites baraques proprettes entourées d'un jardin enferment un grand quadrangle. Là on voit, comme en plein Londres, de beaux soldats en dolman rouge et dans l'après-midi, comme dans n'importe quelle ville anglaise, les femmes et les filles des officiers se livrant au jeu éminemment fashionable du *lawn-tennis*. White Horse a un petit journal bihebdomadaire dont le direc-

teur est à la fois le metteur en pages, le correcteur, le typographe et le reporter. En ma présence il se fit un devoir de faire fonctionner sa presse et de procéder au tirage de sa publication.

Étranges types que certains de ces hommes perdus aux avant-gardes de la civilisation ! Ce journaliste improvisé était venu ici chercher de l'or ; l'or ne s'étant pas présenté, il a dû recourir à son métier qui lui assure une existence précaire en attendant que la fortune, dont il ne désespère pas, finisse par lui sourire aussi. Le même jour je fis la connaissance du directeur des Postes, jeune gaillard à la figure intelligente et en tenue du *sportsman* qui faisait du vélo sur les grandes routes argileuses des bords de la rivière. Sa conversation était instructive et ses manières annonçaient un homme d'une culture au-dessus de la moyenne. De fait il avait été maître de conférences dans une université canadienne. Comment était-il venu échouer dans ce coin perdu du Nord-Ouest ? Au voyage de retour j'eus la clé de l'énigme. La première personne que j'aperçus dans la salle publique de l'hôtel était un petit homme en vêtements négligés, aux yeux vagues, à la lèvre pendante, à la voix empâtée. C'était mon directeur des Postes, le brillant *gentleman* d'il y a trois semaines qui se présentait dans une autre de ses incarnations, affalé sur une chaise, en pleine ivresse…

Me voici à la dernière partie du voyage, la plus facile et la plus reposante : il n'y a plus qu'à se laisser aller à la dérive jusqu'à Dawson City. Le trajet est de 728 kilomètres. Généralement deux jours y suffisent.

Les bateaux qui font le service de White Horse à Dawson sont d'excellents steamers spacieux et confortables, sortes de maisons flottantes massives et blanches ; ils sont construits sur le même modèle que ceux qui font le service du Mississippi avec, à l'arrière, une énorme roue peinte en rouge. Les cabines sont confortables, la cuisine abondante, les officiers bons enfants. J'imagine que, à la vitesse près, c'est ainsi qu'on doit voyager sur les fleuves ou rivières de France. Et même la vitesse n'est pas exceptionnelle. En suivant le courant nous faisons 12 milles à l'heure. Au retour il nous faudra nous contenter de 3.

Le bateau qui nous attendait à White Horse s'appelait le *Selkirk*, du nom du fort qui se trouve au confluent des deux rivières dont la réunion forme le Yukon.

C'est un fleuve étrange que ce Yukon. Inégal et sinueux, tour à tour lent et précipité, tantôt il s'élargit en nappes de plusieurs kilomètres de largeur et tantôt il coule entre des falaises escarpées pas plus large que la Marne aux environs de Paris ; son lit argileux est souvent encombré de bancs de sable comme celui du Mississippi. Son cours est obstrué par de nombreuses îles comme celui de la Loire. Il n'y a pas de cartes à consulter, car le lit du fleuve change sans cesse. Il faut ouvrir l'œil, *lire l'eau*, comme disent les pilotes, et ne pas perdre de vue le chenal. Une seconde de distraction et voilà le bateau enlisé pour un temps indéfini.

Tout dans ce voyage du vapeur *Selkirk* sur le Yukon fut pittoresque, nouveau et séduisant.

Les stations ne sont pas très nombreuses. Les plus fréquentes sont les *wood piles*, longs entassements de bois où les bateaux s'approvisionnent de combustible. Il y a une quarantaine de ces *wood piles* gardées et entretenues par un homme qui vit dans une petite case tout seul ou avec sa famille. Ces arrêts aux *wood piles* constituent la principale distraction du voyage. On descend sur la rive, on court dans les bois, on cueille des fleurs, on pénètre dans l'intérieur des cases. Un jour je trouvai dans une de ces cases abondantes, des magazines illustrés de Londres. Un autre jour nous découvrîmes l'outillage de mineur du gardien qui charmait ses loisirs à chercher des pépites dans le gravier du Yukon. Une poêle à frire et une petite bouteille de mercure, c'était tout ce qu'il lui fallait pour faire ses lavages au bord de l'eau.

Il y a d'autres arrêts plus importants, des stations aux confluents de toutes les grandes rivières, au bord des lacs, partout où se trouve une piste conduisant dans l'intérieur. Ces stations sont des postes d'échange, des auberges ou bien les installations de la police montée du Nord-Ouest. Ces dernières, coquettes petites maisons peintes en rouge, généralement entourées d'un joli jardin et munies d'un poteau où peut flotter le drapeau britannique, représentent ici la civilisation dans son rôle bienfaisant. L'officier qui habite dans cette baraque se tient en communication avec la capitale par le télégraphe : il surveille la rivière, protège les mineurs, administre la justice, fait bon choix de gouvernement. Pas une embarcation ne passe sur le Yukon sans qu'elle soit signalée à Dawson City. Parfois

les postes sont plus complets. On y trouve une école, une église. Au hasard je photographie une petite auberge tenue par un Canadien et qui s'appelle *Hôtel français*.

À Little Salmon je vois les seuls Indiens aperçus sur le Yukon : ils sont d'une saleté repoussante et les deux jeunes Indiennes, dont les cheveux n'ont jamais connu l'outrage d'un peigne, sont les dignes compagnes des hommes.

Le Fort Selkirk est la plus ancienne des stations de cette région puisqu'elle date de 1840 ; elle est aussi la plus importante. Il y a là tous les éléments d'une colonie. J'y vois la veuve d'un célèbre évêque, vieille dame qui a blanchi dans la vie missionnaire. Tous ces hommes et ces femmes dispersés le long du grand fleuve paraissent parfaitement heureux. À l'embouchure de la White River, j'ai vu une station qui m'est restée dans la mémoire parce qu'elle témoignait du bonheur qui accompagne ces existences en apparence désolées. Il y avait là une cabane précédée d'un beau jardin potager en pleine floraison. Le propriétaire coupe du bois pour la compagnie de navigation, donne à manger aux prospecteurs et fait un commerce d'échange avec les Indiens de l'intérieur. Notre bateau lui a apporté son stock d'hiver, une cinquantaine de ballots. Il a une femme qui s'était emmitouflée ce matin-là de fourrures par-dessus son peignoir, et plusieurs enfants proprets qui attrapent au vol les oranges que les passagers leur envoient. Tous sont de bonne humeur et échangent des plaisanteries avec les gens de l'équipage. Leurs seules distractions, ce sont ces pas-

sages de bateaux trois ou quatre fois la semaine. En hiver quand le fleuve n'est pas navigable, celles des stations qui sont à portée de la route des diligences servent aussi d'auberges de relais. Nous apercevons de temps en temps cette route d'hiver, qui est de 240 kilomètres environ plus courte que le trajet par eau. Nous ne perdons presque jamais de vue les fils télégraphiques courant le long de la rive. Grâce à eux, nous avons eu l'impression d'être en constante communication avec le monde civilisé. Je n'ai pas eu un seul instant la sensation d'être séparé du reste de l'univers et cependant je ne pus m'empêcher d'être frappé du fait suivant, qui eut lieu à une heure du matin à un des arrêts du bateau. Un passager qui avait l'humeur sportive sortit de sa cabine pour demander au télégraphiste le résultat de deux assauts de boxe qui avaient eu lieu la veille entre des champions fameux, l'un à Dawson City et l'autre à Goldfield (Nevada). Et sa curiosité fut satisfaite ! Tous ces passagers du *Selkirk* constituaient un public des plus civilisés. Il se composait, à parts égales, de résidants au Klondike y retournant après leurs vacances et de touristes en quête de sensations nouvelles et de paysages inaperçus.

Tout ce monde est bien vêtu, présente tous les signes extérieurs de prospérité et de satisfaction. Quelques-uns des petits gamins qui jouent sur le pont et sont toujours dans les jambes des passagers, enfants bruyants et gâtés, comme ils le sont si souvent en Amérique, sont nés dans ce Klondike à peine ouvert à la civilisation et dans cette ville de Dawson, hier encore

inconnue des géographes. C'est leur pays natal et ils y sont attachés.

En vérité, par un de ces beaux après-midi de juillet qui ressemblaient à nos après-midi d'automne, tandis que mollement couchés sur nos chaises longues nous contemplions le panorama d'une douceur et d'une couleur délicieuses qui se déroulait à nos yeux, nul n'aurait cru que nous étions en route pour le Klondike. Nous ressemblions plutôt à des touristes remontant le Danube ou le Rhin qu'à des voyageurs parcourant une région qui, il y a peu de temps, ne connaissait que l'Indien et le trappeur et où l'homme civilisé n'a pénétré que depuis dix ans amené par l'âpre soif de l'or.

Cette petite ville, dont le nom, il y a dix ans, ne figurait sur aucune carte et dont l'emplacement même était couvert par la brousse, est maintenant la métropole du Nord-Ouest canadien et la capitale officielle de toute la région connue sous le nom de Territoire du Yukon. Vue sous le soleil matinal qui l'illuminait le jour où j'y débarquai, Dawson ressemblait à une petite ville d'eaux perdue dans les montagnes. Adossée à un massif qui s'effondre dans le Yukon, elle s'étale à l'aise dans la vallée spacieuse constituée par le confluent de la fameuse rivière Klondike et du grand fleuve arctique.

Dawson City n'est plus le campement de mineurs qu'elle était en 1899 quand cabarets, magasins de provisions, huttes de mineurs, maisons de jeu, cafés-concerts étaient entassés pêle-mêle le long de la rivière, sur le boulevard où se concentrait en un désordre bigarré toute la vie économique et sociale de cette Babel du Nord. Mais Dawson n'est pas non plus la grande

cité américaine avec maisons de vingt étages et tramways électriques courant les uns derrière les autres en une course effrénée et éternelle. C’est encore une ville canadienne plus proche, par son allure, de Vancouver que de Seattle, c’est-à-dire simple, coquette, point grandiose avec, par endroits, cet air de propreté, de confort et de luxe si caractéristique des villes anglo-saxonnes. L’heure des hautes maisons dites *skyscrapers* ne sonnera sans doute pas d’ici quelques siècles dans les grandes plaines de l’Alaska.

En attendant, la disposition de la ville est celle de toutes les villes neuves de ce continent : une demi-douzaine d’avenues parallèles, coupées perpendiculairement par une demi-douzaine de rues. Les premières sont parallèles au Yukon. Les deuxièmes s’en vont finir au pied de la montagne parmi les villas des faubourgs agrestes. Au bas de la ville, ce qui frappe le voyageur, le long de la première avenue, c’est le spectacle habituel de tous les ports américains : des maisons de matelots, des hôtels borgnes, des bars tapageurs, des marchands de bijoux et quelques grands magasins de nouveautés.

Si l’on s’engage dans la première rue qui fait face aux docks de la compagnie de navigation, King Street, on est dans une Broadway en miniature. Magasins bien achalandés, cafés, coiffeurs, édifices publics, photographes, pharmaciens, bureaux télégraphiques, bureaux de poste, consulats et libraires : tout l’outillage d’une ville moderne se trouve là sous la main. L’apparence des rues, la propreté des trottoirs, la tenue des passants, l’air de prospérité et de bonne humeur

qu'on respire partout rappelle plutôt une cité bourgeoise du vieux monde qu'une ville champignon surgie en une nuit et peuplée d'aventuriers venus de tous les coins du globe. Durant la première matinée tout fut sujet d'étonnement pour moi. L'élégance de mon hôtel, le *Regina*, où tapis et glaces, meubles élégants et chromolithographies sont répandus avec une profusion peut-être trop peu discrète, est une première surprise.

Tout en mangeant ma farine d'avoine et buvant mon café au lait (avec crème… concentrée), je lis le journal de Dawson qui vient de paraître. C'est ce que font, il est vrai, dans tous les hôtels de l'Amérique, tous les voyageurs qui déjeunent. Mais à Dawson City toutefois, cela m'a paru piquant.

Un confort auquel les hôtels ordinaires nous ont accoutumés et qu'on ne trouve pas ici ce sont les bains. C'est chez le coiffeur qu'il faut se rendre pour s'en offrir. Et, tout de suite, déambulant dans King Street, en entrant dans un magasin de curiosités, je reçois un autre choc. Ni sous, ni centimes n'ont cours ici. La plus petite monnaie divisionnaire c'est la pièce de 1 fr. 25. On ne peut rien acheter à Dawson City, ni une boîte d'allumettes, ni un cigare, ni même un journal à moins de vingt-cinq sous. Et pourtant, les prix pour les nécessités ordinaires de la vie ne sont plus si élevés. Mes repas à l'hôtel varient entre 3 fr. 50 et 5 francs, ce qui est sur ce continent un tarif des plus raisonnables. Seuls les objets de luxe sont encore hors de prix : un rouleau de pellicule qui, à Juneau, capitale de l'Alaska, ne coûte que 4 fr. 90, coûte à Dawson 10 francs. Une demi-bouteille de champagne revient à 25 francs. Pour

le reste, Dawson City me paraît être très pareille à des centaines d'autres villes. Aucun luxe ou plutôt aucune des nécessités de la civilisation actuelle ne manque ici : l'électricité est partout ; je n'étais pas en ville depuis une heure que la sonnerie du téléphone m'appelait à l'appareil. Il n'y a pas de tramways, l'étendue de la ville ne l'exigeant pas, mais il y a de grands *mail coaches* qui font régulièrement le service des différents centres miniers. Pour le principal de ces centres, au Grand Forks, au confluent de quelques-uns des plus riches torrents aurifères tels que le Bonanza et l'Eldorado, il y a une ligne de chemin de fer au trajet biquotidien.

Dawson, comme toutes les villes américaines, est divisée en deux parties : d'un côté le quartier des affaires, de l'autre celui des résidences. C'est le long de la rivière et dans la partie basse de la ville que se trouvent les docks, les débarcadères de la Compagnie du Yukon, la station de chemin de fer ; ici l'on voit aussi les grands magasins de la Compagnie de transports et d'échange de l'Amérique du Nord, une importante société qui monopolise le commerce de ces régions ; plus loin c'est la grande Banque du commerce, le seul édifice en pierre de Dawson, une banque tout à fait moderne comme outillage et dont le chiffre d'affaires ferait pâlir d'envie plus d'un établissement de crédit : c'est ici que les mineurs déposent leurs économies et échangent leur poudre d'or et leurs pépites contre des espèces sonnantes et trébuchantes ; la banque a en effet son atelier de fonte où elle fait des lingots.

Dans la partie supérieure de la ville les fonctionnaires canadiens, les officiers de la police montée, les

juges, les avocats et les médecins ont leurs résidences groupées autour du palais de l'administration et du grand square encore vide, qui pourra un jour faire un attrayant petit parc. Et ces résidences sont de jolis petits cottages, à vérandas, entourés de jardins tout pleins de fleurs. Rien ne ressemblait moins à la ville minière de mon imagination que ce petit quartier coquet et bien entretenu où j'eus l'occasion d'assister à un *five o'clock tea* au milieu de dames canadiennes de la culture la plus raffinée, groupées sous une véranda dans des toilettes d'une élégance toute parisienne.

Sauf les théâtres, les concerts et les musées, cette société n'est privée d'aucun des divertissements à la mode. Le bridge fait rage ; de la fenêtre d'un des bureaux de l'administration je me rappelle avoir vu un couple jouer au tennis dans le costume de rigueur. Le soir de mon arrivée la Société canadienne-française avait une vente au profit de l'église catholique. Là, j'eus l'occasion d'entendre des artistes locaux débiter des monologues, réciter des chansonnettes françaises, jouer des solos de piano tandis que le gramophone, grande ressource dans ces pays du Nord, reproduisait la voix de quelques-uns des grands ténors internationaux qui n'ont pas encore poussé jusqu'à Dawson. Seuls, les *poizefighters*, ou lutteurs à main plate, artistes très en vue en Amérique, consentent parfois à faire le voyage du Klondike pour y déployer leurs talents aux yeux émerveillés d'un public capable et digne de les apprécier. Dans un des *dance halls*, où le soir les mineurs prennent leurs ébats en tournoyant avec « ces dames » à raison de 5 francs la danse, je remarquai

qu'un des cavaliers se distinguait par son assiduité et en même temps oubliait de venir payer à la caisse après chaque polka comme le reste des « clients ». Je m'informai. Ce personnage privilégié n'était autre que le célèbre Tom Sullivan qui allait, dans quelques jours, se mesurer en champ clos avec une autre gloire du monde athlétique. En attendant on lui donnait *the freedom of the city*.

La vie intellectuelle est aussi active que la vie sociale à Dawson. Il y a une bibliothèque Carnegie construite sur les derniers modèles, qui contient une abondante collection de livres français dont plus d'une bibliothèque de province serait fière : Loti, Daudet, Bazin, Cherbuliez, Maupassant, Taine, Claretie, Margueritte sont là avec beaucoup d'autres. Durant l'hiver, il y a un groupe actif de l'Alliance française conduit par des Français dont l'un au moins, le consul, est un homme de culture distinguée, M. Auzias-Turenne, le fameux Amès Lemire qui, en 1898, amenait avec lui les lecteurs du *Temps*, à la conquête du Klondike. Comme toutes les cités américaines, Dawson City a des groupements où les individus peuvent prendre contact. Il y a naturellement des églises ; elles sont au nombre de quatre : l'église catholique flanquée de l'hôpital est à une extrémité de la ville. Les prêtres sont des pères jésuites ; les infirmières sont des sœurs, et l'œuvre a été en partie payée par un mineur de la première heure, le seul des ex-millionnaires de Dawson qui soit resté à Dawson, Alexandre Mac Donald, le « roi du Klondike ». À l'autre extrémité de la ville, est l'église épiscopale qui est le centre officiel de la société britannique. Entre les

deux est l'église presbytérienne. Une quatrième église réunit les diverses sectes dissidentes.

En même temps que ses églises toute communauté anglo-saxonne veut avoir ses sociétés secrètes : il y a donc un édifice des francs-maçons, des *odd fellows* et de l'*Arctic Bromerhood*, la dernière en date des sociétés du Nord. Les Anglo-Saxons veulent naturellement leur club athlétique. Le D. A. A. A. (*Dawson Amateur Athletic Association*) répond à ce besoin. Enfin il y a un admirable groupe d'écoles qui, en France, il y a vingt ans, eût été qualifié de « palais scolaire ». Le directeur touche 18.000 francs par an. Les enfants canadiens français ont leur école à eux dirigée par des sœurs.

Dans l'ensemble la vie à Dawson paraît satisfaisante à ceux qui ont à la vivre. Beaucoup de résidants de la première heure sont encore là ; ils y ont leur *home*, leurs enfants y sont nés et y ont grandi sans avoir jamais vu le « dehors » comme ils disent. Les communications avec ce dehors sont du reste nombreuses et fréquentes. En été, beaucoup de résidants s'en vont faire un tour en Amérique ou au Canada de l'est, et puis reviennent à l'entrée de l'hiver. Le bateau qui me ramenait emmenait aussi des voyageurs qui allaient hiverner au-dehors. Un charpentier envoyait ainsi sa femme et ses quatre enfants passer l'hiver aux États-Unis. Le bateau qui m'amenait ramenait la famille d'un fonctionnaire qui, après avoir passé une année au Canada, rentrait au Klondike pour reprendre son existence d'autrefois. Les habitants paraissent, en effet, avoir la nostalgie de l'endroit.

Le chiffre des habitants de Dawson était naguère près de 10.000, quelques-uns disent 15 ou 20.000. Maintenant il ne dépasse pas 3.000. Mais ces 3.000 forment une population stable, paisible et prospère, respectueuse des lois, passionnément attachée à cette nouvelle patrie. Pourquoi pas ? Ils ont constitué à 500 kilomètres du cercle arctique une civilisation qui offre toutes les garanties qu'une société d'hommes puisse souhaiter pour vivre heureuse et élever des enfants. Le climat, en dépit de ses rigueurs folles, est sain et vivifiant. Le travail est bien rémunéré. Tous ceux qui sont venus là y sont venus au prix de fatigues et de privations sans nombre. On aime ce qui a beaucoup coûté. Et puis il y a toujours l'irrésistible attrait de la fortune, dont la poursuite même illusoire donne un but à notre décevante existence.



Composition GFLG
Ateliers de *La Tannerie*
Mars 2018

Dépôt légal : avril 2018

ISBN : 978-2-490135-02-8
(édition imprimée)
ISBN : 978-2-490135-07-3
(édition numérique)
ISSN : 2557-8715

Le 15 juillet 1897, un bateau à vapeur, l'*Excelsior*, débarquait à San Francisco une bande de mineurs qui, dans des sacs, des bas, des bouteilles, des couvertures, portaient plus de mille kilogrammes de belle poudre d'or. Le surlendemain, 17 juillet, un autre steamer, le *Portland*, débarquait à Seattle une seconde escouade avec un chargement plus important encore. Tous venaient des mêmes parages et ils racontaient avec moins d'émoi les souffrances qu'ils avaient éprouvées que le triomphe inespéré par lequel, en juillet et août 1896, ils s'en étaient si largement dédommagés. C'était près d'un gave ignoré, le Thron Dak (rivière poissonneuse) ou Klondike, et autour des petits torrents qui s'y jettent que les héros du jour, George Carmack, le vieux Casey, Clarence Berry, Louis Rhodes, le Canadien Joseph Leduc (Joe Ladue), avaient enfin vu leur rêve prendre corps. Des rendements extraordinaires avaient été constatés, l'écuelle de minerai livrant ici 50 francs d'or, plus loin 100 et même davantage. On avait sous les pieds, à n'en pas douter, des dizaines, des centaines de millions ; pour les faire sortir de terre, les bras seuls manquaient et l'on pouvait croire qu'ils ne manqueraient pas longtemps… En effet, la grande nouvelle avait mis en ébullition bien des têtes. Une foule de gens, mineurs de profession ou mineurs improvisés, bouclaient leurs malles à la hâte et partaient de tous les points du monde vers cette Californie boréale, sans bien savoir toutefois où il fallait aller…

ALFRED DE FOVILLE.





ISBN : 978-2-490135-07-3
ISSN : 2557-8715